NKB

Menche de Loisne

INFLUENCE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DE 1830 A 1850.

INFLUENCE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DE 1830 A 1850

SUR L'ESPRIT PUBLIC ET LES MŒURS

Ouvrage couronné par l'Académie de Châlons-sur-Marne dans sa séance solennelle du 25 septembre 1851

PAR

CH. MENCHE DE LOISNE

Secrétaire général de la police à Lyon, membre de plusieurs sociétés savantes.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PALAIS-ROYAL, GALERIE MONTPENSIER.

1852

ACADÉMIE DE LA MARNE.

EXTRAIT DU RAPPORT

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 SEPTEMBRE 1851

PAR LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

La littérature et le théâtre avaient, suivant vous, exercé sur l'esprit public et sur les mœurs la plus fâcheuse influence. Le mal existait à vos yeux; il fallait y porter remède, et pour cela il était nécessaire de signaler les dangereuses théories et les hérésies morales et littéraires qui, dans les œuvres contemporaines, avaient autant contribué à corrompre le goût qu'à miner la société, en l'attaquant, soit directement, soit par des moyens détournés et par cela même plus perfides, dans les principes éternels qui lui servent de base.

Vous vouliez donc, Messieurs, qu'un concours d'honnêtes gens et d'écrivains dignes de ce nom vînt frapper

de son énergique réprobation ces œuvres monstrueuses dans lesquelles des hommes d'un talent incontestable n'avaient pas craint de prostituer leur plume, en l'employant à préconiser les plus viles passions et à prêcher des doctrines subversives de toute autorité, de toute religion et de toute morale. Il ne s'agissait plus en effet d'attaques contre telle ou telle forme de gouvernement; ce n'était pas une nouvelle révolution politique qu'avait en vue la littérature moderne; c'est la société même qui était battue en brèche; c'est l'œuvre de Dieu que voulaient refaire ces novateurs, qui ont eu du moins le bon sens de penser que, pour arriver à leurs fins, ils devaient avant tout pervertir le pays en détruisant ses croyances et ses mœurs.

C'était, Messieurs, rendre un éminent service à la société que de dévoiler aux yeux de tous ces déplorables tendances de la littérature et du théâtre de notre époque. Combien d'entre nous, en effet, n'ont pas craint d'approcher leurs lèvres de cette coupe empoisonnée qu'on leur présentait entourée de fleurs? Car, il faut bien le remarquer, ce ne sont pas les écrivains dont le cynisme se révélait tout d'abord qui ont produit le plus grand mal, mais bien ceux qui, en s'insinuant dans les esprits par les moyens les plus propres à captiver l'imagination et les sens et à flatter les passions, ont peu à peu, et comme sans y toucher, détourné de leurs devoirs des hommes sans expérience ou peu éclairés, qui auraient résisté à une attaque directe, mais qui n'ont pas eu la force de repousser les chaînes dont les enlaçait le génie du mal, en paraissant ne leur offrir qu'une agréable et innocente distraction.

Ne soyons pas injustes cependant; gardons-nous aussi d'être exclusifs, et ne confondons pas avec tant d'écrivains immoraux qui ont affligé notre patrie ceux qui ont essayé de conjurer l'orage. Grâces soient rendues au courage avec lequel un grand nombre d'hommes de lettres et d'éminents orateurs ont protesté, soit dans leurs livres, soit du haut de la tribune parlementaire ou de la chaire évangélique, contre les doctrines barbares et impies qui semblaient vouloir renverser les institutions les plus respectables, et menaçaient même notre existence sociale! Espérons que leurs efforts ne seront pas stériles, et qu'après avoir montré l'écueil à tous les regards, ils auront bientôt ramené dans la bonne route ceux qui, sans leurs conseils, auraient continué à s'en écarter.

Votre appel a été entendu cette fois, Messieurs, car vous avez reçu quinze mémoires, et nous avons hâte de vous dire qu'à une seule exception près, tous les écrivains qui se sont soumis à votre jugement ont compris votre pensée. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, même quelques-uns de ceux que vous n'avez pas cru devoir récompenser, ont traité la question avec talent. Le résultat de la lutte, en un mot, a été brillant, et si les plus dignes ont dû être placés en tête de leurs concurrents, les rangs qu'ils ont laissés derrière eux pouvaient encore être honorablement occupés.

Nous allons faire passer successivement sous vos yeux l'analyse de chacun des mémoires. . . . .

. . . .

. . . .

Le mémoire n° 8, dont l'épigraphe commence par ces vers d'Alfred de Musset :

« Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
« Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel? etc. »

est très-remarquable à tous égards ; c'est l'œuvre d'un homme de talent, d'un écrivain exercé, qui a connu la pensée de votre programme, ou qui du moins s'y est parfaitement associé.

Un amour déréglé des richesses, une vanité excessive, une ambition effrénée, un scepticisme opiniâtre qui s'étend à toutes choses, un esprit de rébellion contre toute autorité politique, morale et religieuse, un penchant inconsidéré pour les utopies sociales, et, comme correctif, un sentiment réel d'humanité, voilà, suivant l'auteur, notre génération, voilà notre histoire depuis vingt ans.

Qui nous a faits ce que nous sommes?

Lorsqu'il y a soixante ans éclata cette révolution qui ébranla le monde, les penseurs se demandèrent par qui cette tempête avait été déchaînée, et, aux lueurs sinistres de la foudre, ils aperçurent Voltaire, Rousseau, puis Beaumarchais, Diderot, Helvétius, et tous ces philosophes, ces poètes, ces encyclopédistes qui pendant trente ans, aux applaudissements si peu raisonnés de la noblesse et de la bourgeoisie, avaient sapé sans relâche les fondements de l'ancienne société française.

De nos jours, la guerre civile a ensanglanté la capitale. La France a perdu dans ces luttes fratricides d'héroïques guerriers, de nobles et généreux citoyens ; elle est menacée de nouvelles commotions plus épouvantables peut-être. Hommes de lettres et philosophes du dix-neuvième siècle,

porterez-vous devant l'histoire, comme vos devanciers, la responsabilité de ces tourmentes sociales?

L'auteur ne traite pas cette question au point de vue restreint d'une opinion politique; c'est de l'existence de la société qu'il s'agit, car il y a des institutions qui dominent toutes les époques, toutes les générations, toutes les formes de gouvernement, et qui ne peuvent être impunément violées. Et pourtant nous avons vu des hommes d'un grand talent s'efforcer de briser ces lois, s'attaquer à tout ce que l'humanité avait toujours respecté, et nous les avons entendus proférer ce cri, qui n'est que la conséquence de toutes les doctrines produites depuis vingt ans : *La propriété, c'est le vol; le mariage ou la famille, c'est la prostitution; Dieu, c'est le mal.*

Le mémoire est divisé en six livres dont les titres sont : 1° Christianisme révolutionnaire; 2° Poésie; 3° Histoire; 4° Comédie; 5° Drame; 6° Romans.

Dans le premier livre, les œuvres de Lamennais, et surtout ses *Paroles d'un Croyant*, sont sévèrement et justement jugées. On se demande, après les avoir lues, si elles ont bien été écrites par l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, qui fit croire un moment à l'Église qu'un nouveau Bossuet allait remuer le monde de sa parole sublime. Vient ensuite le jugement que porte l'auteur sur les productions de MM. Michelet et Quinet, et sur les élucubrations nébuleuses du socialiste Pierre Leroux.

Les poésies modernes sont attaquées à leur tour dans leur esprit par l'auteur, qui termine ainsi l'article sur Béranger : « O poète ! nouveau Samson, pourquoi t'appuies-« tu contre les colonnes du temple pour l'ébranler et le

« renverser, si nous devons tous périr sous ses ruines ? » C'est surtout le poème prétendu religieux de *Jocelyn* qui paraît dangereux à l'auteur. Rome ne s'y est pas méprise ; elle a fait voir l'écueil qu'on n'eût pas soupçonné, tant le flot était pur et reflétait l'azur du ciel. Les poésies d'Alfred de Musset représentent l'épicuréisme du dix-neuvième siècle. Jouir sans crainte et sans espoir, et, quand on est las de la vie, le suicide, tel est le résumé de sa doctrine.

Le livre dans lequel l'auteur s'occupe des historiens de notre époque contient peu de développements ; l'histoire n'a été depuis vingt ans qu'une arme de combat avec laquelle on s'est efforcé de faire triompher une idée, un drapeau politique. L'auteur du mémoire a adopté pour devise ces trois grands principes : *Impartialité*, *Société*, *Christianisme*, principes dont nos historiens ont généralement fait bon marché, pour ne pas dire que quelques-uns d'entre eux les ont ouvertement foulés aux pieds.

Dans la comédie, les préceptes matérialistes, le ridicule jeté sur tous les nobles sentiments et sur toutes les vertus qui peuvent honorer l'homme, ont fait plus que préparer les révolutions, plus qu'ébranler la société ; ils ont dégradé l'humanité. Peut-on trouver rien de plus immoral que le proverbe du *Chandelier* et que nos vaudevilles modernes, dont le seul mérite consiste presque toujours dans des mots à double sens et prêtant aux interprétations les plus licencieuses ? A-t-on jamais, comme dans ces monstruosités qui ont nom *Robert-Macaire* et *les Saltimbanques*, traîné dans la fange et livré au mépris public toutes les institutions et tous les sentiments dont s'enorgueillit l'humanité ? Religion, paternité, amour, mariage, amitié, dévouement, probité, vertu, tout y est bafoué et avili.

De tous les genres de littérature, celui qui exerce la plus grande influence sur les mœurs et sur l'esprit public est sans contredit le genre dramatique. La mise en scène, le jeu des acteurs, l'illusion des décors, le prestige des costumes, développent les émotions tout autant que le talent des auteurs. Dans presque tous nos drames modernes, cette influence a été funeste. Une seule bonne qualité excuse beaucoup de vices, telle est la morale qu'on y trouve. Le suicide y est préconisé; les doctrines socialistes même y ont leur place.

Mais c'est surtout au roman que l'auteur a consacré les plus longs développements. Chacune des œuvres les plus importantes qui se rattachent à ce genre de littérature est examinée et jugée par l'auteur avec verve et talent; il y rencontre à chaque moment de violentes attaques contre le christianisme et contre toutes les institutions sociales; la débauche, l'adultère, l'assassinat, tous les crimes en un mot, y sont réhabilités, disons plus, proposés en exemple aux lecteurs.

La conclusion éloquente de l'auteur, c'est que la littérature et le théâtre ont exercé, dans les vingt dernières années, une influence désastreuse sur la société, qui a été frappée dans sa triple base : la religion, la famille et la propriété.

L'immense et sérieux travail que nous venons d'analyser d'une manière bien succincte et bien imparfaite a au plus haut degré le mérite du style et des pensées. Peut-être y rencontre-t-on cependant un peu de pessimisme, car l'auteur ne nous laisse pas même l'espérance. Mais, en somme, son mémoire offre beaucoup d'intérêt; on y voit, pour ainsi dire, en action toutes les œuvres

littéraires et théâtrales et tous les romans de nos jours, et, à la suite de chacune de ces œuvres, les appréciations les plus vigoureuses, les plus saines et les plus justes, qui toutes concourent à démontrer combien a été fatale pour l'esprit public et pour les mœurs de la génération actuelle la littérature désordonnée de notre époque.

Vous ne pouviez trouver un meilleur interprète de votre pensée.

Vous avez donc accordé au mémoire portant le n° 8 la médaille d'or de 500 francs que vous aviez offerte à l'auteur qui aurait le mieux traité la question proposée.

> Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
> Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
> . . . .
> Vous vouliez faire un monde; eh bien! vous l'avez fait.
> Votre monde est superbe et votre homme est parfait.
> Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie.
> . . . .
> Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
> Vous y faites vibrer de sublimes paroles,
> Elles flottent au loin dans les vents empestés,
> Elles ont ébranlé de terribles idoles,
> Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
> . . . .
> Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
> Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
> On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
> Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.
>
> ALFRED DE MUSSET, *Rolla.*

AVANT-PROPOS.

Un amour déréglé des richesses, une vanité excessive, un désir effréné de sortir de la classe à laquelle on appartient et de s'élever n'importe par quels moyens pourvu que l'on arrive vite, un scepticisme opiniâtre qui s'étend à toutes choses, un esprit de rébellion contre toute au-

torité politique, morale et religieuse, et un penchant inconsidéré pour les utopies sociales : voilà notre génération, voilà notre histoire depuis vingt ans.

Qui nous a faits ce que nous sommes ? Qui nous a conduits, sans que nous nous en fussions aperçus, aux temps actuels? Qui a livré de nouveau la France aux hasards des révolutions? Qui a jeté en nous et hors de nous tant d'incertitudes, tant de scepticismes, tant de désillusions, tant de désaffections? D'où vient la tempête qui du port où nous étions rentrés nous a repoussés jusqu'au milieu des mers, nous abandonnant sans boussole à la merci des vents contraires? Fils d'une génération d'héroïques soldats, comment s'est perdue cette forte discipline sous laquelle pliaient nos pères, cet enthousiasme et cette foi qui les rendaient partout victorieux ?

Nos cœurs sont morts à l'enthousiasme et à la foi, et nos esprits sont rebelles à la discipline et impatients de tout joug. Nous avons

des désirs sans nombre et des ambitions immenses, nous avons des impatiences aveugles et une vanité que rien ne peut satisfaire, et l'on chercherait en vain à renouer notre génération aux générations précédentes, tellement nos défauts et nos qualités diffèrent des leurs et nous sont propres.

Lorsqu'il y a 60 ans, éclata cette révolution que nul n'avait prévue et qui ébranla le monde, les penseurs se demandèrent qui avait ainsi déchaîné cette soudaine tempête; et aux lueurs sinistres de la foudre frappant autour d'eux toutes les institutions civiles, sociales et religieuses, ils aperçurent Voltaire et Rousseau, que suivaient de près Beaumarchais, Diderot, Helvétius et tous ces philosophes, ces poètes, ces encyclopédistes qui pendant 30 ans, aux applaudissements de la noblesse et de la bourgeoisie, avaient sapé sans relâche les bases de l'ancienne société française.

Aujourd'hui de nouvelles commotions menacent la France, de nouvelles luttes se pré-

parent; pendant quatre jours nous avons vu la guerre civile ensanglanter Paris, et la société près de périr faire un suprême effort pour lutter contre ses ennemis.

Ces passions qui agitent la France, ces haines violentes qui chaque jour peuvent encore faire explosion, d'où viennent-elles? Hommes de lettres et philosophes du XIX[e] siècle, est-ce vous qui les avez engendrées? Est-ce vous qui les avez développées? Porterez-vous devant l'histoire, comme vos devanciers, la terrible responsabilité de ces tourmentes sociales qui ébranlent l'humanité jusque dans ses fondements!.... C'est ce qu'il importe d'examiner.

Nous ne ferons pas cet examen au point de vue restreint d'une opinion politique, mais au point de vue général et supérieur de l'idée sociale. Il y a des institutions qui dominent toutes les époques, toutes les générations, toutes les formes de gouvernement; ces institutions, que des idéologues cherchent aujourd'hui à renverser, ne peuvent être impunément violées. De

même que tous les corps obéissent à des lois physiques, de même l'humanité obéit à des lois morales, sans lesquelles elle ne saurait vivre. Dieu l'a voulu ainsi. Et pourtant nous avons vu des hommes d'un grand talent s'efforcer de briser ces lois, nous les avons vus s'attaquer à tout ce que l'humanité avait toujours respecté, nous les avons vus confondre toutes les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal, et nous avons entendu ce cri qui a fait tressaillir le monde et qui n'était que la conséquence de toutes les doctrines produites depuis vingt ans : La propriété c'est le vol, la famille c'est la prostitution, Dieu c'est le mal.

Nous savons que lorsque M. Proudhon écrivit ces lignes, presque tous ceux qui les lurent, ne voulurent y voir que l'œuvre insensée d'une imagination malade, qu'un fait individuel et par conséquent sans portée. Nous croyons que c'est une erreur. M. Proudhon est un hardi logicien, il a conclu, mais ce n'est pas lui qui a

posé les prémisses, elles sont toutes contenues dans la littérature moderne; c'est ce que nous nous efforcerons de démontrer en étudiant successivement les poètes, les historiens, les auteurs dramatiques et les romanciers qui ont le plus marqué par leurs œuvres et leur talent. Puisse de cette étude sortir un enseignement et pour les générations qui doivent nous suivre et pour les parents et les professeurs qui laissent les jeunes hommes former leur intelligence dans les rêveries ou les utopies des poètes, des romanciers et des historiens de notre temps.

LIVRE PREMIER.

CHRISTIANISME RÉVOLUTIONNAIRE.

I

Lorsqu'on étudie attentivement l'histoire de la littérature, on reconnait que c'est toujours après de grandes crises politiques que le génie des lettres brille du plus vif éclat. Le siècle de Périclès suit ces héroïques guerres d'une poignée de Grecs contre les immenses armées des rois de Perse. Le siècle d'Auguste console Rome de 60 ans de guerres civiles. L'Italie, encore toute couverte des ruines que les armées de Charles VIII et de Louis XII y ont accumulées, salue le siècle de Léon X. Charles-Quint vient de mourir et Philippe II règne sur des états où le soleil

ne se couche jamais, au moment où Lopez de Véga et Michel Cervantes charment et étonnent l'Espagne de leur prodigieux génie. Les guerres religieuses qui continuèrent sous Henri VIII et sa fille Marie; les malheurs des guerres des Deux-Roses cessent à peine d'ensanglanter l'Angleterre que voici Shakspeare et le règne d'Elisabeth. Enfin, c'est à la suite des grandes luttes de Richelieu contre la maison d'Autriche que le génie littéraire de la France rend immortel le siècle de Louis XIV. Ainsi partout la poésie après la guerre, le génie littéraire après le génie militaire, comme si Dieu avait voulu, rapprochant ces deux gloires, montrer tout le néant de l'une et toute la grandeur de l'autre.

A un degré inférieur, mais cependant encore élevé nous retrouvons ce même phénomène, au XIXe siècle. C'est pendant la restauration, après les terribles bouleversements de la première révolution et les guerres de l'empire, que se réveille en France le génie des belles-lettres. C'est la grande et glorieuse époque de notre littérature au XIXe siècle. Elle nous donna les *Méditations* de M. de Lamartine, et les *Orientales* de M. V. Hugo, les pamphlets de P. L. Courier et les chansons de Béranger, le théâtre de Casimir Delavigne, le cours de littérature de M. Villemain, les études historiques de MM. Augustin et Amédée Thierry, Guizot, Thiers et Sismondi; les cours de M. Cousin, et le premier et magnifique ouvrage de M. de Lamennais : *Essai sur l'indifférence*

en matière de religion, qui fit croire un moment à l'Eglise qu'un nouveau Bossuet allait remuer le monde de sa parole sublime.

Grande époque, qui ne dura malheureusement que quelques années! Une nouvelle veine, primitivement entrevue par Rousseau et ouverte par Châteaubriand, était glorieusement exploitée par ses successeurs. Ces jeunes hommes, pleins d'audace et de génie, cherchaient et rencontraient souvent avec bonheur des créations originales. Mais la nouvelle école qu'ils venaient de fonder périt par ses propres excès. Au lieu de prendre pour but, le beau et le vrai, elle prit pour but, la nouveauté. Du nouveau! du nouveau! Il en fallut partout. Bientôt il sembla que nos intelligences étaient comme ces palais émoussés qui ne goûtent que les mets fortement épicés. On arriva par degrés aux productions les plus absurdes, les plus immorales, les plus antisociales, et cet enchaînement fut si rapide qu'on ne put reconnaître à temps où cette littérature allait conduire la France, et qu'on ne s'en aperçut que lorsque la société, ébranlée sur sa base, fut menacée de périr dans une tourmente révolutionnaire.

Cependant le mal devint réellement apparent vers la fin de 1829 et le commencement de 1830. Il se signala d'abord dans les drames qu'on représentait sur la scène au milieu des cris et des luttes d'un parterre divisé en deux camps. Puis, il fit bientôt irruption dans toutes les branches de la littérature, dans

l'histoire, la poésie, le roman et la philosophie. L'histoire devint la glorification des faits accomplis et de la fatalité, et l'on voulut faire plier devant de prétendues nécessités politiques, la loi morale que tout homme porte écrite au fond de sa conscience. La poésie se fit matérialiste, le roman déifia les passions humaines et la philosophie, de négations en négations, arriva jusqu'à l'athéisme.

II

Cet amour du nouveau, cet esprit qu'on appela romantique, eut une si grande force d'impulsion qu'il pénétra même jusque dans l'Eglise. Un journal religieux et quelques livres de piété mêlèrent ainsi l'esprit philosophique à l'esprit de foi, et alarmèrent, à juste titre, les évêques de France. L'Eglise, admirablement disciplinée, se retira vite de la voie dans laquelle on avait failli l'entraîner; mais à côté d'elle et en hostilité contre elle, s'éleva une petite église d'autant plus dangereuse qu'elle cachait, sous des formes plus séduisantes et plus généreuses, des idées antisociales. Nous voulons parler du christianisme révolutionnaire.

Dans ce siècle étrange d'hallucinations on est arrivé à se servir du Christ et de l'Evangile comme d'un levier pour renverser la société. A l'heure où nous écrivons, il n'est pas rare d'entendre des hommes qui n'ont ni foi, ni religion, se proclamer les véritables adorateurs du Christ et prétendre qu'eux seuls ont le dogme et la loi sacrée. Si l'on attaque la famille en proclamant l'émancipation de la femme, c'est au nom du Christ; si on attaque la société en proclamant le communisme, c'est encore au nom du Christ; si on attaque le principe de l'autorité, si on le combat sans relâche dans sa personnification religieuse ou politique, c'est toujours au nom du Christ.

Aujourd'hui que le bandeau dont on se couvrait volontairement les yeux a été arraché, on commence à reconnaître le danger de ces divagations, mais il y a eu une époque où l'on a applaudi à ces idées, où on a porté en triomphe les prêtres improvisés de cette religion antisociale et blasphématrice.

III

M. DE LAMENNAIS.

PAROLES D'UN CROYANT. — LE LIVRE DU PEUPLE.
ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE. — LES DISCUSSIONS CRITIQUES.
AMSCHASPANDS ET DERVANDS.

M. de Lamennais, qui avait été sous la restauration le plus habile défenseur du catholicisme, devint après la révolution de Juillet son plus redoutable adversaire. Sa première œuvre, les *Paroles d'un croyant*, eut un retentissement immense. Jamais le style n'avait revêtu plus de grandeur, plus de poésie, plus de charité, plus d'amour évangélique. Il semblait que c'était comme un reflet des grandes conceptions bibliques.

Mais plus la forme en était séduisante, plus les idées en étaient dangereuses (1), d'autant plus dangereuses que le voile poétique et religieux, sous lequel elles se cachaient, en dissimulait les fatales conséquences. Il nous sera facile de le démontrer par quelques citations :

« Prêtez l'oreille et dites-moi d'où vient ce bruit « confus, vague, étrange, que l'on entend de tous « côtés.

« Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi « elle a tressailli.

« Quelque chose que nous ne savons pas se remue « dans le monde, il y a là un travail de Dieu...

« Fils de l'homme, monte sur les hauteurs et an-« nonce ce que tu vois.

. . . .

« Je vois Satan qui fuit et le Christ entouré de ses « anges qui vient pour régner. »

Dès le début de son œuvre, M. de Lamennais annonçait donc la réforme sociale; un travail de Dieu se faisait, le règne de Satan allait finir. Le Christ venait pour régner. Comment régnerait-il? Prophète d'un nouveau christianisme, M. de Lamennais va nous l'annoncer :

(1) Nous n'entendons pas parler des tendances politiques de cet ouvrage Ainsi que nous l'avons dit dans l'avant-propos, ce n'est qu'au point de vue moral et social que nous recherchons l'influence qu'à pu exercer la littérature pendant ces vingt dernières années.

« Les rois, les princes et tous ceux que le monde
« appelle grands ont été maudits ; ils n'ont point aimé
« leurs frères, ils les ont traités en ennemis. »

Ainsi le Christ commence son règne par maudire ; et il maudit, qui ?... le perverti, le débauché, le criminel, l'athée ?... Non, le Christ maudit les *grands*, *parce qu'ils ont traité leurs frères en ennemis*. Odieuse calomnie, dont on s'est tant de fois servi pour soulever les unes contre les autres les diverses classes de la société !

M. de Lamennais a pris ses couleurs les plus sombres pour peindre les princes de la terre. Il s'est plu à leur donner tous les vices et tous les crimes. Il leur fait, quelque part, maudire le Christ et abolir sa religion, il leur fait dire :

« Il faut gagner les prêtres du Christ avec des biens,
« des honneurs et de la puissance.

« Et ils commanderont au peuple, de la part du
« Christ, de nous être soumis en tout, quoi que nous
« fassions, quoi que nous ordonnions.

« Et le peuple les croira, et obéira par conscience,
« et notre pouvoir sera plus affermi qu'auparavant. »

Paroles étranges dans la bouche d'un prêtre et d'un homme qui a écrit l'*Essai sur l'indifférence !* Non, jamais la papauté, jamais l'Eglise ne s'est soumise aux princes de la terre ; ses adversaires lui ont toujours, au contraire, fait le reproche d'avoir cherché en tout temps à les mettre en tutelle, et toute l'histoire du moyen-âge n'est remplie que des luttes du pouvoir tem-

porel et du pouvoir spirituel. Moins que tout autre M. de Lamennais pouvait l'ignorer. Mais qu'importait une calomnie de plus? Si les prêtres avaient gardé le dogme du Christ, M. de Lamennais, annonçant un nouveau christianisme, trompait le peuple ; il fallait donc lui dire que les prêtres avaient été les dépositaires infidèles de la loi sacrée, ce qui permettait au prophète révolutionnaire d'annoncer aux nations le vrai code social.

« Pourquoi, dit-il, les animaux trouvent-ils leur « nourriture, chacun suivant son espèce?...

« La terre est comme une grande ruche, et les « hommes sont comme des abeilles.

« Chaque abeille a droit à la portion de miel né- « cessaire à sa subsistance, et si parmi les hommes « il en est qui manquent de ce nécessaire, c'est que « la justice et la charité ont disparu d'au milieu « d'eux. »

Ce droit au nécessaire, M. L. Blanc devait, plus tard, le formuler en des termes plus précis et plus clairs en disant : *A chacun selon ses besoins.* Du reste, M. de Lamennais n'a pas des opinions bien arrêtées sur ce point.

« Vous êtes dans ce monde comme des étrangers.

« Allez au nord et au midi, à l'orient et à l'occident, « en quelque endroit que vous vous arrêtiez, vous « trouverez un homme qui vous en chassera en disant : « Ce champ est à moi.....

« Certes, c'est là une grande misère... »

Il semble que de là au communisme il n'y ait qu'un pas, mais M. de Lamennais ajoute un peu plus loin :

« Chacun a droit de conserver ce qu'il a » ;

Ce qu'il devient difficile d'expliquer si l'on admet la phrase précédente ; et enfin :

« Chacun a droit d'acquérir par son travail ce qu'il « n'a pas... Affranchissez donc votre travail, affran- « chissez vos bras. »

Nous avouons que le nouveau dogme social nous paraît fort obscur, car nous n'y voyons aucune théorie définie, et nous ne savons pas ce qu'il faut entendre par ces mots : affranchissez votre travail. La seule pensée qui se dégage avec évidence dans cette confusion étrange d'idées fausses ou contradictoires, c'est un appel aux ouvriers contre la société moderne.

Un chapitre tout entier est consacré à raconter comment le travail s'est organisé.

« Il y eut autrefois un homme méchant et maudit « du ciel, et cet homme était fort, et il haïssait le tra- « vail ; de sorte qu'il se dit : Comment ferai-je ? Si je « ne travaille point, je mourrai, et le travail m'est in- « supportable.

« Alors il lui entra dans le cœur une pensée de « l'enfer. Il s'en alla de nuit, et saisit quelques-uns de « ses frères pendant qu'ils dormaient, et les chargea de « chaînes... »

C'est là le tableau, vrai peut-être, mais à coup sûr exagéré des sociétés anciennes, mais ce n'est pas le tableau de la société chrétienne. C'est le Christ qui a aboli l'esclavage, c'est depuis le Christ que les vaincus ne travaillent plus nuit et jour pour les plaisirs et les besoins des vainqueurs!... C'est donc encore là une calomnie; mais ce livre ne s'adresse-t-il pas au peuple, qui malheureusement n'étant pas suffisamment instruit ne peut pas toujours distinguer le vrai du faux?...

« Longtemps après, il y eut un autre homme plus « méchant que le premier et plus maudit du ciel.... « Il se dit : Je pourrais bien peut-être en enchaîner « quelques-uns et les forcer à travailler pour moi, « mais il faudrait les nourrir et cela diminuerait « mon gain. Faisons mieux; qu'ils travaillent pour « rien!... »

Pour arriver à ce résultat l'homme maudit conseille aux ouvriers de travailler douze heures par jour au lieu de six, puis de travailler toute l'année au lieu de ne travailler que la moitié des jours de l'année : « Votre « gain sera double, » leur dit-il.

« Or, il arriva que la quantité de travail étant de- « venue plus grande de moitié sans que le besoin de « travail fut plus grand; la moitié de ceux qui vivaient « auparavant de leur labeur ne trouvèrent plus per- « sonne qui les employât. »

Alors l'homme méchant leur propose de leur donner encore du travail, mais à la condition que, travaillant

le même temps, ils ne recevront que moitié salaire, ce qu'ils acceptent, pressés par la faim.

« Et continuant de les tromper de la même ma-
« nière, l'homme méchant augmenta toujours plus leur
« travail et diminua toujours plus leur salaire.

« Et ils mouraient faute du nécessaire, et d'autres
« s'empressèrent de les remplacer, car l'indigence était
« devenue si profonde dans ce pays, que les familles
« entières se vendaient pour un morceau de pain.

« Et l'homme méchant qui avait menti à ses frères
« amassa plus de richesses que l'homme méchant qui
« les avait enchaînés. »

Nous avons cité presque en entier le chapitre VIII, parce qu'il nous a paru qu'il était impossible de mieux prouver à quelles calomnies la haine de la société pouvait conduire un homme de talent. Il n'y a pas dans toute cette longue histoire du travail un seul fait qui soit vrai. Le travail dans la société chrétienne ne s'est pas constitué d'abord par l'esclavage; ce n'est pas la force qui l'a établi, ce n'est pas la ruse qui l'a maintenu. Les corporations et métiers du moyen-âge, et qui vont jusqu'en 1789, découlent directement des corporations romaines. Le travail n'est libre, *les bras ne sont affranchis*, pour employer une expression précédemment citée de M. de Lamennais, que dans la société actuelle. Avant 1789, et pendant tout le moyen-âge, le travail était un monopole. Il y avait partout des corporations dans lesquelles on n'était admis qu'après un long temps d'épreuves. Un certain nombre

d'hommes très-restreint exerçait dans chaque ville telle industrie ou tel commerce. On ne pouvait travailler (ceux qui en avaient le droit, bien entendu) que pendant un nombre d'heures déterminé, et avec les outils reconnus par la corporation. On comprend très-bien que par suite d'un monopole aussi rigoureux, les ouvriers et maîtres qui en jouissaient tiraient de leurs travaux un plus grand profit; mais, si les salaires étaient plus élevés, les produits se vendaient plus cher, de sorte que l'ouvrier touchant proportionnellement plus qu'aujourd'hui, était cependant moins heureux et moins riche, puisque les objets de première nécessité se vendaient à des prix très-élevés.

Une conséquence plus désastreuse encore de ce monopole, dernier souvenir de la civilisation romaine, c'est qu'une multitude d'hommes pleins de cœur et de courage se mouraient dans la misère la plus horrible, parce qu'ils ne trouvaient nulle part du travail.

L'histoire contient à chaque page de bien tristes preuves de cette épouvantable détresse des classes pauvres avant 1789. Il n'est pas rare de voir des famines durer plusieurs années. Guillaume Paradin, dans son *Histoire de nostre temps* (Paris 1555), décrit une famine qui dura cinq ans, et pendant laquelle mourut un nombre inouï de pauvres. Les villes, chose affreuse! rejetaient de leur sein les indigents qu'elles ne pouvaient nourrir, et se gardaient comme en temps de guerre. Ces malheureux, ainsi chassés de leurs demeures, se traînaient par les campagnes, brûlant et

pillant tout, se nourrissant d'herbes sauvages et de fougères, et disputant aux plus viles animaux leur nourriture. Le nombre des morts fut si grand qu'il engendra la peste, et pendant cinq ans la France fut ravagée par ces deux épouvantables fléaux.

Dans la société actuelle, avec la liberté du travail, de telles calamités sont inconnues. En 1847, il n'y eut pas en France, malgré l'extrême cherté du blé, un seul pauvre mort de faim; ce qui n'empêche pas M. de Lamennais de dire :

« Qu'ils mouraient faute du nécessaire et que des famil-
« les entières se vendaient pour un morceau de pain. »

Mais ce n'est pas pour éclairer le peuple que M. de Lamennais écrit, son but est ailleurs :

« J'avais vu les maux qui arrivent sur la terre, le
« *faible opprimé*, le *juste mendiant son pain*, le *mé-
« chant élevé aux honneurs et regorgeant de richesses*
« l'*innocent condamné par des juges iniques* et ses
« enfants errants sous le soleil....

« Le cri du pauvre monte jusqu'à Dieu, *mais il
« n'arrive pas à l'oreille de l'homme....*

« *Peuple, tenez-vous prêts, car les temps ap-
« prochent....*

Et ce livre tout brûlant de haine pour la société, tout rempli de fiel et de colère, de mensonges et de calomnies, de sourdes excitations et d'odieuses menaces, ce livre a été lu, loué, propagé par les classes élevées de la société, comme le *Contrat social*, de Rousseau, l'avait été par l'aristocratie française!...

M. de Lamennais, après avoir commencé dans les *Paroles d'un croyant*, et sous le voile du christianisme, la lutte contre la société, la continua dans le *Livre du peuple*. Mais dans cet ouvrage le reflet religieux est de plus en plus affaibli. Les lieux communs abondent dans cette œuvre plus politique que socialiste, et ne sont pas même relevés par l'éclat du style.

Ce fut la dernière fois que M. de Lamennais fit usage du style biblique et de la forme religieuse. Lui qui avait si vivement et si amèrement critiqué la philosophie, il se fit philosophe, et se dépouillant du peu qui pouvait lui rester de croyance chrétienne, il continua dans les *Esquisses d'une philosophie* son œuvre de destructiou et de lutte sociale. Une fois engagé dans cette voie, M. de Lamennais marche résolument en avant. Les *Discussions critiques* contiennent les attaques les plus violentes contre le christianisme. Les *Amschaspands et Dervands* qui rappellent, sans les égaler, les *Lettres persanes*, renferment des critiques passionnées contre le gouvernement constitutionnel, la religion et la société moderne. M. de Lamennais n'y épargne ni les institutions ni les personnes, et, chose singulière, il frappe avec autant de violence sur les réformateurs nouveaux que sur les vieilles religions. Mais à la place de cette religion et de cette société, à la place de ces institutions et de ces principes qui dirigent le monde chrétien que mettra M. de Lamennais? Il dit dans *Amschaspands et Dervands :*

« La société se dissout faute d'une loi commune,
« d'une doctrine positive universellement acceptée.
« Mais dans ce vaste naufrage des croyances et des
« cultes, tout cependant n'a point péri. *En attendant*
« *qu'il se reconstitue une religion publique*, chacun,
« moins un petit nombre qu'on ne sait comment nom-
« mer, recueillant sur la plage quelques sacrés débris,
« en a élevé solitairement un autel au *dieu inconnu*. »

Ainsi, M. de Lamennais après avoir renversé toutes les institutions sociales et religieuses, attend paisiblement la révélation d'un dieu inconnu..... Plus une croyance, et à peine une espérance! Avoir tout arraché de son cœur, tout brisé, tout méprisé, tout détruit, avoir employé tout son génie à ébranler les fondements de la société chrétienne, et tant d'efforts pour arriver à promettre à l'humanité l'attente d'un dieu inconnu!

Qu'est-ce donc que la raison et le génie de l'homme?

IV

MM. MICHELET ET QUINET.

Deux hommes de talent, écrivains distingués et professeurs applaudis du Collége de France, ont suivi de près M. de Lamennais dans cette lutte contre les institutions religieuses et sociales, faite au nom du Christ, et que pour cette cause nous avons appelée : *Christianisme révolutionnaire*. Nous n'avons pas l'intention de rappeler les attaques passionnées de MM. Michelet et Quinet contre l'ordre des Jésuites d'abord, puis bientôt après contre la religion catholique. Nous ferons seulement remarquer combien il est étrange que les cours du Collége de France aient retenti si

longtemps de violentes philippiques contre une religion professée par la majorité de la nation française. Nous savons fort bien que sous les républiques grecques et romaines, les philosophes ouvraient des académies pour professer des doctrines souvent contraires aux idées religieuses du peuple, mais ces enseignements n'étaient ni publics ni payés par l'état. A Athènes comme à Rome, si on laissait à la pensée la liberté de se produire, du moins le gouvernement n'ouvrait pas lui-même des écoles où la jeunesse allait apprendre à mépriser les croyances de ses pères (1). Nous ajouterons que lorsque de grands philosophes sapaient jadis à Athènes une religion qui leur paraissait sans vérité, ils se hâtaient de placer d'autres dieux sur les autels, et nous demanderons quel dieu adorent MM. Quinet et Michelet, quelle religion ils enseignent à la jeunesse qui se presse autour d'eux.

Dans les grandes et fortes républiques de l'antiquité, tout citoyen comprenait le besoin d'une croyance religieuse : Alcibiade suivait à Athènes les leçons de Socrate, Alexandre avait pour précepteur et pour ami Aristote, et César était grand pontife à Rome. En France, au contraire, les gouvernements, qu'ils soient monarchiques ou républicains, paient des professeurs qui enseignent publiquement le mépris des croyances reli-

(1) Ceci était écrit avant la fermeture du cours de M. Michelet.

gieuses et des institutions sociales, comme si la suprême science consistait à douter de tout, et à ne croire à rien !...

Et pourtant le scepticisme est pour la société comme pour l'âme une plaie mortelle. Cherchez une nation qui ait abandonné les autels de ses pères, qui se soit jouée de leurs croyances et qui ait vécu !

L'heure d'Athènes sonna le jour où sur le théâtre la comédie vint audacieusement livrer aux risées du peuple les dieux qu'il avait jusqu'alors adorés. La décadence de Rome date de l'époque où les empereurs se divinisèrent et voulurent faire adorer leurs prédécesseurs et leurs favoris... Mais sans aller chercher si loin des exemples, n'avons-nous pas dans notre histoire même une preuve incontestable de ce que nous avançons? N'est-ce pas la dissolution morale et religieuse de l'aristocratie sous Louis XIV, la régence et Louis XV qui a causé et précipité la chute de la monarchie française? Et Robespierre, lui-même, ne rendit-il pas hommage à ce besoin absolu de croyances religieuses sans lesquelles une nation ne saurait vivre, lorsqu'il célébra la fête de l'être suprême dont il s'était fait le grand pontife?

Comment donc expliquer ces cours publics de scepticisme, et j'allais presque dire d'athéisme du Collége de France? Comment M. Michelet a-t-il le triste courage de venir ainsi entraîner dans la voie où il s'est égaré une multitude de jeunes gens avides de l'entendre? N'y a-t-il pas là un danger réel pour la société?

Hélas! M. Michelet ne fait que répéter ce qui s'écrit chaque jour et sous toute forme dans ce malheureux pays à qui on ne veut laisser ni un souvenir, ni une croyance religieuse!

V

M. MICHELET. — LE PRÊTRE, LA FEMME ET LA FAMILLE.

Nous ne citerons qu'en courant quelques fragments d'un des ouvrages de M. Michelet, car nous avons hâte d'arriver à M. Quinet.

Le *Prêtre, la femme et la famille* renferme deux parties distinctes. Dans la première partie, M. Michelet attaque avec violence l'esprit catholique, l'esprit de direction et de spiritualité du XVIIme siècle; dans la seconde partie, l'attaque est plus générale, elle s'adresse à l'ensemble des institutions catholiques, et surtout à la confession et au célibat du prêtre.

Parlant du XVIIme siècle, M. Michelet dira que « saint François de Sales a ouvert à ce siècle la porte « des voies passives, » et il ajoutera que : « Ce siècle

« finira avec une génération qui se vantera d'avoir « oublié de se mouvoir et qui s'en fera gloire. »

C'est ainsi qu'est jugé par un professeur d'histoire du Collége de France et de l'École normale le grand siècle de Louis XIV ! ce siècle qui a produit dans l'ordre religieux saint François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Fénélon, etc., et dans l'ordre laïque des hommes comme Descartes, Pascal, Racine, Molière, La Fontaine, La Bruyère, etc., etc. ; ce siècle a, selon M. Michelet, marché d'abord dans les voies passives, et fini par oublier de se mouvoir !...

Dans la seconde partie de cet ouvrage se trouvent des opinions philosophiques qui ne le cèdent en rien aux opinions historiques de la première partie ; ainsi, pour justifier ses attaques contre la confession, M. Michelet prétendra que : « La femme de trente-cinq ans, femme « d'intrigue et du monde se raille du prêtre jeune et « ignorant, le pousse au désespoir et le corrompt par « ce désespoir même. » Il ajoutera :

« Que le *prêtre se trouve par devoir obligé de cor-* « *rompre la jeune fille.* »

« Que la confession ne porte que sur des sujets qui « peuvent souiller l'imagination ou troubler la paix du « ménage.

« Que le prêtre est l'envieux naturel de la famille... « Il sent cruellement qu'il est privé de la famille, et ne « s'en console qu'en troublant la nôtre...

« Il isole la femme et s'empare d'elle... Nos femmes et « nos filles sont élevées et gouvernées par nos ennemis...

« L'homme en rentrant chez lui y retrouve *une*
« *vieille dispute qui est finie pour la science et le*
« *monde.* »

Vous comprenez de quelle dispute il s'agit; selon M. Michelet, la science et le monde en ont fini avec la religion catholique, seulement il oublie de nous dire quel est le *dieu inconnu* qu'il nous faut reconnaître et servir. Mais M. Michelet ne se préoccupe pas de cela. Il parle, il écrit, il pense, il enseigne dans le but de jeter bas le christianisme, dût la société périr écrasée sous ses ruines!

VI

M. E. QUINET. — AHASVÉRUS.

Dans cette œuvre de destruction, M. Michelet, nous l'avons dit, a été très-vivement secondé par M. Edgard Quinet.

Esprit nuageux, amoureux de la forme, se laissant volontiers aller à ces rêveries métaphysiques de l'Allemagne, à ces chants semi-réligieux, semi-philosophiques de Schiller et de Klopstock, M. E. Quinet s'était

fait connaître par un poème assez remarquable : *Ahasvérus.*

Le sujet de cet ouvrage est bizarre, plus bizarre encore sa forme et son style. Il y a un peu de tout dans cette singulière création. L'esprit d'incrédulité et de révolte, et l'esprit de naïve croyance et de soumission, l'esprit philosophique et l'esprit religieux, le démon qui raille et l'ange qui prie, le *Faust de Goëthe* et les *Mystères de la passion*, au moyen-âge. C'est du reste un mystère divisé en quatre journées.

Dans le prologue le père éternel annonce à ses saints que les anges vont représenter devant eux les différents âges de la terre :

« Chaque temps, chaque siècle que je secouai l'un « après l'autre des plis de mon manteau s'expliquera « par eux dans son propre langage. »

La première journée c'est la création. D'abord l'Océan, puis les Géants et les Titans, puis les rois et les satrapes, puis le déluge. Ensuite, le chant des tribus réfugiées sur le sommet de l'Himalaya, car l'auteur, dans un sujet biblique, abandonne souvent volontiers les croyances bibliques. Voici venir Thèbes, Memphis, Jérusalem, Babylone et enfin les rois Mages. Ce passage est ravissant : les rois conduits par l'étoile partent pour saluer le Messie. Où est-il né? sur la terre d'Egypte, au milieu de ces pyramides, de ces obélisques, de ces temples gigantesques? ou à Alexandrie? ou à Jérusalem?

« Marchez encore. »

« Les rois Mages : Belle étoile, y songez-vous ?
« Vous êtes-vous égarée ? Les palais et les villes sont
« loin !... On ne voit rien qu'une chaumière de
» chaumine avec de petits oiseaux sur le toit. L'escalier
« croule, la rampe est usée, des bergers tremblent d'y
« monter. Allons-nous-en ; vraiment ce n'est pas un
« chemin de rois.

« L'étoile : Rois, à genoux, c'est ici. »

La seconde journée représente la passion : Ahasvérus repousse le Seigneur qui, pliant sous le poids de la croix, demande à se reposer un instant sur le seuil de sa demeure. C'est la légende du Juif errant.

La troisième journée a pour titre : *La Mort*. Ahasvérus traverse le moyen-âge et les temps modernes. Mob (la mort) l'accompagne et l'instruit. Ahasvérus lui dit : « Je vous avoue que plus d'une fois en en-
« tendant les cloches d'une abbaye, j'ai frémi par
« tout mon corps, et dans ce moment j'enviais le
« repos d'un ermite dans son moustier.

« Mob : Ma secte à moi, c'est le méthodisme, la
« vie s'y passe à vivoter. Imaginez-vous que nous
« avons réduit la vie entière à cinq ou six petites
« maximes, qui, bien comptées, bien supputées, tien-
« draient ensemble dans une coquille d'œuf... Vous
« verrez qu'il est vraiment fort commode de posséder
« ainsi à chaque heure tous les secrets de la vie, tous
« les mystères de l'âme et du ciel, toute la science du
« cœur et de la nature, sur un bout de papier grand
« au plus comme une recette contre la migraine. »

Ahasvérus : « Si vous ne raillez point, cette idée « est désespérante. »

« Mob : Moi railler?... Une conversion comme la « vôtre ferait mon bonheur, et pour vous ramener au « pur esprit de l'Évangile, mon directeur Paulus vous « enseignerait d'abord la dogmatique, la dialectique, « la diplomatique et l'hypercritique.... »

Voilà comment M. Quinet juge et définit le moyen-âge, ce temps de foi naïve et pure qui inspira l'*Imitation* de Jésus-Christ, et qui vit pendant plusieurs siècles des générations se succéder sans relache pour élever à Dieu ces admirables cathédrales de Mayence, de Cologne, de Strasbourg, qu'une piété ardente et profonde pouvait seule entreprendre et achever.

Dans une de ces églises, celle de Strasbourg, se fait de nuit le mariage d'Ahasvérus et de Rachel. Le chœur des rois morts dit : « *O Christ! ô Christ! pourquoi* « *nous as-tu trompés? ô Christ! ô Christ pourquoi nous* « *as-tu menti?...* » et le chœur des femmes répond : « *O vierge Marie! pourquoi nous avez-vous trompées?...* » Ainsi, pour M. Quinet, le Christ est un faux prophète!....

La quatrième journée est consacrée au jugement dernier :

Les grandes villes répondent successivement à l'appel de l'ange; après elles viennent le docteur Albert-le-Grand, puis les femmes qui ont beaucoup aimé, Sapho, Béatrix et la comtesse Guiccioli la maîtresse de lord Byron, ce qui est assez étrange comme conception,

puis les peuples, puis les rois: « Arrière, dit le père « éternel, arrière! loin d'ici! Vous avez assez long-« temps rongé comme le comte Ugolin le crâne de « mes peuples! Maudits, disparaissez! je ne veux point de vous dans ma nouvelle cité. »

« Le Néant : Maître, donnez-moi leurs man-« teaux pour m'habiller et pour pâture leurs pleurs « amers. »

De toutes ces incohérences, de ces divagations et de ces phrases mystiques, il serait difficile de tirer une conclusion, M. Quinet l'a sans doute compris, car son *Mystère d'Ahasvérus* a une épilogue.

Le Christ, seul à la voûte du firmament, s'écrie:

« Le doute remplit ma coupe et mouille mes lèvres, « Si je ne mettais pas le doigt dans ma plaie, ma « bouche ne saurait plus dire mon nom, et *le Christ « ne croirait plus au Christ! Qui ai-je été? qui suis-je? « qui serai-je demain? Verbe sans vie ou vie sans « verbe; monde sans dieu ou dieu sans monde?* « Même Néant.... tout est fini, mets-moi dans le sé-« pulcre de mon père...

« Le ciel est vide, je suis seul au firmament. L'un « après l'autre tous les anges ont plié leurs ailes, « comme l'aigle quand il est devenu vieux. Ma mère « Marie est morte et mon père Jéhovah m'a dit sur « son chevet: Christ, mon âge est venu. J'ai vécu « assez de siècles de siècles... J'ai froid..., je suis « las..., j'ai soif. Ma vieillesse est trop grande, je ne « vois plus même ton auréole. Va! ton père est mort,

« et le firmament a secoué son dieu de sa branche
« comme le figuier ses feuilles. »

L'Eternité vient alors briser le calice que le Christ tient entre ses mains, et le Christ lui dit :

« Et moi aussi tu m'as brisé, ma vie était dans mon calice, tu l'as vidé trop tôt. »

« L'Eternité : Non, c'était l'heure... redescends dans
« la mort, comme un hôte dans son caveau, pour en
« rapporter la vie, et va chercher encore un peu de ta
« poussière dans ton nouveau sépulcre pour pétrir un
« nouveau monde, un nouveau ciel et un nouvel Adam. »

Que conclure de ces épouvantables blasphèmes religieux? L'Eternité qui brise tour à tour Dieu le père et le Christ, et qui annonce un nouveau monde et un nouveau Dieu!... Mais alors il n'y a donc pas de Dieu, car il est impossible de se figurer un Dieu mortel, et quelque grande qu'ait été la folie des hommes elle n'a jamais été jusque-là. Quelle est donc la pensée de M. E. Quinet? Incompréhensible dans *Ahasvérus*, nous la découvrirons dans le *Génie des religions* dont nous parlerons plus tard, et cette pensée c'est le matérialisme. M. Quinet y définit ainsi le Dieu créateur de toutes choses :

« La matière a donné naissance à tous les êtres cor-
« porels ; sa puissance de transformation qui est dieu,
« *a passé dans l'homme, par elle il créa les religions*
« *et les sociétés qui naissent les unes des autres.* »

Ainsi M. de Lamennais, après avoir fait, dans les *Paroles d'un croyant*, du christianisme révolutionnaire,

est arrivé à croire et à espérer en un *dieu inconnu*, et M. Quinet, après s'être servi des traditions bibliques et chrétiennes dans *Ahasvérus*, conclut en proclamant que LA MATIÈRE EST DIEU !...

Et il ne faut pas croire que de tels enseignements soient le fait de quelques hommes ; nous verrons, en parcourant successivement les diverses branches de la littérature, que presque tous les écrivains se sont efforcés de renverser les constitutions sociales et religieuses, et qu'il faut que la société chrétienne soit bien forte pour avoir résisté à des attaques aussi passionnées et aussi violentes, à des calomnies aussi perfides et aussi constantes, à des efforts aussi grands et aussi multipliés.

VII

M. PIERRE LEROUX.

La doctrine du christianisme révolutionnaire n'a pas eu que des écrivains pour la propager, elle a eu, comme toute doctrine, son prophète. M. Pierre Leroux s'est efforcé, depuis vingt ans, de prouver au monde que lui seul possédait le vrai sens de l'Evangile, et dans le *Globe*, la *Revue encyclopédique*, la *Revue indépendante*, l'*Encyclopédie nouvelle* et la *Revue sociale*, il a, selon ses propres termes, « Ajouté définition sur « définition, théorème sur théorème pour construire « la cité qui va dans un temps prochain se manifester « sur la terre. »

Nous n'entrerons pas dans l'analyse de ces divers *théorèmes*, nous nous contenterons d'en constater le sens et le but, et nous ne pouvons mieux le faire qu'en

citant quelques passages de l'introduction que M. Pierre Leroux a écrite pour ses œuvres :

« Le moment est venu pour moi de présenter aux « hommes, mes frères, le fruit de mon labeur ; et je « peux le faire, grâce à Dieu, sans orgueil et sans « fausse modestie. Car, non-seulement je puis dire « avec l'Evangile : Ma doctrine n'est pas de moi, mais « de celui qui en me faisant aimer la vérité m'a inspiré « cette doctrine ; mais je puis ajouter : Ma doctrine « n'est pas de moi à un autre titre, car il n'y a rien « dans cette doctrine qui ne s'appuie sur la tradition « et le consentement de l'humanité.

« A vrai dire, je ne suis pas un auteur, je suis un « croyant. Dieu m'a fait la grâce de prendre au sérieux « la devise de J.-J. Rousseau : *Vitam impendere vero*. « J'ai écrit à mesure que la vérité m'était connue.... « mes écrits contiennent la vérité. Je le répète, je suis « un croyant....

« Quand on vous dit : Cet écrivain ne ressemble en « rien à ceux que notre siècle renomme, répondez : « Aussi, n'est-il pas venu pour vous émouvoir, mais « pour trouver la vérité la plus utile, la vérité « *religieuse*. »

Il est difficile, et pour notre part nous avouons qu'il nous serait impossible de définir nettement cette nouvelle doctrine, *cette vérité religieuse* à laquelle M. P. Leroux donne pour épigraphe ces trois mots qui selon lui la résument :

Solidarité, — *triade*, — *circulus*.

Cependant, après un examen assez attentif, on reconnait dans cette doctrine deux sortes d'idées.

Une idée sociale : l'émancipation de la femme et le communisme, ce qui n'est autre chose que l'abolition de la famille et de la propriété.

Une idée religieuse imitée du saint-simonisme : un grand pontife souverain maître de la société. Aussi, nous expliquons-nous très-bien que M. Proudhon ait placé M. Pierre Leroux dans l'alternative ou de viser à se faire pape, ou de n'avoir point absolument d'autres idées que lui sur Dieu, la religion, la propriété, le gouvernement et la famille, sauf à « Les embrouiller de triade, de circulus, de métempsycose et de toute « sorte d'illuminations métaphysiques et érotiques. »

La *Revue sociale* qui avait pour but de propager les théories du nouveau messie a résumé dans quelques mots que nous rappellerons également parce qu'ils corroborent parfaitement les deux idées sociale et religieuse que nous avons considérées comme le pivot de la doctrine de M. P. Leroux.

« Robespierre, disait-elle dans son numéro du « 1er avril 1850, *comprit toute la profondeur du « problème social lorsqu'il essaya d'établir un culte « nouveau où ne figureraient point les prêtres du « catholicisme*. Mais Robespierre ne savait malheu- « reusement rien de plus que son maître Rousseau... » Ce qui veut dire qu'il n'avait pas deviné la doctrine nouvelle de l'humanité que M. P. Leroux devait révéler au monde.

« Barrère eut bien aussi le sentiment d'une économie
« politique nouvelle, lorsqu'il s'écria dans son beau
« rapport fait au nom du comité de salut public sur
« les moyens d'extirper la mendicité : N'oublions
« jamais que le citoyen d'une république ne peut
« faire un pas sans marcher sur son territoire, SUR SA
« PROPRIÉTÉ.

Les citations successives que nous venons de faire suffisent, nous le pensons du moins, pour faire apprécier la signification de ces mots étranges et mystérieux sous lesquels le nouveau prophète dissimulait sa pensée. Si nous sommes incapables d'expliquer complétement ce qu'il faut entendre par *circulus*, par *triade*, par *solidarité*, nous comprenons du moins fort bien que M. P. Leroux depuis vingt ans s'est efforcé d'être le grande prêtre du communisme, et que s'il diffère comme théorie de MM. de Lamennais, Michelet et Quinet, il marche d'accord avec ces messieurs pour saper la société au nom du Christ et de l'Evangile dont ils se prétendent les vrais apôtres !

Nous ne pouvons mieux terminer cette étude du christianisme révolutionnaire qu'en citant le jugement qu'en a porté un auteur espagnol, Don J. Balmès.

« Qu'y a-t-il de semblable entre votre christianisme
« et celui de l'Evangile? Celui-ci formait des anacho-
« rètes, le vôtre forme des sybarites, celui-ci épura
« et corrigea les mœurs du monde païen, le vôtre
« corrompt les mœurs du monde actuel; celui-ci
« étouffa l'égoïsme sous la charité, le vôtre divise les

« hommes en se couvrant du nom d'une fraternité
« stérile et fomente dans leur cœur l'instinct de l'indi-
« vidualisme et de l'intérêt propre ; celui-ci organisa
« la famille, sanctifia le mariage, le vôtre relâche le
« lien conjugal et dissout la famille.... Là où votre
« morale s'introduit, la corruption se mesure au
« degré de diffusion de vos doctrines. »

Et Don J. Balmès eût pu ajouter : Le christianisme fut le salut de l'humanité, le vôtre en serait le fléau. Dans le chaos informe de vos principes, tout est confusion, tout est ténèbres, tout est mensonge. Tout fut vérité et lumière dans le christianisme.

LIVRE DEUXIÈME.

POÉSIE.

I

Parmi les poètes de notre époque, trois hommes nous paraissent surtout devoir être étudiés, à cause de la popularité qui s'attache justement à leurs œuvres; ce sont MM. de Béranger, de Lamartine et A. de Musset. On s'étonnera peut-être que nous n'ayons pas nommé d'abord M. V. Hugo. Cela tient à ce que nous ne faisons pas une critique littéraire, à ce que nous marchons sans dévier au but que nous nous sommes posé et que M. V. Hugo, comme poète, nous ayant paru animé des sentiments les plus vrais, les plus purs, les plus moraux, les plus religieux nous n'aurions qu'à louer

en lui le fond autant que la forme, la beauté de l'idée autant que la beauté du style. Mais si nous n'avons que des éloges pour la poésie de M. V. Hugo, il n'en sera pas de même lorsque nous parlerons de ses drames; de sorte que nous pourrons faire aussi une étude plus approfondie de cet homme de génie auquel il n'a manqué qu'un jugement plus sûr et un goût plus sévère pour être le plus grand des écrivains modernes.

Nous pourrions encore, nous le savons, trouver d'autres poètes à analyser. Notre époque est riche en poésie, et depuis les dithyrambes de M. Barbier jusqu'aux fables de M. Viennet, tous les genres ont été raités avec un grand éclat. Nous devons donc demander pardon aux écrivains distingués dont bien souvent les vers ont charmé notre oreille et bercé nos rêveries, de ne pas les citer et les comprendre dans ce travail. Mais dans ce siècle où les événements politiques sont si graves, si divers, si imprévus, où le théâtre et le roman prennent seuls le peu de loisir que les affaires ou la politique laissent aux hommes, la poésie, reléguée dans les bibliothèques, ne jouit pas de l'influence qu'elle pourrait exercer, et n'a, ni sur l'esprit, ni sur les mœurs, cette puissance qu'elle avait autrefois. Voilà pourquoi nous sommes obligé de choisir au milieu de tous les poètes de notre époque, et de n'étudier que ceux qui sont les plus aimés, les plus répandus, les plus populaires.

M. DE BÉRANGER.

Depuis 1830, M. de Béranger n'a plus écrit que quelques chansons. Sous l'empire et pendant la restauration, il fut avant tout ce que nous appellerons un poète politique, préoccupé du soin de propager son opinion, et y réussissant souvent par l'éclat et le génie de ses poésies. Après la révolution de juillet, le célèbre chansonnier est entré dans une phase nouvelle qui n'a pas été assez remarquée. Politique encore il est devenu en même temps socialiste. Cette tendance vers un socialisme, que du reste il n'a pas défini, se retrouve surtout dans les *Contrebandiers*, *Jacques*, le *Vieux vagabond*, les *Fous* et les *Quatre âges historiques*.

Dans les *Contrebandiers* , M. de Béranger prétend que :

> Nos gouvernants, pris de vertige,
> Des biens du ciel triplant le taux,
> Font mourir le fruit sur sa tige,
> Du travail brisent les marteaux.

Le *vieux vagabond* se plaint que la société l'ait toujours repoussé :

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné !
La rue, hélas ! fut ma nourrice :
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
. . . .
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abris du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi :
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, *je meurs votre ennemi.*

Jacques continue le développement de cette pensée que la société moderne est sans pitié pour le pauvre :

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre, ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller!...
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Que propose M. de Béranger pour remédier à cette misère qu'il retrace en traits si sombres? Dans les temps où nous vivons, nous entendons chaque jour se formuler des plaintes aussi violentes, aussi passionnées. Si nous n'évitions avec soin tout ce que dans ce travail pourrait ressembler à une discussion politique, nous demanderions à chaque réformateur quel nouveau code social il apporte au monde, mais ce serait nous jeter dans une polémique tout à fait étrangère au sujet que nous traitons. Quant à M. de Béranger il ne s'en est pas préoccupé. La société est, selon lui, condamnée, elle doit périr, comment se reconstituera-t-elle, il n'en sait rien et n'y songe pas.

Il dit dans les *Quatre âges historiques :*

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris.
Tu vas crouler ; point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris!

Où courons nous ? Quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route.
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Ce doute nous rappelle un autre écrivain, M. de Lamennais qui après s'être efforcé de détruire le christianisme se contente d'espérer et d'annoncer un dieu inconnu. M. de Béranger attend aussi ce dieu inconnu, que le monde regardera comme un fou, et qui sauvera l'humanité.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

(LES FOUS.)

Quel est ce fou ? Saint-Simon, Fourier, ou Enfantin, ou tout autre. M. Béranger ne le sait pas, mais qu'il se soit déjà révélé au monde qui l'aurait méconnu, ou qu'il soit encore à naître, il est certain qu'un jour ou l'autre, le monde se prosternera devant lui.

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.

Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

Nous avouons n'avoir jamais lu que les Juifs eussent considéré Jésus-Christ comme un fou ; le poète avait sans doute besoin de cette hyperbole pour faire accepter la pensée qui a inspiré sa chanson des *Fous*. Si le monde doit être sauvé par un homme que l'on considérera de son vivant comme fou, ce sera la première fois qu'un pareil fait se produira.

Comme les diverses chansons que nous venons de citer rentrent dans le socialisme politique et révolutionnaire, qui agite la France depuis trois ans, nous ne ferons sur elles aucune critique. Nous avons dû seulement les citer pour prouver que dès 1831, un grand poète avait employé son génie à propager ce socialisme, et que le prophète qui, il y a vingt ans, s'écriait :

Humanité, règne ! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos !

cherche partout quel est le fou qui doit être le messie de cette société régénérée, et qu'il l'attend encore.

Et si ce messie n'est pas venu, pourquoi se hâter de jeter bas la vieille société? que deviendra l'humanité jusqu'au moment où les hommes

« Plus près des cieux replaceront le monde? »

Nous nous agiterons douloureusement dans les ténèbres, dans le chaos, dans le néant; nous serons comme ces malheureux mineurs, qu'une explosion de gaz a ensevelis dans un puits profond, qui attendent avec angoisse l'heure de la délivrance, et souvent meurent avant qu'elle soit sonnée!

O Poète! pourquoi, nouveau Samson, t'appuies-tu contre le temple pour l'ébranler et le renverser, si nous devons tous périr sous ses ruines?

II

M. DE LAMARTINE.

JOCELYN.

M. de Lamartine, depuis 1830, a écrit deux poèmes : *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*. Nous n'analyserons que le premier de ces deux ouvrages ; non que le second ne puisse nous fournir de nombreux éléments pour le travail que nous faisons, mais parce que *Jocelyn* a plus d'éclat, de mérite, de valeur littéraire, de popularité, et que par conséquent l'influence qu'il a exercée a dû être plus grande et plus durable.

Jocelyn est un jeune homme vivant de la douce vie de famille entre une mère et une sœur adorées. Trop jeune encore pour connaître la vie, sa jeune âme cependant s'entr'ouvre aux doux rêves d'amour.

Anna ! Blanche ! Lucie ! oh ! que me voulez-vous ?
Qu'est-ce donc que l'amour si son rêve est si doux ?
. . . .
Ah ! si jamais le ciel jetait entre mes bras
Un des songes vivants attachés à mes pas ;
Si j'apportais ici, languissante et ravie,
Une vierge au cœur pur, premier rayon de vie,
Mon âme aurait vécu mille ans dans un seul jour,
Car je le sens, ce soir, mon âme n'est qu'amour !
. . . .
L'amour, rien que l'amour ; Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Cependant il surprend le secret des larmes que versait sa sœur : elle aime un jeune homme et ne peut l'épouser, parce qu'elle n'est pas assez riche. Jocelyn prend alors une résolution subite, bien peu en rapport avec les pensées qui assiégent son âme, il s'écrie :

Tout le jour dans mon sein j'ai roulé ma pensée,
Et de mon dévoûment l'*agonie* est passée.
. . . .
Puisse mon *sacrifice* acheter son bonheur !

Or, ce dévouement, ce sacrifice, cette agonie, c'est la résolution de se faire prêtre, afin de laisser ses biens à sa sœur. Mais pourquoi se faire prêtre plutôt que soldat ? Pourquoi Jocelyn n'embrasse-t-il pas une carrière plus en rapport aves ses goûts, avec ses pensées ? Où est la nécessité de se faire prêtre, et ne pou-

vait-il pas, sans cela, doter sa sœur? Ceci est une critique littéraire; nous avons dù la faire pour donner plus de force à notre critique morale et religieuse: le sacerdoce n'est pas un sacrifice, c'est une vocation. Présenter le sacerdoce autrement, c'est n'en comprendre ni la mission sublime ni le détachement de toutes les choses humaines et terrestres. Qu'un homme brisé par le malheur vienne chercher dans les bras de Dieu un refuge, une consolation; que, n'ayant trouvé sur terre que larmes, misère et désespoir, il demande à la religion, au sacerdoce, une vie nouvelle, un oubli des maux passés, un espoir de revoir au ciel des êtres chéris qu'il a perdus ici-bas, nous le concevons: c'est l'histoire de M. l'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Mais qu'un homme se dévoue, jeune encore, aimant la vie avec ardeur, ayant le cœur plein d'amour, l'imagination exaltée, les sens tout troublés de mille rêves enchanteurs; qu'il lutte dans une agonie morale avec ses passions qui s'attachent à lui et le brûlent comme la robe de Nessus, et que, sans pouvoir s'en débarrasser, il embrasse le sacerdoce et l'accepte comme un sacrifice, cela ne doit pas être. L'Eglise doit rejeter loin d'elle de pareils prêtres qui ne peuvent jamais être que de mauvais prêtres ou des hommes très-malheureux. Le poète chrétien qui a écrit les méditations eût dù le comprendre plus que tout autre: le sacerdoce peut être une expiation, un détachement de toutes les choses terrestres, une vocation; jamais il ne doit être un sacrifice.

Aussi, à peine Jocelyn a-t-il pris cette grave résolution qui doit enchaîner son avenir, que les regrets viennent.

Un vertige confus bouillonne dans la tête,
Et prêt à se briser, le cœur même s'arrête;
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
Anéantissement, sommeil du désespoir...
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour,
. . . .
Et que le sacrifice attire au moins la grâce.

Entré au séminaire, Jocelyn apprend qu'une révolution vient d'éclater à Paris, que le trône de France a été brisé et le roi traîné en prison avec la reine et le dauphin. Ces événements si graves, si imprévus, lui inspirent des pensées à coup sûr étranges dans la bouche d'un prêtre; évidemment le poète se substitue ici, comme il le fait trop souvent, à Jocelyn :

En vain l'homme orgueilleux de ce néant qu'il fonde,
Clôt son symbole, et dit pour la millième fois :
Ce *Dieu sera ton Dieu*, ces lois seront tes lois !
Et le temps . . . .
. . . . entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,
Empires, lois, *autels*, *dieux*, législations,
Tentes *que pour un jour* dressent les nations.

La révolution brise en effet les autels, rase les séminaires, et jette en prison ou conduit à l'échafaud les prêtres restés fidèles à leur foi. Jocelyn est obligé, pour fuir le danger et quoiqu'il n'ait pas encore reçu les ordres, de se retirer dans les montagnes et d'y vivre en solitaire. Un jour il rencontre un vieillard blessé mortellement et près de lui agenouillé un jeune homme, Laurence, qu'il recueille dans sa grotte.

Alors s'ouvre pour Jocelyn une vie nouvelle. Un sentiment profond, doux et violent tout à la fois, s'empare de lui. Ce sentiment qu'il croit être de l'amitié et qui, pour la première fois, s'éveille en son cœur, c'est l'amour. Un jour Laurence, surpris par une avalanche, disparaît dans la neige et va périr, lorsque son jeune compagnon, guidé par une biche, l'aperçoit et le sauve au péril de ses jours. En déshabillant Laurence, que le froid a engourdi et qui est sans connaissance, Jocelyn reconnaît que c'est une femme. Revenue à elle, Laurence lui dit :

> Oh ! pardonne-moi....
> J'avais peur du regard que tu me jetterais,
> Du son de voix, du mot froid que tu me dirais.
> Ce mot, pour moi, c'était ou la mort ou la vie !

Et le jeune séminariste, oubliant la carrière à laquelle il veut se dévouer, s'écrie :

.....Oh ! oui, je te pardonne

. . . .

L'amour que je te donne et que tu m'as donné.
De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore
Je te nomme... et je t'aime, et j'en invente encore !
Ah ! vis pour les entendre et les répéter tous !

Un nouvel et radieux horizon s'ouvre pour l'âme de Jocelyn. Il s'abandonne avec délices à un amour pur et ineffable. Il rêve cette vie de famille ; une épouse adorée, des enfants charmants se jouant à ses pieds, l'enlaçant de leurs bras, l'appelant du doux nom de père.

Oh ! ce rêve que Dieu pouvait seul inventer,
Sur la terre l'amour pouvait seul l'apporter !
Le jour succède au jour, le mois au mois ; l'année
Sur sa pente de fleurs déjà roule entraînée.
A tous moments, mon Dieu, je tombe à vos genoux,
Est-ce que votre ciel a des soleils plus doux ?

C'est bien là l'amour, mélangé d'idéalisme et de volupté, où les sens soupirent, où le cœur se perd dans une extase infinie. Et si l'on voulait bien se rendre compte de l'exagération des drames et des romans modernes, il faudrait rapprocher ces pages ravissantes des œuvres dramatiques de M. Dumas ou des feuilletons de M. E. Sue.

Mais pourquoi Jocelyn se sentant ainsi le cœur plein d'amour, l'âme ardente, l'imagination exaltée, pour-

quoi Jocelyn qui est encore libre, qui n'a pas prononcé de vœux, accepte-t-il le sacerdoce, pour lequel il n'a certainement aucun penchant, aucune vocation ? Ici commencent surtout les reproches que nous avons à adresser à M. de Lamartine. Et ces reproches sont très-graves, parce que ce poème, écrit avec un sentiment de piété et de charité évangéliques, doit séduire ceux qui le lisent. Comme la corbeille qu'on apporta à Cléopâtre cachait l'aspic dont la morsure était mortelle, la poésie chrétienne, semée presque à chaque page, dissimule le danger d'une pareille lecture. Ce danger, l'Église l'a vu de suite et en a averti le monde, mais le monde a trouvé que Rome était trop sévère; nous allons prouver que Rome n'était que juste.

Un jour que Jocelyn, couché aux pieds de Laurence, lui disait tout son bonheur, tout son amour, tous ses rêves d'avenir, on vient le chercher pour recevoir les derniers soupirs d'un évêque, qui se meurt loin de son pays, dont la révolution l'a forcé de s'exiler. Mais Jocelyn n'est pas prêtre et n'a pas le droit d'écouter une confession et de donner au mourant les derniers sacrements, l'évêque veut l'ordonner :

O mon père, un moment !

. . . .

Arrêtez ! arrêtez ! tremblez, j'en suis indigne !
Mon âme est à mon Dieu, mon sang est à ma foi ;
Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi.

Et il lui raconte comment un jour il a recueilli Laurence, comment il l'a aimée, comment, pendant toute une année, il a passé ses jours près d'elle, s'enivrant d'amour et faisant de leurs deux vies une seule vie. L'évêque irrité, insiste. Pourquoi est-il irrité? pourquoi insiste-t-il? Jocelyn s'était trompé lorsque, dans son dévouement pour sa sœur, il avait cru pouvoir se dépouiller facilement des passions humaines, et entrer dans le sacerdoce. Dieu n'a pas voulu de lui, Dieu ne veut pas être servi de force; à ses serviteurs il demande la foi et la vocation, et Jocelyn a raison de dire à l'évêque :

> Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant,
> N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant;
> Que le sien m'oublîrait, que je pourrais moi-même
> Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime!
> . . . .
> Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme:
> Il joint leur double vie en une seule trame;
> Il survivrait, coupable, à la honte, au remord,
> Plus vivant que la vie et plus fort que la mort.

Que répondre à cela, si ce n'est que Jocelyn avec de tels sentiments est indigne d'être prêtre, et que son cœur est trop attaché aux choses terrestres pour pouvoir s'élever pur vers Dieu? Mais M. de Lamartine a fait de l'évêque un fanatique exalté, ne comprenant ni

les passions humaines ni la pitié, allant à son but par la force et la violence, s'il ne peut y arriver par la douceur et la persuasion.

« Silence ! cria-t-il, vous profanez cette heure,
« Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure !
. . . .
« Insensé, regardez et songez où vous êtes !
. . . .
« Puisque entre le salut que le vieillard implore
« Et votre *infâme* amour vous hésitez encore,
« Vous n'êtes plus chrétien. . . . .
« Sortez ! en emportant la divine colère
« Sur vous et sur l'objet. . . . .

Non ! le chrétien, le vrai chrétien, c'est Jocelyn, Jocelyn qui sent qu'un amour dont il n'est pas le maître domine son cœur, Jocelyn qui a du sacerdoce une trop haute idée pour vouloir devenir le serviteur de Dieu lorsqu'il est enchaîné par une affection terrestre. Mais ce vieillard fanatique qui, à son lit de mort, s'agite convulsivement et lance l'anathème sur ces deux enfants qui s'aiment et qui sont purs devant Dieu et devant les hommes, ce prince de l'Église qui veut faire un prêtre, non par la persuasion, mais par la violence ; non par la vocation, mais par la terreur ; ce moribond sans pitié qui, si près de voir Dieu, n'en comprend ni la charité ni la loi, vous le représentez comme un martyr ! Ce n'est pas un martyr chrétien toujours !

Nous ignorons où M. de Lamartine a puisé l'idée d'un pareil caractère; mais nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que ce n'est pas dans le clergé français. C'est un grand mal que d'avoir admis qu'on pouvait être prêtre sans avoir la foi, sans avoir la vocation; c'est un plus grand mal encore d'avoir représenté les évêques forçant les jeunes séminaristes à se faire ordonner, même quand ils étaient dominés par les passions les plus mondaines. C'est une atteinte à l'autorité morale de l'Église, c'est un doute jeté sur la sincérité et la pureté du sacerdoce, et, comme conséquence, c'est une atteinte à la foi, c'est un ébranlement des croyances religieuses.

Jocelyn, vaincu par la violence de cet évêque qui parle, qui tonne au nom de Dieu, Jocelyn, dans un moment de terreur, « tous ses sens foudroyés, tombe « sans parole et sans souffle à ses pieds ». Quand il se releva, il était prêtre!... Quel prêtre!...

Lorsque Jocelyn revient à lui, il s'écrie :

Où suis-je ? où m'engloutir ? où perdre ma pensée ?

Ainsi déjà le doute, déjà le désespoir. Jocelyn va avec une sœur de charité arracher Laurence à sa solitude; mais Laurence, qui ne le voit pas, ne veut pas partir: On me trompe, dit-elle. Non, Jocelyn n'est pas parjure, il ne m'a pas abandonnée, il ne s'est pas fait prêtre. Et apercevant celui qu'elle aime, elle se

précipite vers lui, elle l'enlace de ses bras, elle le couvre de ses baisers, elle le presse de ses questions :

« Non, lui dis-je à genoux, non, ne me touche pas,
« Non, non, je ne suis plus celui que tu crois être ;
. . . .
« J'ai trahi *par faiblesse* ou bien par dévouement
« Mon enfant, mon amour, mon bonheur, mon serment ;
« J'ai, pour offrir au ciel mon *affreux sacrifice*,
« Bu ton sang et le mien dans mon premier calice !
« En trahissant ta foi *j'ai trahi plus qu'un dieu* !
. . . .
« Et le front dans la poudre, *avili*, prosterné,
« Jusques à ses genoux mon corps s'était traîné.

Comprenez-vous maintenant le danger d'un pareil poème ? Comprenez-vous ce cri échappé au désespoir, je le veux, mais enfin prononcé par un prêtre se traînant aux pieds d'une femme : *En trahissant ta foi j'ai trahi plus qu'un dieu !* Et le prêtre ne s'arrête pas à un blasphème, il veut encore être parjure, il dit à Laurence :

Oh ! reviens à mes cris ! oh ! si tu vis, j'abjure
Mes infâmes vertus et mon sacré parjure !
Je n'ai rien prononcé ! plus d'autel, plus d'adieu !
Dans ton cœur, dans tes bras ! ah ! c'est là qu'est mon Dieu !
. . . .
. . . . Reviens, reviens au jour !
L'enfer n'est pas possible avec un tel amour !

Comme poésie, comme mouvement, cela est admirable, mais le danger n'en est que plus grand, car ce prêtre n'a pas dans sa vie un jour de remords, car il vit avec cet amour au cœur, il le conserve comme le plus doux souvenir de sa jeunesse, bien plus tard et loin de Laurence il dira :

Ah ! je me soumettrais sans murmure à ta loi,
Dieu jaloux! si du fer tu n'égorgeais que moi !
J'ai voulu, j'ai tenté ton *cruel ministère*,
Je saurai jusqu'au sang *le subir* et me taire !
. . . .
O Laurence ! oh ! pitié ! reviens, pardonne-moi !
Je t'immolais à Dieu, *mon seul Dieu c'était toi !*
. . . .
Je me repens cent fois de ma fausse vertu !
Ah ! s'il est temps encor, Laurence, m'entends-tu ?
Je me jette à tes pieds, je t'ouvre pour la vie
Ces bras où sur mon sein tu retombes ravie.
. . . .
Oh ! tu m'entends ! oh ! viens, oh ! viens, vivante ou morte.
. . . .
Aimons-nous, ô ma vie ! Allons dans le mystère
Cacher à l'œil humain d'ineffables amours !
. . . .
Une vie avec toi, puis à jamais mourir !
Une vie avec toi, puis l'enfer et ses flammes !
Une vie avec toi, puis la mort à nos âmes !
. . . .

C'est le cri désespéré d'une passion effrénée, et ce cri c'est un prêtre qui le jette, un prêtre que M. de

Lamartine donne comme un type de vertu et de charité, un prêtre qui ne se repent pas un jour de cette passion qui le ronge, de cet amour qui emplit son cœur, de cette volupté qui enchaîne ses sens, parce qu'il n'a pas matériellement péché!

Mais le poème ne s'arrête pas. Il faut que ce malheureux prêtre boive jusqu'à la dernière goutte son calice amer; il faut que jusqu'au dernier moment il maudisse la carrière qu'il a embrassée. Il retrouve un jour Laurence. Hélas! combien elle est changée! Laurence s'est traînée dans la fange des passions; elle n'a plus ni foi ni vertu; elle a demandé en vain aux plaisirs et au vice l'oubli d'un amour qui ne fut dans sa vie qu'un rêve! Alors le prêtre, brisé de douleur, s'écrie :

La revoir c'était trop! mais la revoir flétrie,
Mais la revoir tombée, ange d'illusion,
Le scandale du monde et sa dérision!
. . . .
Ange que le bonheur aurait sanctifié,
Dieu, ce serait!... c'est moi qui t'ai sacrifié!

Et le malheureux se glisse dans l'ombre pour revoir encore une fois Laurence; puis il part, il se retire dans les montagnes pour y prier solitaire, y gémir et y achever ses tristes jours.

Maintenant qu'on ferme un instant le livre, et qu'on se demande ce que doit penser une jeune femme ou une

jeune fille, lorsque, dévorant ces pages tour à tour pleines de mysticisme et de passion, de religion et de volupté, elle suit les combats qui se livrent chaque jour dans l'âme du prêtre. Ne se dira-t-elle pas : Le poète a raison ; les prêtres sont des hommes ; ils ne peuvent se dépouiller de la nature humaine, ils doivent avoir aimé et aimer jusqu'à ce que l'âge vienne glacer leur cœur. L'amour est donc bien fort, puisque pas même dans ton sein, mon Dieu ! on n'y peut trouver un refuge contre lui ! L'amour est donc bien fort, puisque le prêtre le plus pur, le plus vertueux, ébranlé et vaincu par lui, doute de son ministère, doute de sa religion, doute même de Dieu ! L'amour est donc bien fort, puisqu'on ne peut ni le combattre ni le briser impunément ! Et cette femme se demandera alors peut-être si le prêtre auquel elle se confesse n'a pas, lui aussi, caché dans son sein quelque passion violente. Elle se demandera si l'Église catholique ne renferme pas bien des âmes ardentes et ressentant l'amour avec une violence d'autant plus grande qu'elles s'efforçent de le combattre. Elle se demandera si tous les prêtres ont eu la vertu et la force surhumaine de Jocelyn. Elle se demandera si quelques-uns, beaucoup même, n'ont pas succombé ; et elle doutera à la fois et du sacerdoce et de la confession ; car, pour se confesser, il faut avoir confiance en son confesseur.

Quant à l'homme qui lit *Jocelyn* avec attention, il se dira : C'est vrai, la passion chez le prêtre doit être portée jusqu'à la fureur, et Jocelyn m'explique Claude

Frollo de *Notre-Dame-de-Paris*. Il faut que le célibat du prêtre soit aboli : M. de Lamartine a écrit contre ce célibat un admirable réquisitoire, en faisant son poëme de *Jocelyn*.

Le prêtre se dira peut-être que l'image d'une femme peut, sans danger et sans faute, remplir son cœur ; que, pourvu qu'il ne succombe pas matériellement, il ne sera pas coupable. Jocelyn, lorsque l'âge a refroidi ses passions, lorsque Laurence est morte dans ses bras et qu'il lui a donné les derniers sacrements et la sépulture, Jocelyn, seul, face à face avec Dieu, et exerçant saintement son ministère, Jocelyn n'a pas un remords, n'a pas même un reproche à se faire pour cet amour si violent qui l'a maîtrisé dans sa jeunesse !...

Ainsi, pour le prêtre, une excitation aux pensées mondaines, en lui disant que la faute n'est jamais morale, et que c'est le fait et non l'idée qui est condamnable.

Pour l'homme du monde, une preuve des conséquences fatales du célibat des prêtres.

Pour la femme, la manifestation d'une passion violente, devant laquelle rien ne saurait résister, contre laquelle on ne peut lutter même en demandant secours à la religion, un doute sur la sainteté du sacerdoce, et, par suite, un doute sur la confession. Voilà les conséquences immédiates de *Jocelyn*, et de là aux idées développées par MM. Michelet et Quinet il n'y a qu'un pas. Ce ne sont pas, nous le croyons, les conclusions qu'en a voulu tirer M. de Lamartine ; il est trop reli-

gieux, trop moral, trop chrétien pour qu'un doute puisse s'élever à cet égard; mais c'est précisément cette vertu, cette morale, ce sentiment religieux qui font le danger de *Jocelyn*. Quand on ouvre le *Juif-Errant* de M. E. Sue, ou *Notre-Dame-de-Paris* de M. Hugo, on est en garde contre ce qu'on va lire, on se prend moins aisément au piége; mais avec l'auteur des *Méditations* il n'en est pas de même: on lit en aveugle, sans voir le danger, sans le pressentir; puis un jour un doute s'élève dans votre esprit, votre foi religieuse est ébranlée. D'où vient le vent qui a desséché votre âme? Vous l'ignorez, et vous en cherchez en vain la cause.

Voilà le danger des poèmes religieux, voilà surtout le danger de *Jocelyn*. Rome ne s'y est pas méprise et a averti l'univers; elle a fait comme ces mariniers qui, sur la Loire, mettent des branches de saule pour se guider au milieu des bancs de sable; elle a montré l'écueil qu'on n'eût pas soupçonné, tellement le flot était pur et reflétait l'azur du ciel!

III

M. ALFRED DE MUSSET.

POÉSIES.

Il est difficile de passer sans transition de la critique de M. de Lamartine à celle de M. A. de Musset. Jamais deux poètes n'ont été si opposés, n'ont peint si différemment, n'ont senti et aimé avec plus de dissemblance. Autant M. de Lamartine est harmonieux et idéal, autant M. de Musset est matérialiste et irréligieux. Même dans ses écarts, M. de Lamartine conserve encore le sentiment chrétien qui ennoblit et purifie toutes les pensées. Même dans ses poésies les plus irréprochables, M. de Musset se complaît dans cette vie matérialiste, dans cette poésie sensuelle qui appelle les désirs et les plaisirs voluptueux. Non pas assuré-

ment que M. de Musset ne soit un grand poète, ayant le tour libre et original, la pensée souvent poétique, l'imagination facile et tant soit peu désordonnée, quelque chose dans son faire qui rappelle lord Byron, mais lord Byron français et enfant du 18me siècle.

L'amour participe de la nature humaine et a comme elle deux parties distinctes : l'une, pure et divine, c'est celle qu'a chantée M. de Lamartine ; l'autre, terrestre et coupable, c'est celle que choisit M. Al. de Musset. Ce dernier peint l'amour comme ont dû le comprendre ces jeunes débauchés d'Athènes et de Rome qui, la tête couronnée de fleurs et la coupe à la main, étaient nonchalamment couchés sur de moelleux lits de repos, autour d'une table chargée des vins les plus précieux que leur versaient de belles esclaves demi-nues.

Les poésies de M. A. de Musset sont ordinairement renfermées dans un cadre dramatique. Les premières, publiées en 1830, furent réunies sous le titre de *Contes d'Espagne et d'Italie ;* les secondes, éditées en 1833, s'appelèrent un *Spectacle dans un fauteuil* ; enfin, dans le recueil de 1835 à 1840, se trouve *Rolla,* que nous considérons comme le chef-d'œuvre du poète.

Nous ne dirons que quelques mots de ces poèmes. De même que nous n'en pourrions pas citer tous les vers, nous ne pourrions pas toujours analyser complétement tous les sujets qu'a choisis l'imagination capricieuse de M. de Musset.

Dans les *Marrons du feu*, un jeune homme, Rafael Garuci, livre la Camargo, sa maîtresse, à un abbé qui assassine Rafael et jette son cadavre à la mer pour complaire à cette femme.

Dans *Portia*, Dalti tue le mari de Portia et s'enfuit avec cette femme qui, n'ayant ni un regret ni un remords, dit au meurtrier de son époux :

> Dieu rassemble
> Les amants........ Nous partirons ensemble.
> *Ton ange en t'emportant me prendra dans ses bras.*
> Mais le pêcheur (Dalti) se tut, *car il ne croyait pas.*

Le *Spectacle dans un fauteuil* se compose de deux poëmes dramatiques : La *Coupe et les lèvres* et *A quoi rêvent les jeunes filles*.... Nous parlerons d'abord du premier poëme.

Sténio, jeune palatin, et sa maîtresse Belcolore, passent à cheval près de Franck le chasseur. Sténio insulte Franck, se bat avec lui et est tué; Belcolore, qui a assisté impassible au duel, dit alors à Franck :

> Me trouves-tu jolie?.....
> . . . . Monte à cheval et viens souper chez moi.

Au second acte, Franck est près de Belcolore qui lui dit :

> Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue
> Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir ?...

Mais Franck, dégoûté de l'amour, se fait soldat, devient capitaine, et il lui prend alors fantaisie de renouveler la folie de Charles-Quint et d'assister vivant à ses funérailles. Les moines chantent auprès du cercueil vide. Dieu, disent-ils, jugera les morts,

> Justice à chacun sera faite,
> Ainsi qu'il aura mérité.....

Franck, à part.

> C'est une jonglerie atroce, en vérité!
> O toi qui les entends, suprême intelligence,
> Quelle pagode ils font de leur dieu de vengeance!
> Quel bourreau rancunier brûlant à petit feu!
> Toujours la peur du feu. C'est bien l'esprit de Rome.
> Ils vous diront après que leur dieu s'est fait homme.
> J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

Belcolore, la maîtresse de Franck, vient à son tour pleurer celui qu'elle croit mort et qu'elle a aimé. Déguisé en moine, Franck essaie de la séduire sur le cercueil même et chasse cette misérable courtisane qui allait se vendre à lui pour un collier! Au cinquième acte, Franck aime Deidamia et doit l'épouser; Belcolore se venge en la frappant d'un stylet au cœur, et la jeune fille meurt dans les bras de son fiancé.

A quoi rêvent les jeunes filles est une délicieuse poésie, pleine d'esprit et de verve. Ninon et Ninette

rêvent, vous l'avez deviné, d'un beau cavalier, d'un amant. C'est leur père qui, voulant marier l'une d'elles à son neveu, a imaginé de se déguiser, de les embrasser furtivement dans l'ombre et de leur écrire des billets de rendez-vous. Singulière éducation ! Le père développe ainsi son système qui, nous l'espérons, ne trouvera pas beaucoup d'approbateurs :

Recevoir un mari de la main de son père
Pour une jeune fille est un pauvre régal.
. . . .
C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
Une épée à la main, un manteau sur les yeux,
Qu'un enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
Le père ouvre la porte au matériel époux ;
Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre.
. . . . Vous êtes, l'idéal.
. . . .
. . . . Vous tombez du ciel comme une tragédie ;
Vous rossez mes valets ; vous forcez mes verroux ;
Vous caressez le chien ; vous séduisez la fille ;
Vous faites le malheur de toute la famille.
Voilà ce que l'on veut trouver dans un époux.

Rolla est un jeune homme qui en trois ans, dans une vie de plaisirs et de débauches, s'est complétement ruiné ; il l'avait ainsi décidé d'avance, et d'avance aussi il avait arrêté que le dernier jour de cette troisième année il se suiciderait. Au moment d'accomplir sa fu-

neste résolution, Rolla, au lieu de se concentrer en lui-même et par la prière d'essayer au moins de se rapprocher du juge éternel devant lequel il va paraître, Rolla passe sa dernière nuit dans une maison de prostitution avec une enfant de quinze ans, pure et candide, qu'il a achetée du reste de sa fortune. Le matin venu, il se lève, prend du poison et tombe mort sur le sein de cette pauvre enfant qu'il a prostituée.

Ces courtes analyses suffisent pour donner une idée de ces poésies très-originales d'ailleurs, et auxquelles on ne saurait refuser le mérite littéraire. M. de Musset pourrait dire comme Pulchérie, dans *Lélia* de Mme Sand : « J'ai pris pour divinités les déesses nues « de la Grèce. Je supporte les maux de la civilisation « exagérée où nous sommes arrivés ; mais j'ai, pour « me préserver du désespoir, la religion du plaisir. » En effet, ces quelques lignes résument complétement toutes les tendances sensualistes et matérialistes des poésies de M. de Musset, et les citations que nous allons faire le prouveront surabondamment.

Ainsi, pour lui, l'amour n'est que la volupté, la satisfaction des sens, la luxure. Il n'éprouve que la sensation, jamais le sentiment; il ne voit que le corps, jamais l'âme. S'il décrit une femme, après avoir dit qu'elle était noble et belle, il se hâtera d'ajouter :

Et comme avec mystère
L'attente du plaisir et le moment venu
Font, sous son collier d'or, frissonner son sein nu!

Tout le monde connaît cette chanson de l'*Andalouse*, la *Marquesa d'Amaëgui :*

Elle est à moi, moi seul au monde ;
Ses grands sourcils noirs sont à moi ;
Son corps souple et sa jambe ronde ;
Sa chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi.
Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe les seins nus !
. . . .

Et si vous vous étonnez de cette crudité de langage qui prouve qu'aujourd'hui le français dans les mots brave l'honnêteté, le poète vous dira :

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime ?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé ?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé ?
Non. Ce qu'on aime en vous, Madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême,
Après qu'on a vaincu, *c'est d'avoir désarmé.*

Eh bien ! non ! ce n'est pas là ce qu'on aime, ce n'est pas là l'amour qui s'épanouit au cœur des jeunes gens ; ce n'est pas là ce sentiment pur et idéal qui vous jette dans des extases infinies, qui fait qu'on vit un siècle dans un jour, qu'on soupire et pleure, qu'on rit et chante sans en savoir la cause et qu'on donnerait tout son sang pour un regard, pour un serrement de main

de l'objet aimé. Que dans la coupe enchanteresse que l'amour vous présente il y ait un fond impur, c'est vrai. Mais le bonheur suprême ne consiste pas à *désarmer*, pour employer l'expression poétique de M. de Musset, et nous ajouterons même qu'il cesse souvent alors. L'amour a toujours sa pudeur, et les anciens mêmes l'avaient compris, puisque dans leurs poésies les plus lascives le sentiment vient toujours se placer auprès de la sensation pour en affaiblir et en voiler la violence passionnée.

Nous n'insisterons pas sur ce point; nous ne voulons ni ne pouvons continuer à citer, car il est des citations qu'il n'est pas bon de faire même dans un travail comme celui que nous avons entrepris. Le peu que nous avons dit justifie, nous le croyons du moins, les tendances matérialistes du poète; du reste, M. de Musset les avoue franchement dans *Rolla*. Sans doute il souffre avec amertume du scepticisme de son esprit, mais il ne peut plus croire.

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants.
. . . .
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte.
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.

De ce scepticisme amer, M. de Musset est conduit à nier les peines et les récompenses de l'autre vie et

l'immortalité de l'âme, ces deux fondements de toute société sans lesquels il ne saurait y avoir ni bien ni mal, ni crime ni vertu.

Mardoche, dégoûté de la vie, veut se tuer. Et l'enfer! lui dit un prêtre.

> L'enfer! — Monsieur, reprit Mardoche, je ne puis
> Répondre là-dessus, n'ayant eu pour nourrice
> Qu'une chèvre.....

Un des *Contes d'Espagne* finit par cette moralité :

> . . . Pour moi j'estime qu'une tombe
> Est un asile sûr où l'espérance tombe,
> Où pour l'éternité l'on croise les deux bras,
> Et dont les endormis ne se réveillent pas.

Du reste toutes ces pensées s'enchaînent. Si vous niez le christianisme; si, depuis six mille ans que le monde existe, le monde a marché dans les ténèbres, sans trouver jamais ni vérité ni Dieu, c'est que Dieu n'existe pas ou que l'homme n'est pas né pour le connaître et le servir. Dès lors l'âme ne doit pas être immortelle. Au-delà de cette vie, il n'y a pas une autre vie où le coupable heureux sur la terre et l'innocent persécuté trouvent enfin, l'un sa punition, l'autre sa récompense. Si nous ne sommes que matière; si, quand nous mourons, tout meurt en nous, bien fous sont ceux qui sacrifient leur bien-être, luttent contre leurs

passions, restent pauvres et vertueux, tandis que le méchant prospère et n'a à redouter ni sa conscience ni la colère divine. La vie de l'homme, au lieu d'être une vie de combats et de misères, doit être une vie de plaisir et d'égoïsme. Jouir! jouir! fouler à ses pieds de vains préjugés, se vautrer dans la luxure, donner carrière à toutes ses passions, vivre enfin selon ses désirs et ses appétits matériels, dégagé de toute entrave, n'ayant ni devoirs à remplir ni châtiments à craindre, ni lois à respecter ni Dieu à servir, et le jour où l'on est las de cette vie de plaisirs et de débauches, se suicider sans regrets et sans remords, c'est l'épicuréisme du XIX[e] siècle, qui a eu pour poète M. de Musset, pour apôtre la plupart de nos littérateurs modernes, religion du néant, dans laquelle vinrent s'abîmer la société païenne et l'empire romain, dans laquelle s'abîmera peut-être un jour, si l'on n'y prend garde, la société moderne!

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

A. THIERRY. — MICHELET. — QUINET. — LAMARTINE.

BUCHEZ. — ESQUIROS. — L. BLANC. — CABET.

Autrefois l'histoire n'était qu'un simple récit : peu d'analyse, peu de recherches philosophiques, encore moins d'études sur les causes morales qui avaient pu déterminer les faits qu'on racontait. Voltaire, dans le XVIIIe siècle, M. Augustin Thierry, de nos jours, ont tous les deux protesté les premiers contre cette manière de réduire l'histoire à une sèche et inintelligente chronologie. Mais, le but indiqué, ils n'ont pas tardé à le dépasser. L'histoire, pour Voltaire, fut un nouveau levier qu'il façonna à son usage et pour renverser le christianisme. L'histoire, pour les écrivains modernes, a été un pamphlet politique d'autant plus passionné et dangereux que les lecteurs devaient moins se tenir en garde contre leurs théories et leurs tendances.

Avec ce style remarquable qui n'appartient qu'à lui, M. de Lamartine disait dans sa préface des *Girondins* : « L'impartialité de l'histoire n'est pas celle du miroir « qui reflète seulement les objets, c'est celle du juge « qui voit, qui écoute et qui prononce. Des annales « ne sont pas de l'histoire ; pour que l'histoire mérite ce « nom, il lui faut une conscience, car elle devient « plus tard celle du genre humain. Le récit vivifié par « l'imagination, réfléchi et jugé par la sagesse, voilà « l'histoire telle que les anciens l'entendaient et telle « que je voudrais moi-même, si Dieu daignait guider « ma plume, en laisser un fragment à mon pays. »

Mais malheureusement l'imagination fut si déréglée qu'au lieu de vivifier l'histoire elle la dénatura. Le juge cessa d'être impartial. Dans le passé, il vit le présent; il prit parti pour un fait, pour une idée, pour un homme; il arbora un drapeau. On fit un plaidoyer en faveur de telle opinion, un pamphlet pour servir telle cause, une philippique contre les rois, une catilinaire contre les ambitieux ; on fit de tout enfin... excepté de l'histoire. Et ainsi, on affaiblit dans les jeunes intelligences la faculté d'apprécier sainement les faits, on leur apprit de bonne heure à mettre la raison humaine et les passions politiques au-dessus de la vérité et de la conscience. Il y eut surtout dans ces vingt dernières années une étrange fureur de dénigrement et de paradoxes. On prit à cœur de flétrir tous ceux que l'histoire avait jusque là honorés et aimés, et de justifier ceux qu'elle avait marqués du sceau

de sa réprobation. Cette confusion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vrai et du faux; ce trouble inouï de l'intelligence et de la conscience humaine, que nous signalerons dans toutes les œuvres littéraires, se fit aussi jour dans les œuvres historiques.

Il n'en pouvait être autrement, lorsque le plus grand de nos historiens, celui que la génération actuelle a appelé l'Homère de l'histoire, définissait ainsi le but que l'on devait se proposer dans l'étude du passé : « Ce « que je lui demande, c'est de rechercher la racine « des intérêts, des passions, des opinions qui nous « agitent, nous rapprochent ou nous divisent; d'épier « et de suivre dans le passé la trace de ces émotions « irrésistibles qui entraînent chacun de nous dans nos « divers partis politiques, élèvent nos esprits ou les « égarent. »

Ainsi, se plaçant à un point de vue personnel et particulier, chacun a fait parler l'histoire comme il le voulait pour prouver la bonté de sa cause, l'excellence de son opinion politique, la gloire de son drapeau. Les démocrates ont écrit des pamphlets démocratiques; les royalistes, des plaidoyers royalistes; les philosophes, des études philosophiques ou matérialistes. Il y a telle histoire due à la plume d'un de nos plus célèbres écrivains et hommes d'état, qui n'est pas autre chose qu'une justification systématique des moyens violents, l'apothéose de la force et du succès. Le vaincu y est insulté, le vainqueur glorifié. Réussir y semble être la seule fin de l'homme. Le but moral disparaît.

La conscience se tait. L'histoire devient une courtisane qui baise lâchement les pieds de tous ceux qui s'élèvent, n'importe comment, par la vertu ou le crime, par le génie ou par la terreur.

Puis, après avoir été politique, l'histoire fut socialiste.

Quelques hommes virent dans la démocratie le développement naturel des idées chrétiennes et mêlèrent par une singulière confusion, dans *leur histoire parlementaire*, l'idée chrétienne et l'idée antisociale; d'autres, au contraire, protestèrent avec énergie contre une pareille assimilation : « Si la révolution était cela,
« rien de plus, elle ne serait pas distincte du christia-
« nisme, répondait M. Michelet, elle en serait un âge;
« elle serait son âge viril, son âge de raison... Mais
« non, il n'en est pas ainsi. La lutte n'est que trop
« réelle. Ce n'est pas ici un combat simulé entre le
« même et le même. Il y a deux combattants, deux
« principes, deux esprits, l'ancien et le nouveau...
« La révolution n'est autre chose que la réaction tar-
« dive de la justice contre le gouvernement de la fa-
« veur et la religion de la grâce. »

Une troisième école vit dans le christianisme et la démocratie deux principes convergeant vers le même but, mais dont l'un, la démocratie, était bien supérieur à l'autre. M. Alphonse Esquiros écrivit dans son *Histoire des Montagnards* : « Pour l'historien philosophe, l'ori-
« gine de notre nation est une affaire de races; pour l'é-
« cole des théodémocrates, c'est un dogme, une vérité

« de foi... C'est de la protestation incessante de la « nature humaine violée depuis des siècles dans ses « lois fondamentales, unie au sentiment de la justice « qui se développait dans les régions élevées de la « conscience, que sortit à la fin un mouvement unique « dans l'histoire... Le christianisme restera ce qu'il « est : une religion dont dix-huit siècles n'ont pas « épuisé les bienfaits ni les lumières. L'Évangile « demeurera un livre éternel, dans lequel les chartes « et les codes publics iront chercher le germe de quel- « ques lois utiles à l'humanité, *voilà tout*. A la philo- « sophie, à la science politique appartient désormais « le droit d'organiser la démocratie et de continuer « l'œuvre de nos pères. »

Un peu plus loin, M. Esquiros ajoute : « Les tradi- « tions anciennes nous dévoilent une grande lutte, la « lutte de l'homme contre Dieu. On dirait qu'en don- « nant un contre-maître à la création, l'*éternel auteur* « *des êtres ait voulu se donner un rival. Le tout-puis-* « *sant cherche quelqu'un qui lui résiste...* »

Ainsi, tandis que l'école de M. Buchez s'efforçait de réunir l'idée révolutionnaire et l'idée chrétienne, l'école des montagnards s'efforçait au contraire de l'en détacher et de représenter la révolte de l'homme, non-seulement contre la société, mais contre la divinité, comme un fait naturel, agréable à Dieu, et qui, seule, constatait la force, la vertu et l'indépendance de l'humanité. MM. Cabet, L. Blanc, Esquiros et Villaumé furent les pamphlétaires de la révolution, M. Buchez

en fut le théologien, M. Michelet en voulut être le prêtre, et M. de Lamartine le poète. M. Michelet revêtit la robe blanche pour sacrifier sur l'autel qu'il avait dressé de ses propres mains. Il se fit une histoire à lui, l'écrivant avec une chaleur de sentiments, une vivacité d'imagination qui devaient entraîner ses lecteurs. (1) Pour lui, la révolution ce fut l'amour, ce fut la paix; il en ferait volontiers une églogue, une bergerade, il la chanterait avec un chalumeau, comme les bergers de Virgile chantaient les douceurs de la campagne. « C'est pour délivrer les peuples et pour leur donner la « vraie paix, la liberté, qu'elle frappa les tyrans. Dante « assigne pour fondateur aux portes de l'enfer l'a- « mour éternel. Ainsi, sur son drapeau de guerre, « la révolution écrivit la paix.... *Ce caractère profon- « dément pacifique*, *bienveillant*, *aimant* de *la révo- « lution*, semble un paradoxe aujourd'hui, tant on « ignore ses origines, tant sa nature est méconnue, « tant la tradition au bout d'un temps si court se « trouve déjà obscurcie !... *Ce fut sa glorieuse erreur*, « *sa faiblesse touchante et sublime ; la révolution*, *il* « *faut l'avouer*, *commença par aimer tout.* »

Nous ne parlons pas de M. L. Blanc que nous pourrions opposer à M. Michelet, car nous l'avons dit : pas

(1) *Histoire de la Révolution* par M. Michelet.

une histoire de la révolution ne ressemble à celle qui la précède ou la suit, chacune à son cachet qui lui est propre, sa manière de raconter les faits, de les expliquer, de les juger, de s'en servir pour propager ses idées, ses théories, ses doctrines politiques. Toutes s'accordent seulement sur un point : réhabiliter les hommes et les événements de 1793, et offrir à l'admiration de la postérité les principaux acteurs de ce sombre et terrible drame qui n'eut pas de pendant dans l'histoire.

C'est par ce point commun que M. de Lamartine se rattache à tous les historiens de ces vingt dernières années. En 1847, il fit paraître les *Girondins*, dont le retentissement fut immense, dont le résultat fut la révolution de février. Qu'est-ce que les *Girondins ?* — Une galerie de portraits, un poème, un récit imagé, vivifié par l'imagination, mais non corrigé par la raison et la sagesse ; un plaidoyer en faveur des Girondins ; un pamphlet en l'honneur de leurs ennemis, les montagnards ! la glorification de Vergniaud, puis celle de Danton, puis celle de Robespierre ; le succès applaudi, le vainqueur offert à l'admiration des hommes, le vaincu à leur mépris ; la force glorifiée, la faiblesse tournée en ridicule et livrée aux gémonies ; des inconséquences et des contradictions à chaque page ; de magnifiques tableaux auxquels rien ne manque que la vérité ; un style admirable qui conviendrait à un poème ; enfin des jugements que la conscience humaine n'a point prononcés, contre lesquels les faits les plus irrécusa-

bles protestent et qui ne peuvent être que le résultat d'une imagination en délire. Nous n'en citerons qu'un seul : « Voltaire ne rougit d'aucune prostitution de son « génie, pourvu que le salaire de ses complaisances « lui serve à acheter des ennemis au Christ. Il frappait « en cachant la main ; mais ce combat d'un homme « contre un sacerdoce, d'un individu contre une insti- « tution, d'une vie contre dix-huit siècles ne fut pas « sans courage. Il y a une incalculable puissance de « conviction et de dévouement à l'idée dans cette au- « dace d'un contre tous... Voltaire ne fut pas marty- « risé dans ses membres, *mais il consentit à l'être dans* « *son nom. Il se dévoua pendant sa vie* et après sa « mort. *Il souffrait* en riant et *voulait souffrir* dans « l'absence de sa patrie, dans ses amitiés perdues, « dans sa gloire niée, dans son nom flétri, dans sa « mémoire maudite. Il accepta tout en vue du triomphe « de l'indépendance de la raison humaine. »

Quel martyr, ce Voltaire qui vit à ses pieds, pendant toute sa vie, peuples et rois ! qui se fit avec ses écrits quatre vingt mille livres de rentes ! qui mourut sous une pluie de fleurs, dans une ovation enthousiaste sans exemple dans les fastes littéraires du monde !

Voilà l'histoire de nos jours ! Nous sommes obligés de l'étudier rapidement, de jeter un coup d'œil sur elle, sur ses tendances, sur ses théories. Car l'histoire, nous le répétons, n'a été depuis vingt ans qu'une arme de combat avec laquelle on s'est efforcé de faire triompher une idée, un drapeau politique; et

nous nous sommes imposé de ne constater qu'au point de vue moral et social l'influence de la littérature moderne sur l'esprit et les mœurs de la France. Quant à l'influence politique, en parler, ce serait restreindre cet écrit à n'être plus qu'un plaidoyer en faveur d'un parti. Nous avons voulu en faire un plaidoyer en faveur de l'humanité, et sur notre drapeau nous avons écrit : impartialité, société, christianisme, les trois grands principes qui, selon nous, devraient animer tous ceux qui écrivent, et qu'on ne saurait trop rappeler à une époque où on semble les avoir complétement oubliés ou méconnus.

Du reste, nos historiens ont généralement fait bon marché de ces principes. MM. Michelet et Quinet ont été les plus ardents dans cette lutte contre la société chrétienne.

Après avoir attaqué le clergé, M. Michelet a essayé de saper le dogme, et M. Quinet s'est chargé de poser les conclusions en proclamant le matérialisme.

Certes de telles doctrines, répandues dans les livres d'histoire qu'étudie la jeunesse, ont dû de bonne heure déposer dans le sein des générations actuelles des germes sans nombre d'incrédulité. Si Dieu n'existait pas, disait Voltaire, il faudrait l'inventer. Sans Dieu que devient en effet la société? que devient la morale? que devient la conscience humaine? où est le frein des passions? l'encouragement au bien? la honte du mal? la vertu, le vice, le crime? Et pourtant, c'est pour des jeunes hommes dont l'imagination déborde impé-

tueuse, dont les passions sont presque irrésistibles, qu'on s'efforce de saper toutes les idées morales et religieuses.

Nous allons citer quelques fragments, afin qu'on ne puisse nous accuser d'exagération et de partialité :

M. MICHELET. — NÉGATION DU CHRISTIANISME.

Histoire de France. — « A peine Abeilard laissait-« il quelque chose d'obscur et de divin dans les plus « formidables mystères. Il semblait que jusque-là « l'Eglise eût bégayé et qu'Abeilard parlait. Tout de-« venait doux et facile ; il traitait poliment la religion, « la maniait doucement, *mais elle lui fondait dans la « main.* Rien n'embarrassait ce beau diseur ; il rame-« nait la religion à la philosophie, la morale à l'hu-« manité. »

Introduction à l'histoire universelle. — « Le verbe « du Sinaï est le résultat du parfait mélange des races « orientales. Le verbe du christianisme, c'est l'épa-« nouissement de l'unité juive fécondée du génie de la « Perse et de l'Egypte grecque.

« *Le christianisme a fait son temps, désormais c'est « au verbe social qu'appartient l'avenir.* Au point du « plus parfait mélange des races européennes, sous la

« forme de l'égalité dans la liberté, éclate ce verbe « social. Sa révélation est successive, elle doit trans- « porter le ciel sur la terre, et c'est à la France qu'il « appartient de faire éclater cette révélation nouvelle « et de l'expliquer. »

Histoire de France. — « C'est en vain que la vieille « église catholique élève toujours au ciel ses tours sup- « pliantes. *Ce monde condamné* s'en ira avec le monde « romain, le monde grec, le monde oriental, *et mettra « ses dépouilles à côté de leurs dépouilles. Dieu lui ac- « cordera tout au plus comme à Ezéchias un tour de ca- « dran... Mais il se transformera pour vivre encore.* »

M. QUINET. — MATÉRIALISME.

Génie des religions. — « La religion ne se faisant « que par l'organe de la nature, toutes les religions « naissent les unes des autres. Le Dieu hébreu est « né des cultes antiques, le christianisme de l'amal- « game de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Chaque « lieu de la nature, chaque moment de la durée ayant « son génie propre, représente la divinité sous une « forme particulière. De chaque forme du monde « s'élève une révélation ; de chaque révélation une

« société.... et chaque point de la terre produit son
« dieu, son culte... »

« L'Asie et l'Europe ont fait leur temps, elles ont
« passé avec leur religion; l'Amérique est encore
« neuve, c'est à elle qu'est réservé le rôle de donner
« naissance à la nouvelle religion qui réconciliera le
« génie de l'Orient et celui de l'Occident.

« La matière a donné naissance à tous les êtres
« corporels; sa puissance de transformation, *qui est*
« *Dieu*, a passé dans l'homme; par elle, il créa les
« religions et les sociétés qui naissent les unes des
« autres. »

Nous n'étendrons ni ne réfuterons ces citations. Le peu que nous avons dit suffit pour constater les tendances de la plupart des écrits historiques modernes; et nous espérons que le mal qu'ils ont dû produire n'est pas encore assez grand pour que chacun ne sente sa conscience protester contre de pareilles doctrines. Mais ce n'est pas impunément qu'elles se répandent dans le monde, ce n'est pas impunément que l'histoire s'est faite sceptique et matérialiste. Nous disions en commençant ce chapitre que dans ce siècle ce n'était pas la vertu qu'on glorifiait mais le succès, ce n'était pas le droit qu'on adorait mais la force, et que l'on gardait pour le vainqueur tout son enthousiasme, pour le vaincu tout son mépris. Cela s'explique. Le jour où les historiens sceptiques et matérialistes ont affranchi l'humanité des devoirs que Dieu lui imposait, en niant Dieu, toutes les notions du juste et de l'injuste, du

bien et du mal ont dû s'effacer. Si l'homme n'a ni à espérer ni à redouter une autre vie, il est tout naturel qu'il s'efforce de rendre celle-ci la plus heureuse possible en donnant une libre carrière à tous ses désirs, à toutes ses passions, à tout son égoïsme! Que parlez-vous de luttes intérieures, de devoirs à accomplir, de justice à observer, de vertus à pratiquer, de passions à dompter, de sacrifice et de bien à faire. Pourquoi ces vertus pénibles et ces sacrifices coûteux? Jouir, n'est-ce pas le but? réussir n'est-ce pas le moyen? Et n'est-il pas bien naturel qu'on loue ceux qui ont réussi, qu'on présente à l'admiration des hommes ceux qui ont joui, à leurs mépris ceux qui ont souffert?

Autrefois c'était le contraire. On leur montrait en exemple ceux qui avaient le plus lutté avec leurs passions, ceux qui avaient passé jours et nuits, toute leur vie, à triompher de leurs mauvais penchants, des tentations du mauvais esprit comme on disait alors. C'était l'enseignement chrétien: la lutte ici-bas, le triomphe là-haut. Une courte vie de misère pour une éternité de bonheur!

Aujourd'hui philosophes et historiens, poètes et romanciers, tous se sont efforcés à l'envi d'étouffer ces nobles et sublimes idées qui depuis la création dirigeaient l'humanité. C'était le flambeau qui guidait sa marche, le baume qui cicatrisait ses plaies. Ils ont voulut rejeter le baume, éteindre le flambeau. Et l'humanité s'agite douloureusement dans les ténèbres,

la société s'affaisse sur elle-même comme ces grands sphinx de l'Egypte que le vent du désert couche sur le sable.

Mais les historiens et les poëtes ne le voient pas. Jamais au contraire ils n'ont été si radieux, si satisfaits de leur œuvre, et ils disent volontiers avec M. Michelet :

« Jamais je n'ai eu un tel rayon d'en haut, une si « lumineuse échappée du ciel... Jamais je n'ai aussi « bien compris le sacerdoce et le pontificat de l'his- « toire ! ».....

LIVRE QUATRIEME.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

COMÉOIE.

SCRIBE. — LA CHARGE A PAYER.
BERTRAND ET RATON. — LA CAMARADERIE.

I

Tandis que presque tous les genres de littérature affectaient la forme dogmatique, et ne s'inspiraient que de paradoxes et de déclamations aussi banales que calomnieuses contre la société, la comédie offrait un contraste singulier par la légèreté de son allure et son dédain pour toute espèce de pensées sérieuses et de thèses philosophiques. Non pas, à coup sûr, qu'elle fût pour cela plus morale, et que, suivant sa vieille devise, elle châtiât en riant les mœurs. Loin de là. La comédie

actuelle ne s'efforce plus de corriger les hommes ni même de les peindre. Quelques bons mots, quelques phrases spirituelles, une action vive et bien menée, des scènes inattendues suffisent pour assurer un succès d'argent, et nous ne pensons pas que la plupart des auteurs aient désiré autre chose. Au lieu de rompre en visière avec des préjugés, d'attaquer des ridicules, de châtier des vices, la comédie s'est faite la courtisane de tous nos défauts et de toutes nos passions. On a dit, et le prétexte était commode, que tous les caractères originaux ayant été retracés par les écrivains du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, il fallait se frayer des voies nouvelles et chercher par l'action à remplacer l'analyse et l'étude approfondie du cœur humain. Une fois ce point de départ admis, et il le fut avec une touchante unanimité par tous nos écrivains, la comédie descendit du piédestal où l'avaient placée Molière, Regnard et cette pléiade d'hommes de génie qui immortalisèrent notre langue et notre théâtre. Ce ne fut plus une grande dame, disant à propos les choses les plus spirituelles, touchant du doigt chacun de nos vices et de nos ridicules, et sous son rire de bonne compagnie cachant des pensées profondes et quelquefois amères. Elle eut le rire bruyant, la démarche souple et voluptueuse, le regard hardi et provoquant, le geste animé d'une Aspasie française; elle s'accommoda à nos passions, les plaisanta, mais avec tant de douceur qu'on voyait qu'elles lui plaisaient. Il y eut bien quelques humoristes qui s'en plaignirent, quelques critiques qui protes-

tèrent contre ce qu'ils appelaient la dégradation de l'art. Mais la bonne fille ne les entendit pas ; les bravos étaient si bruyants, les recettes si complètes, qu'en vérité elle eût été bien folle d'écouter les graves conseils que lui donnaient ces moroses admirateurs de la forme antique et du génie de Molière. Elle marcha donc sans entraves et sans masque, agitant joyeusement son grelot, et remplaçant l'étude, la moralité et l'enseignement par le plaisir et la volupté. S'il lui arrivait d'aborder des sujets plus élevés, de traiter, par exemple, quelque situation présente, quelque actualité, elle le faisait toujours en riant, sans se fâcher, sans gronder, sans moraliser, bonne fille élevée à l'école du docteur Pangloss, et pour qui tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. De sorte que le résultat auquel elle arrivait était précisément l'opposé de celui auquel était arrivé Molière. Celui-ci enseignait, châtiait et châtiait si bien que femmes savantes et petits marquis disparurent comme par enchantement devant les lanières acérées de son génie. Mais aujourd'hui, bien loin d'être aussi sévère pour les ridicules et les défauts de notre siècle, la comédie les prend en riant par la main, nous les présente avec un scepticisme railleur, et semble nous dire : imitez-moi, n'ayez plus ni vertueuses haines ni jugements sévères ; applaudissez à l'esprit, à l'homme qui s'élève ; ne vous enquérez pas des moyens qu'il a mis en usage, des vertus qui lui manquent et des vices de son âme corrompue. A quoi bon ? le monde est ainsi fait ! Et la conscience ? et Dieu ?

répondrez-vous. Mais la comédie agite son grelot et rit si bruyamment que vous n'osez continuer. Le moyen de raisonner avec la folle fille ! Voyez donc comme son regard est attrayant ! voyez comme la gaité lui va bien, comme elle est séduisante avec son jeune et frais visage et son front couronné de roses, que jamais une pensée grave ni amère n'a ridé !

Un homme surtout, homme de talent et de beaucoup d'esprit, M. Scribe, a le plus contribué à jeter la comédie dans cette voie immorale qui conduit à l'épicuréisme, à la satisfaction des penchants et des passions, à la glorification de l'habileté et du succès. Sceptique en toutes choses, n'ayant ni foi religieuse, ni foi sociale, ni foi politique, il a constamment ridiculisé la vertu, la probité, la générosité et exalté le savoir-faire, la ruse, l'hypocrisie. Avec lui, on s'est moqué de ces jeunes gens purs et naïfs qui croyaient à la bonne foi, au dévouement, aux bons sentiments de l'homme. Avec lui, on a applaudi ces habiles ministres, ces banquiers, ces colonels, ces femmes ambitieuses qui ne croyant à rien, soupçonnant toujours le mal, exploitant toutes les mauvaises passions, caressant tous les vices, triomphaient facilement de leurs adversaires assez niais pour être vertueux.

On raconte qu'un jour le duc de la Feuillade rencontrant Molière chez le roi, le prit par le collet et lui frotta rudement à plusieurs reprises la tête contre les boutons de son habit en lui disant : Tarte à la crème, tarte à la crème! Soyez sans inquiétude, pareille

chose n'arrivera jamais à M. Scribe : il a trop respecté les vices et les défauts de chacun ; ils les a trop flattés, trop encensés. Il n'y a que la vertu qu'il ait ridiculisée ; mais la vertu est timide de sa nature ; elle n'a pas ces emportements et ces colères. Elle courbe la tête, se tient à l'écart, heureuse si, à force de voir jouer et applaudir des pièces telles que *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, *le Verre d'eau*, elle ne se prend pas à douter d'elle-même, à se croire ridicule, et, de honte et de dépit, ne se hâte d'imiter les modèles que M. Scribe offre à la foule, qui sur tous les théâtres de Paris vient chaque jour l'applaudir.

Dans l'immense répertoire de M. Scribe nous choisirons trois pièces : *la Charge à payer*, *Bertrand et Raton* et *la Camaraderie*, qui nous semblent donner une idée complète du genre de faire de l'auteur et de l'influence fâcheuse qu'il a dû exercer sur l'esprit public et les mœurs de notre époque. Nous ne nous proposons pas de faire une analyse étendue de ces comédies ; nous ne voulons les juger qu'au point de vue moral, laissant à la critique le soin de les juger au point de vue littéraire.

Dans *la Charge à payer*, le mariage est représenté comme une spéculation. M. Locard vient d'acheter une étude de notaire, il faut la payer, et comment ? « Par un mariage, lui dit sa mère, c'est la règle à présent. » Il faut voir avec quel sans-façon elle en parle ; il s'agirait d'un cheval à acheter qu'elle n'emploierait point d'autres termes. « J'ai mis en campagne toutes mes connais-

sances, et l'on nous propose déjà plusieurs partis. Ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent, c'est une demoiselle de 200,000 francs. »

Mais successivement se présentent d'autres partis plus avantageux encore. Celle-ci a 250,000 fr., et cette autre 300,000 fr.; et Mme Locard, la bonne mère, de les ménager tous à la fois, de peur qu'ils ne lui échappent et qu'au dernier moment elle ne trouve plus personne. C'est ce qui lui arrive cependant parce qu'elle ne s'est pas rappelé l'adage populaire : Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, et qu'espérant toujours mieux elle n'a jamais pris une résolution définitive. Pendant toutes ces intrigues, que fait le notaire ; celui que l'on veut marier et qui va d'un moment à l'autre se lier par des liens indissolubles? S'enquiert-il du caractère des jeunes filles qu'il peut épouser, de leur vie, de leurs parents? du tout. Il a vraiment des choses plus sérieuses à faire qu'à s'occuper de ces vulgaires détails! Un mariage! qu'est-ce pour lui? une bonne spéculation, un moyen de payer sa charge. Il prendra volontiers l'argent; la femme sera ce qu'elle pourra, peu lui importe ; pourvu qu'elle paie comptant, c'est tout ce qu'il lui demande. Mais cette femme, direz-vous, doit vivre avec lui, diriger son ménage, être la mère de ses enfants, les élever, les soigner, leur donner cette instruction première qu'une mère seule peut donner, qui ne se remplace jamais et dont l'absence se fait toujours sentir quels que soient les efforts que l'enfant, devenu homme, fasse pour y suppléer.

Oh ! l'épouse et la mère, ce charme de nos foyers, cette consolation de nos misères, cette grâce et cette vertu de notre vie, ce bonheur de notre adolescence et de nos vieux jours, ce pur et ineffable sentiment qui ennoblit l'humanité et que le christianisme a sanctifié, avec quelle indifférence et quel dédain le traite la comédie !

« ALEXANDRE : Est-ce toujours à la demoiselle en bleu « que je dois donner la main ? — Oh non ! — C'est « donc à la petite en rose ? — Encore moins ; — Alors « je comprends, c'est à la troisième. — A aucune. Com- « ment cela se fait-il ? je n'épouse plus personne..... « Quoi ! ma mère, me faire épouser une bossue ! — Et « votre charge à payer ! »

M. Scribe revient volontiers sur ces mariages d'argent. Il fait bon marché de l'amour, de l'estime réciproque et de la sainteté du mariage. L'essentiel pour lui, c'est d'être riche, le reste vient après s'il peut, il ne s'en préoccupe point. Une femme est cotée comme une action à la bourse. La question n'est nullement de savoir si elle est belle, distinguée, bonne, aimante, vertueuse ; mais à quel taux se monte sa fortune. Le mariage n'est plus ainsi qu'une ignoble spéculation. Il est d'autant plus essentiel de le remarquer, que nous verrons Mme G. Sand l'appeler un *dégradant servage*, et M. Proudhon, une *prostitution*. Servage et prostitution, les deux termes sont vrais, si le mariage se fait comme le prétend M. Scribe.

Nous avons entendu des gens éclairés prétendre que M. Scribe avait raison ; pour nous il a deux torts et

deux torts graves ; d'abord, celui de calomnier la société ; car, sans nier que généralement on demande à une femme une certaine dot, nous affirmons cependant que nul n'apporte à cette union la légèreté, l'indifférence et le cynisme de M. Locard dans *la Charge à payer*. Nous ajouterons que M. Scribe, eût-il été dans le vrai, et nous maintenons le contraire, son devoir était de flétrir ces honteux mariages, d'en montrer les fatales conséquences : la division dans le ménage, l'épouse coupable ou malheureuse, les regrets, les remords. Car enfin le théâtre a un but moral, la comédie, même en riant, doit réformer nos mœurs. — *Castigat ridendo mores* ; mais M. Scribe, au contraire, a bien soin de protester tout d'abord contre ces moralistes moroses :

« Quelques gens qu'un faux zèle excite,
« Toujours prompts à moraliser,
« Pourront critiquer ma conduite
« Et d'égoïsme m'accuser.
« Mais dans mon dessein je persiste ;
« Jamais, quel que soit leur avis,
« Une mère n'est égoïste,
« Car son bonheur est celui de son fils. »

Le bonheur de son fils, cette mère le place tout entier dans une dot. Si telle femme lui apporte 300,000 francs, il sera plus heureux de l'épouser que d'épouser telle autre qui ne lui en apporterait que 250,000. Cette mère qui, apparemment a l'expérience de la vie

qui prétend aimer son fils, le servir de ses conseils et de ses lumières, cette mère n'a vu dans la vie qu'une chose : l'argent. L'argent, c'est tout; cela remplace l'épouse, la mère, le bonheur intérieur, la vie paisible du foyer, la fidélité, la vertu. L'argent! l'argent! cela donne tout, cela tient lieu de tout dans la société moderne! Oh! gardez pour vous vos lumières et votre expérience, votre scepticisme profond et vos conseils ambitieux; laissez à ceux qui croient, à ceux qui prient, à ceux qui aiment, à ceux qui souffrent, au moins l'espérance! Ne desséchez pas leur âme; n'étreignez pas leur cœur sous votre main glacée; laissez aux pauvres la résignation, et ne leur enlevez pas le peu qu'ils ont de joie et de bonheur; ne dites pas à tous que pour être heureux, pour se faire une vie douce et belle, il faut être riche, que c'est là la condition et la condition unique du bonheur; car, si l'homme, dans l'accomplissement de ses devoirs, dans la simplicité et le calme de sa vie, dans le dévouement et l'affection, dans la vertu et l'honnêteté, dans le travail et la religion, si l'homme ne trouve point le bonheur, il le cherchera là où vous l'indiquez, et alors une effrayante démoralisation atteindra toutes les classes de la société. Une corruption profonde gangrènera toutes les âmes, une ambition sans bornes agitera tous les esprits, et une haine envieuse poussera les classes pauvres contre les classes riches. Dans ce choc d'ambitions avides et de passions ignobles, la civilisation moderne succombera comme a succombé la civi-

lisation romaine, vaincue plus encore par ses propres excès et sa profonde désorganisation sociale que par l'effort de ses ennemis.

Nous avons vu dans notre étude sur l'histoire que quelques auteurs modernes avaient, dans leurs travaux sur la Révolution française, fait l'apothéose de la force et du succès. Pour M. Scribe, réussir est aussi la seule fin que tout homme politique doit se proposer. *Bertrand et Raton*, *le Verre d'eau* renferment pour les ambitieux d'excellents conseils et de précieux exemples. L'auteur, qui aime les contrastes, a toujours soin de mettre en opposition avec ses héros des jeunes gens pleins de vertu, de cœur, de franchise et de noblesse, naïfs et ridicules instruments dont se servent les Rantzau et les Bolingbroke. Le comte Bertrand de Rantzau est surtout un type parfait d'habileté, d'ambition et de scepticisme. Il flatte tous les partis, la reine, la cour et le peuple, et les joue tous trois; son plus grand art est de les trahir à propos. Il n'aime et n'estime personne; il a à peine un peu de pitié pour ce jeune Eric Burkenstaff, le loyal et brave jeune homme, qui lui semble bien ridicule avec son amour de vingt ans et sa loyauté. Et comment pourrait-il en être autrement? Est-ce que le comte de Rantzau n'a pas sur tous ses rivaux, sur tous les hommes qui l'entourent, un immense avantage? Est-ce qu'ils savent comme lui feindre et mentir, attiser le feu, organiser des complots, compromettre des innocents, exciter les mauvaises passions et s'en servir, dominer et conduire

les hommes en flattant leurs vices? Lui, vous le croiriez au premier abord le plus innocent et le meilleur des hommes. « Sans désirs, sans ambition, n'aspirant « qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que je « fasse au conseil? » dit-il à la reine-mère. Et lorsque celle-ci lui dit : « Ainsi, vous me blâmez d'être « fidèle à Christian, à un roi malheureux! Vous pré- « tendez qu'on a tort quand on veut démasquer des « traîtres!..... » Il lui répond : « *Et qu'on n'y réussit* « *pas... oui, Madame.* » Réussir! réussir! voilà donc, suivant M. Scribe, la seule règle de conduite que doit avoir chacun ici-bas. Que parlez-vous de dévouement, d'affection maternelle? car, ne l'oubliez pas, c'est d'une mère qu'il s'agit en ce moment, d'une mère qui veut punir les déportements de sa belle-fille. Elle a tort! elle a tort d'avoir voulu éclairer ce malheureux roi, d'avoir voulu le tirer de la solitude dans laquelle il vit, d'avoir essayé de ramener en lui une intelligence qui s'éteignait, de s'être adressée à son cœur! Elle, reine et mère, elle a tort..... *parce qu'elle n'a pas réussi!* Et la conscience? et le devoir? et la vertu? Allons donc! est-ce qu'un homme d'esprit et de génie s'occupe de ces chimères, bonnes tout au plus à remplir la tête des femmes et des jeunes amoureux?....

Ils aiment, eux, ils haïssent aussi; quelle faiblesse! Lui, Rantzau, l'homme accompli, il n'aime ni ne hait. « Moi, je n'en veux à personne. Quand on conspire, il « ne faut pas de haine : cela ôte le sang-froid; il ne « faut détester personne, car l'ennemi de la veille

« peut être l'ami du lendemain. » C'est-à-dire qu'il faut conspirer sans passion, sans principes, sans convictions, enfin sans aucun de ces sentiments exaltés qui sans doute égarent trop souvent, surtout dans l'époque actuelle, mais qui du moins atténuent quelquefois le crime des conspirateurs. Selon M. Scribe, on ne doit conspirer que pour soi, que pour arriver; on doit le faire froidement, traîtreusement, se servant de tout le monde, marchant sous tous les drapeaux, n'en arborant aucun, ne croyant à rien, et sceptique en politique comme en morale et en religion, n'ayant ni foi, ni vertu, ni conviction. Toute la comédie de *Bertrand et Raton* est employée à justifier l'excellence des théories du comte de Rantzau. A force de miner, de trahir, de compromettre des innocents, d'exploiter des ridicules, de flatter de mauvaises passions, le conspirateur réussit. S'il avait échoué, il ne lui arrivait rien de fâcheux; seulement deux ou trois individus eussent été peut-être décapités. Bah! des Ratons, des niais, des imbéciles; l'habile ministre ne s'en préoccupe pas. Il les a pris comme des instruments; il savait bien qu'ils pouvaient être brisés; il avait sans doute déjà pensé à les remplacer au besoin par d'autres à qui même sort fatal pouvait arriver. Pourvu qu'il réussît, tous les moyens lui étaient bons, et s'il devait échouer, il avait su si habilement prendre ses précautions que nul n'eût pu lui prouver sa culpabilité. Croyez-en sa vieille expérience: le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice,

mais de prendre autour de soi tous ceux qui peuvent vous servir, soit en les flattant s'ils sont puissants, quitte à les trahir le lendemain, soit en les compromettant s'ils sont faibles, dussent-ils monter sur l'échafaud pour avoir suivi des conseils perfides. C'est la suprême sagesse, la suprême vertu, la suprême religion, suivant le comte de Rantzau et suivant M. Scribe.

Et comme si la leçon n'était pas assez complète, l'auteur, quelques années après, écrivit *la Camaraderie*, la contre-partie de *Bertrand et Raton*, l'homme probe, noble, vertueux, qui veut arriver et qui partout échoue parce qu'il ne sait ni feindre, ni mentir, ni trahir; parce qu'il s'estime assez pour estimer l'humanité; parce qu'il s'honore assez pour croire à quelques bons sentiments dans ceux qui l'entourent. Le sot! le malhabile! Réussir, lui Edmond de Varennes, le savant et éloquent avocat, l'homme de cœur, l'honnête homme! ah! ce serait le monde renversé. Dans la société ce n'est pas ainsi qu'on parvient. Cet Edmond de Varennes n'avait pas lu *Bertrand et Raton*; sans cela, il eût compris que, dans la France du dix-neuvième siècle, c'était le comble de la folie de croire qu'avec du talent, de l'honneur, de la probité, on pouvait espérer être quelque chose.

« En vain, fuyant les plaisirs de mon âge, et consa-
« crant tous mes instants à l'étude, je passe mes
« jours et mes nuits dans des travaux assidus, rien
« ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir

« de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens,
« qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu
« qu'auparavant. Il semble qu'il y ait comme une
« barrière invisible et continuelle qui me ferme tous
« les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans
« cesse éloigne ou détourne le but, et me dit : *Tu
« mourras sans l'atteindre.* » Eh ! sans doute, la barrière infranchissable, le mauvais génie qui l'empêche de réussir et d'arriver, c'est sa franchise, sa noble fierté, sa vertu. Eh ! Monsieur, laissez-là ce bagage inutile et bon tout au plus pour les sots. Ce n'est pas comme cela qu'on arrive, et vous ne parviendrez jamais. Heureusement que deux femmes se chargent de vous pousser malgré vous, sans que vous vous en doutiez, de peur que vous ne rougissiez des moyens qu'elles emploient et que votre conscience ne soit assez ridicule pour s'y opposer. Sans elles, vous n'auriez jamais réussi, vous qui aviez la naïveté de croire à ce qu'on vous disait; qui dans chaque phrase ne cherchiez pas la pensée qui se cache, dans chaque homme le vice ou la passion dominante; qui vous laissiez prendre et applaudissiez aux grands mots, vides de sens, de désintéressement et de dévouement; et qui ne saviez pas flatter la vanité outrecuidante, l'ambition égoïste, le grand seigneur ridicule, le médecin sans clients, le riche oisif et présomptueux, le poète nébuleux, le peintre sans talent, et toutes ces cohortes d'êtres nuls, ridicules, curieux, égoïstes et ambitieux dont se compose la société.

Eh bien ! nous le demandons, croyez-vous qu'un pareil tableau de la société moderne, qu'un scepticisme aussi cynique, qu'un mépris aussi absolu de toute foi morale, sociale et politique, n'aient pas dû exercer sur toutes les classes de la société une influence extrêmement funeste? Croyez-vous qu'on puisse impunément, avec autant d'esprit, d'imagination, de gaîté, d'intérêt, d'habileté scénique, calomnier à ce point, nous ne dirons pas seulement la société, mais l'humanité?

Croyez-vous qu'à force de dire au peuple que tous ceux qui se sont élevés, qui sont au pouvoir, n'y sont parvenus que par l'hypocrisie, le mensonge et l'absence de tout principe, de toute vertu, de tout honneur; que ceux, au contraire, qui ont échoué ne doivent leur échec qu'à ce qu'ils ont été assez sots pour garder au fond de leur âme quelque fierté, quelques vertus; croyez-vous que le peuple ne se prendra pas de mépris pour tout ce qui s'élève autour de lui, et pour l'autorité, quelle que soit son origine, quelle que soit sa raison d'être, quel que soit son caractère?

Avec les préceptes matérialistes de M. Scribe, avec le ridicule qu'il s'efforce de jeter sur tous les nobles sentiments et sur toutes les vertus qui peuvent honorer l'homme, on fait plus que de préparer des révolutions, plus que d'ébranler la société : on avilit et on dégrade l'humanité.

M. ALEXANDRE DUMAS.

M. Alexandre Dumas et M. A. de Musset sont, après M. Scribe, les deux auteurs les plus applaudis du Théâtre-Français. Nous avons déjà parlé de M. de Musset, et nous nous réservons de faire sur les drames de M. Dumas une étude assez approfondie; nous ne dirons donc en ce moment que quelques mots sur ces deux célèbres écrivains.

M. Dumas a emprunté presque toutes ses comédies à l'époque de la Régence. Il s'est plu à en exagérer les mœurs faciles et la corruption. Ses scènes sont vives et spirituelles, pleines de gaîté et de licence. C'est une peinture animée de l'amour sensuel. La femme s'y montre coquette, et ne résiste que juste assez pour accroître les désirs de ses adorateurs et rendre la dé-

faite plus voluptueuse. D'ailleurs, elle n'a aucune hypocrisie, aucun respect humain, et n'affecte ni pudeur ni pruderie. M. Nettement a dit avec raison que les mœurs s'y montraient si naïvement et si naturellement effrontées, qu'il semble que ce soit la chose la plus naturelle et la plus inévitable du monde que la débauche, le désordre et le scandale. Si l'on voulait peindre la comédie selon M. Dumas, il faudrait lui ôter la longue robe et le masque que les Grecs lui donnèrent, et la représenter vêtue d'une simple tunique de gaze transparente, comme se montrèrent, dit-on, quelques femmes à la mode sous le Directoire. Nous n'analyserons aucune des créations de M. Dumas; nous ne parlerons ni de *Mlle de Belle-Isle*, ni des *Demoiselles de Saint-Cyr*, ni d'une *Fille du Régent*. Quelques citations d'un *Mariage sous Louis XV* suffiront pour donner une idée de ces tableaux licencieux, et d'autant plus attrayants que M. Dumas y a semé l'esprit à profusion.

Le comte de Candale vient de se marier. Il rentre de l'église, et son valet de chambre lui remet une lettre de sa maîtresse que le comte s'empresse d'ouvrir.

« Hier encore, lui écrit-on, vous m'avez affirmé
« que vous n'aimiez que moi, que votre mariage était
« une simple affaire de convenance, et que Mlle de
« Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. »

JASMIN.

M. le comte lui a dit cela?

LE COMTE.

Ma foi, oui! Moi, que veux-tu! je ne savais que lui dire.... J'aurais bien voulu te voir, maraud, faisant la cour à une femme et en épousant une autre!

JASMIN.

M. le comte me connaît trop bien pour croire que j'aurais fait une promesse que je n'aurais pas eu l'intention de tenir.

LE COMTE.

Eh! qui te dit que je ne la tiendrai pas? M. de Richelieu a bien tenu la sienne.

JASMIN.

Mlle de Torigny est plus jolie que Mlle de Noailles.

LE COMTE.

Elle est donc jolie, ma femme? Ah! palsambleu! il faudra que je la regarde!

JASMIN.

M. le comte oublie sa lettre.

LE COMTE.

Et c'est toi qui viens me distraire avec toutes tes balivernes. (*Continuant.*) « Et que Mlle de Torigny ne « serait jamais pour vous qu'une sœur. Je ne demande « pas mieux que de vous croire et de vous récompenser « du sacrifice que vous m'aurez fait; mais vous pensez « qu'en pareille circonstance on ne croit pas les gens

« sur parole. Voulez-vous venir souper avec moi ce
« soir? On sait depuis le matin que j'ai ma migraine;
« vous me trouverez seule, et mes gens sont prévenus
« que je n'y suis que pour vous. » Pas de signature.

JASMIN.

Oh! il n'y a point à s'y tromper, la pauvre femme est venue elle-même.

LE COMTE.

Où cela?

JASMIN.

A la petite porte, dans une voiture fermée.

LE COMTE.

Pardieu! voilà bien les femmes! Tant que je suis libre, elle fait la prude.... Je me marie, elle court après moi.... Et tu crois qu'elle m'aime?

JASMIN.

M. le comte peut m'en croire, c'est une tête tournée.

LE COMTE.

Eh bien! mais on fera ce qu'on pourra pour la remettre en place... Descends et dis à Lapierre d'atteler les chevaux bais à la voiture sans armoiries, et il ira m'attendre à la petite porte.....

Mais comment quitter ainsi sa femme, la première nuit de ses noces? Le cas est embarrassant, on en conviendra. Heureusement la comtesse vient à son secours;

elle aussi a un amour en tête. Le chevalier de Valclos, qui l'a connue au couvent, lui a fait tenir, à la sortie de l'église, ce singulier billet :

« Chère Louise, si l'on mourait de douleur, je se-
« rais déjà mort. Un seul espoir me soutient : je
« compte sur la promesse que vous m'avez faite que
« le comte de Candale ne serait jamais pour vous autre
« chose qu'un frère. Si vous avez l'espoir de tenir votre
« serment, un mot, un signe, je vous en supplie,
« qui me tranquillise ; quelques accords à votre clave-
« cin, par exemple, et je serai le plus heureux des
« hommes. Il est inutile de vous dire que je passerai
« la nuit sous vos fenêtres. »

Louise, qui tient à rester fidèle à sa promesse, ne sait comment faire comprendre à son mari qu'il n'a aucun droit sur elle. Moins habile que le comte, elle lui raconte naïvement l'amour qu'elle a pour le chevalier.

LE COMTE.

Moi, ce n'est point une passion ; c'est un simple engagement que j'ai avec une certaine marquise.

LOUISE.

Jeune?

LE COMTE.

Vingt-cinq ans.

LOUISE.

Mariée?

LE COMTE.

Veuve.

LOUISE.

Et qui s'appelle?

LE COMTE.

Ah! comtesse, je ne vous ai pas demandé le nom du chevalier.

LOUISE.

C'est juste, Monsieur.

LE COMTE.

Je ne vous retiens pas, comtesse.

LOUISE.

Je ne voudrais pas vous gêner, Monsieur le comte.

LE COMTE (*saluant*).

Madame.....

LOUISE (*faisant la révérence*).

Monsieur.....

LE COMTE (*pirouettant*).

Jasmin!....

LOUISE.

Allons, je vois que cela ne me sera pas si difficile que je le craignais de rester fidèle à ce pauvre chevalier. (*Elle rentre chez elle.*)

LE COMTE.

Décidément, il paraît que je garderai ma parole à la marquise.... Mon manteau, Jasmin.

JASMIN.

Ah ! M. le comte sort...

LE COMTE.

Certainement que je sors. (*On entend chez la comtesse une brillante ritournelle.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

JASMIN.

Mme la comtesse sans doute qui joue du clavecin.

LE COMTE.

Tiens ! mais c'est un fort joli talent que possède là ma femme. (*Il sort.*)

Telles sont les mœurs qu'a peintes M. Dumas, et telle est la moralité de ses comédies.

M. ALFRED DE MUSSET.

PROVERBES.

Eh bien ! si licencieuses que soient de pareilles scènes, elles ont cependant encore été dépassées. On a joué dans ces derniers temps, au Théâtre-Français, un proverbe de M. de Musset, publié vers 1835 et intitulé *le Chandelier*.

Jacqueline, femme de Me André, notaire, a pour amant un certain Clavaroche, officier de dragons, qui sort à moitié déshabillé d'une armoire dans laquelle il a dû se cacher pour ne pas être aperçu par le mari. Cela l'a mis d'assez mauvaise humeur, et pendant qu'il se brosse il dit à Jacqueline :

CLAVAROCHE.

Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux...

JACQUELINE.

Ah ! Clavaroche, par égard pour moi !

CLAVAROCHE.

Je vous ai choquée? (*Il l'embrasse.*)

JACQUELINE.

Au moins parlez plus bas.

CLAVAROCHE.

Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient : le premier, c'est de se quitter ; mais celui-là, nous n'en voulons guère ;le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin... Non ! celui-là ne vaut rien non plus ; vous avez un mari de plume, il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième, c'est de trouver *un chandelier*.... Nous appelions ainsi au régiment un grand garçon de bonne mine..... qui accompagne une femme à la promenade, lui fait la lecture le soir, bourdonne sans cesse autour d'elle... Il est comme les grands seigneurs qui ont une charge honoraire et les entrées aux jours de gala, mais le cabinet leur est clos ; ce ne sont pas là leurs affaires. En un mot, sa faveur expire là où commencent les véritables ; il a tout ce qu'on voit des femmes et rien de ce qu'on en désire. Derrière ce mannequin commode se cache

le mystère heureux ; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée !....

JACQUELINE.

Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en aie. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *chandelier* ?

CLAVAROCHE.

Eh ! mais c'est que c'est celui qui porte la.........

JACQUELINE.

C'est bon , c'est bon , je vous comprends. Mais, Clavaroche , c'est une tromperie dont je n'aurais pas le courage.

Cependant Jacqueline s'y décide. Parmi les clercs de son mari, elle en distingue un , Fortunio , qui lui semble très-propre à remplir ce rôle. Mais Fortunio est amoureux réellement, et Jacqueline se laisse toucher et séduire , et abandonne Clavaroche pour le petit clerc. C'est la moralité du proverbe. Quant au mari , il est ravi.

Me ANDRÉ.

Si je doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner !

JACQUELINE.

Donnez-moi donc à boire , Monsieur Fortunio.

CLAVAROCHE (*bas*).

Je vous répète que votre clerc m'ennuie, faites-moi la grâce de le renvoyer.

JACQUELINE.

Monsieur Fortunio, je bois à vos amours.

CLAVAROCHE.

En voilà assez, Jacqueline; je comprends ce que cela signifie.

Me ANDRÉ.

Oui, aux amours de Fortunio!.....

Ainsi finit ce proverbe, qui semble n'avoir été écrit que pour enseigner aux femmes comment on trompe un mari. Et rien n'y vient affaiblir la faute ou la voiler. Ce Clavaroche est un type ignoble de brutalité et de luxure bestiale, et cette Jacqueline est plus impudique et plus éhontée que la plus impure des courtisanes. Quels caractères et quel langage!.....

VAUDEVILLE.

Dirons-nous maintenant ce que sont les vaudevilles, ces pièces dont le seul mérite consiste presque toujours dans des mots à double sens et qui prêtent aux interprétations les plus licencieuses? Rappellerons-nous ces grisettes mises en scène et paraissant à demi nues, afin d'être plus dans la vérité de leurs rôles, et ces danses défendues dans les bals publics et tolérées sur les théâtres? La dégradation de l'art en est arrivée à ce point qu'aujourd'hui on ne demande plus à une actrice qui débute de bien jouer, mais on lui demande d'être jolie, d'avoir de belles épaules et d'être bien faite. Combien de pièces n'ont dû leur succès qu'à cela! Croyez-vous que de pareils tableaux n'aient pas influé sur les mœurs de notre pays? Croyez-vous qu'on sorte impunément de ces écoles de l'adultère ou de la prostitution? La police a

défendu certains livres, comme *Justine* du marquis de Sade, et elle a toléré ces comédies, ces proverbes et ces vaudevilles qui offrent des tableaux aussi cyniques, et qui impressionnent bien plus vivement que ne peuvent le faire des romans, car à l'idée ils joignent l'action, si bien que souvent, si la toile ne se baissait pas à temps, les acteurs seraient sans doute fort embarrassés de continuer leurs rôles !

Voilà l'éducation morale qu'on donne journellement au peuple et aux jeunes gens ; puis l'on s'étonne de la corruption qui atteint toutes les classes de la société et de la progression effrayante dans laquelle s'accroît le nombre des enfants naturels !

Alors on proscrit des livres, on proscrit des gravures ; mais le théâtre échappe aux rigueurs de la police, et augmente chaque jour la licence et le cynisme de son langage et de ses tableaux.

Le théâtre ! mais il vous a donné mieux que ces romans et ces poèmes dont vous avez défendu la vente comme outrageant les mœurs. Il vous a donné *Robert-Macaire* et *les Saltimbanques*. Il a traîné dans la fange, il a livré au mépris public toutes les institutions et tous les sentiments dont s'enorgueillit l'humanité. Il a touché à la religion, à la paternité, à l'amour, au mariage, à l'amitié, au dévouement, à la probité, à la vertu, pour les bafouer et les avilir.

Lorsque Robert-Macaire vient d'échapper à la guillotine, il dit : « Mort ! bien mort ! très-mort ! Je m'en « moque pas mal ! La tombe ! Qu'est-ce que la tombe ?

« La tombe est un asile sûr, où l'espérance tombe,
« où pour l'éternité on se croise les deux bras. »

Après la religion, il bafoue en ces termes la paternité :

« Mon fils, j'ai des reproches à vous faire au sujet de
« vos gens, qui n'ont pas pour moi tout le respect qui
« est dû à ma qualité de père et à mes malheurs.
« Enfin croirais-tu, mon garçon, qu'à l'heure qu'il
« est je n'ai pas encore fait mon second déjeûner
« et que je n'ai pas lu mon journal ? Ah çà ! et ton ma-
« riage ? Oh ! c'te bégueule ! C'est dommage, tu aurais
« eu des enfants, je me serais chargé de leur édu-
« cation. Au fait, vends ton auberge, confie-moi les
« fonds, je les ferai valoir, et tu m'en diras des nou-
« velles... Mon fils, vous oubliez le respect dû à mes
« cheveux blancs! »

Robert-Macaire rencontre son ancien ami Bertrand dans une forêt.

ROBERT-MACAIRE.

La bourse ou la vie !

BERTRAND.

J'allais vous en dire autant.

ROBERT-MACAIRE.

Cette voix... ces traits...

BERTRAND.

Macaire !

ROBERT-MACAIRE.

Viens dans mes bras!

BERTRAND.

Eh! tu m'étouffes, imbécile! Où en es-tu de tes affaires?

ROBERT-MACAIRE.

Tiens, huit mille francs sous ce buisson!

BERTRAND.

A qui donc? à toi?

ROBERT-MACAIRE.

Eh! non; à monsieur le curé.

Mais tout à coup des cris se font entendre....

ROBERT-MACAIRE.

Des chevaux qui prennent le mors aux dents, des voyageurs qui vont périr... Il faut les sauver.

BERTRAND.

Qu'est-ce que cela te fait, Macaire?

ROBERT-MACAIRE.

Ah! Bertrand!

Dans cette voiture se trouvent Éloa et son père, le baron de Wormspire, Allemand naturalisé français par Napoléon, qui l'a anobli. Ce baron est un fripon digne de Macaire, et ils sont bientôt à même de s'ap-

précier réciproquement, car Macaire lui demande en mariage sa fille Éloa, à laquelle il dit :

ROBERT-MACAIRE.

J'arrive à toi pour venir te dire : Je t'aime ! L'univers tout entier se serait trouvé là, que je l'aurais broyé, pulvérisé, pour venir te dire : Je t'aime ! Éloa, si ton père m'eût refusé ta main, oh ! que d'épouvantables catastrophes il en serait résulté !

ÉLOA.

Moi, j'aurais voulu que mon père t'eût refusé ma main ; que dis-je ? j'aurais voulu que mon mari vécût encore, et alors, fille dénaturée, épouse criminelle et adultère, je serais venue à toi comme l'ange déchu !.... Oh ! réponds, Robert-Macaire, oh ! oh ! ç'aurait été charmant !......

Dans *les Saltimbanques*, mêmes mœurs, même esprit, même cynisme et même argot.

Bilboquet a dans sa troupe une sauteuse à laquelle Sosthène Ducantal fait la cour. Bilboquet interroge le jeune homme sur ses intentions.

SOSTHÈNE.

Dam ! je n'en ai qu'une, c'est d'aimer Zéphirine, de l'aimer toujours !

BILBOQUET.

Toujours ! Je connais cette banque, je connais toutes les banques, excepté la banque de France. Et moi

aussi j'ai eu des amours ; j'ai eu des femmes qui passaient leurs doigts dans mes blonds cheveux !

Et Bilboquet se hâte de profiter de l'amour du jeune homme pour lui faire payer les dépenses de sa troupe.

BILBOQUET.

O jeune France ! ô jeunesse pleine d'avenir, que tu es belle quand tu as de l'argent dans tes poches ! (*A Sosthéne.*) C'est quinze francs que je vous dois.... jamais je ne m'acquitterai envers vous.

Cependant Ducantal, le père de Sosthène, est à la recherche d'une malle que lui a volée Bilboquet en disant : « Elle doit être à moi ! » et il vient trouver le saltimbanque, qui, s'imaginant qu'il doit être le père de son paillasse ou de sa danseuse, tous deux enfants trouvés ou volés, se méprend sur sa demande.

BILBOQUET.

Je vais l'appeler, ouvrez les bras ! Zéphirine ! Zéphirine !

ZÉPHIRINE.

Que me voulez-vous ?

BILBOQUET.

C'est lui ! c'est ton père ! jette-toi dans les bras de cet habit noir !

ZÉPHIRINE.

Mon père !

DUCANTAL.

Morbleu ! ne plaisantez pas ! vous savez bien que ce n'est pas une demoiselle que je vous demande.

BILBOQUET.

C'est un garçon ! j'ai votre affaire ! Gringalet ! Gringalet !.....

Plus tard, Ducantal retrouve son fils engagé dans la troupe des saltimbanques.

SOSTHÈNE.

Tu es encore avec la sauteuse ?

GRINGALET.

Papa, vous allez me donner de l'humeur !

DUCANTAL.

Tu oses me menacer ? Suis-moi sur-le-champ ! Je t'enjoins de me suivre.

SOSTHÈNE.

Je ne suis pas votre domestique.

DUCANTAL.

Tu refuses d'obéir à un père aussi enrhumé que le tien ! Et tu as mes gants !... (*Il les reprend*).

SOSTHÈNE.

Papa ! allez vous mettre les pieds à l'eau.

DUCANTAL.

Parricide ! Je te ferai enfermer dans une maison de correction jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans.

Or, il se trouve que cette sauteuse est la fille de Bilboquet et d'une danseuse, sœur de Ducantal.

Le saltimbanque, en apprenant que Zéphirine est son enfant, lui dit :

« Zéphirine ! je te disais tantôt : Jette-toi dans les « bras de cet habit noir ; je te dis maintenant : Tombe « dans les bras d'un Espagnol. » (*Il porte le costume de cette nation.*)

GRINGALET (*s'approchant*).

Dites donc ! vous êtes peut-être mon père aussi !

BILBOQUET.

Animal ! Tu me vois dans une scène de sentiment, et tu viens me dire une bêtise ! (*Il lui donne un coup de pied, et Gringalet tombe sur ses genoux.*)

LE MAIRE.

Ah ! très-bien ! très-bien ! très-bien !

GRINGALET.

Merci, Monsieur le maire.

BILBOQUET.

Il croit que c'est une scène en l'honneur de son préfet. Oh ! magistrat bon enfant ! va !

DUCANTAL.

Mais mon portefeuille !

BILBOQUET.

Le voici, je vous le rends ; mais je le donne à Zéphirine, dont il est l'apanage. Tiens, ma fille, partage-le avec cette queue rouge.

DUCANTAL.

Mais je ne consens peut-être pas.

BILBOQUET.

Vous êtes trop enrhumé pour refuser. (*Aux jeunes gens.*) Je vous unis ! Tableau !... (*Il les bénit.*)

Ainsi finit cette comédie.

Et c'est ce qu'on a appelé la peinture et la satire de nos mœurs et de notre société ! Bilboquet et Robert-Macaire ont eu un succès inouï. On a retenu leurs phrases, leurs bons mots et jusqu'à leurs gestes. Il y a des mots qui sont devenus des proverbes, honneur réservé auparavant aux chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Fanfarons du vice, nous avons applaudi à ces scènes qui préconisaient tous les crimes et bafouaient toutes les vertus et tous les nobles sentiments de l'homme. Et, de peur que ce cynisme et cette raillerie de tous les sentiments, de toutes les vertus et de toutes les institutions ne laissât pas assez de traces dans les esprits, la gravure s'est chargée de les reproduire en exagérant les principales bouffonneries de Robert-Macaire. Seulement Robert-Macaire est devenu complétement le type de la société moderne. Ce fripon, ce voleur, cet assassin a été chargé de représenter la bourgeoisie, comme le baron de Wormspire devait représenter l'aristocratie !...

Pour prouver l'influence que ces comédies ont eue, qu'il nous soit permis de rappeler un fait dont nous

avons été le témoin. C'était pendant l'hiver de 1847, à Paris. Un ministre venait de mourir, et le hasard nous conduisit sur les boulevards précisément au moment où passait le cortége funèbre. Des députations de tous les corps constitués y assistaient ; avoués, avocats, notaires, députés, pairs de France, défilaient lentement devant la foule. Puis venait le char mortuaire, dont les cordons étaient tenus par des ministres. Le peuple riait et plaisantait. Pas un homme ne se découvrit, pas un ne se recueillit un instant devant la mort. Tout-à-coup, au moment où le cercueil passait devant nous, nous entendîmes une voix qui dominait le tumulte et criait avec mépris : « Que de Roberts-Macaires !... » Le peuple applaudit en riant et répéta le mot en y joignant force épithètes. Ce fut la seule impression que lui laissa ce funèbre spectacle.

Ceci se passait en 1847, un an avant la révolution de février, quinze mois avant les fatales journées de juin !...

II

DRAME.

De tous les genres de littérature, celui qui exerce la plus grande influence sur les mœurs et l'esprit public est sans contredit le genre dramatique. Cela se comprend facilement. C'est le soir que s'ouvrent les théâtres, et chez presque tous les individus les sensations sont plus vives, l'imagination plus ardente, le sang plus chaud vers la fin de la journée; l'on est donc prédisposé à éprouver plus promptement ces émotions de plaisir ou de peine que l'illusion des décors, le prestige des costumes, le jeu des acteurs développent tout autant, pour le moins, que le talent des auteurs.

Le peuple, qui n'a pas le temps de lire et qui tout le jour est occupé à travailler, va le soir se dé-

lasser en assistant aux représentations dramatiques, et souvent c'est là seulement qu'il peut prendre quelques notions des idées sociales et politiques des différentes nations de l'univers. C'est donc surtout à l'écrivain dramatique que l'on doit demander vérité et impartialité. Il remplit en effet, comme l'a fort bien dit M. Victor Hugo, une mission sociale et une mission morale. Dans cette foule qui se presse pour l'entendre, un petit nombre d'hommes seulement sont assez instruits pour pouvoir discerner de suite ce qui est faux et calomnieux. La meilleure preuve, c'est qu'il s'est produit dans ces vingt dernières années des pièces tellement absurdes que les générations futures ne pourront pas plus comprendre comment elles ont été représentées que nous ne comprenons, nous, comment nos pères pouvaient s'enthousiasmer pour les froides et inintelligentes tragédies de la fin du dix-huitième siècle et du commencement de ce siècle-ci.

N'est-il pas arrivé à beaucoup d'hommes de relire dans le silence du cabinet une œuvre dramatique qu'ils avaient vu jouer avec intérêt et dont ils avaient fait l'éloge? Mais, à la lecture, l'illusion s'évanouissait, les défauts apparaissaient si choquants qu'on s'étonnait de ne pas les avoir remarqués de suite, et, de dégoût et d'ennui, on fermait le livre sans même l'achever.

Si l'homme éclairé peut se laisser séduire à ce point par le prestige de la scène, combien l'impression produite sur le peuple doit être plus grande encore! Car le peuple n'a pas l'instruction nécessaire pour

juger et il n'a pas le temps de réfléchir. Il est tout yeux et tout oreilles au spectacle ; il écoute, il grave dans sa mémoire ce qui s'y dit ; il l'admet, il y croit parce qu'il a été impressionné. Tout est sensation pour lui. Aussi avec quel religieux silence vous le voyez suivre la comédie ou le drame auquel il assiste ! Comme son intelligence endormie s'éveille alors ! Cire molle sur laquelle tout se grave également, le bien et le mal, le vrai et le faux. Le théâtre a donc une importance immense.

Cette importance, l'histoire l'a bien souvent constatée. Aristophane, avec sa satirique comédie des *Nuées*, fut la cause de la condamnation et de la mort de Socrate. En France, les tragédies de Voltaire et les comédies de Beaumarchais hâtèrent la Révolution ; et ce fut au sortir de l'opéra de *la Muette* que les Belges élevèrent les premières barricades contre les Hollandais et commencèrent la délivrance de leur pays.

De nos jours surtout, le théâtre a vu s'accroître encore cette influence. Au lieu de chercher dans le jeu des passions humaines le moyen d'intéresser et de plaire, nos auteurs ont fait du théâtre une tribune philosophique et politique, et du drame un plaidoyer en faveur des plus étranges paradoxes sociaux. Le danger de pareilles œuvres se comprend. Le jeu des acteurs, l'intérêt des situations saisissantes et des péripéties inattendues ne permettent pas de juger de sang-froid les théories développées. La sensibilité vi-

vement impressionnée ne laisse pas à la raison le temps de faire justice de ces divagations. On est ému, ébranlé, entraîné, et on applaudit. Le peuple aussi applaudit, le peuple, dont les sensations sont plus vives encore, qui retient mieux, qui se souvient davantage, et qui, n'ayant ni l'instruction ni la connaissance de la société, admet comme vrai ce qui l'a ému et ce qu'autour de lui ont approuvé par leur silence et souvent par leurs bravos les hommes riches et éclairés. Vienne le lendemain, et le critique touche du doigt et fait tomber cet habile échafaudage qui vous a séduits à la clarté de la rampe. Il vous montre l'exagération des sentiments, l'absurdité des situations qui vous ont fait pleurer et l'immoralité de ces paradoxes que vous avez entendus avec indifférence et souvent en y applaudissant. Mais le peuple ne lit pas le critique; il ne s'en soucie guère, et d'ailleurs il n'a pas le temps de s'en occuper. Le critique n'écrit pas pour lui. Lui, il a été ému, entraîné, séduit; sans doute cette séduction s'affaiblit avec le temps, mais le germe qu'elle a déposé se développe sans obstacle, et chaque nouvelle comédie, chaque nouveau drame vient apporter à cette âme naïve, à cette intelligence inculte, une nouvelle idée, une nouvelle passion peut-être, à coup sûr un dangereux et nouveau paradoxe.

Nos auteurs modernes ont fait précisément le contraire des grands tragiques grecs. A Athènes, le théâtre était aussi une chaire, une tribune. Eschyle, Sophocle et Euripide y venaient dérouler devant le

peuple les belles traditions religieuses et les maximes morales et politiques qui servaient de fondement à la société. Sophocle faisait dire au chœur dans *OEdipe roi :*

« Puisse-t-il m'être donné de conserver la sainte « pureté dans toutes mes actions et mes paroles, et « de régler ma vie sur ces lois sublimes, émanées « des cieux, dont l'Olympe seul est le père, dont l'ori- « gine n'a rien d'humain ni de mortel, et que jamais « l'oubli ne peut abolir! En elle vit la puissance di- « vine, et la vieillesse ne peut les atteindre. »

A ces nobles préceptes le peuple applaudissait. C'était aux beaux jours de la Grèce, au sortir de la lutte héroïque d'une poignée d'hommes contre les innombrables armées de l'Asie. Tout était grand et pur sous ce beau ciel où fleurissait « l'olivier au pâle feuillage, « nourricier de l'enfance », où Phidias sculptait, où Sophocle lisait à l'Aréopage son *OEdipe à Colone*, où Anacréon chantait ; « contrée que chérissaient les « chœurs des Muses et la belle Vénus, et sur laquelle « veillait Minerve aux grands yeux bleus » (*OEdipe à Colone*) ; grande et immortelle nation, qui vécut sur une terre de cent lieues carrées à peine, et dont, après plus de deux mille ans, l'univers se partage avec orgueil tous les vestiges, tous les souvenirs, tous les monuments !

Mais nous, comme nos auteurs modernes ont abaissé et sali notre scène! Quel dégoûtant assemblage de crimes et de blasphèmes ! Comme ils ont compris et

rendu l'histoire! Comme ils ont dépeint et avili nos mœurs! Comme ils ont donné carrière aux mauvaises passions! Comme ils ont glorifié le coupable et ridiculisé la vertu!... Quand l'humanité veut retrouver une belle et glorieuse page de sa vie, elle ouvre au hasard les œuvres du siècle de Périclès; un jour, quand l'humanité voudra savoir jusqu'à quel point la folie de l'homme peut aller, elle n'aura qu'à parcourir les productions littéraires de ces vingt dernières années.

Et nous n'entendons pas parler ici de ces drames sans style, sans idées, qui se succèdent sans relâche sur les boulevards de Paris. En vérité, la thèse que nous soutenons serait trop facile à prouver, et le dégoût qu'ils nous inspirent nous empêche d'y toucher. Dans cette accumulation épouvantable de vices et de bassesses, de folies et de crimes, dans cette école du bagne, dans ces émotions de cour d'assises, dans ces péripéties horribles qui impressionnent si vivement le peuple, dans ces phrases à effet que hurlent des acteurs au jeu forcené, nous retrouvons les causes manifestes de ces appétits grossiers, de ces jalousies effrénées, de ces haines violentes qui peuvent faire explosion d'un jour à l'autre.

Mais ce n'est pas en descendant jusqu'aux égouts de la littérature moderne que nous entendons constater l'influence néfaste qu'elle a exercée sur nos mœurs. Nous ne faisons pas, Dieu merci, un travail de critique, et force ne nous est pas d'analyser ces œuvres sans nom qui déshonorent notre langue et notre géné-

ration. Nous nous sommes toujours adressé aux sommités de la littérature, aux écrivains les plus justement célèbres. Nous disséquons leurs ouvrages, nous en montrons les pensées, les tendances, les conséquences, et, notre travail terminé, nous dirons à nos lecteurs : Maintenant jugez ce qu'ont pu écrire tous ces hommes sans talent qui, ne pouvant imiter les qualités des grands maîtres, se sont efforcés, en exagérant leurs défauts, de se faire connaître et surtout de gagner de l'argent; car aujourd'hui, malheureusement, écrire est un métier. Érostrates modernes, ils ont mis le feu au temple du goût et de la morale, mais la postérité ne retiendra pas même leurs noms !...

M. VICTOR HUGO.

HERNANI (25 *février* 1830).

M. V. Hugo est par excellence l'homme des antithèses; il les cherche constamment, dans les mots comme dans les idées, dans ses odes comme dans ses drames ; bon gré, mal gré, il faut qu'elles se montrent. Souvent le goût se récrie, le bon sens se révolte ; mais le poète se bouche les oreilles pour ne point les entendre. Il n'y a pas d'autre poétique pour lui que ses ouvrages. Il s'est posé en chef d'école, et il ne voit dans les conseils qu'on lui a donnés, dans les critiques qu'on a faites de ses œuvres, que le sifflement de l'envie.

« Et que lui font (*dit-il*) ces cris où votre voix s'enroue?
« Que sert au flot amer d'écumer sur la proue ?
« Il ignore vos noms, il n'en n'a point souci,
« Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
« La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
« Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi ! »

Malgré ce superbe dédain, nous n'en remplirons pas moins notre tâche. Précisément parce qu'il a été chef d'école, parce qu'il est un des premiers écrivains de notre époque, parce que ses ouvrages se trouvent dans presque toutes les bibliothèques, nous devons juger avec plus de sévérité M. V. Hugo. Il avait une grande responsabilité, et il l'a acceptée. Nul mieux que lui n'a compris l'importance des théâtres, nul n'a mieux défini le caractère de l'écrivain dramatique.

« Il sait que le drame, sans sortir des limites im-
« partiales de l'art, a une mission nationale, une
« mission sociale, une mission humaine. Le poète
« aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la mul-
« titude sorte du théâtre sans emporter avec elle
« quelque moralité austère et profonde. Aussi espère-
« t-il, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène
« que des choses pleines de leçons et de conseils. »

Le programme est grandiose et vrai ; a-t-il été tenu ?

Dans *Hernani*, son premier drame, nous voyons un roi mis en présence d'un bandit et très-inférieur à celui-ci en caractère, en générosité, en noblesse de sentiments et de procédés. Ce roi, c'est Charles-Quint, le plus grand roi de l'Espagne, un des caractères les plus fortement trempés des temps modernes. Où est le conseil et la leçon pour le peuple ?

MARION DE LORME (11 *août* 1831).

Dans *Marion de Lorme*, c'est une courtisane qui est l'héroïne du drame, et qui éprouve l'amour le plus pur, le plus poétique, pour Didier, pâle imitation d'Antony, qui, on ne sait trop pourquoi, n'a pour la société que haine et mépris. Le sage, c'est l'Angély, le bouffon du roi. Le magistrat, c'est Laffémas, qui vend la grâce de Didier à Marion de Lorme, moyennant un prix infâme. Quant à Louis XIII, roi faible mais brave, insouciant mais homme d'esprit, égoïste avant tout, l'auteur en fait un roi imbécile, et de Richelieu il ne dit qu'un mot, un misérable calembour : il l'appelle *l'homme rouge!*.... Singulière manière de comprendre et de peindre cette grande lutte de la royauté contre la féodalité, d'un homme de génie contre une aristocratie turbulente et frivole, mais puissante et brave! C'était pourtant une grande et glorieuse époque que celle qui prépara le siècle de Louis XIV et amena l'abaissement de la maison impériale d'Autriche, qui vit la chute de La Rochelle, cette capitale républicaine des protestants, la décapitation d'un Montmorency, la défaite des Espagnols au pas de Suze, celle des Anglais à l'île de Ré, l'établissement d'un duc de Nevers à Mantoue, au cœur de l'Italie,

l'invasion de Gustave-Adolphe à travers l'Allemagne, la révolte de la Catalogne, la cession de Sedan et la conquête de Perpignan, et qui à sa dernière heure put presque entendre tonner le canon de Rocroy, qui coucha à terre cette vieille infanterie espagnole réputée invincible, et porta le dernier coup à cet empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

Et cependant, dans la préface de ce drame de *Marion de Lorme*, M. V. Hugo dit : « Ce serait l'heure de « créer tout un théâtre, vaste et simple, varié et « national par l'histoire. »

Quoi ! cette impure courtisane qui s'est prostituée à tout le monde, qui, après avoir appartenu à Cinq-Mars, se donna à Richelieu ; ce juge corrompu qui vend la justice, et à quel prix ! ce Didier, type manqué de nos modernes socialistes ; ce roi imbécile, cet homme rouge qui passe, peignent une époque à jamais glorieuse pour la France, et forment un drame vaste et simple, vrai et national par l'histoire !.... Oh ! vous outragez notre pays ! Mais le peuple qui vous écoute et, selon vous, cherche des leçons au théâtre, c'est ainsi que vous l'instruisez ! C'est en ternissant précisément une des pages les plus énergiques et les plus belles de notre histoire, à ce point qu'il est impossible de la reconnaître, que vous dites au peuple ce que la France a été au commencement du XVIIe siècle ! C'est en peignant comme digne de l'intéresser et de l'émouvoir une prostituée qui du lit de la victime passa dans le lit du bourreau, que vous moralisez le peuple !

Mais qu'a donc fait cette femme pour racheter son passé? A-t-elle des remords? Madeleine repentante vient-elle se traîner et pleurer au pied de la croix? Non. Elle aime Didier; si elle regrette sa vie, c'est parce que Didier la méprise: elle voudrait être pure pour être digne de lui. Ce n'est pas la vertu qui parle en elle, c'est son amour. Les larmes qu'elle répand, elle ne les répand pas sur les pieds du Christ, mais sur la main de son amant; que Didier lui pardonne, et elle aura vite oublié, et, sans souci, sans remords, elle s'abandonnera à la passion qui la domine.

Est-ce là une conception morale? Selon M. V. Hugo, l'amour lave toutes les souillures, efface toutes les taches, et, pourvu qu'une fille de joie s'éprenne un beau jour pour le premier cavalier venu, la société la plaindra, l'aimera, lui pardonnera!

De la moralité ou de l'histoire, nous ne savons, en vérité, ce que l'auteur a traité avec le plus de légèreté et de sans-façon.

LE ROI S'AMUSE (2 *novembre* 1832).

Dans *le Roi s'amuse*, c'est un roi de France qui séduit et enlève la fille d'un vieillard, de son fou Triboulet, et va ensuite l'oublier dans une maison de prostitution. Là encore il y a une fille de joie, mais cette fois dans toute l'infamie de son rôle. Rien n'est déguisé; point de poétique amour qui l'ennoblisse. Eh bien! cette femme sauve la vie du roi de France, et l'auteur jette sur elle une sorte d'intérêt. Est-ce pour montrer que partout, même chez ceux que la société repousse avec le plus de mépris, il y a encore de nobles sentiments? Est-ce pour appeler sur eux la charité, la pitié, la compassion? Admettre qu'un seul bon sentiment peut tout faire oublier, c'est faire faiblir la conscience humaine, c'est embellir le vice, c'est l'encourager, et, à ce compte, il serait en vérité par trop facile de se réconcilier avec les hommes et avec Dieu!

Et ce Triboulet dont vous avez fait le héros de la pièce, qu'est-ce ? Un misérable et vil pourvoyeur des plaisirs du roi, un être bas et jaloux, une vipère qui rampe et souille de son venin tout ce qu'elle a touché. Vous avez relevé cet homme; vous l'avez placé en quelque sorte au-dessus de tous ceux qui l'entourent, de toute la noblesse française; vous avez concentré sur lui tout l'intérêt, toute la vie du drame.

Vous avez dit au parterre : Cet homme que vous voyez si ignoble, si lâche, si malfaisant, si cruel, si envieux, eh bien ! je vais lui donner un sentiment, un seul, et par ce sentiment je le ferai si grand, que vous ne verrez plus en lui qu'un père infortuné, et que vous maudirez ses bourreaux. Et cependant, dans une de vos préfaces, celle de *Marie Tudor*, « vous dites que « vous ne perdez pas un seul instant de vue le peuple « que le théâtre civilise. »

Bien étrange civilisation que celle que vous lui offrez ! Mais alors il n'y a plus un seul criminel sur terre. Quel est l'homme, en effet, qu'on ne puisse supposer capable d'un violent sentiment à un moment donné ? Il faut donc tout absoudre ? il faut donc ne plus avoir ni indignation ni mépris pour les coupables ? il faut les plaindre, leur tendre la main, les admirer même, en pensant que cet être criminel ou dégradé est peut-être père, et que cette prostituée a peut-être un amant qu'elle aime ?

Non ; c'est le renversement de toutes les lois humaines et divines, cela ! Avec de pareilles idées, de

pareilles théories, il n'y a plus de société possible. Triboulet ne se réhabilite pas parce qu'il aime sa fille. Quand M. Hugo emploie tout son génie à concentrer sur lui la pitié, il égare la sensibilité de ceux qui le lisent sur un être qui en est indigne, et en même temps, ce qui est bien plus grave encore, il fait fléchir la conscience humaine dans un siècle qui n'est déjà que trop disposé à tout absoudre et à tout pardonner.

Et encore si c'était réellement un sentiment vrai et pur qui relevât ces êtres flétris par la société, et dont M. Hugo a fait ses héros ! Mais, et c'est certainement une des marques les plus évidentes de la décadence des lettres au XIXe siècle, M. V. Hugo a pris l'instinct, comme tant d'autres auteurs ont pris en amour la sensation, pour le sentiment. *Le Roi s'amuse* en offre une preuve frappante,

Blanche vient d'être enlevée par François Ier. Triboulet son père, Triboulet, le pourvoyeur des plaisirs du roi, qui sait mieux que personne que jamais une femme n'est sortie pure des mains de son maître, Triboulet retrouve sa fille au palais, sortant, les vêtements en désordre, de la chambre de François Ier ; il n'y pense pas, il ne s'aperçoit pas que sa fille est déshonorée ; tout entier au bonheur de la retrouver, il s'écrie :

« . . . . Quel bonheur de te revoir encore !
« J'ai tant de joie au cœur, *que maintenant j'ignore*
« *Si ce n'est pas heureux.* — Je ris, moi qui pleurais,
« De te perdre un moment pour te revoir après. »

Eh non ! un père ne rirait pas dans un pareil moment. Si grand que serait son bonheur de revoir sa fille qu'il croyait perdue, ce bonheur serait à l'instant même troublé, effacé par la honte, l'indignation, la colère, le désespoir ; car sa fille a servi aux plaisirs du roi, car sa virginité est flétrie, car elle est publiquement déshonorée. Ah ! c'est alors que le père doit éclater ! C'est alors que, fût-il aussi vil que l'est ce misérable Triboulet, il doit s'élever par cet épouvantable malheur jusqu'aux plus sublimes imprécations ! Triboulet, lui, se vengera ; il fera assassiner le roi, non pas parce qu'il a enlevé la pureté et le bonheur à cette pauvre enfant si belle et si touchante, mais parce que Blanche aime avec passion son ravisseur, et que son père n'est plus que le second dans son cœur.

« Il ne sera pas dit, le lâche suborneur,
« *Qu'il m'ait impunément arraché mon bonheur !* »

Son bonheur ! Et son honneur, il n'y pense pas ! Et la douleur et la flétrissure de cette pauvre jeune fille dont la vie est à jamais empoisonnée, il n'y pense pas non plus ! Il rapporte tout à lui. Le roi périra parce que sa fille l'aime ; il lui eût pardonné si sa fille ne l'avait pas aimé. Eh bien ! nous le répétons, ce n'est pas là le sentiment paternel ; c'est l'instinct, et l'instinct de la brute ; c'est l'égoïsme poussé jusqu'à sa dernière limite. Jamais un père n'eût agi comme Triboulet ; mais Triboulet ne pense et ne vit que pour lui,

jamais pour son enfant. Il l'aime pour lui, pour le bonheur qu'elle lui apporte; puis, que sa fille soit malheureuse, flétrie, déshonorée, à peine s'il y songe; mais que sa fille puisse aimer un autre homme que lui, oh! alors, il se vengera, il tuera cet homme. Il lui eût pardonné le déshonneur de sa fille, il ne lui pardonnera pas son amour.

Autant l'amour paternel est grand et sublime, autant cet instinct est égoïste et méprisable. Triboulet n'est pas un père, cet être misérable ne sait pas même aimer sa fille ; et pourtant c'est le type que M. V. Hugo offre au peuple pour le moraliser.

« Quel est en effet, dit-il dans sa préface de *Lucrèce* « *Borgia*, la pensée intime cachée sous trois ou « quatre écorces concentriques dans *le Roi s'amuse?* « La voici. Prenez la difformité physique (et morale, « aurait-il dû ajouter) la plus hideuse, la plus re- « poussante, la plus complète; placez-la où elle ressort « le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souter- « rain et le plus méprisé de l'édifice social... et puis, « jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le senti- « ment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sen- « timent paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce « sentiment sublime, chauffé selon certaines con- « ditions, transformera sous vos yeux la créature « dégradée; c'est que l'être petit deviendra grand, « c'est que l'être difforme deviendra beau. »

Il n'y a pas un cœur généreux qui ne proteste contre ce jugement complaisant porté par M. Hugo sur son

drame. Il n'y a pas un père qui puisse comprendre et applaudir Triboulet. Il n'y a pas un homme de sens qui puisse admettre que cette créature dégradée s'est transformée. Pour nous, elle n'a fait qu'ajouter un vice de plus à tous ses vices ; elle nous a montré jusqu'à quel point l'égoïsme pouvait étouffer le sentiment le plus vivace et le plus pur, l'amour paternel.

Et de telles créations ont de graves conséquences, surtout quand on y trouve l'intérêt et les vers que M. V. Hugo sème à profusion dans ses drames ; elles préconisent l'instinct qui conduit au matérialisme, elles étouffent le sentiment qui élève les âmes vers Dieu, elles développent l'égoïsme, elles détruisent le dévouement, elles affaiblissent les liens sociaux et les liens de famille en exaltant la passion du *moi* et en l'ennoblissant.

C'est là un triste enseignement dont on n'a que trop profité de nos jours.

Maintenant jugerons-nous *le Roi s'amuse* au point de vue historique ? Nous en avons le droit, puisque, de l'avis même de M. Hugo, *le théâtre explique l'histoire*. Ici, on en conviendra, la question vaut la peine d'être traitée. François Ier, quelque populaire qu'il soit, ne nous semble pourtant pas encore, à l'heure actuelle, bien connu ni bien défini. C'était un homme singulier, qui tenait à la fois du moyen âge expirant et des temps modernes qui naissaient. Il n'était ni si grand ni si petit qu'on l'a dépeint. Toute sa vie est pleine de contrastes. Il avait des vertus qui lui étaient propres, les

qualités saillantes des siècles précédents et tous les vices de son siècle. Il était brave à l'excès, mais il ne comprenait rien à la guerre, et jetait à Pavie ses troupes devant son artillerie, qu'il méprisait en véritable chevalier qu'il était. Il violait honteusement le traité qu'il avait signé à Madrid, et laissait Charles-Quint traverser la France pour châtier les Gantois révoltés. Il s'alliait aux musulmans; les lis et le croissant se mêlaient sur la flotte qui bombarda Nice, au grand scandale de l'Europe indignée, et il faisait brûler à Paris des protestants pour crime d'hérésie. Il aimait et protégeait les lettres, et il ordonna la suppression de toutes les imprimeries. A coup sûr, pour l'historien comme pour le poète, c'était là un caractère difficile à saisir; c'était, en outre, une intéressante époque à peindre que cette époque de la Renaissance, mélange singulier de barbarie et de civilisation, de grandeur et de bassesse, de lumière et d'ignorance, de vertus et de vices, de fanatisme et d'incrédulité, qui vit réunis Marot et Calvin, Érasme et Marguerite de Navarre, le connétable de Bourbon et Bayard, Charles-Quint et François Ier.

Mais M. V. Hugo n'a aperçu ce siècle que sous un seul jour, le plus odieux de tous et à coup sûr le plus exagéré.

Triboulet, s'adressant aux seigneurs de la cour: leur dit:

« Vous lui (*le roi*) vendriez tous, si ce n'est déjà fait,
« Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,
« Toi ta femme, Brion! toi ta sœur! toi ta mère! »

Et, en effet, François Ier n'est plus qu'un débauché qui enlève les filles qu'il ne peut séduire et hante les maisons de prostitution. Du roi-chevalier, le vainqueur de Marignan, *cette si fière et si cruelle bataille que depuis deux mille ans en çà n'en a point été vu pareille*, comme il l'écrivait à sa mère ; du roi-poète, l'ami et l'émule de Marot ; du rival de Charles-Quint, du protecteur de Benvenuto Cellini et de Léonard de Vinci, M. V. Hugo ne dit pas un mot.

Voilà, en vérité, un roi, une cour et un siècle bien jugés ! voilà pour le peuple un grand et salutaire enseignement ! et le théâtre, il faut en convenir, a bien expliqué l'histoire en l'encadrant dans une maison de prostitution, entre une fille violée, poignardée et enfermée dans un sac, et une fille de joie !

LUCRÈCE BORGIA (2 *février* 1833).

Après *le Roi s'amuse* parut *Lucrèce Borgia*.

« L'idée qui a produit *le Roi s'amuse*, dit M. V. Hugo, « et l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au « même moment sur le même point du cœur. Ainsi, « la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà « *le Roi s'amuse;* la maternité purifiant la difformité « morale, voilà *Lucrèce Borgia*. Dans la pensée de « l'auteur, si le mot *bilogie* n'était pas un mot bar- « bare, ces deux pièces ne feraient qu'une bilogie *sui* « *generis*, qui pourrait avoir pour titre : *le Père et la* « *Mère*. »

Et, en effet, M. V. Hugo a tenu parole : de même qu'il avait cherché à relever Triboulet, il a cherché à relever Lucrèce Borgia, la figure la plus hideuse que nous aient transmise les traditions populaires du

moyen âge, la personnification de cette race des Borgia et de cette époque de crimes, d'assassinats et d'empoisonnements, qui déshonore la fin du quinzième siècle et l'histoire de la chrétienté. Remuer la fange, prendre un monstre et le réhabiliter, mettre en scène une femme qui s'appelle Lucrèce Borgia et concentrer sur elle tout l'intérêt, c'était, certes, une conception hardie, si hardie que, malgré l'éducation que nous ont faite nos littérateurs modernes, nous ne pouvons encore aujourd'hui concevoir qu'un auteur ait pu le tenter.

Lucrèce Borgia a un fils, Gennaro, fruit de son amour incestueux pour son frère César Borgia. Elle le retrouve à Venise, dans un bal, au milieu de ses amis; mais elle n'ose se découvrir à lui, craignant d'être repoussée et méprisée. Et en effet, reconnue malgré son masque, elle est devant lui publiquement insultée par ces jeunes gens, qui viennent tour à tour lui reprocher tous ses crimes, et elle tombe évanouie aux pieds de Gennaro, qui la repousse avec indignation.

Peu après ce jeune homme vient à Ferrare, et, raillé par ses amis, qui le plaisantent sur l'amour qu'aurait pour lui Lucrèce, il fait avec son poignard sauter la première lettre du nom de Borgia, écrit au-dessous des armoiries qui décorent le palais ducal. Lucrèce, ignorant d'où lui vient une telle insulte, demande vengeance à son mari, le duc d'Este, et lui fait donner sa parole que le coupable sera puni de mort. En ce moment entre Gennaro, conduit par deux pertuisan-

niers. Lucrèce demande alors à don Alphonse un entretien particulier, et le supplie de lui accorder la grâce du coupable. Mais le duc est inflexible; ni prières ni menaces ne le touchent: « Ce capitaine est « votre amant, Madame; il doit donc périr. » Et, par un raffinement de cruauté, il lui laisse le choix du genre de mort, elle l'empoisonnera, ou il le fera tuer sous ses yeux à coups d'épée. C'est là une des situations les plus terribles du drame moderne. D'un mot Lucrèce peut sauver Gennaro : pourquoi ne le dit-elle pas? Pourquoi n'éteint-elle pas la jalousie et la haine de son mari en lui avouant que ce jeune homme est son fils? Ah! certes, une mère n'eût pas marchandé entre l'aveu d'une faute et la vie de son enfant, et Lucrèce moins que toute autre, si elle avait pu être mère; car elle n'avait pas à perdre l'estime de son mari, qui lui répond brutalement : « Je hais votre « abominable famille de Borgia, et vous toute la pre- « mière... Je sais toutes vos allures... Je sais qui « vous êtes... » Et pourtant Lucrèce ne prononce pas le mot qui doit sauver Gennaro, et elle accepte de lui verser elle-même, en présence du duc, ce terrible poison des Borgia qui tue presque comme la foudre. C'est horrible. Jamais une mère n'eût fait cela. Car enfin, si Gennaro ne pouvait ou ne voulait pas prendre le contre-poison avec lequel elle espère le sauver! une mère y eût songé de suite; sa main se serait séchée plutôt que de verser le poison dans la coupe de son fils.

Cette épouvantable angoisse, Lucrèce elle-même ne tarde pas à l'éprouver. Gennaro, resté seul avec elle, refuse d'ajouter foi à ses paroles :

« Qui est-ce qui me dit que ce n'est pas cela qui « est du poison? Ne vous appelez-vous pas Lucrèce « Borgia? »

Et cette scène horrible se prolonge. Le duc peut rentrer d'un moment à l'autre, le poison peut faire effet; tout à l'heure il sera trop tard; et Lucrèce ne ombe pas à ses genoux, elle ne lui tend pas les bras, elle ne lui crie pas avec un cri déchirant, plein de larmes et de désespoir : Gennaro! Gennaro! je suis ta mère! Et vous croyez avoir peint le sentiment maternel, l'avoir idéalisé!... Ah! j'en appelle à toutes les mères!... Heureusement, de lassitude, Gennaro finit par prendre la fiole que lui offre Lucrèce, et il est sauvé.

Cependant cette femme, qui a été outragée à Venise, songe à se venger. Les compagnons de Gennaro, qui lui avaient reproché tous ses crimes, sont venus en ambassade à Ferrare; elle les fait inviter à souper au palais Negroni, et, au moment où l'ivresse commence, on entend les chants des morts; des moines entrent et se rangent autour de la salle en disant le *De profundis*, et Lucrèce paraît, pâle, vêtue de noir, froide et sinistre comme une apparition terrible, et elle leur dit lentement : « Vous êtes chez moi. C'est « bien moi, Messieurs. Je viens vous annoncer une « nouvelle, c'est que vous êtes tous empoisonnés, et

« qu'il n'y en a pas un de vous qui ait encore une « heure à vivre. » Et, se retournant, elle leur montre cinq cercueils, couverts chacun d'un drap noir, rangés devant la porte.

GENNARO, *qu'elle n'a pas vu jusqu'alors, faisant un pas.*

Il en faut un sixième, Madame !

LUCRÈCE.

Ciel ! Gennaro !... Que tout le monde sorte d'ici; qu'on nous laisse seuls.

Alors se passe entre cette femme et ce jeune homme, entre cette mère et ce fils, une de ces scènes épouvantables qui tiennent les spectateurs haletants de terreur, qui font en quelque sorte passer sur le corps ce frisson qu'on nomme *le froid de la mort*, mais qui n'appellent pas dans les yeux une seule douce larme de pitié. Gennaro a sur lui la fiole que lui a remise Lucrèce : qu'il boive, il est sauvé; mais, comme il n'y a pas assez de contre-poison pour sauver en même temps ses compagnons, il n'y portera pas ses lèvres; et, prenant un couteau sur la table, il annonce à Lucrèce qu'elle va mourir... Pour arrêter son bras parricide, que fa i Lucrèce? Lui révèle-t-elle enfin le secret de sa nais sance? Lui crie-t-elle qu'elle est sa mère?... Elle lu dit qu'elle est sa tante! Comme l'idée est heureuse et naturelle! Qu'importe à Gennaro? Sa tante! Est-ce

qu'il la connait autrement que par ses crimes, autrement que par la mort de ses amis, dont il entend les derniers gémissements? Lucrèce mourra donc. En vain elle se traîne à ses genoux, lui demandant grâce de la vie; Gennaro, qui entend ses frères d'armes lui crier : « Je me meurs, venge-moi! » Gennaro lève son couteau; Lucrèce se débat et lui retient le bras :

« — Grâce! grâce!
« — Non!
« — Pardon! Écoute-moi.
« — Non!
« — Au nom du ciel!
« — Non! (*Il la frappe.*)
« — Ah!... tu m'as tuée! Gennaro, je suis ta mère! »

Voilà tout le drame moderne. Un seul sentiment, la terreur. Point de douces larmes, point de pitié, rien qui repose l'âme. Vous êtes transporté dans un monde impossible, où l'on n'entend que des cris et des grincements de dents, où l'on ne voit que du sang et des cadavres. Pourquoi Lucrèce ne fait-elle pas d'un mot tomber le couteau des mains de Gennaro? pourquoi ne lui épargne-t-elle pas le plus grand de tous les crimes? Pour ne pas être méprisée par son fils? Mais lorsqu'elle meurt elle lui dit qu'elle est sa mère!

Elle aurait dû se taire, alors, pour épargner à Gennaro le plus affreux de tous les remords; elle aurait

dû le lui dire plus tôt, pour lui épargner le plus affreux de tous les crimes.

Et Gennaro, que fait-il de la fiole? la conserve-t-il? la brise-t-il? S'il la conserve, il est étrange qu'il n'en fasse pas usage pour sauver son frère d'armes, sinon pour lui-même; s'il la brise, il est plus étrange encore que Lucrèce, au lieu de parler d'elle et de le supplier de ne pas la tuer, n'éclate pas en sanglots et ne presse pas sur son sein ce fils qu'elle aime avec tant de passion et qui va mourir empoisonné par elle. Voilà le sentiment maternel dans toute sa vérité. Dans un pareil moment, toute mère se fût oubliée pour ne penser qu'à son fils. Aucune considération de pudeur, aucune crainte de mépris n'eût pu l'arrêter; ce secret qu'elle renfermait avec tant d'obstination au fond de son cœur lui serait échappé même malgré elle. A cette pensée horrible que son fils allait mourir, et mourir de sa main, elle eût, dans un sublime élan d'agonie morale, embrassé ce fruit de ses entrailles, et fût morte avec lui, sans regretter la vie, sans vouloir un moment lui survivre.

Lucrèce, du moment où Gennaro lui annonce qu'il va la tuer, Lucrèce ne songe plus au contraire qu'à elle, et, dans cette lutte entre la victime et le bourreau, nous ne voyons plus que l'instinct matériel, nous n'entendons plus l'âme; quant au cœur, il n'a jamais parlé. C'est la chair qui se révolte de mourir. La mère a disparu : a-t-elle jamais existé? Si Lucrèce avait été réellement mère, le jour où elle eût retrouvé Gennaro,

elle fût tombée à genoux, elle eût remercié Dieu, et, voyant ce jeune homme si pur, si vertueux, elle se fût efforcée par le repentir de s'élever jusqu'à lui; elle eût cherché à effacer tout son passé. Car c'est le propre de tout sentiment noble et pur, il ennoblit et purifie l'âme où il brûle. L'amour maternel surtout doit être pour un cœur flétri ce qu'est le soleil pour la nature : il doit le réchauffer, il doit en chasser les ténèbres, il doit y faire germer toutes les vertus. Une femme peut être coupable, *une mère* ne le sera jamais.

Lucrèce, au palais Negroni, en présence de ces jeunes seigneurs qui l'avaient si cruellement insultée, Lucrèce, au lieu de leur dire : Vous êtes tous empoisonnés, aurait dû leur dire : C'est moi, Lucrèce Borgia, que vous avez si lâchement outragée à Venise. Vous êtes chez moi; d'un mot, d'un geste, je puis faire tomber toutes vos têtes. Vous m'avez fait la plus mortelle offense qu'on puisse faire à une mère : vous m'avez insultée devant mon fils. Eh bien! je vous pardonne! Et, s'adressant à Gennaro, elle eût ajouté : A cause de toi, mon fils!...

Mais Lucrèce n'y a pas songé un instant. Aucune transformation morale ne s'est faite en elle depuis qu'elle aime Gennaro. Elle n'a pas même de pitié pour l'ami, pour le frère d'armes de son fils; il ne lui vient pas la pensée qu'elle va jeter Gennaro dans le désespoir, que peut-être un jour il découvrira que c'est elle qui l'a empoisonné, et qu'il l'en haïra davantage.

Et vous appelez cela l'amour maternel ! Mais c'est l'instinct de l'hyène qui se venge, de la lionne qui, la gueule ensanglantée, lèche ses lionceaux, et étend sur eux ses griffes, auxquelles pendent encore des lambeaux de chair ! C'est l'instinct, toujours l'instinct, jamais le sentiment ; et c'est ainsi que, sans s'en apercevoir, sans qu'on puisse s'en défendre, s'infiltre dans une société le matérialisme.

Et cependant tel est l'aveuglement de ce siècle, que M. V. Hugo a cru réellement avoir purifié Lucrèce Borgia, et qu'il a osé terminer la préface de son drame par ces paroles :

« A la chose la plus hideuse mêlez une idée reli-
« gieuse, elle deviendra sainte et pure. Attachez Dieu
« au gibet, vous avez la croix. »

Quel rapprochement ! quelles leçons et quels conseils pour le peuple ! Dieu, la croix et Lucrèce Borgia !...

MARIE TUDOR (6 *novembre* 1833).

Nous ne dirons que quelques mots de ce drame, qui a pour but, selon M. V. Hugo, de peindre « une reine « qui soit une femme, grande comme reine, vraie « comme femme. Il a posé largement sur la scène, « dans toute sa réalité horrible, ce formidable triangle « qui apparaît si souvent dans l'histoire : une reine, « un favori, un bourreau. »

C'est là un triste spectacle dont nous ne comprenons ni l'enseignement ni la moralité. Sans vouloir faire une étude spéciale de la reine Marie, la digne fille de Henri VIII, et qui, dès l'enfance, avait été habituée à voir rouler sous la hache du bourreau les têtes les plus nobles et souvent les plus vénérées, nous ne pouvons nous empêcher de penser que M. V. Hugo a singulièrement compris cette femme fanatique et cruelle, lorsque, faisant comparaître devant les principaux seigneurs de la cour son amant Fabiani, accusé d'aimer

une autre femme, elle lui dit en le frappant au visage de son gant : « Tu es un lâche ! tu trahis l'une et tu « renies l'autre ! Tu es un homme sans âme, un « homme sans cœur, un homme sans esprit ! Tu es... « Pardieu ! Messieurs, vous n'avez pas besoin de vous « éloigner. Cela m'est bien égal que vous entendiez ce « que je vais dire à cet homme ! Je ne baisse pas la « voix, il me semble. Fabiano ! Tu es un misérable, « un traître envers moi, un lâche envers elle, un « valet menteur, le plus vil et le dernier des hom- « mes !... »

Et c'est là ce que M. V. Hugo appelle dans sa préface civiliser le peuple, expliquer l'histoire et conseiller le cœur humain ! Une reine qui, devant sa cour, soufflette son amant ! Une femme qui rend tous ceux qui l'entourent témoins de sa honte et de sa jalousie ! Quels que soient les torts de Fabiani, une telle violence ne se peut concevoir. Jamais une grande reine n'eût consenti à avilir à ce point devant ses sujets la majesté royale ; jamais une femme n'eût ainsi osé révéler le secret de ses coupables amours. Parce qu'elle est reine, Marie Tudor n'est pas pour cela au-dessus des lois divines et humaines, bien au contraire. Ce n'est pas seulement la pudeur qui eût dû l'arrêter, c'est l'orgueil. Quand on veut dominer les hommes, il faut savoir cacher ses faiblesses et ses fautes ; il faut murer sa vie privée, jeter sur elle la pourpre royale et dire avec Henri VIII : *Honny soit qui mal y pense.* Peut-être tous les grands rois n'ont pas

agi ainsi, mais toutes les grandes reines ont dû le faire.

Cependant, ainsi que nous l'écrivions tout à l'heure, M. V. Hugo dit dans sa préface qu'il ne perd pas un seul instant de vue le cœur humain que le théâtre conseille. Où est le conseil ici? Cela veut-il dire que, pour être grande et vraie, une femme coupable doit savoir s'élever au-dessus de l'opinion publique, braver le jugement des hommes et manifester hautement ses faiblesses et ses fautes? C'est le seul enseignement que nous trouvions dans *Marie Tudor*, et nous le constatons sans le réfuter, car de pareilles théories n'ont pas besoin de commentaires.

ANGELO (28 *avril* 1835).

Comme poète, M. V. Hugo a un faible pour les courtisanes. Déjà dans *Marion de Lorme* nous l'avons vu prendre pour héroïne une de ces femmes folles de leur corps, comme on disait si énergiquement autrefois; dans *Angelo* il va plus loin encore.

« Mettre en présence, dit-il dans la préface de ce « drame, deux graves et douloureuses figures, la « femme dans la société, la femme hors la société; « c'est-à-dire, en deux types vivants, toutes les fem- « mes, toute la femme. Montrer ces deux femmes, qui « résument tout en elles, généreuses souvent, malheu- « reuses toujours. Défendre l'une contre le despo- « tisme, l'autre contre le mépris. Enseigner à quelles « épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes « se lave la souillure de l'autre. *Rendre la faute à qui* « *est la faute, c'est-à-dire à l'homme*, QUI EST FORT, « *et au fait social*, QUI EST ABSURDE. Telle est l'idée de « ce drame. »

Or, de ces deux femmes, l'une est mariée, l'autre est fille de joie ; toutes deux le poète les a faites malheureuses par la faute, dit-il, de l'homme et de la société. C'est donc tout à la fois la condamnation du mariage et la réhabilitation des femmes impures. C'est la première fois qu'une pareille théorie se produit avec aussi peu de pudeur. Quoi ! lorsque l'homme méprise une femme qui se vend au premier venu, lorsque la société la repousse de son sein, l'homme et la société sont absurdes ! Et vous ajoutez audacieusement :

« Le drame doit donner à la foule une philosophie,
« aux idées une formule, à la poésie des muscles, du
« sang et de la vie, à ceux qui pensent une explica-
« tion désintéressée, aux âmes altérées un breuvage,
« aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil,
« à tous une loi ! »

La loi, le conseil, c'est la réhabilitation de la fille de joie ; la formule que vous donnez aux idées, la philosophie que vous donnez au peuple, c'est la volupté, la religion du plaisir; et les muscles, le sang et la vie de la poésie, c'est la prostitution, c'est le vice sans remords, marchant la tête levée, et ayant plus de grandeur, plus de noblesse, plus d'attraction que la vertu ! Dans ce drame, Catarina, la grande dame et la femme mariée, est l'ombre au tableau. Comme elle est faible et lâche ! avec quelle angoisse affreuse elle parle de la mort ! comme elle se traîne aux pieds d'Angelo pour lui demander grâce de la vie ! Mais, en revanche, comme la Tisbé est noble lorsqu'elle se sacrifie pour

sa rivale ! comme elle est courageuse et héroïque lorsqu'elle excite Rodolfo, son amant, à la tuer ! comme elle est sainte et résignée lorsqu'elle lui dit d'une voix qui va s'éteignant :

« Je vais mourir, moi. Tu penseras quelquefois à
« moi, n'est-ce pas ? et tu diras : Eh bien ! après tout,
« c'était une bonne fille, cette pauvre Tisbé. Oh !
« cela me fera tressaillir dans mon tombeau ! Adieu !
« .... Madame, permettez-moi de lui dire encore une
« fois : Mon Rodolfo ! Adieu, mon Rodolfo ! Partez
« vite à présent. Je meurs. Vivez. Je te bénis ! »

En l'entendant parler ainsi, on oublie tout le passé de cette femme, on la plaint, on l'aime, on l'admire. Et pourtant cette femme qui meurt ne se repent pas ; elle n'a pas un regret du passé, pas une crainte de l'autre vie, pas une prière pour Dieu. C'est l'épicuréisme le plus matérialiste : vivre pour jouir et se tuer quand la vie s'assombrit et qu'une grande douleur vient faner les roses dont on se couronnait; vivre et mourir sans s'élever par la pensée vers Dieu, sans avoir d'autres mobiles que ses passions et d'autre but que le plaisir. Au reste, ce dénouement ne nous étonne pas : après avoir réduit les plus purs sentiments à n'être que des instincts, M. Victor Hugo devait finir par le matérialisme. La Tisbé est le corollaire de *Marion de Lorme*, du *Roi s'amuse* et de *Lucrèce Borgia*.

RUY BLAS (8 *novembre* 1838).

Dans ce drame, M. V. Hugo s'est, dit-il, surtout préoccupé du côté philosophique, et, avec cette prétention magistrale de notre littérature moderne, il a voulu de chaque personnage faire un grand type social. Don Salluste de Bazan sera la noblesse; « Ruy « Blas sera le peuple qui a l'avenir et qui n'a pas le « présent, le peuple orphelin, pauvre, intelligent et « fort, placé très-bas et aspirant très-haut, ayant sur « le dos les marques de la servitude et dans le cœur « les préméditations du génie. »

La scène se passe en Espagne au temps de Charles II, au moment où allait descendre au tombeau cette fière dynastie royale qui avait produit Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint et Philippe II, au moment où allait presque disparaître du monde politique l'Espagne elle-même, qui avait failli un instant gouverner l'Europe et le Nouveau-Monde et régner sur deux continents. Ruy Blas, valet de chambre de don Salluste de Bazan, présenté par celui-ci comme un de ses cou-

sins, s'élève promptement par son génie aux plus hautes charges de l'État, et se fait aimer de la reine, malheureuse femme dont la vie s'écoule solitaire dans le sombre palais de l'Escurial. Ruy Blas veut sauver sa patrie ; il surprend et chasse les ministres, qui se partagent avec un cynisme révoltant les dernières richesses de ce pauvre pays. Don Salluste l'en raille et le gourmande. « Ah ! s'écrie Ruy Blas,

« Sauvons ce peuple ! Osons être grands, et frappons !
« Otons l'ombre à l'intrigue et le masque aux fripons !

DON SALLUSTE (*nonchalamment*).

« Et d'abord ce n'est pas de bonne compagnie,
« Cela sent son pédant et son petit génie,
« Que de faire sur tout un bruit démesuré.
« Un méchant million, plus ou moins dévoré,
« Voilà-t-il pas de quoi pousser des cris sinistres !
« Mon cher, les grands seigneurs ne sont pas de vos cuistres ;
« Ils vivent largement. . . . .
« . . . . . . Ayez donc des caprices plus neufs.
« Les intérêts publics ? Songez d'abord aux vôtres.
« Le salut de l'Espagne est un mot creux. . . . . .
. . . .
« *Vertu ? foi ? probité ? C'est du clinquant déteint ;*
« C'était usé déjà du temps de Charles-Quint.
« Vous n'êtes pas un sot, faut-il qu'on vous guérisse
« Du pathos ? . . . . »

Don Salluste, qui parle ainsi, est, nous l'avons dit, la personnification de la noblesse, et vous voyez comme le poète s'est plu à l'avilir. Il en a fait un misérable, égoïste, fourbe, cruel et ambitieux, se vengeant lâchement d'une femme qui est sa reine et que Ruy Blas aime, tandis que celui-ci, au contraire, pousse jusqu'à l'héroïsme l'amour, le dévouement, le patriotisme, et nous laisse incertains de savoir ce qu'il faut le plus admirer en lui, de son caractère ou de son génie.

Ce sont là les antithèses qu'aime M. V. Hugo, et nous n'en aurions point parlé si le poète ne s'était efforcé de faire de ces deux hommes la personnification, l'un de l'aristocratie, l'autre du peuple.

Si c'est un drame historique que l'auteur a voulu faire, il faut avouer qu'il a singulièrement compris et dépeint l'Espagne au temps de Charles II. Jamais ce peuple qu'il représente en Ruy Blas comme si grand, si noble, si éclairé, ne fut si misérable, si dégradé, si abruti. Charles II, vieillard impuissant à trente ans, s'enfermant seul au palais de l'Escurial pour chasser et prier, y faisant ouvrir les tombeaux de ses pères pour en baiser les os, et pour réjouissances publiques donnant à sa jeune femme, le jour de ses noces, le spectacle d'un *auto-da-fé* où vingt-deux personnes furent brûlées, Charles II, avec ses terreurs superstitieuses, ses momeries religieuses, son fanatisme cruel, son impuissance et sa vieillesse anticipée, résume en lui la nation espagnole à la fin du dix-septième siècle. De là à Ruy Blas il y a loin, il faut

en convenir. Au point de vue historique, le drame de M. V. Hugo est donc faux; il l'est plus encore, s'il est possible, au point de vue philosophique. Nous savons qu'il a été et qu'il est encore de mode de nos jours d'avilir toutes les classes supérieures de la société, de les représenter comme n'ayant que des vices ignobles et des instincts dégradants, et, en regard, de leur opposer le peuple, noble, grand, vertueux, héroïque et sublime. C'est le sujet de tous les drames et de la plupart des romans modernes; c'est un appel aux mauvaises passions et aux guerres civiles; c'est une protestation violente contre la société et la civilisation. Cet appel et cette protestation ont été entendus. Poètes et romanciers s'étaient donné la main pour hâter cette œuvre de destruction; ils y ont travaillé avec ardeur pendant vingt ans. La société les a applaudis, sans s'inquiéter, sans même se douter qu'ils pouvaient faire mal; elle se croyait assez forte pour ne voir dans ces diffamations et ces calomnies qu'un caprice de l'imagination produisant des scènes plus neuves et plus dramatiques. Et l'aveuglement est si grand, qu'aujourd'hui encore beaucoup s'obstinent à nier l'effet qu'ont dû produire de pareils drames chez un peuple facile à exalter. et qui a dû finir par croire à la réalité des tableaux qui passaient chaque jour sous ses yeux, aux applaudissements enthousiastes des jeunes gens de nos écoles.

Encore un mot avant de terminer notre étude sur M. V. Hugo; car nous ne parlerons pas des *Burgraves*,

drame fantastique comme un conte d'Hoffmann et grandiose comme la plupart des légendes du moyen âge.

En parcourant les œuvres dramatiques de M. Hugo, on est frappé d'y reconnaître une idée constante qui semble les avoir toutes inspirées. Que ce soit Triboulet, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Marion de Lorme ou la Tisbé, à ces êtres que la société ou l'histoire ont justement flétris il donne ou croit donner un seul sentiment, une seule vertu, et par ce sentiment, par cette vertu, il les relève, les purifie, les ennoblit ; il concentre sur eux toute la pitié, tout l'intérêt des spectateurs, si bien qu'on plaint, qu'on admire ce vil pourvoyeur des plaisirs d'un roi, cette femme adultère et incestueuse, cette reine sanguinaire, cette courtisane impudique. Et cependant aucun d'eux ne lutte contre ses mauvaises passions, aucun d'eux ne songe à se repentir. On dirait qu'ils n'ont même plus la conscience de ce qu'ils font. Dans leur âme pervertie ne s'éveille aucun instinct de vertu. Le sentiment que leur a donné le poète brûle solitaire au fond de leur âme, sans les éclairer ni les purifier, et suffit cependant, selon les propres termes de M. Hugo, pour les défendre contre le mépris et pour les laver de toutes leurs souillures.

En vérité, c'est là une singulière morale, et qui doit bien convenir aux coupables. Que parlez-vous, ô chrétiens, de remords, de repentir, de prières, d'efforts incessants pour lutter contre l'esprit du mal! Que

parlez-vous, ô moralistes de tous les âges et de toutes les religions, de devoirs à remplir, de vertus à pratiquer! Est-il donc si difficile de se concilier l'estime des hommes et le pardon de Dieu? Un seul bon sentiment, moins qu'un sentiment, un instinct lave toutes les souillures et toutes les taches, efface tous les vices et tous les crimes; et quel est l'être assez dégradé qui ne puisse appeler du jugement qui le condamne, du mépris qui le frappe, du châtiment qui l'attend?

« Autrefois, dit avec raison M. Saint-Marc Girar-
« din, la leçon qui sortait des tragédies, c'était
« l'idée qu'il ne fallait qu'une mauvaise passion pour
« perdre une âme. La leçon morale qui sort de nos
« drames modernes, c'est qu'il ne faut qu'une seule
« bonne qualité pour excuser beaucoup de vices,
« leçon indulgente et qui met le cœur de l'homme fort
« à l'aise. »

II

M. ALEXANDRE DUMAS.

De tous les hommes de lettres de notre époque, M. Alexandre Dumas est certainement le plus fécond, le plus varié, j'allais presque dire le plus populaire. Histoire, drames, tragédies, comédies, romans, chroniques, M. Dumas a fait de tout. Ce sera un des étonnements des générations futures que ces créations si diverses, qui depuis vingt années se succèdent sans relâche, et auxquelles on ne peut refuser une grande imagination, de l'esprit, de la variété et de l'intérêt. Nous n'avons certes pas la prétention ni la volonté d'analyser toutes les œuvres de M. Dumas; nous n'écrivons pas une revue critique, nous nous efforçons seulement de constater les tendances morales et sociales de la littérature moderne.

Dans ce nombre prodigieux de livres qui ont été publiés de nos jours, où tout homme, au sortir du collége, se croit poète ou romancier, où l'on écrit à tant la ligne, sans se préoccuper des préceptes de Boileau, sans méditer ce que l'on veut faire, sans revoir ni corriger ce que l'on a fait, il nous faut choisir, prendre les œuvres les plus marquantes, celles qui ont dû exercer sur les masses la plus grande influence, et qui, par la popularité dont elles ont joui, par le renom de leurs auteurs, peuvent nous donner les preuves les plus incontestables, les plus irréfutables.

Nous avons tant vécu depuis quelques années, que nous nous souvenons à peine de l'enthousiasme qu'excitaient les premiers drames de M. Dumas. La salle de la Porte-Saint-Martin était toujours comble; de grands acteurs y créaient chaque jour avec un nouveau succès de nouveaux rôles. C'était Bocage, c'était Mlle Georges, c'était Mme Dorval. Ils avaient l'intelligence de cette littérature passionnée, violente, pleine de cris et de larmes, et hors nature, qu'on appelait alors la littérature romantique. Ils la rendaient comme ils la comprenaient, comme elle devait être comprise. Ni douleur ni pitié, mais un saisissement profond, une horreur réelle, une émotion poignante, voilà ce qui faisait l'attrait de ces soirées. On courait à ces drames, et on y trouvait le même genre d'intérêt qu'on a trouvé depuis dans ces terribles spectacles où un homme s'exposait seul au milieu des bêtes féroces, et jouait chaque

soir sa vie sous les yeux de deux mille spectateurs haletants de terreur.

Eh bien ! M. Dumas était l'auteur chéri de ce public avide d'émotions violentes. S'il ne se posait pas en chef d'école comme M. Hugo, s'il n'appelait pas à lui, pour le soutenir dans cette arène littéraire, tous les séides de la poétique nouvelle, il captivait bien plus sûrement ses auditeurs par la fougue et l'emportement de ses drames. Nous ne parlerons pas de *la Tour de Nesle*; nous ne rappellerons pas cette reine de France se prostituant chaque nuit à des seigneurs qu'elle faisait ensuite égorger ou jeter, liés dans des sacs, à la Seine; nous ne montrerons pas cette mère incestueuse se livrant à son fils qu'elle ne connaissait pas, puis le faisant assassiner, et apprenant trop tard le double et horrible crime qu'elle venait de commettre. C'était un fait monstrueux et prétendu historique, quoique rien dans les chroniques de France ne puisse en prouver l'exactitude. Mais cette prostitution éhontée, cet inceste épouvantable, cet assassinat d'un fils par sa mère, tout cela était si révoltant, si hors nature, que par l'excès même du mal l'influence devait en être nulle, comme ces poisons qui, pris à des doses trop fortes, n'ont plus d'effet.

Nous laisserons également de côté tous les autres drames empruntés à l'histoire, *Catherine Howard*, *Charles VII*, *l'Alchimiste*, *etc.*, et les pièces à tableaux, panoramas bizarres où les auteurs ne remplissent plus qu'un rôle secondaire, dont le Théâtre-

Historique a depuis quelques années le monopole. Pour ne se concentrer que sur quelques drames dans lesquels l'auteur a cherché à développcr une passion ou un caractère, notre étude n'en sera pas moins complète, nous l'espérons du moins.

ANTONY.

Quand on relit froidement, loin du prestige de la scène, et en essayant de ne plus se souvenir de Bocage et de Mme Dorval, quand on relit *Antony*, on se demande dans quel instant d'exaltation et de vertige l'auteur a pu écrire de pareilles pages.

Parmi les nègres et les mulâtres d'Haïti existe une religion, le Vaudoux. Les initiés sont souvent saisis d'une exaltation qui va jusqu'au vertige. Rires, sanglots, hurlements, défaillance, convulsions, ils passent avec une rapidité inouïe d'une sensation à une autre, et cela avec une telle violence, que souvent ils finissent par tomber morts à la fin de l'initiation.

Eh bien! *Antony* nous fait l'effet d'une espèce de Vaudoux littéraire, si nous pouvons nous exprimer ainsi. *Antony* n'est pas la peinture d'un sentiment, pas même celle d'une passion; c'est la peinture d'un appétit

bestial. L'amour n'y existe pas, mais bien plutôt une sorte d'entraînement d'un sexe vers l'autre, une fureur voluptueuse qui passe, comme le Vaudoux, par les sanglots, les hurlements, la défaillance, le désespoir, pour arriver au meurtre et au suicide.

Mais tout cela est écrit avec un art très-grand, une entente très-habile de la scène; tout est gradué admirablement, se lie, s'enchaîne avec une telle rapidité, que le vertige vous prend en le voyant, et qu'on s'explique encore, même après vingt ans, cette sensation de terreur qui faisait frissonner tous les spectateurs et les tenait deux heures haletants et fascinés par ce drame étrange, qui restera dans les annales littéraires comme pour prouver jusqu'où peut aller une imagination en délire.

Nous ferons donc d'*Antony* une étude spéciale et d'autant plus complète que nous ne comptons pas parler de tous ces drames secondaires, oubliés aussitôt que joués sur nos théâtres et qui tous se rattachent à ce genre de littérature physiologique créé par M. Dumas.

Adèle d'Hervey a aimé autrefois Antony; le colonel d'Hervey s'est présenté pour obtenir la main de la jeune fille, qui, tout à coup abandonnée d'Antony, sans pouvoir s'en expliquer la cause, a consenti à épouser le colonel. Adèle est donc mariée depuis trois ans, et elle a une jeune fille, gage précieux qui devrait à la fois la rattacher par des liens plus étroits à son mari et à ses devoirs d'épouse et de mère. Antony revient

subitement et lui demande un entretien. Adèle, qui veut l'éviter, charge sa sœur de le recevoir et monte en voiture pour s'éloigner; mais les chevaux s'emportent, un homme se précipite pour les arrêter, et, au péril de sa vie, sauve Adèle. Cet homme, c'est Antony, Antony qu'on ramène blessé, évanoui, et qu'Adèle est obligée, par reconnaissance et par humanité, de recevoir chez elle. Antony revient à lui, et à l'instant même sa passion éclate : « Oh! dit-il à Adèle, appelle-moi « Antony, et j'oublierai tout.... Oh! je suis heureux, « moi aussi... Pourquoi pas? Douter, voilà le malheur; « mais lorsqu'on n'a plus rien à craindre ou à espérer, « que le jugement est prononcé ici-bas comme celui « d'un damné... le cœur cesse de saigner.... Si je me « plaignais, si, trahi dans mes espérances les plus « divines, blasphémant Dieu, l'âme déchirée et le « cœur saignant, j'allais me rouler au milieu de la « foule en lui disant: O mes amis, pitié pour moi! « pitié!... je souffre bien! je suis bien malheureux! « elle dirait: C'est un fou, c'est un insensé!... » Et la foule aurait raison, car, lorsqu'un homme aime une femme et qu'il la retrouve mariée, ce n'est pas par des paroles aussi exaltées qu'il lui peint ce qu'il éprouve; une douleur profonde et réelle n'a pas cette violence de langage. L'amour, comme tous les sentiments, a une certaine grandeur, une certaine délicatesse qui en fait le charme et qui l'épure. Adèle le sent peut-être, car elle veut fuir Antony; celui-ci, pour rester, arrache l'appareil de sa blessure et

retombe évanoui. Voilà le premier acte, l'exposition : une femme à moitié fascinée, un homme qu'on apporte tout sanglant et évanoui, et qui, revenant à la vie, retrouve de suite tout l'emportement de sa passion et prononce des paroles qu'on croirait dictées par le délire. C'est ainsi que procède le drame ; nous en verrons tout à l'heure l'enseignement et la moralité.

Antony, guéri, doit quitter la maison du colonel d'Hervey. Adèle lui exprime sa reconnaissance et veut lui dire adieu pour toujours, lorsque survient la vicomtesse de Lancy. Elle interroge Antony sur ses projets : « Oh ! je n'en sais rien moi-même.... Dieu « me garde d'avoir une idée arrêtée !... J'aime trop, « quand cela est possible, charger le hasard du soin « de penser pour moi.... Il est probable que j'arri- « verai comme les autres, après un certain nombre « de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, « sans avoir deviné *si la vie est une plaisanterie bouf- « fonne ou une création sublime.* »

Ajoutons un détail : Antony a toujours sur lui un poignard, sans doute par mépris pour cette vie qui n'est peut-être qu'une plaisanterie bouffonne. Et Dieu ? et la vertu ? et les devoirs moraux ? et les devoirs sociaux ? Mais qu'importe à Antony ? « Pourquoi accepte- « rais-je les lois du monde, les exigences de la société ? « Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de « m'avoir épargné une peine ou rendu un service ; non, « grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice et ne « leur dois que haine.... » Savez-vous d'où vient

cette haine profonde d'Antony pour la société ? Oh ! elle date de loin ; elle date de sa naissance. Antony est un enfant abandonné, qui n'a jamais connu ses parents.

« Avoir eu l'imprudence de croire qu'avec une « âme qui sent, une tête qui pense, un cœur qui « bat, on avait tout ce qu'il fallait pour réclamer sa « place d'homme dans la société, son rang social dans « le monde !... On m'a dit : Malheur à toi qui n'as pas « de parents !... J'ai voulu forcer les préjugés à céder « devant l'éducation ; arts, langues, sciences, j'ai tout « étudié, tout appris.... Dons naturels ou sciences « acquises, tout s'effaça devant la tache de ma nais- « sance ; les carrières ouvertes aux hommes les plus « médiocres se fermèrent devant moi ; il fallait dire « mon nom, et je n'avais pas de nom !... »

Eh bien ! c'est là une calomnie contre la société. M. Dumas en avait sans doute besoin pour faire accepter ce caractère fatal d'Antony ; mais nous avouons avoir peine à comprendre comment les spectateurs ont pu laisser passer de telles paroles sans protester, nous ne dirons pas au nom du dix-neuvième siècle, mais au nom de l'humanité, de la société chrétienne. Non, la vie n'est pas fermée à un enfant naturel ; non, le travail et le mérite ne s'effacent pas, comme le dit M. Dumas, devant la tache de la naissance. Nous en trouverions bien des preuves dans les temps actuels ; mais si des raisons de convenances nous empêchent de les donner, nous rappellerons du moins que dans le

siècle dernier un homme, enfant illégitime et abandonné, devint l'ami d'un roi et obtint l'estime et l'affection de toute la cour de France; nous avons nommé d'Alembert.

Mais Antony a sur chaque fait, sur chaque sentiment, des idées étranges, fausses, paradoxales, qu'il se plait à émettre et à développer, pour l'enseignement sans doute du peuple. Il ne croit à rien, par exemple, si ce n'est à l'amour : « A l'amour, oui ; à l'amitié, « non. C'est un sentiment bâtard dont la nature n'a « pas besoin, une convention de la société que le « cœur a adoptée par égoïsme. »

Antony croit donc seulement à l'amour, et il se trompe, car l'amour, grâce à Dieu, n'a rien de commun avec ce qu'il éprouve. Chez lui, ce n'est jamais l'amour, c'est la passion charnelle qui parle : « Adèle, « je vous aime, entendez-vous ? Si vous vouliez un « amour ordinaire, il fallait vous faire aimer par un « homme heureux !.... *Devoirs et vertu !.... vains « mots !.....* Un meurtre peut vous rendre veuve ; je « puis le prendre sur moi, ce meurtre ! Ah ! vous avez « cru que vous pourriez m'aimer, me le dire, et puis « tout briser avec quelques paroles dites par un prê- « tre !... Partez, fuyez, restez, vous êtes à moi ! « Adèle, à moi, entendez-vous ? Je vous veux, je « vous aime. Il y a un crime entre vous et moi, soit, « je le commettrai. Adèle ! Adèle ! je le jure par ce « Dieu que je blasphème, par ma mère que je ne « connais pas !... »

Et Adèle, émue, fascinée, entraînée par cette fureur vertigineuse, Adèle oublie devoirs et vertu ; elle s'écrie : « Antony, oui, je t'aimé!...» Mais heureusement Clara, sa sœur, survient. Adèle, au moment de succomber, mesure avec effroi le chemin qu'elle a parcouru et se décide à partir pour fuir cet homme qui exerce sur elle une influence aussi fatale. Elle est sauvée ! Croyez-vous ? Non, elle est perdue. Un homme qui l'aimerait d'amour et qui aurait encore quelques bons instincts aurait pitié de cette pauvre femme, de cette pauvre mère, qui part seule, qui abandonne son enfant pour aller se mettre sous la protection de son mari et rester pure ; mais avec Antony, avec le drame moderne, il n'en saurait être ainsi. Il faut qu'Adèle succombe, et succombe promptement, brutalement; il faut que la vertu soit abaissée, que le vice triomphe, qu'on s'émeuve pour lui seul de pitié et d'intérêt, et qu'on se rie de ces préjugés sociaux et religieux que nous avons la faiblesse d'appeler des devoirs.

Antony a pris la poste, il a devancé Adèle, il l'attend dans une auberge de village à deux heures de Strasbourg ; c'est là que le crime se commettra, il l'a résolu, il l'a médité, il l'a préparé. Sa proie ne peut lui échapper : « Mes pensées se heurtent, ma tête « brûle. Et quand je pense qu'il ne faudrait, pour « sortir de l'enfer de cette vie, que la résolution d'un « moment ; qu'à l'agitation de la frénésie peut « succéder en une seconde le repos du néant; que « rien ne peut, *même la puissance de Dieu*, empêcher

« que cela soit si je le veux. Pourquoi donc ne le
« voudrais-je pas ? Est-ce un mot qui m'arrête ?
« Suicide ! Certes, quand Dieu a fait des hommes une
« loterie au profit de la mort, et qu'il n'a donné à
« chacun d'eux que la force de supporter une certaine
« quantité de douleurs, il a dû penser que cet homme
« succomberait sous le fardeau, alors que le fardeau
« dépasserait ses forces. Et d'où vient que les malheu-
« reux ne pourraient pas rendre malheur pour mal-
« heur ? Cela ne serait pas juste, et Dieu est juste !... »

Quelque horrible que soit la situation, quelque précipités que soient les événements, Antony trouve cependant toujours place pour l'enseignement des nouvelles doctrines et des nouvelles vérités morales et religieuses que le drame moderne apporte au monde. Le drame n'est-il pas, selon l'expression de M. Hugo, une chaire ? et quelle chaire !...

Enfin Adèle arrive et se voit forcée de s'arrêter dans cette auberge, car Antony a eu soin de faire partir tous les chevaux de la poste. La malheureuse femme, accablée de sombres pressentiments, entre dans la chambre qui lui est préparée. L'hôtesse s'éloigne ; une vitre est brisée, la fenêtre ouverte ; un homme se précipite :

« Silence ! (*Prenant Adèle dans ses bras et lui mettant*
« *un mouchoir sur la bouche.*) C'est moi !... Antony ! »

Et la toile tombe, et le viol se commet, et le crime s'accomplit ; et c'est là ce que M. Alexandre Dumas appelle de l'amour !...

Mais voici qui est plus étrange encore. Cette femme qui a été outragée, qui a été bâillonnée, liée, violée, cette femme, au lieu de se prendre de mépris pour son amant, au lieu de le repousser loin d'elle comme un être ignoble n'ayant rien d'humain, cette femme revient avec lui à Paris, vit avec lui et se présente avec lui dans le monde. Et cette femme est mariée! et cette femme est mère de famille! Eh bien! un châtiment cruel va l'atteindre; il est vrai que pour M. Dumas ce châtiment, loin d'être la moralité du drame, ne sert qu'à développer de nouveaux blasphèmes contre la société. Dans un bal où assistent Antony et Adèle d'Hervey, une femme raconte, sans nommer les coupables, la scène de l'auberge, et dit à un jeune poète d'en faire l'objet d'un drame. Antony l'interrompt: « Oui, Madame a raison, Monsieur; et « puisqu'elle s'est chargée de vous tracer le fond du « sujet, je me chargerai, moi, de vous indiquer les « détails. Oui, je prendrais cette femme innocente et « pure entre toutes les femmes, *je montrerais son « cœur aimant et candide méconnu par cette société « fausse, au cœur usé et corrompu.* » Et Adèle d'Hervey, restée seule avec la vicomtesse de Lancy, ne fait que confirmer ce qu'a dit Antony sur sa pureté; et comme cependant la vicomtesse doute d'elle, et il nous semble qu'elle en a des motifs assez plausibles, Adèle s'écrie: « Oh! voilà qui est affreux, Marie, c'est que vous-« même vous pensiez déjà ceci de moi.... Oh! Marie, « vous savez si jusqu'à présent ma réputation était pure,

« si une voix dans le monde avait osé lui porter « atteinte ! »

Oui, mais maintenant cette réputation est justement flétrie. Oh ! sans doute, si après le viol vous aviez fui Antony, si vous lui aviez dit: Vous avez abusé de votre force contre une femme seule et sans défense ; vous êtes un lâche ! Vous n'avez respecté en moi ni l'amante, ni la femme, ni la mère de famille. Vous êtes venu la nuit, dans l'ombre, vous introduisant comme un voleur ; vous vous êtes jeté sur moi, vous m'avez bâillonnée et liée, pour assouvir votre passion brutale ; vous m'avez violée, moi qui me traînais à vos genoux, qui vous demandais, grâce, moi qui vous aimais ; mais vous avez été sans pitié pour mes larmes, pour mes prières, pour mon désespoir ; vous m'avez prise et déshonorée. Soyez maudit !... oh ! alors vous auriez le droit, Adèle, de parler de votre vertu, de votre pureté, et d'appeler du jugement de la société. Mais, le crime commis, vous avez tout oublié, vertu et devoirs. En vain vous vous efforcez de vous justifier à vos propres yeux en disant à Antony : « Il me reste Dieu et toi ; « que m'importe le monde ? Dieu et toi savez qu'une « femme ne pouvait résister à tant d'amour. Ces « femmes si vaines et si fières eussent succombé « comme moi, si mon Antony les eût aimées ! »

Quoi ! pas même un remords ! Si une plainte s'échappe de la bouche de cette femme, c'est contre la société ! *Et Dieu doit lui pardonner, parce que toute femme eût fait ce qu'elle a fait !...*

Cependant Antony apprend que le colonel d'Hervey est de retour, et que dans quelques instants il sera près de sa femme :

ANTONY.

Fuyons, ton mari revient...

ADÈLE.

Non, je ne puis abandonner mon enfant...

ANTONY.

Eh bien ! qu'elle vienne avec nous !...

ADÈLE.

Oh ! non ! Je lui enlèverais l'enfant de son cœur, je déshériterais ses vieux jours des caresses de sa fille... et, en échange de son amour, je lui rendrais honte, malheur et abandon !... Sais-tu, Antony, que c'est infâme !

Enfin voilà donc un sentiment vrai et pur, le premier, le seul peut-être de ce drame ; mais ce n'est qu'un éclair dans un ciel sans étoiles.

ANTONY.

Que faire ?

ADÈLE.

Il me tuera...

ANTONY.

Tu veux donc mourir ? Eh bien ! écoute, moi aussi je le veux.

ADÈLE.

Oh ! oui, cette mort avec toi... l'éternité dans tes bras... oh ! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi...

ANTONY.

Oh ! nous sommes donc maudits ?

ADÈLE.

Oui ! oui ! je dois mourir seule, va-t'en !...

ANTONY.

M'en aller ! Enfer !

Et pourquoi cette malédiction d'Antony ? Adèle ne peut-elle pas détourner les soupçons de son mari, revenir d'un moment d'égarement et par une vie de dévouement racheter un passé coupable ? Mais vous ne songez pas à *l'amour* d'Antony. Oh ! l'amour, tel que le comprend M. Dumas, qui ne s'est pas arrêté devant un viol, ne s'arrêtera pas devant un assassinat.

ANTONY.

Et s'il ne te tuait pas !... s'il te pardonnait !... Avoir commis pour te posséder rapt, violence et

adultère, et pour te conserver hésiter devant un nouveau crime! Perdre mon âme pour si peu ! Satan en rirait ! Tu es folle ! Non ! non ! tu es à moi comme l'homme est au malheur ! (*La prenant dans ses bras.*) Il faut que tu vives pour moi... Je t'emporte ; malheur à qui m'arrête !

ADÈLE.

Oh ! oh !

ANTONY.

Cris et pleurs, qu'importe !...

ADÈLE.

Ma fille ! ma fille !

ANTONY.

C'est une enfant, demain elle rira.

Oh ! tout cela est affreux ; ce n'est plus le monde humain, c'est je ne sais quel monde hideux qu'une imagination en délire a seule pu concevoir. Et c'est là ce que les poètes modernes ont appelé la peinture réelle de la nature! c'est là ce qu'ils donnent tous les jours au peuple comme un enseignement !...

Achèverons-nous ? Dirons-nous que le colonel revient et rend la fuite impossible, et qu'Antony tue alors sa maîtresse et dit au colonel qui enfonce la

porte : « Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » C'est horrible sans doute, mais l'horreur de cette action ne frappe plus, perdue qu'elle est au milieu de cet amas de crimes et de paradoxes, de divagations sociales et de blasphèmes religieux qui remplissent ce drame.

Nous avons oublié un détail, un dernier trait contre la société : à côté de *l'amour vrai*, selon le poète d'Antony et d'Adèle, l'amour léger et inconstant de la vicomtesse de Lancy, femme du monde qui change deux ou trois fois d'amant par an, et que le monde accueille et applaudit, tandis qu'il repousse Adèle d'Hervey. Mais d'abord la vicomtesse est veuve et n'a pas d'enfant, Adèle a un mari et une jeune fille ; la différence est immense, et, quoique dans les deux cas il y ait faute, la faute est bien autrement grave pour la mère de famille que pour la veuve.

Ajoutons que si la société n'est pas aussi sévère qu'elle devrait l'être, elle ne pousse pas cependant la complaisance jusqu'au point où le dit M. Dumas, et qu'elle exige du moins que devant elle on mette un masque, qu'on ait ce qu'on a appelé le respect humain. Oh ! nous savons bien que nos socialistes modernes ont aussi honni le respect humain, qu'ils l'ont appelé mensonge, fausseté, tartuferie ; mais le respect humain n'en est pas moins une dernière pudeur, nous allions presque dire une dernière vertu. La société est inflexible pour ceux qui s'en dépouillent, car la société trouve avec raison qu'il y a quelque chose de plus coupable

encore que de commettre la faute ou le crime, c'est d'en affecter le cynisme, c'est de le prêcher, c'est de se mettre en lutte ouverte et déclarée avec toutes les institutions sociales et religieuses, et c'est surtout à cause de cela qu'*Antony* est un ouvrage si dangereux et si condamnable.

TERESA.

Si nous voulions donner une idée de cette littérature mélodramatique qui a envahi nos théâtres, remplaçant les douces émotions de pitié et de douleur par de poignantes émotions de terreur, nous ne pourrions mieux le faire qu'en analysant le drame de *Teresa*. M. Dumas, nous l'avons déjà dit à propos d'*Antony*, semble ne s'être étudié qu'à peindre l'instinct animal qui rapproche violemment les deux sexes, et qu'ennoblit le pur et sublime sentiment de l'amour ; seulement, cet instinct, M. Dumas l'a dépouillé de ce qui l'épurait. L'amour, pour lui, n'existe pas ; la passion reste seule, et quelle passion ! Ne demandez pas à M. Dumas un sens moral, une idée philosophique : M. Dumas ne veut qu'une chose, émouvoir, émouvoir par l'accumulation de péripéties terribles, épouvantables, hors nature. Que de ces drames il ne puisse rester pour l'homme aucun enseignement, que le vice et le crime

y règnent seuls, sans qu'on aperçoive jamais une lueur pure ou céleste, une idée sociale ou religieuse qui rachète l'immoralité des détails, qu'importe à l'auteur? Son but est atteint si les spectateurs ont été tenus pendant tout le drame haletants et comme fascinés par les horribles tableaux qui se déroulaient successivement devant leurs yeux. Pour M. Dumas, le théâtre est comme une salle d'anatomie où l'on dissèque un cadavre, où l'on met au jour la plaie intérieure, les maladies qui ont déterminé la mort; seulement, ces maladies sont des phénomènes, des faits monstrueux, qui, grâce à Dieu, ne se trouvent guère que dans l'imagination dévergondée des poètes de notre époque.

Le sujet de *Teresa* est simple. Arthur de Savigny a aimé autrefois une Napolitaine, Teresa. Rappelé à Paris, il s'éprend d'amour pour Amélie Delaunay, et lui déclare que « près d'elle le souvenir d'un autre amour « s'est effacé peu à peu, et a fini par ne se présenter à « son esprit que comme un songe. »

Arthur attend avec impatience le retour du père d'Amélie pour lui demander la main de la jeune fille.

Le baron Delaunay revient enfin, mais il ne revient pas seul; il a épousé à Naples une jeune femme, précisément celle qu'avait aimée Arthur. Il n'y a qu'au théâtre que de pareils hasards se présentent.

A la vue de Teresa, Arthur sent se réveiller tout à coup sa passion, comme si l'amour vrai, ce sentiment infini et radieux que tous les poètes ont chanté, que toutes les jeunes âmes bien douées ont éprouvé, s'étei-

gnait et se rallumait ainsi subitement ; comme si l'absence pouvait faire oublier et la présence faire renaître instantanément ce sentiment, qui ne se rallume jamais lorsqu'il est éteint. Teresa, qui veut lutter contre cette passion, prie Arthur de s'éloigner, et lui, qui tout à l'heure ne se souvenait plus d'elle, s'écrie : « Partir !
« Vous avoir revue et vous quitter ! Vous avoir revue
« plus belle, me sentir plus aimant et partir !... » Et Arthur reste. Teresa l'oblige à épouser, comme il s'y était engagé, Amélie Delaunay. Cependant la passion qui tourmente Arthur ronge aussi le cœur de Teresa ; sa santé s'altère ; une tristesse profonde s'empare d'elle. Son mari lui offre de la ramener sous le ciel de Naples ; c'est le moyen pour elle d'échapper au danger, au crime, de fuir Arthur ; elle va accepter, mais Arthur, qui vient de se marier, qui vient de promettre à Dieu de faire le bonheur d'Amélie, Arthur oublie ses serments, et dit à sa belle-mère : « Oh ! restez ! Songez
« qu'il me faut votre présence, comme il me faut de
« l'air. Je m'y suis habitué, et maintenant c'est ma vie.
« Il me la faut, Teresa !... Vous ne voulez pas que je
« meure, n'est-ce pas ? que je meure en désespéré,
« blasphémant Dieu ?... Eh bien ! alors, restez ! »

Nous le répèterons encore, non, ce n'est pas là l'amour ; non, l'amour ne s'exprime pas ainsi. L'amour, quand il conduit à la faute, y conduit par des voies détournées, lentement, sentimentalement, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et par une gradation si insensible, qu'on est entraîné sans qu'on puisse à

temps reconnaître le danger. Mais la passion brutale va hardiment à son but, avec colère, avec emportement, avec fureur; elle dit avec Arthur :

ARTHUR.

Teresa, avec toi, l'enfer, la mort!... avec toi, entends-tu?... mais avec toi!...

TERESA.

Oh! pitié! grâce!...

ARTHUR.

Tu ne partiras pas, dis? Oh! non! non!...

Vaincue, Teresa se décide à rester, et son mari, le baron Delaunay, part seul. Vous devinez le reste.

Mais voici qu'Arthur se fatigue de cette passion et demande à être envoyé en ambassade. Le baron Delaunay revient, et, surpris de la pâleur et de la tristesse de sa fille, il apprend qu'Arthur ne l'aime plus et aime une autre femme. Laquelle? Amélie n'en sait rien, mais le père découvre des lettres qui lui révèlent la faute de Teresa. Alors, cédant à un moment d'emportement, il provoque Arthur sous un prétexte frivole, et, le traitant de lâche, veut le forcer à se battre avec lui. Au moment où le duel va avoir lieu, Amélie, qui ignore ce qui s'est passé, confie à son père l'espoir qu'elle a d'être bientôt mère, et le baron, ne voulant pas rendre orphelin l'enfant qui doit naître, fait ses excuses à Arthur, et le presse de partir.

Mais Arthur ne veut plus maintenant s'éloigner sans voir Teresa. « Qu'avez-vous donc encore à lui dire? lui « crie le baron. Il faut que vous soyez bien aveugle ou « bien insensé !... Je voulais que vous partissiez sans « explication entre nous deux, et vous en voulez une, « soit... A genoux, misérable! à genoux! » En vain Arthur demande grâce : « Rendez, dit le père et « l'époux justement offensé, rendez Amélie heureuse, « et à cette condition, à cette seule condition, je vous « pardonnerai peut-être... Mais jusque là... oh! vous « raillez !... » Arthur s'éloigne enfin ; il part avec Amélie, qui a traversé, sans en être souillée et sans les voir, tous ces crimes, et le baron reste seul avec Teresa. Que fera la malheureuse et coupable femme? se traînera-t-elle aux pieds de son époux pour lui demander pardon d'un moment d'égarement? rachètera-t-elle par son repentir et par une vie de dévouement la faute commise? Ce vieillard qu'elle a trompé, elle pourrait peut-être un jour, à force de soins et de tendresse, lui faire oublier le passé, lui rendre un peu de calme et de bonheur ; ce serait une expiation. Teresa n'y songe même pas. Elle ne veut pas essayer de cicatriser la plaie qu'elle a faite ; elle ne se traîne pas à genoux, brisée par le remords, implorant sa grâce, et suppliant ce vieillard qu'elle a trompé, ce vieillard qu'elle a pour toujours privé de sa fille et de ses petits-enfants, ce vieillard qui n'a plus qu'elle au monde, si coupable qu'elle soit. Elle fera la solitude autour de lui après l'avoir faite dans son cœur ; elle le laissera seul avec

le malheur et le désespoir pour compagnons de ses vieux jours. Elle ne lui dira qu'un mot : « J'ai besoin « de votre bénédiction, car je meurs ! » Car la malheureuse s'est empoisonnée.

Etrange expiation que le suicide ! Cette femme meurt comme on meurt sur le théâtre, sans un remords, sans une prière à Dieu, sans une crainte ni une pensée pour cette autre vie qui va s'ouvrir devant elle.

Et en même temps qu'elle, meurt également un certain Paolo, qui se poignarde pour ne pas lui survivre, et dont nous n'avons pas parlé plus tôt parce qu'il ne prend aucune part au développement du drame, et que sa mort, inutile comme sa vie, ne peut émouvoir personne, et ne sert qu'à prouver une fois de plus l'incroyable mépris que les auteurs modernes affectent dans leurs œuvres pour la vie.

Quant au résultat de ce mépris, hélas ! il faut le demander à la statistique et à la morgue, comme on pourrait demander à la maternité quelle influence des drames comme *Teresa* et *Antony* ont dû exercer sur les mœurs.

III

M. ALFRED DE VIGNY.

CHATTERTON.

Un écrivain a essayé de réagir contre ce sensualisme qui mettait en jeu les appétits grossiers de l'homme et glorifiait ses instincts brutaux. Poète élégiaque et spiritualiste, M. de Vigny n'a pas eu recours à ces moyens violents, à ces passions effrénées, à ces antithèses forcées dont nous venons de voir l'emploi et les effets chez M. Alexandre Dumas et M. V. Hugo. *Chatterton* est un drame d'analyse dont l'action est presque absente. Le poète méconnu aime une charmante jeune femme, Ketty, épouse et mère, qui lutte courageuse-

ment contre cet amour qu'elle sait coupable. Point de tableaux, point de péripéties inattendues. Le développement triste et poétique d'une nature maladive et orgueilleuse, et les combats d'un cœur pur qui essaie de lutter contre une passion irrésistible, voilà le drame.

Eh bien ! ce drame, écrit avec un style remarquable, développé avec un rare talent d'observation, supérieur à presque tous les ouvrages modernes où le spectacle et l'action remplacent l'analyse et l'idée philosophique, ce drame si beau, si émouvant dans sa simplicité, n'est pas autre chose qu'une imprécation contre la société, qu'une page de plus en faveur du suicide.

Ce jeune homme plein de grandes pensées, de poésie et d'amour, dont l'âme s'ouvre à la vie, rayonnante et pure, candide et confiante, ce jeune homme, s'il ne se fût appelé Chatterton, se serait appelé Werther. C'est bien lui ; il est à peine changé. Seulement Charlotte n'est plus son premier amour ; il l'aime toujours sans doute, mais il aime avec plus de passion encore la poésie. Comme son génie est bouillant! Avec quelle puissance de création il réveillerait les siècles endormis et redirait les chants des Normands et des Saxons, la bataille d'Hastings et la conquête de l'Angleterre ! Comme il porte le front haut, tout radieux d'espérance et déjà impatient de sa gloire !

Ketty, douce et charmante femme, vous ne venez qu'après ce rêve brillant de gloire.... Oh! sentir en soi tout un monde de pensées, tout embrasser, tout vouloir, tout pouvoir, avoir des aspirations infinies,

et puis être aux prises avec l'indifférence et l'envie, ne trouver autour de soi ni un homme qui vous comprenne, ni un ami qui vous applaudisse et vous exalte; alors, s'en prendre à cette société froide et égoïste, et, trop faible ou trop orgueilleux pour essayer de lutter, tomber dans une sombre mélancolie, dans un désespoir profond, et finir par le suicide, voilà Werther, voilà Chatterton.

Fatale conception! Combien de jeunes gens ont ainsi, au sortir du collége, cru à leur puissance, à leur génie! Combien de jeunes gens se sont ainsi révoltés contre une société qui ne les avait pas de suite devinés et jugés comme ils voulaient l'être! Tristes rêveurs, inutiles aux autres, funestes à eux-mêmes, portant en eux une maladie terrible, la maladie de l'orgueil! Avec quelle avidité ils ont dû lire *Werther* et *Chatterton*, *Chatterton* surtout, ce poète incompris, cet homme de génie méconnu, à qui le lord-maire offrait un traitement de cent livres sterling et une place de premier valet de chambre! Comme ils ont dû partager toutes ses douleurs, toutes ses imprécations, toute sa haine contre la société! Comme ils se sont faits à l'idée du suicide! par quelle pente irrésistible n'y ont-ils pas été entraînés! et avec quel soin l'auteur s'est efforcé de rendre ce suicide, nous ne dirons pas seulement intéressant, mais fatal et obligatoire pour toute âme noble et fière!

Et Ketty, cette épouse et mère, si pure, si aimante, si dévouée à ses devoirs, si religieuse, elle aussi

arrive au suicide; elle qui a lutté avec persévérance, elle qui, résignée à son sort, aime son mari et oublie sa sévérité en embrassant ses enfants, elle qui prie Dieu chaque jour et chaque jour remplit noblement sa tâche sans se plaindre, tout entière à l'espoir d'une autre vie, elle aussi, pour se punir d'avoir, dans un moment d'entraînement et de pitié, laissé parler un instant son cœur et révélé à Chatterton l'amour qu'elle a en vain combattu, elle aussi se donne la mort en expiation de l'aveu involontaire que, dans un moment d'égarement, elle a fait au poète!

Ainsi et toujours le suicide, le seul refuge que le poète offre contre les misères de la vie et les douleurs de l'âme! Cette femme, cette Ketty, si sainte, si sublime, pourquoi meurt-elle? Pourquoi oublie-t-elle ses principes de vertu et ses préceptes religieux, si profondément gravés dans son cœur? La vertu, la religion sont donc impuissantes contre nos passions? Quel funeste enseignement! le suicide présenté comme le seul et unique moyen de rester pur devant Dieu!...

Ah! avons-nous besoin de protester contre de pareilles idées? avons-nous besoin d'en démontrer les fatales conséquences? Charlotte, lorsque Werther fut mort, sentit peut-être qu'il n'y avait plus pour elle, dans ce monde, ni joie ni bonheur; mais elle dut embrasser ses enfants, les presser sur son cœur, tomber avec eux aux pieds du Christ, pleurer et prier, et se relever résignée, épouse encore fidèle, mère

toujours dévouée. O Ketty! pourquoi ce suicide? Ange aux blonds cheveux, pourquoi cette mort? O poète! ô M. de Vigny! pourquoi avoir refait *Werther*, y avair mis tant de poésie, tant de douces larmes, tant de séduction, tant de talent? N'avez-vous pas songé à toutes ces pauvres femmes, encore jeunes, encore belles, à qui la vie souriait, et dont les journaux nous racontent chaque jour le suicide? N'avez-vous pas songé à ces deux jeunes poètes, Escousse et Lebras, dont Béranger disait :

> Pauvres enfants!. . . . .
> . . . .
> Dieu créateur, pardonne à leur démence :
> Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
> Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
> Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
> . . . .
> Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
> Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
> . . . .
> Et, vers le ciel se frayant un chemin,
> Ils sont partis en se donnant la main.

Combien sont partis comme eux, hélas! pauvres enfants qui avaient pris au sérieux ces calomnies contre la société et cette sanctification du suicide que nous retrouvons à chaque page dans toutes les œuvres de la littérature moderne!

IV

M. FÉLIX PYAT.

Dans la voie spiritualiste où il s'est engagé, M. Alfred de Vigny n'a point eu d'imitateurs, et cela se comprend. Pour intéresser au jeu simple et naturel d'une passion, au développement d'une idée ou d'un caractère, sans avoir recours à de poignantes péripéties, ni à ce luxe de terreur et de sanglots qui forme le fonds de tous les drames modernes, il fallait un puissant génie, et encore ne nous est-il pas démontré que le public ait pu longtemps comprendre et applaudir cette grande simplicité d'action que peuvent seules relever l'ampleur de l'idée et la beauté du style. Oh! le drame était devenu bien plus facile à faire. Il s'agissait bien vraiment, comme autrefois, d'un carac-

tère à étudier, du Misanthrope ou du Tartufe, du Cid ou de Mithridate, de Cinna ou d'Auguste! Il s'agissait bien d'une passion à peindre, de Chimène ou de Phèdre, de Pauline ou d'Hermione, du Joueur ou de l'Avare! Que parlons-nous de caractères ou de passions! Cherchez dans les maîtres, dans MM. V. Hugo et Dumas: se sont-ils abaissés par hasard à suivre la trace brillante de leurs devanciers? est-ce que pour eux la première condition du génie n'était pas l'originalité? est-ce que, sous le prétexte de nous donner du nouveau, il ne nous ont pas transportés dans un monde impossible, où les événements se pressent, s'accumulent, étranges, horribles, mêlés de paradoxes et de blasphèmes, de crimes et de douleurs inouïes? L'exemple donné a été suivi à l'envi. Les nommerons-nous ces dramaturges sans talent, joués chaque jour et chaque jour applaudis sur les théâtres du boulevard? Analyserons-nous leurs drames pleins d'assassinats, d'empoisonnements, de rapts, de viols, d'enfants volés ou substitués, de tous les crimes enfin les plus hideux qui puissent se traduire en cour d'assises? Dirons-nous l'idée qui se cache sous tous ces drames? Montrerons-nous le crime triomphant, la vertu abaissée, méprisée, chargée de chaînes et punie par la justice humaine égarée; le crime toujours commis par les hautes classes de la société, la vertu toujours pratiquée par les classes pauvres et non éclairées, comme si la richesse et l'éducation devaient nécessairement corrompre l'âme et avilir l'homme?

Toujours la même idée, toujours les mêmes moyens, les mêmes calomnies, les mêmes tableaux ! Au milieu de tous ces drames, le choix est vraiment difficile. Lequel analyser ? Ils se ressemblent tous, et, chose étrange ! depuis vingt ans qu'on les joue, ce peuple si léger, si spirituel, si inconstant, va tous les soirs s'asseoir sur les mêmes bancs, applaudir les mêmes divagations !

Un drame frappe cependant particulièrement nos regards, non pas qu'il soit supérieur à la plupart de ceux qui le suivirent ou le précédèrent, mais parce qu'il fut représenté au mois de mai 1847, au moment où deux ou trois crimes commis par des hommes haut placés par leur fortune et leur rang vinrent justifier et augmenter l'effet produit par ces attaques et ces haines violentes dirigées contre les classes supérieures de la société. — De mai 1847 à février 1848 il n'y a que huit mois d'intervalle.

Qui, ayant vu Frédérick Lemaître jouer *le Chiffonnier de Paris*, ne se le rappelle entrant sur la scène à moitié ivre, tout couvert de haillons, un sac sur le dos, un crochet à la main, pâle, défait, les vêtements crottés, souillés, déchirés, les cheveux sales et en désordre, les yeux hagards, effrayante figure de la misère et de l'ivrognerie ? Eh bien ! cet ivrogne, ce misérable chiffonnier, ce sera le héros du drame, l'homme pur et vertueux qui poursuivra dans les ténèbres, avec une habileté inouïe, une ténacité extrême, le crime qui se cache, qui le saisira, qui le dévoilera, tandis que la justice

s'égare, et qui se donnera la jouissance de traîner à ses pieds un banquier, autrefois chiffonnier aussi, puis assassin, aujourd'hui baron et riche à millions.

Or, savez-vous pourquoi Jean s'enivre ainsi? C'est pour échapper au désespoir, au suicide... « J'ai bu, « dit-il, et j'ai été sauvé. Quand j'ai bu, j'ai fini de la « misère. » Il développe cette théorie à un autre chiffonnier nommé Garousse, qui veut en finir avec la vie. Garousse se rend aux prières et aux raisons de son camarade; il a peur qu'on ne parle de lui dans les journaux et qu'on ne dise qu'il a été lâche. « Si je suis « traîné sur la claie des journaux, je ferai peur; « j'aime mieux cela que de faire pitié et honte. . Oui, « malheur, malheur... non plus à moi seulement, « mais aussi malheur aux autres! » Un homme vient à passer: c'est Didier, un garçon de caisse; il porte une sacoche pleine d'argent et un portefeuille. Garousse le frappe à la tête d'un coup de crochet et le tue. Jean, encore ivre, accourt; mais il est terrassé par le meurtrier, qui s'enfuit en disant: « Et maintenant j'ai de « quoi vivre, je vivrai. » C'est le prologue.

Au premier acte, dans une mansarde, nous trouvons Marie, pauvre ouvrière qui travaille jour et nuit pour gagner misérablement le peu qu'il lui faut pour vivre. Entrent ses compagnes, qui parviennent à l'entraîner au bal de l'Opéra. Puis, sans transition, — car le drame se compose de tableaux, ce qui rend très facile le travail de l'auteur, qui n'a plus besoin dès lors de se préoccuper du soin de rattacher ensemble les scènes

et d'établir entre elles une corrélation d'idées et une transition naturelle, — nous sommes au Café Anglais. Des jeunes gens s'apprêtent gaiement à souper avec leurs maîtresses, les compagnes de Marie. Ces jeunes gens appartiennent tous à l'aristocratie du talent, de la naissance et de la richesse; leur vie se passe à sabler le champagne, courtiser des grisettes et faire courir des chevaux. Marie, indignée de ce qu'elle voit et entend, se sauve; un jeune homme, Henri Berville, prend sa défense, provoque en duel le comte de Finlair et le tue.

Rentrée chez elle, la pauvre ouvrière pleure des larmes amères. « J'ai vu, dit-elle, j'ai vu l'abîme jus-
« qu'au fond... Oh! ces plaisirs sont des crimes, ces
« joies des repentirs, ces bonheurs des remords! Dieu
« merci, j'en suis sortie... Il n'y faut plus rentrer...
« Non, je ne veux pas y retomber, y rester comme
« tant d'autres... Oh! si j'allais encore céder une
« fois!... Là, le crime, le déshonneur... là, pau-
« vreté, désespoir!... Ni l'un ni l'autre... La mort?...
« Je mourrai honnête du moins... » Et alors la malheureuse enfant commence les funèbres préparatifs de sa mort, elle allume le réchaud, elle se couche sur le lit...

Pendant ce temps, Jean le chiffonnier renverse sa hotte et examine les chiffons qu'il a crochetés. C'est un misanthrope socialiste, ce Jean qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, au lieu d'avoir recours au suicide, a cherché dans le vin une distraction et un oubli à ses

chagrins et à sa misère. « L'amour, la gloire, la puis-
« sance, la richesse, à la hotte! à la hotte!... Toutes
« les épluchures, tout y vient, tout y tient, tout y
« tombe... Tout est chiffon, haillon, tesson, chaus-
« son, guenillon!... » Mais des vagissements se font
entendre. Marie, qui, déjà alourdie par la fumée,
sent la mort s'approcher, Marie s'éveille en sursaut,
écoute, ouvre la porte et y trouve déposé un petit
enfant abandonné. Alors elle ne veut plus mourir,
elle vivra pour ce pauvre enfant, elle passera ses
jours et ses nuits à travailler : « Oui, oui, je me tuerai
« de travail s'il le faut, et si je meurs à la peine,
« ô mon Dieu!... vous me le pardonnerez au moins
« ce suicide-là! »

Voilà le premier acte; arrêtons-nous un peu pour le
juger: *ab uno disce omnes*. Cet acte, c'est toute la littérature dramatique moderne : un suicide, un assassinat, un duel, une ouvrière pauvre et honnête, un misérable chiffonnier plein d'âme et de cœur, un enfant trouvé. Plus de ces phrases prétentieuses, de ces axiomes philosophiques, de ces thèses antisociales dont *Antony* fourmille et que les romans de Mme Sand ont développées avec une magie de style et une énergie bien autrement remarquables! L'attaque n'est plus directe; pour pénétrer au cœur de la place, pour creuser la mine qui doit détruire la plupart de ses maisons et de ses édifices, l'ennemi ne s'avance pas à visage découvert, avouant avec audace ses projets de destruction; c'est par des conduits souterrains qu'il rampe,

allant en zigzag, à droite, à gauche, comme nos mineurs ont l'usage de le faire, de manière qu'on ne puisse le voir ni deviner ses desseins, se couvrant de tout ce qu'il rencontre, s'arrêtant par instants pour reprendre haleine et assurer ses derrières ; ennemi d'autant plus redoutable qu'on est moins sur ses gardes, qu'on ne le voit pas venir, qu'on ne l'entend pas creuser sa mine, qu'on ne peut ni conjurer le danger, ni le combattre, ni l'éviter. Cet assassin qui a dépouillé le malheureux Didier après l'avoir tué, vous le retrouverez bientôt; ce sera le baron Hoffmann, un des personnages les plus haut placés dans l'opinion publique.

Ce chiffonnier, le héros du drame, qui sent sous ses haillons battre un cœur si noble et si fier, il souffre en silence, et il ne lui échappe ni une imprécation ni un blasphème contre la société, mais il s'enivre pour oublier...

Cette jeune Marie, si courageuse et si pure, elle ne se révolte pas non plus contre l'affreuse misère dans laquelle elle traîne ses tristes jours, mais elle allume un réchaud pour s'asphyxier.

Et, tandis que ces infortunés ploient ainsi sous leur désespoir, entendez-vous ces chants obscènes, ces bouchons qui sautent, ce vin qui pétille?... Ce sont les jeunes gens de l'aristocratie, ceux que l'on admire, que l'on envie, qui ont de l'or plein leurs mains, du bonheur à en avoir le *spleen*, et dont la vie se passe dans les écuries où piaffent leurs chevaux ou dans les bou-

doirs où se couchent leurs courtisanes. Vertu, vices, qu'êtes-vous donc? Vertu, tu es synonyme de misère et de malheur!... Vices, vous êtes synonyme de richesses, de bonheur et de gloire!... O société, tu es ainsi faite, que, pour vivre dans ton air empesté, il faut, si l'on est pauvre, se vendre, voler ou tuer; si l'on est riche, se livrer sans remords à toutes ses plus honteuses passions, à ses instincts les plus ignobles.

Si un auteur était venu dire cela, la censure ne l'eût pas permis, la conscience publique se serait révoltée; la calomnie eût été si évidente, que nul n'eût osé l'applaudir et y ajouter foi. Nos dramaturges modernes n'ont pas procédé ainsi. Bien au contraire, voyez comme cette jeune fille est douce et patiente, comme ce chiffonnier est simple et résigné. Non pas que vous ne sentiez gronder en lui une terrible tempête qui se déchaînera peut-être un jour; mais comme maintenant il courbe la tête, s'efface, se fait petit! comme il cache en lui sa haine et sa soif de vengeance! Devant ce spectacle d'émotions poignantes, la foule s'émeut; elle adopte cette ouvrière, elle aime ce chiffonnier, ces enfants du peuple, pauvres, misérables, sans éducation, sans lumières, mais nobles, purs, grands, héroïques, et elle hait, elle méprise cette aristocratie si vaine, si ignoble, si vicieuse, quand elle n'est pas si criminelle; elle attend avec impatience son châtiment. Comme elle le désire! comme elle y applaudira! comme elle sera pour elle sans pitié! comme elle la verra avec délices

conspuer, flétrir, frapper, traîner aux gémonies dans la personne du baron Hoffmann !

Alors un sentiment de satisfaction et de fierté anime tous ces ouvriers, qui dans le chiffonnier Jean croient se reconnaître. Ils sortent du théâtre le front plus haut, le regard plus fier, la démarche plus provocatrice ; car ils s'estiment d'autant plus qu'ils méprisent et haïssent davantage cette aristocratie, dont on leur a montré sous un verre grossissant tous les défauts, et qu'on a calomniée en lui prêtant tous les vices et tous les crimes.

Les trois actes qui suivent celui que nous venons d'analyser sont exclusivement consacrés à montrer tout ce que l'âme d'un homme riche peut cacher de crimes et de souillures.

Claire, la fille du baron Hoffmann, s'est laissée séduire par son amant, et a eu un enfant. Son père a fait enlever cet enfant par une sage-femme (Mme Potard) qui devait le faire mourir ; mais celle-ci a eu pitié du pauvre petit innocent, et l'a déposé à la porte de Marie. Le baron, apprenant cela, force la sage-femme à consommer son crime, et Marie est arrêtée comme accusée d'infanticide. Cependant Jean le chiffonnier a trouvé dix mille francs en billets de banque, et les rapporte à la sage-femme, qui les avait perdus en exécutant les ordres du baron. Il parvient, à force de ruses, à découvrir le secret de la naissance et de la mort de l'enfant, et à arracher à Mme Potard une lettre de Claire Hoffmann qui lui servira à prouver l'innocence de Marie.

Mais le baron le fait enivrer par ses domestiques, lui arrache cette lettre, et, trouvant sur lui le portefeuille de Didier, le garçon de caisse, il le fait arrêter comme son assassin.

Ainsi, deux innocents vont périr : Marie pour infanticide, Jean pour homicide. Mais Jean ne songe pas à lui. Mourir, que lui importe?... « Il ne s'agit pas de « moi, mais d'elle... Songez donc, il y a aujourd'hui « un jour, un siècle qu'elle est en prison, que je ne l'ai « vue, qu'on m'en empêche parce qu'elle n'est pas ma « fille, comme si les enfants du cœur ne valaient pas les « autres!... Si je ne la sauvais d'abord, elle, ma fille, « ma famille, ce ne serait pas la peine de vivre... Si « je ne la sauvais pas, n'ayez pas peur, je suis cou- « pable... J'ai tout fait, tout ce qu'on voudra... Je me « laisserai accuser, condamner, exécuter... Mais je me « guillotinerais moi-même si je ne la sauvais pas!... » Et il la sauve en effet, en arrachant de Mme Potard, devant un commissaire de police, une nouvelle preuve du crime commis, le linge qui enveloppait l'enfant, et sur lequel se trouve marquée la lettre *H* avec une couronne de baron.

Cependant Claire va se marier; elle épouse le meurtrier de son amant, du père de son enfant, ce Henri qui a tué en duel le comte de Finlair. Cette jeune fille s'est vite habituée à l'atmosphère empoisonnée qu'elle respire. Elle a sur la tête le voile nuptial, à la main le bouquet virginal; elle va marcher résolument à l'autel : « *Courage!* dit-elle, *ce secret est sous terre, nul ne le*

« *sait, nul ne le connaît, nul ne peut le savoir....*
« *Le crime est à une autre!....* Et, comme dit mon
« père, nous sommes sauvés!.... » Au même instant
se présente un commissaire de police qui l'arrête
et donne l'ordre de saisir le baron aussitôt qu'il rentrera.

Mais le drame ne serait pas complet, si Jean le chiffonnier, le misérable, l'homme du peuple couvert de haillons, sans éducation et sans lumières, ne se donnait enfin le plaisir de traîner à ses pieds, avili, criminel, odieux, ignoble, ce banquier, ce baron, ce membre de l'aristocratie financière, qui a des armoiries et une couronne, de l'argent à n'en savoir que faire, et qui n'est autre chose que l'assassin de Didier. « Oh! je
« vais te punir!... La mort, c'est trop doux pour toi!
« Baron de la hotte! toi, double gueux! je veux t'in-
« fliger une peine plus dure... la vie de misère que tu
« n'as pu supporter. Allons reprendre ce crochet, cette
« hotte que tu n'aurais jamais dû quitter, et va vivre
« là-dessous le reste de tes jours; je t'y condamne à
« perpétuité!... »

Et c'est ainsi que chaque soir, devant le peuple, on vient traîner aux gémonies les classes riches et éclairées. Le peuple écoute, s'émeut, applaudit; il regarde ses mains calleuses, ses haillons; il lève la tête, il voit aux loges des jeunes gens, des jeunes femmes, des hommes à cheveux blancs, riches, titrés. Alors, il songe, il compare; il se croit à lui toutes les vertus, à eux tous les crimes. Lui, c'est Jean le chiffonnier,

c'est Marie l'ouvrière ; eux, c'est le baron Hoffmann, c'est Claire, amante et mère dénaturée. Il se dit : Cette femme qui passe en m'éclaboussant dans sa voiture, que de crimes ne cache-t-elle pas au fond de son cœur ! Ces jeunes hommes qui sont venus applaudir au jeu de l'acteur et souvent au talent de l'auteur, combien de pauvres filles du peuple ont-ils séduites ? Qu'ont-ils fait pour se rendre dignes de leur position ? A quoi exercent-ils leur intelligence ? Quel emploi font-ils de leur fortune ? Ces hommes titrés et décorés, banquiers ou nobles, qui sait, pour s'enrichir, combien ils ont volé et dépouillé de malheureux ! O misère et dégradation de l'âme ! ô vices immondes, crimes odieux, société pervertie qui écrase de son insolence ces pauvres ouvriers si fiers, si honnêtes, si courageux, si vertueux, si résignés, si patients ! Et l'heure ne sonnera pas où chaque chose sera remise à sa place, où le crime sera puni et la vertu récompensée, où l'honnête homme sera considéré et non plus l'homme riche ! Oh ! il arrivera ce jour où Jean le chiffonnier pourra enfin saisir cette société criminelle comme il a saisi le baron Hoffmann, la jeter à ses pieds, lui cracher à la face toutes ses turpitudes, toutes ses infamies, et l'écraser sous son mépris et sa colère !

Voilà ce que le drame moderne apprend au peuple.

Ces calomnies, ces scènes atroces, ces tableaux hideux, voilà vingt ans que sans relâche on les joue sur les théâtres des boulevards, au centre des quartiers industriels de Paris. Il s'est trouvé des hommes de

talent comme M. Félix Pyat qui ont employé toute leur intelligence à les écrire ; il s'est trouvé de grands acteurs comme Frédérick Lemaître qui les ont joués avec une énergie tellement sauvage, qu'ils faisaient un instant croire à la réalité de ces monstrueuses conceptions. Vingt ans on a distillé ce poison au peuple ; vingt ans on lui a appris que lui seul était fort, était digne, était noble, était pur ; vingt ans on a excité son envie, son mépris, sa haine pour tout ce qui s'élevait au-dessus de lui par l'éducation ou les lumières, la naissance ou les richesses. Comme ces picadors qui courent devant le taureau en agitant un drap rouge pour enflammer sa colère et le rendre furieux, vingt ans on a fait passer devant le peuple ces tableaux tout remplis de sang et de crimes. Le taureau a mugi, ses yeux ont lancé des éclairs, ses pieds ont battu la terre que ses cornes creusaient avec rage. Une fois déjà, une fois il s'est élancé, il a couvert l'arène de cadavres, il a fallu pour le terrasser quatre jours d'efforts inouïs. Le terrasser? L'est-il? N'entendez-vous pas ses mugissements? La terre ne tremble-t-elle pas sous vos pieds? Demain, après-demain, ne recommencera-t-il pas, animé de toute la force que donnent le désespoir, la conviction de la justice de sa cause et de la dégradation morale de ses adversaires?

Auprès du drame ainsi conçu, que sont les journaux? que sont les pamphlets, les histoires, les traités d'économie et de réformes sociales?

Le drame ! c'est le tocsin qui sonne pour appeler aux armes et tous ceux qui souffrent et tous ceux qui envient. Il y a vingt ans qu'il sonne, vingt ans qu'il enflamme toutes les mauvaises passions et toutes les colères, vingt ans qu'il dit à chacun ce que, dernièrement un homme, du fond de sa prison, disait à tous : « Qui a du fer a du pain ! »

Et si le sang n'a pas coulé davantage, si la société n'est pas encore détruite, ô dramaturges modernes ! la faute n'en est certainement pas à vous. Vous avez bien fait pour cela tout ce qu'il fallait ; vous devez être satisfaits, et vous pouvez vous reposer dans votre œuvre : l'heure n'est pas éloignée peut-être où le tocsin sonnera le glas de mort de la société !

LIVRE CINQUIÈME.

ROMANS.

Nous avons cru devoir terminer notre travail par une étude critique des romans modernes. L'ordre que nous avons suivi depuis le principe a dû être facilement compris par ceux qui ont bien voulu nous lire. Nous avons classé et étudié chaque branche de littérature selon son degré d'influence sur les masses. Ainsi, nous avons commencé par le christianisme révolutionnaire, sorte de philosophie abstraite, perdue dans le vague d'un style nuageux, qui n'a pu être comprise que par des hommes instruits et sérieux, et, passant par la poésie, l'histoire et la comédie, nous sommes arrivé au drame, spectacle émouvant, parlant plus particulièrement au peuple, et lui parlant un langage facile à comprendre, le langage des passions. Nous avons dit

l'influence qu'y ajoutaient la magie de la scène, le jeu des acteurs, et ces moyens extérieurs si puissants qu'ils ont quelquefois fait tout le succès et toute la renommée de l'auteur. Il semblerait donc que nous aurions dû finir par le drame, comme ayant exercé sur nos mœurs et sur l'esprit public l'influence la plus grande, la plus irrésistible. Tel eût été en effet notre plan, si une révolution arrivée en 1836 dans le journalisme n'était venue tout à coup donner au roman une publicité immense en le mettant à la portée et dans la main de toutes les classes de la société, du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, de l'homme et de l'adolescent, de la femme et de la jeune fille, par la création du roman-feuilleton. Dire l'influence de cette littérature si nouvelle, si hardie, si singulière, si désordonnée, si palpitante d'intérêt et si immorale en même temps, serait impossible. Le poison fut offert à tous et à tout moment. Les journaux abaissèrent considérablement leur prix d'abonnement; quelques-uns d'entre eux, le *Constitutionnel* par exemple, se relevèrent subitement et gagnèrent vingt mille abonnés avec un seul roman. Avant d'être politique, le journal fut littéraire; il pesa plus par le feuilleton que par son *premier-Paris*. On s'inquiéta peu de savoir si des hommes d'état, si des chefs de parti le dirigeaient et y écrivaient, on ne s'occupa que du roman qui allait paraître. Du reste, le roman, il faut le reconnaître, prit part à toutes les discussions et à toutes les passions du jour; il se fit historique et

défigura l'histoire ; il se fit philosophique et prêcha l'épicuréisme et le matérialisme; il se fit politique et travestit toutes les grandes questions à l'ordre du jour ; il se fit moraliste et se railla de toutes les idées morales qui avaient jusqu'alors gouverné le monde. Sceptique en toutes choses, il aborda de préférence la peinture de nos vices et de nos mauvaises passions, et leur donna une sorte de prestige et de grandeur. Pour dominer l'opinion, il eut une habileté extrême : il s'efforça de mettre en relief l'individualisme ; il exagéra les forces de l'homme à ce point qu'il fit plier devant elles toutes les forces de la société. C'était prendre la génération moderne par son faible, la vanité. Aussi le succès fut-il complet, si complet qu'il dut dépasser les espérances les plus folles des auteurs et des journalistes. Le roman-feuilleton pénétra partout, il devint de mode, on ne parla plus que de lui. Il fallait, homme ou femme, jeune homme ou jeune fille, l'avoir lu, si l'on voulait ne pas s'exposer à passer pour n'avoir ni moyens ni instruction.

« Sous l'empire de l'enivrement littéraire, écrivait
« M. Reybaud, les romanciers comme les philosophes
« ont rêvé les palmes de l'apostolat. Certes, c'est là
« une prétention singulière de la part de ces esprits
« qui ont abusé de tout, même du talent, et qui ont
« fait du commerce des lettres l'industrie la plus
« vulgaire. Les romanciers de cet ordre devenir des
« moralistes, des réformateurs de société ! En vérité,

« la prétention est étrange; elle est digne de notre « temps. Avant de regarder autour d'elle, cette litté- « rature aurait mieux fait peut-être de s'interroger, « de sonder ses reins, pour employer une expression « biblique. Après avoir été sceptique, railleuse, « blasée en toutes choses, avide et peu scrupuleuse, « il ne lui manquait plus que de devenir hypocrite, « de prendre la morale en guise de manteau et la « réforme sociale comme un dernier expédient pour « battre monnaie ; ce serait un scandale de plus ajouté « à tant d'autres scandales. Moraliste, celui qui a « emprunté la langue de Rabelais pour infecter le « public de récits indécents et de contes cyniques! « Moraliste, celui qui s'est fait un jeu de conclure au « succès et à l'impunité du crime! Moraliste, celui « qui, après avoir composé un chapelet de femmes « adultères, déclare que la chute est obligée pour toute « fille d'Ève, et que la chasteté, exception rare, est « un mot qui peut toujours se traduire par un manque « d'occasion ! Oui, tous moralistes, moralistes de « même trempe, qui reviendront à la vertu, si la « vertu a du débit et fait mieux les choses que le « vice. »

Mais ils n'y sont pas revenus. Bien loin de là, M. Eugène Sue a écrit, par exemple, dans ces derniers temps, *les Sept Péchés capitaux*, glorification de l'orgueil, de l'envie, de la colère, de la luxure, etc., afin sans doute que, reprenant en détail ce qu'il avait confusément fait dans tous ces ouvrages, il pût justi-

fier toutes les mauvaises passions, tous les vices et tous les crimes.

Rousseau avait la naïveté d'écrire, dans sa préface de *la Nouvelle Héloïse*, « que toute fille sage qui ose-« rait lire une seule page de son roman serait une fille « perdue. » O Rousseau ! qu'est-ce donc que votre roman, et que sont toutes les œuvres du dix-huitième siècle, voire même les contes de Voltaire, auprès des romans modernes ?

Oh ! vous faites pitié à notre génération ! Elle a essayé de vous lire et n'en a pas eu le courage, malgré tout votre génie et la richesse de votre style. Est-ce que vous avez à ce point groupé sous nos yeux les plaies les plus honteuses de la société ? Est-ce que vous avez ainsi flatté tous nos mauvais penchants et grandi tous nos vices ? C'est à peine si on vous retrouve enfoui dans la poussière de nos bibliothèques. Tandis que les œuvres de nos romanciers modernes, tous les journaux les payaient des sommes folles pour les offrir chaque matin à l'avide curiosité de leurs abonnés. Le père et la mère se les disputaient quand ils arrivaient ; les enfants les dérobaient et les lisaient en cachette ; la jeune fille y rêvait un monde fantastique et idéal, gouverné par les passions qu'on lui représentait comme fatales et irrésistibles ; les jeunes gens y apprenaient à rire de tout, à douter de tout, à croire à eux seuls et à mépriser toute loi et tout frein. De telle sorte que les différents âges, les différentes positions sociales y trouvant un encouragement au mal, la démoralisation

fut générale ; elle relâcha tout à la fois les liens religieux, les liens moraux et les liens de famille. A cette œuvre de désorganisation sociale tous nos plus célèbres romanciers prirent part ; l'étude que nous allons en faire ne le prouvera que trop surabondamment.

I

GEORGE SAND.

INDIANA. — VALENTINE. — JACQUES. — LEONE LEONI.
LÉLIA. — SIMON. — ANDRÉ.
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE. — MAUPRAT.
SPIRIDION. — CONSUELO. — LA COMTESSE
DE RUDOLSTADT.

Mme George Sand, qui est à nos yeux le plus grand et le plus pur écrivain de notre époque, s'est malheureusement efforcée dans tous ses romans de lutter contre la société et contre les idées morales et religieuses du christianisme. Elle a apporté à cette œuvre fatale tout son génie et toutes ses passions mobiles et ardentes. Il n'y a pas un de ses romans qui ne soit entaché de cette aveugle haine contre une civilisation à laquelle pourtant elle doit tout son talent et tous ses succès. Ce qui frappe le plus en lisant ces volu-

mineuses productions, c'est l'extrême mobilité d'une imagination malade, qui passe tour à tour de l'athéisme au déisme, du socialisme au stoïcisme, se laissant entraîner par chaque image séduisante qui se présente à elle et n'embrassant jamais la réalité. Mme Sand a tout combattu, tout nié, mais elle n'a rien pu reconstruire; car nous ne regardons pas *Spiridion* comme le code d'une nouvelle société. On sent, en la lisant, qu'elle a cédé aux passions plutôt qu'à la méditation, et que, dans ses colères et dans ses haines, elle est restée, malgré elle, toujours femme.

Chacune de ses créations a un but. L'auteur attaque dans son ensemble la société moderne, et s'efforce d'avilir toutes les classes moyennes et supérieures pour exalter les classes inférieures. Cette lutte contre les institutions sociales, Mme Sand ne l'abandonne pas un moment; mais, de même qu'un général masse ses meilleures troupes sur les points qui lui paraissent les plus importants à défendre ou à conquérir, Mme Sand réunit tous ses efforts pour ruiner ce qu'elle regarde avec raison comme la clef de voûte de la société : le mariage, c'est-à-dire la famille, et comme conséquence la propriété et la religion.

Indiana, *Valentine* et *Jacques* sont écrits contre le mariage, « cette odieuse invention des hommes. »

Horace et *Leone Leoni* préconisent le concubinage.

Lélia est la femme libre.

Spiridion est la nouvelle profession de foi sociale et religieuse, l'évangile contenant la vérité,

que Mme Sand, nouveau messie, vient révéler au monde.

Consuelo et *la Comtesse de Rudolstadt* developpent cette religion nouvelle et la complètent par une théorie politique et sociale.

Simon, *le Compagnon du tour de France*, *André* et *Mauprat* sont les œuvres politiques.

Nous dirons quelques mots de la plupart de ces romans, et nous y trouverons discutées et soutenues avec un grand talent toutes les doctrines funestes qui se sont depuis répandues dans le monde et menacent chaque jour de faire explosion.

INDIANA.

Raymond, jeune homme bien né, ayant de la fortune et de l'instruction, et dont Mme Sand veut faire le type de la haute société, Raymond est l'amant de Noun, créole et demoiselle de compagnie de Mme Delmare. Une nuit qu'il escaladait les murs pour rejoindre sa maîtresse, il est aperçu par M. Delmare, qui, le prenant pour un voleur, lui tire un coup de fusil. Le jeune homme tombe du haut de la muraille et est transporté évanoui et baigné dans son sang au château. Mme Delmare, Indiana, l'entoure des soins les plus charitables, et Raymond, revenu à la vie, s'éprend d'amour pour cette femme jeune et belle, qui passe sa triste vie près d'un mari vieux et brutal, et d'un cousin, sir Ralph, froid, égoïste et insociable. Voici donc groupés, dès l'exposition, tous les personnages, qui doivent, selon l'auteur, représenter chacun un principe : une jeune femme *fatalement* et *pour toujours* liée à un homme qu'elle n'aime point; un mari vieux, brutal, jaloux et emporté, et voyant dans sa femme

moins une compagne qu'une esclave ; un jeune homme élégant, riche, noble, qu'on cite dans la société, que l'on admire, et qui sera la personnification *embellie* des classes supérieures; enfin un Anglais, égoïste, vivant avec ses pensées dans un monde à part, et plein de mépris pour les institutions sociales. Sir Ralph sera la protestation contre la société ; Indiana sera la protestation contre le mariage ; Raymond et le colonel Delmare, le premier comme homme du monde, le second comme mari, prouveront la valeur de ces protestations.

Raymond, pour arriver à Indiana, abandonne cette jeune créole qu'il a séduite, et la pauvre enfant, se voyant délaissée, se jette dans la rivière qui passe près du château. Raymond aperçoit son cadavre que les eaux ont rejeté sur la rive. Quelques remords s'élèvent dans son cœur, mais il les étouffe bien vite : la vie est si courte, et la société si corrompue, si pervertie ! Il retrouve Indiana, il la trompe par des protestations passionnées, et il feint, en véritable comédien, un amour qu'il ne ressent pas. Il prie, il menace, il commande, il implore. Indiana résiste ; elle l'aime, mais elle restera pure et digne de lui. Cependant la ruine d'une maison de commerce avec laquelle il était en affaires force le colonel Delmare à s'expatrier. La jeune femme ne peut se résoudre à suivre son mari et à quitter la France ; elle prend alors la résolution de demander protection à Raymond ; elle ira vivre avec lui, lui sacrifiant l'estime du monde, et lui donnant

avec bonheur la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse donner. Une nuit, elle s'enfuit de chez elle, court chez Raymond, et l'attend quatre heures dans sa chambre, car le jeune homme est au bal. Quand il revient et qu'il la retrouve chez lui, Raymond ne se sent pas la moindre pitié pour cette malheureuse et coupable femme. Un seul sentiment, un sentiment vil l'anime. Indiana lui a résisté jusqu'alors, il va donc enfin triompher! Il la possèdera, puis après... qu'elle parte! Son amour-propre satisfait, qu'aura-t-il à demander à cette femme? Elle ne serait pour lui qu'un ennui, qu'une gêne insupportable... Car Raymond, ne l'oubliez pas, c'est la société moderne, c'est la civilisation élégante et polie du dix-neuvième siècle. Indiana découvre alors seulement toute la bassesse de cet homme qu'elle connaît; elle lui résiste et part. Où ira-t-elle? Lorsque le malheur nous accable, lorsque nous ployons brisés sous le désespoir, la littérature moderne ne nous a-t-elle pas montré comme remède le suicide? Indiana mourra comme est morte Noun. Mais sir Ralph, son bon génie, qui, par un hasard miraculeux, arrive toujours à temps pour la sauver, sir Ralph l'aperçoit au moment où elle se jette dans la Seine, et la ramène chez elle. Revenue à elle, la pauvre femme, n'ayant plus rien qui l'attache à la vié, se laisse entraîner par son mari, qui part avec elle pour l'île Bourbon. Cependant la révolution de 1830 vient anéantir tous les rêves d'avenir de Raymond. Ce jeune homme, dans un moment d'ennui, se souvient d'Indiana, et lui

écrit qu'il est malheureux. Alors la jeune femme oublie tout le passé ; elle abandonne son mari, qui se meurt; elle revient en France; elle accourt vers Raymond ; elle dit en entrant chez lui cette phrase atroce : « Désormais « nous sommes quittes, car j'ai commis un crime aussi ; « j'ai peut-être causé la mort de mon mari. Raymond « peut m'ouvrir les bras; nous nous tiendrons lieu « l'un à l'autre d'innocence et de vertu. » Et Indiana pousse la porte de la chambre de Raymond... Raymond est marié et a oublié Indiana.

Ralph se trouve encore à Paris pour sauver de la misère et de la mort cette malheureuse femme. Il lui propose de retourner à l'île Bourbon pour y mettre ensemble fin à leurs jours par le suicide. Pendant ces trois mois de navigation, ils s'entretiennent de Dieu, car « *c'est par la prière* qu'il faut se préparer à la « mort qu'ils vont se donner. » Sir Ralph lui dit :

« Ce qui fait la principale supériorité de l'homme sur « la brute, c'est de comprendre où est le remède de « tous les maux. Et ce remède, c'est le suicide. Le « baptême du malheur a assez purifié nos âmes ; ren- « dons-les à celui qui nous les a données. »

Arrivée à l'île Bourbon, Indiana, qui a enfin compris toute la valeur de sir Brown, son abnégation, son amour pour elle, son dévouement et son *stoïcisme*, Indiana regrette amèrement de ne pas l'avoir connu plus tôt. Mais sa résolution est bien prise : elle doit mourir. Pourquoi ? Même en nous plaçant au point de vue de Mme Sand, le suicide n'est plus nécessaire,

puisqu'une vie nouvelle et heureuse s'ouvre pour les deux amants.

Indiana et sir Ralph se dirigent vers le gouffre où ils doivent se précipiter.

SIR RALPH.

Dis-moi que ton cœur consent à cet hymen de l'autre vie! Donne-moi l'éternité!

INDIANA.

Sois mon époux et dans le ciel et sur la terre!

Alors Ralph prend *sa fiancée* dans ses bras et l'emporte pour la précipiter dans le torrent... Heureusement, nous ne savons trop dire comment cela se fait, mais les deux fiancés ne meurent pas, et nous les retrouvons heureux et *mariés*, — selon quel rite religieux? nous l'ignorons, — et prononçant cette sentence égoïste à laquelle tient Mme Sand, car nous la rencontrerons encore dans *Valentine :* « La société ne doit rien exiger « de celui qui n'attend rien d'elle. »

Voilà le roman d'*Indiana*, le cadre dans lequel l'auteur a développé ses premières attaques contre les institutions sociales et religieuses.

Elle y définit en ces termes l'amour filial : « Ray- « mond aimait sa mère *à cause du besoin qu'il avait* « *d'elle et du bien-être qu'il en recevait; c'est ainsi*

« *que tous les enfants aiment la leur.* » Si la famille est ainsi jugée, le mariage le sera avec plus de passion encore, et toute la vie d'Indiana n'est qu'une violente protestation contre cette institution, que tous les peuples de la terre ont reconnue, et que toutes les religions de la terre ont consacrée.

Mais Mme Sand a sur la religion des idées qui lui sont propres. Elle parle de l'Évangile « comme d'un « texte sur lequel chacun s'exerçait à l'éloquence, « *sans qu'aucun sermon tirât à conséquence.* »

Définissant les rapports de l'homme avec Dieu, elle dira :

« Nous ne devons pas nous réconcilier avec l'Éternel ; « ce serait oublier la distance qui nous sépare de sa « puissance sublime. Car, ne vous y trompez pas, In- « diana croit en Dieu ; mais la religion que vous avez « inventée, elle la repousse. *Toute votre morale, tous « vos principes, ce sont les intérêts de votre société « que vous avez érigés en lois* et que vous prétendez « faire émaner de Dieu même, comme vos prêtres ont « institué les rites du culte pour établir leur puissance « et leurs richesses sur les nations ; *mais tout cela est « mensonge et impiété.* »

Ainsi, dès son début, Mme Sand avait, dans *Indiana*, effleuré toutes les plus hautes questions religieuses et sociales, toutes les institutions morales et divines, n'en laissant pas une seule sans la frapper du sceau de sa colère et de sa haine. Tout ce qu'elle avait de passion dans l'âme et d'imagination, elle l'a employé à flétrir

la société dans la personne de Raymond, à proclamer l'émancipation de la femme dans la personne d'Indiana, à poétiser et grandir l'égoïsme et le *stoïcisme* dans la personne de sir Ralph Brown, enfin à justifier le suicide, que Dieu autorise, et auquel il faut se préparer par la prière !...

VALENTINE.

Une fois la lutte sociale commencée, M[me] Sand la poursuivit avec une persévérance singulière. *Valentine* confirma toutes les théories ébauchées dans *Indiana*. Nous ne ferons point la critique littéraire de ce roman, nous abstenant avec soin de tout ce qui pourrait nous écarter de notre sujet. Il nous serait facile pourtant de montrer l'étrangeté paradoxale de ce triple amour de trois femmes pour un homme qui ne semble avoir d'autre vertu que sa haine de la société et une jalousie envieuse et effrénée. Il ne suffit pas qu'un homme soit plaint et aimé, qu'il ait passé sa paresseuse existence à médire et à calomnier une société qu'il ne connaît pas ; il faudrait au moins prouver que cet homme pouvait être et faire quelque chose, et que la société l'a repoussé injustement. Dans Bénédict nous ne saurons voir qu'une victime de l'orgueil, et en le lisant nous nous rappelons involontairement un homme de génie dont la vie fut empoisonnée par cette triste maladie,

Rousseau. Oh ! si nous n'aimons point Rousseau comme homme, si ce grand écrivain ne nous inspire ni affection ni estime, du moins nous comprenons qu'il ait pu être aimé, beaucoup aimé. Dans sa sombre misanthropie, Rousseau avait du moins prouvé toute la grandeur de son génie, et les femmes se laissent volontiers aller à l'admiration et à la pitié, et, pour elles, de là à l'amour la distance est courte et vite franchie. Mais le héros de Mme Sand, Bénédict, qu'a-t-il pour attirer ainsi et concentrer sur lui seul l'affection de toutes les femmes de cœur, qu'elles soient pures et candides comme Valentine, naïves comme Athénaïs, fortes et éclairées par le malheur comme Louise? Quoi ! un jeune homme de vingt ans, parce qu'il a appris quelques bribes d'histoire et de poésie, qu'il a égaré sa fiévreuse imagination par la lecture des romans et des divagations philosophiques, pourra se croiser les bras et, jetant un regard dédaigneux sur le monde, le mépriser trop pour y prendre sa part de labeurs, et cet homme sera digne d'être aimé, d'être estimé, sera élevé sur un piédestal et proposé comme modèle ! Tandis qu'auprès de lui un honnête garçon, fils d'un fermier, fermier lui-même, Blutty, sera bafoué, tourné en ridicule, et qu'un homme appartenant par sa naissance et son instruction aux plus hautes classes de la société sera représenté avec les passions les plus viles et les plus honteuses, afin sans doute que toutes les classes de la société étant ainsi bafouées et flétries, Bénédict puisse s'élever au-dessus d'elles

de toute la hauteur de son mépris pour les institutions sociales et religieuses !

Depuis Rousseau, combien de fois n'avons-nous pas vu se reproduire cette fatale création ? Gœthe dans *Werther*, Schiller dans *les Brigands*, Châteaubriand dans *René*, Byron dans *Manfred*, dans tous ses ouvrages et sa vie entière, et la plupart de nos écrivains modernes, se sont complus dans ces idées de doute et de révolte ; elles ont poussé au suicide une foule de jeunes hommes qui ont pris au sérieux les rêves d'une imagination malade ; elles ont jeté dans le monde des levains de haine et de discorde et tous les éléments d'une guerre sociale. Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement, avec des théories comme celles que renferme, par exemple, le roman de *Valentine* ?

« Ma conscience ne me prescrit point de faire de « mes facultés un emploi utile à la société. La société « n'a pas besoin de ceux qui n'ont pas besoin d'elle. « Je conçois la puissance de ce grand mot chez les « peuples nouveaux ; mais ici, sur le sol de France, « où, quoi qu'on dise, la terre manque aux bras, où « chaque profession regorge d'aspirants, où l'espèce « humaine, hideusement agglomérée autour des palais, « rampe et lèche la trace des pas du riche, où d'énor- « mes capitaux rassemblés dans les mains de quel- « ques hommes servent d'enjeu à une continuelle lote- « rie entre l'avarice, l'immoralité et l'ineptie, dans « ce pays d'impudence et de misère, de vice et de « désolation, *dans cette civilisation pourrie jusqu'à*

« *sa racine*, vous voulez que je sois citoyen, que je sa-
« crifie ma volonté, mon inclination, ma fantaisie à
« ses besoins, pour être sa dupe et sa victime, pour
« que le denier que j'aurai jeté au passant aille tom-
« ber dans la caisse du millionnaire ! Il faudra que je
« m'essouffle à faire du bien afin de produire un peu
« plus de mal, afin de fournir mon contingent aux
« administrations qui patentent les mouchards, les
« croupiers, les prostituées ! Non, sur ma vie, je ne le
« ferai pas ! »

Quand une imagination ardente se nourrit, au sortir du collége, de pareilles idées, que ne doit-on pas redouter pour elle ! Michel Cervantès a fait un chef-d'œuvre pour prouver ce qui peut résulter des lectures contraires au bon sens comme à la vérité. Pourquoi Michel Cervantès n'a-t-il pas vécu de notre temps ? Son roman alors n'eût plus été comique. Ce n'eût plus été don Quichotte marchant gravement, suivi de Sancho Pansa, à la conquête de quelque royaume inconnu, à la délivrance de quelque belle fille de roi ou d'empereur ; c'eût été un malheureux jeune homme plein de passions généreuses et de noblesse d'âme, s'enfermant misérablement dans la solitude, loin du monde qu'il méprise, loin d'une société qu'il croit coupable de tous les vices et de tous les crimes, et, de douleur, de misanthropie et de désespoir, arrivant par le doute jusqu'au suicide, et s'écriant, comme Bénédict, avant d'armer le pistolet qui doit mettre fin à ses jours :

« *Sociétés, institutions, haine à vous! haine à mort!*
« *Et toi, Dieu, qui livres le faible à tant de despotisme*
« *et d'abjection, je te maudis!...* »

A moins que le malheureux, au lieu de se faire sauter la cervelle, ne se fasse conspirateur, et ne vienne un jour donner et recevoir la mort derrière une barricade, dans une guerre civile et sociale!

Car cette société quelle est-elle, selon nos écrivains modernes? Mme Sand l'a peinte en quelques mots dans *Valentine*, la généralisant dans trois types, dans trois générations, et la prenant dans sa plus haute expression, l'aristocratie.

Cette grand'mère de Valentine qui touche au tombeau, ce dernier débris du dix-huitième siècle, c'est une ignoble copie de la Du Barry mêlée de Mme de Maintenon; une immoralité épouvantable et des pratiques religieuses; une femme qui joue avec Dieu comme avec la vertu, qui dresse un autel dans sa chambre à coucher, afin de donner grotesquement sa bénédiction à sa petite-fille, et qui, au moment où elle va rendre l'âme, dit: « Tu es amoureuse... *Il n'y* « *a que cela de bon dans la vie.* Mais reçois le dernier « conseil de ta grand'mère et ne l'oublie pas : *ne* « *prends jamais un amant qui ne soit pas de ton* « *rang.* »

Sa belle-fille, la mère de Valentine, c'est la génération de l'Empire et de la Restauration, la femme sans cœur, égoïste et ambitieuse, n'aimant rien, n'ayant jamais rien aimé que la puissance et le pouvoir. Chez

la comtesse de Raimbaud, deux passions tiennent lieu du cœur et de l'âme, l'égoïsme et l'orgueil, comme chez l'aïeule la volupté et le plaisir des sens.

Quant à la génération actuelle, oh ! c'est mieux encore. Raymond, qui la personnifiait dans *Indiana*, n'est rien auprès de M. de Lansac.

« M. de Lansac était un homme régulièrement beau,
« parfaitement spirituel, parlant au mieux, riant à
« propos, ne faisant jamais rien hors de place, son
« visage ne faisant jamais un pli pas plus que sa cra-
« vate. Sa toilette, on le voyait dans les plus petits dé-
« tails, était pour lui une affaire importante, un devoir
« aussi sacré que les plus hautes délibérations de la
« diplomatie. Jamais en lui on ne voyait l'homme. Il
« ne vivait jamais; il ne s'oubliait jamais devant per-
« sonne jusqu'à commettre l'inconvenance de méditer.
« C'était enfin un homme sans passion généreuse, sans
« jeunesse morale, *déjà usé et flétri au dedans par le*
« *commerce du monde.* » Et flétri à ce point que, croyant surprendre sa femme en conversation criminelle avec Bénédict, il spécule sur son déshonneur, fait signer à Valentine une renonciation à tous ses biens, et part après l'avoir ruinée, la laissant à son amant ! Le fermier Blutty, croyant, lui aussi, être déshonoré par Bénédict, le tue d'un coup de fourche, et prouve ainsi que l'honneur, qu'on chercherait en vain sous l'habit, on le trouvera encore sous la blouse, au cœur de l'homme du peuple, inculte et ignorant, et que la société n'aura pas corrompu par son contact.

Valentine est, comme Indiana, une énergique protestation contre le mariage; de plus, par l'immoralité et l'ignominie de son mari, M. de Lansac, par sa vertu à elle, par la *fatalité* des événements qui l'entraînent vers Bénédict, elle justifie l'adultère.

Louise, sa sœur, la fille coupable qui s'est livrée à l'âge de seize ans à son amant et en a eu un enfant, Louise est ici la femme forte, courageuse, *stoïque*, digne de pitié et d'admiration. On la plaint, elle la fille-mère ; on plaint Valentine, la femme sacrifiée ; on plaint Bénédict, le génie méconnu, et on se prend de haine et de colère contre cette société monstrueuse qui ne produit que des êtres comme la comtesse de Raimbaud ou M. de Lansac, qui repousse de son sein toutes les âmes nobles, pures et indépendantes, et qui cache sa corruption et ses crimes sous des jongleries religieuses et des institutions détestables, faites dans un intérêt personnel, et que repousse la conscience de l'honnête homme.

Voilà le roman de *Valentine*.

JACQUES.

De même qu'*Indiana* et *Valentine*, le roman de *Jacques* contient un *réquisitoire* violent contre le mariage, entremêlé, comme toujours, d'attaques contre la société. Jacques est un ancien militaire, brave, noble, bon, généreux, ayant toutes les qualités et toutes les vertus, et qui à trente-cinq ans a épousé une jeune fille de dix-sept ans, Fernande. Il aime avec passion la jeune femme, qui bientôt devient mère et lui donne deux enfants. Mais, hélas! cette joie suprême que Jacques goûte dans cette vie intime de tendresse, de dévouement et d'amour est bien vite et pour jamais flétrie. Un jeune homme, Octave, qui, par des circonstances inutiles à rapporter, est devenu le commensal de Jacques, Octave devient amoureux de Fernande. La jeune femme, craignant de succomber, demande à son mari de faire un voyage pour s'éloigner. Jacques, qui sait tout, s'empresse d'accéder à ses désirs; mais à peine arrivé dans la Touraine, le malheureux père reçoit

une lettre qui lui annonce que sa fille est très-mal, et il est obligé d'aller la rejoindre, laissant seule sa femme, à qui il a caché la gravité de la maladie de leur enfant. Octave profite de cette absence fatale. Il se rend à Tours, voit Fernande, et tous les deux s'abandonnent sans remords à un amour qu'ils ne prennent même plus le soin de dissimuler. Un ami de Jacques l'avertit des désordres de sa femme. Fernande se réfugie auprès de sa mère, qui la ramène à son mari.

Ici commence de la part de Jacques ce dévouement héroïque, ce stoïcisme que M[me] Sand prête à tous ses héros, qu'elle a donné à sir Ralph dans *Indiana*, à Louise dans *Valentine*, qu'elle donnera à Trenmor dans *Lélia*. Fernande, qu'il a tirée de la pauvreté pour en faire sa femme, dont il a prévenu tous les désirs et tous les caprices, qu'il a toujours entourée de soins et d'amour, et qui paye par la plus noire et la plus coupable ingratitude toute une vie de dévouement, Jacques l'accueille pourtant comme si elle lui fût restée pure et fidèle, et reçoit affectueusement Octave, qu'il sait être son amant, et qui a eu l'impudence de la suivre. Cependant un éclat de la mère de Fernande, qui, dans un accès de colère, lui reproche de favoriser les amours adultères de sa femme, le force à changer de conduite. Tant que le monde pouvait le croire ignorant, il voulait fermer les yeux; mais, par un reste de respect pour les *préjugés sociaux*, il ne peut plus, lui mari, autoriser devant lui, chez lui, les

relations de sa femme avec Octave. Alors il prend une résolution aussi étrange que ses idées sont paradoxales. Il écrit à Octave pour savoir si celui-ci se chargerait de Fernande dans le cas où elle serait abandonnée par son mari, et, sur sa réponse affirmative, il part, se rend à Tours, où il tue en duel un officier qui s'est permis quelques plaisanteries sur la vertu de sa femme, et se suicide pour laisser à Fernande le droit de goûter sans remords le bonheur dans les bras de celui qu'elle aime.

Nous ne connaissons rien d'égal à l'invraisemblance d'une pareille action, si ce n'est son immoralité. Nous croyons que jamais l'imagination la plus en délire n'a rêvé une telle fable : un homme loyal et brave, aimant avec idolâtrie sa femme, permettant l'adultère, et se tuant pour la laisser libre et heureuse dans les bras de celui qui l'a séduite ! Qu'un mari ait quelquefois autorisé l'adultère par lâcheté ou par tout autre motif aussi vil, c'est possible ; mais qu'un homme de cœur raisonne froidement son déshonneur, l'accepte, presse la main de celui qui a empoisonné sa vie, et cela par principe, parce qu'il se dit que *l'amour est fatal*, que sa femme n'est pas coupable de n'avoir pu y résister, et que le mariage ne doit plus exister le jour où cesse l'amour, c'est monstrueux ! Du reste, Jacques est conséquent avec lui : avant d'épouser Fernande, il lui avait dit sur ce point toutes ses idées ; et comment pourrait-il se plaindre, si Fernande l'a cru et a partagé ses paradoxes ? Il lui écrivait :

« Je ne vous parlerai pas d'amour; c'est du mariage
« que je veux vous parler, et l'amour est une chose à
« part, *un sentiment* qui entre nous *sera tout à fait*
« *indépendant de la loi et du serment.*

« Il faut cependant tout prévoir: l'amour peut
« s'éteindre; l'amitié peut être le tourment de l'un de
« nous, peut-être de tous les deux.... La société va
« vous dicter une formule de serment: vous allez
« jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-
« à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en
« tout. *L'un de ces serments est une absurdité*, *l'autre*
« *une bassesse.*

« Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, même
« quand je serais le plus grand et le plus parfait des
« hommes; vous ne pouvez pas promettre de m'obéir,
« parce que ce serait nous avilir l'un et l'autre. Ainsi,
« Fernande, prononcez avec confiance les mots sacrés
« sans lesquels votre mère et le monde vous défen-
« draient de m'appartenir; moi aussi je dirai les
« paroles que le prêtre et le magistrat me dicteront,
« puisqu'à ce prix seulement il m'est permis de vous
« consacrer ma vie. Mais à ce serment de vous pro-
« téger que la loi me prescrit j'en veux joindre un
« autre, c'est de te respecter. Souviens-toi, Fer-
« nande, *que quand tu me trouveras le cœur trop*
« *vieux pour être ton amant*, *tu pourras invoquer mes*
« *cheveux blancs et réclamer de moi la tendresse d'un*
« *père; si tu crains l'autorité d'un vieillard*, *je tâche-*
« *rai d'être ton frère; si je ne réussis pas à remplir*

« *aucun de ces rôles, je m'éloignerai , je te laisserai*
« *maîtresse de tes actions*, et tu n'entendras jamais
« une plainte sortir de ma bouche. »

Aussi, lorsque Fernande, *qui n'a pu répondre de son cœur*, et qui trouve le serment qu'elle a fait *absurde*, se livre à son amant, Jacques, toujours stoïque et toujours fidèle à ses principes, écrit :

« Je n'ai pas changé d'avis ; *je ne me suis pas récon-*
« *cilié avec la société, et le mariage est toujours,*
« *selon moi, une de ses plus odieuses institutions. Je*
« *ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine*
« *fait quelques progrès vers la justice et la raison.*
« *Un lien plus humain et non moins sacré remplacera*
« *celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui*
« *naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner*
« *à jamais la liberté de l'un et de l'autre.* »

Quel est ce lien plus humain et non moins sacré qui, selon Mme Sand, doit remplacer le mariage? Dans *la Comtesse de Rudolstadt*, nous retrouverons plus tard une union de l'homme et de la femme selon un nouveau rite et au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, sans doute celle qui remplacera le mariage lorsque nous aurons fait quelques progrès en justice et en raison.

Nous parlerons à son lieu de cette singulière conclusion ; en ce moment nous n'exposons que les prémisses, et quelles prémisses !

La fatalité et la puissance irrésistible de l'amour, qui innocente toutes les fautes et tous les adultères ;

Le mépris du mariage, qui justifie toutes ces unions éphémères et corrompues d'hommes et de femmes vivant publiquement ensemble sans être mariés, et dont le nombre s'accroît chaque jour dans les classes pauvres et ouvrières ;

Enfin l'exaltation du suicide, préconisé comme un droit et souvent comme un devoir et une vertu ;

Tels sont les trois thèmes principaux développés dans *Indiana* et *Valentine*, et que Mme Sand déroule de nouveau dans *Jacques*, ne voulant sans doute pas laisser son œuvre de démoralisation imparfaite.

Nous trouvons dans *Jacques* quelques lignes qui résument mieux que nous ne saurions le faire ces luttes contre les institutions sociales et religieuses que l'humanité a de tout temps, dans tous les siècles, sous toute religion, en barbarie comme en civilisation, reconnues comme étant la vérité fondamentale et incontestable de toute société ici-bas :

« Quand la vie d'un homme est nuisible à quelques-
« uns, à charge à lui-même, inutile à tous, le sui-
« cide est un acte légitime, et qu'il peut accomplir,
« sinon sans regret d'avoir manqué sa vie, du moins
« sans remords d'y mettre un terme. »

A cela Rousseau avait répondu avec une grande éloquence :

« Ne dis pas que c'est un mal pour toi de vivre,
« puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien...
« Ne dis pas qu'il t'est permis de mourir ; car autant
« vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme,

« qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de « ton être et de tromper ta destination... Et la société « à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lu- « mières, la patrie à qui tu appartiens, les malheureux « qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ?...

« Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que « tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends « qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et « furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de « le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je « ne tiens à rien, je suis inutile au monde. — Philo- « sophe d'un jour, ignores-tu que tu ne saurais faire « un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à « remplir, et que tout homme est utile à l'humanité « par cela seul qu'il existe ?... Chaque fois que tu se- « ras tenté de sortir de la vie, dis en toi-même : Que « je fasse encore une bonne action avant de mourir. « Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te « retiendra encore demain, après-demain, toute ta « vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un « méchant. »

Elle n'a pas retenu tous ces malheureux qui, depuis vingt ans, se sont donné la mort, non pas qu'ils fussent méchants, mais parceque, s'ils ont lu Rousseau, ils ne se sont pas rappelé ses conseils, et qu'ils ne se sont bien souvenus que des théories développées par presque tous les auteurs modernes.

Au moment de se tuer, Jacques, après avoir prouvé la légitimité de son suicide, ajoute : « Ne maudis pas

« ces deux amants qui vont profiter de ma mort; ils « ne sont pas coupables, ils s'aiment, *et il n'y a pas* « *de crime là où il y a de l'amour sincère.* »

Pour réfuter la doctrine de Mme Sand sur le suicide, nous avons cité Rousseau ; pour réfuter sa doctrine sur le mariage et l'adultère, nous en appellerons à la conscience de l'humanité; car, Dieu merci, le poison, nous l'espérons du moins, n'a pas encore pénétré assez avant dans ses veines pour qu'elle ne puisse nous répondre.

LEONE LEONI.

Après avoir, dans les trois romans dont nous venons de parler, représenté le mariage comme une institution détestable, Mme Sand a écrit *Horace* et *Leone Leoni* pour glorifier le concubinage. Indiana, Valentine et Fernande manquant à la fidélité jurée, Mme Sand s'est plu à leur opposer le dévouement aveugle et stoïque de Juliette pour Leone Leoni; c'était dire clairement et essayer de prouver, à l'aide des fictions du roman, que l'amour seul peut donner la fidélité, et que les serments prononcés à la face des hommes et au pied des autels sont impuissants à retenir une femme qni n'aime plus son mari. C'est toujours la formule: *Pas d'amour, pas de mariage.*

Nous n'analyserons pas *Horace*, et nous ne dirons que quelques mots de *Leone Leoni*, afin d'éviter des redites qui ne serviraient qu'à étendre inutilement notre travail. Cependant, puisque nous venons de parler de

l'amour, nous devons rappeler comment le dépeint Mme Sand.

Leone dit à Juliette : « Crois-tu qu'il y ait autre « chose dans la vie que l'amour ?... Ah ! quand Dieu « nous accorde ce sentiment profond, violent, ineffable, « il ne faut plus, Juliette, désirer ni espérer le para- « dis ; car le paradis c'est la fusion de deux âmes « dans un baiser d'amour ! *Et qu'importe, quand nous « l'avons trouvé ici-bas, que ce soit dans les bras d'un « saint ou d'un damné ? Qu'il soit maudit ou adoré « des hommes celui que tu aimes, que t'importe, pourvu « qu'il te le rende ?...* Sache que j'aurai pour toi un « amour dont tu n'as pas l'idée, *et que jamais je n'au- « rais soupçonné, si je t'eusse épousée loyalement, et si « j'eusse vécu avec toi en paix au sein de ta famille.* »

C'est-à-dire que Mme Sand pose en principe qu'il n'y a d'amour que dans le concubinage, et qu'il ne peut pas y en avoir dans le mariage. Voilà un singulier principe, et, parmi tous les paradoxes qui ont été développés de nos jours, celui-ci est à coup sûr un des plus étranges. Quelles idées doivent tirer de pareils ouvrages les jeunes gens qui, avant de connaître la vie, demandent aux romans leurs premières impressions ?...

Ajoutons que ce Leone est un homme profondément corrompu, souillé de vices et de crimes, et qui est jeté par ses passions dans les plus bas fonds de la société. Après s'être ruiné, il ruine sa maîtresse et finit par la vendre à un Anglais. La malheureuse, pour échapper

à cet horrible marché, a recours au suicide, — toujours le suicide ! — et se jette par la fenêtre; mais la mort ne veut pas d'elle, et un Espagnol, Bustamente, la recueille et veut en faire sa femme. Juliette retrouve à Venise le misérable qui l'a ruinée, vendue, abandonnée, et elle quitte son généreux sauveur pour le rejoindre.

« Pardonne-moi, écrit-elle à Bustamente, par-
« donne-moi... Ne me hais pas; tu sais que je ne
« m'appartiens pas, qu'une main invisible dispose
« de moi et me jette malgré moi dans les bras de cet
« homme. Je l'aime, je ne puis vivre sans lui, je ne
« puis savoir qu'il existe sans le désirer, je ne puis
« le voir passer sans le suivre. Je suis sa femme, il est
« mon maître, vois-tu ! Il est impossible que je me
« dérobe à sa passion et à son autorité. Tu as vu si
« j'ai pu résister à son appel. Il y a eu comme une
« force magnétique, comme un aimant qui m'a sou-
« levée et qui m'a jetée sur son cœur.... Il y a une
« volonté cachée, une puissance magique qui ordonne
« et opère ces choses étranges. Je ne puis briser la
« chaîne qui est entre moi et Leoni; c'est le boulet
« qui accouple les galériens, mais c'est la main de
« Dieu qui l'a rivé. »

Voilà le dévouement de la femme libre; voilà, selon Mme Sand, l'amour de la concubine pour l'homme qu'elle a choisi, cet homme fût-il un misérable comme Leone Leoni. Mais l'idée principale du roman est aussi fausse qu'immorale. L'amour ne peut exister

que quand il y a estime. Une femme ne peut aimer un homme qu'elle méprise. Juliette est une exception tellement hors nature, qu'elle ne prouve rien, ni contre le mariage, ni en faveur du concubinage. Elle ne justifie pas même cette passion bestiale, cette fureur désordonnée qui peut seule inspirer les paroles que nous avons citées plus haut. M. Dumas, qui s'est efforcé de dégrader l'amour dans ses drames d'*Antony* et de *Teresa* en le peignant aussi comme un entraînement fatal, irrésistible et sensuel, M. Dumas s'est bien gardé du moins d'avilir ceux qui en étaient l'objet. En faisant de Leone Leoni un être ignoble, et en exaltant à proportion le dévouement de Juliette, Mme Sand a outrepassé le but, et nous ne croyons pas que beaucoup de ses lectrices soient tentées d'imiter son héroïne. Mais l'immoralité de tous ces paradoxes que nous avons précédemment cités subsiste toujours, et, malgré l'invraisemblance inouïe de la fable, *Leone Leoni* n'en est pas moins l'un des livres les plus dangereux de notre littérature moderne.

LÉLIA.

Qu'est-ce que *Lélia*? Comment définir et analyser ce livre bizarre, où le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, l'athéisme et Dieu se mêlent, se confondent et s'entrechoquent? *Lélia* commence et finit comme un poëme; mais le milieu n'offre que des dissertations philosophiques et religieuses, souvent fort longues et fort diffuses. Quand on a lu la première partie, on considère Lélia comme la sœur de Manfred, de René et de Faust; mais lorsque plus tard on retrouve cette même Lélia abbesse d'un couvent, remplissant noblement et saintement ses devoirs, l'esprit et le cœur détachés d'ici-bas et élevés vers Dieu, l'on est tenté de croire que Mme Sand a voulu, par un grand et poétique exemple, prouver qu'il n'y a de repos et de bonheur qu'en Dieu.... Parcourez encore quelques pages, et vous retrouverez Lélia mourant dans le doute, nous allions presque dire dans l'athéisme.

Cependant M[me] Sand n'a pas seulement écrit un roman ; son œuvre est toute philosophique et a un but ; ses individus sont des types, elle-même prend soin de nous en avertir :

« Pulchérie sera l'épicuréisme héritier du sophisme « du siècle dernier ; Stenio, l'enthousiasme et la fai- « blesse d'un temps où l'intelligence monte très-haut, « entraînée par l'imagination, et tombe très-bas, écrasée « par une réalité sans poésie et sans grandeur ; Magnus, « le débris d'un clergé corrompu ou abruti ; et ainsi des « autres. Quant à Lélia, je me souviens de m'être « complu à en faire la personnification encore plus « que l'avocat du spiritualisme de ces temps-ci... »

Nous verrons comment M[me] Sand a conçu ces divers types.

Il n'y a pas de drame dans *Lélia ;* la fable en est fort simple et peu intéressante, quoique le roman soit très-étendu. Stenio, le poète, aime Lélia, qui est trop froide et trop orgueilleuse pour répondre de nouveau à l'amour d'un homme. Stenio, dédaigné, se jette de désespoir dans les bras d'une courtisane, la sœur de Lélia, et se plonge dans les débauches les plus ignobles pour oublier un amour qu'il ne peut arracher de son cœur. Plus tard il retrouve Lélia dans un couvent, et sent se réveiller pour elle tout l'emportement de ses passions ; mais, toujours repoussé, il se précipite dans un lac et y trouve la mort.

Autour de ces deux principaux personnages gravitent deux ou trois caractères fortement accusés.

Trenmor, dont la jeunesse a été souillée de vices, qui a été expier au bagne un assassinat, et qui en est sorti plein de haine contre la société, plein de mépris pour la religion, plein d'amour et de dévouement pour l'humanité; être supérieur, qui, à force de volonté, étouffe ses passions, et domine constamment tous les autres personnages par l'énergie et la grandeur de son génie. Trenmor, le joueur, l'assassin, le galérien, c'est l'honnête homme, l'homme fort et stoïque, peut-être le prophète d'une nouvelle religion et d'une nouvelle société !...

Magnus, le prêtre, malheureuse victime de passions désordonnées, amoureux de Lélia, arrivant au scepticisme et finissant par la folie, est une protestation contre le célibat du prêtre.

Le cardinal Annibal, le réformateur de l'Église catholique, autre protestation contre le catholicisme.

Enfin Pulchérie, la sœur de Lélia, la courtisane éhontée, est sans doute le type de la femme dans la société moderne, toujours selon Mme Sand !...

Avec ces divers personnages, et sur le canevas que nous venons de tracer, l'auteur a continué sa lutte contre les idées sociales et religieuses qui gouvernent le monde.

Stenio, le poète, est jaloux de Trenmor, qui, nous l'avons dit, a été au bagne pour avoir tué sa maîtresse.

« Jeune orgueilleux, lui dit Lélia, osez-vous bien
« vous élever au-dessus de l'homme que la foudre a

« renversé? *Parce qu'il a été entraîné par la fatalité* » (la fatalité! quel mot commode pour absoudre tous les crimes!), « vous lui reprochez sa chute! Vous vous « détournez de lui alors que, sanglant et brisé, vous « le voyez sortir de l'abîme! *Ah! vous êtes du monde,* « *vous!* Vous partagez bien ses inexorables préjugés, « ses égoïstes vengeances! Quand le pécheur est en- « core debout, vous le tolérez encore; sitôt qu'il est « à terre, vous le foulez aux pieds, pour qu'en voyant « votre cruauté les autres bourreaux croient à votre « justice. »

Cette société que Lélia juge avec tant de mépris, Trenmor, l'homme sage et fort, la juge plus sévèrement encore :

« N'avais-je pas sujet de *haïr* cette société qui m'avait « pris dès le berceau, et qui dès lors, me comblant de « faveurs aveugles, avait en quelque sorte travaillé à « me créer des passions et des besoins inextinguibles, « qu'elle s'était plu ensuite à satisfaire et à exciter sans « cesse? »

De toutes les accusations portées de nos jours contre la société, celle-ci est à coup sûr la plus étrange; mais il y a dans ce roman tant de paradoxes, que nous ne pouvons que citer au hasard, sans nous arrêter à les réfuter tous :

« Pourquoi la société fait-elle des riches et des pau- « vres, des voluptueux insolents et des nécessiteux « stupides? *Si elle permet à quelques-uns d'hériter des* « *richesses*, pourquoi ne leur en indique-t-elle pas le

« noble usage?... La société ne sait exercer ses ven-
« geances que contre des individus ; *elle ne sait pas se*
« *venger et se protéger elle-même contre des castes en-*
« *tières. Les riches règnent par la fraude et l'im-*
« *moralité.* »

Nous ne relèverons ni de pareilles idées, ni de pareilles théories. Il nous suffit de les exposer pour faire comprendre leur corrélation avec les idées et les théories qui se sont produites depuis trois ans et l'ébranlement social qui agite la France et l'Europe.

Nous arrivons à une scène qui fera bien connaître à quel point peut s'égarer un écrivain qui a pris à tâche de tourner en ridicule et de renverser toutes les institutions sociales et religieuses.

Lélia se meurt du choléra ; le médecin déclare que la science ne sait rien et ne peut la sauver. Lélia fait alors appeler un prêtre ; Magnus arrive.

« — Allons, lui dit-elle, remplis la mission que
« l'Église t'a confiée ; sauve-moi, ne perds pas de
« temps, je vais mourir.

« — Lélia, répondit le prêtre, *je ne peux pas vous*
« *sauver, vous le savez bien ; votre puissance est su-*
« *périeure à la mienne.*

« — Allons, homme de peu de foi, invoquez Dieu,
« et laissez aux enfants ces peurs superstitieuses qui
« devraient vous faire pitié.

« — Non, Lélia, dit le prêtre d'une voix triste et
« solennelle, je ne vous prends pas pour un démon ;
« *je ne crois pas au démon, vous le savez bien.*

« — Ah ! ah ! entendez le prêtre ! Il n'y a rien de « moins poétique que la perfection humaine. Soit, « mon père, renions Satan, condamnons-le au néant ; « je ne tiens pas à son alliance. Mais où irai-je, « dites-moi? où vous plait-il de m'envoyer, mon « père ? »

Rappelez-vous, pour bien comprendre toute l'horreur de ces blasphèmes accumulés les uns sur les autres, que Lélia est condamnée par la science, qu'elle va mourir, et que c'est dans un pareil moment qu'elle trouve encore la force de railler toutes les croyances religieuses.

« — Voyons, enseignez-moi à prier Dieu, ajoute « Lélia.

« — Dieu ! dit le prêtre en laissant tomber avec ac- « cablement sa tête sur son sein, Dieu !... *Laissez-* « *moi, Madame, laissez-moi sortir d'ici ! Ici, tous mes* « *doutes reprennent leur funeste empire ; ici, en pré-* « *sence de la mort, s'évanouit ma dernière espérance,* « *ma dernière illusion ! Eh ! vous allez savoir s'il existe ;* « *vous êtes plus heureuse que moi qui l'ignore.* »

Ainsi, au lit d'une mourante, un prêtre vient, un prêtre type, selon Mme Sand, d'un clergé corrompu ou abruti, et ce prêtre appelé pour bénir et prier, ce prêtre nie Satan, nie la religion catholique et doute de Dieu ! A cette mourante qui blasphème, à cette femme orgueilleuse et sceptique qui à sa dernière heure rejette encore les croyances religieuses, un prêtre dit : Dieu ! j'ignore même s'il existe !

C'est épouvantable ! Et cependant *Lélia* est un des chefs-d'œuvre de la littérature moderne ! Nous aimons mieux le *Manfred* de lord Byron : à côté du doute il y a la foi ; à côté de Manfred qui s'agite douloureusement dans les ténèbres que son orgueil a faites autour de lui, il y a le prêtre qui croit et qui prie. Mais dans *Lélia* le prêtre, même au chevet d'une mourante, doute non seulement de la religion, mais de Dieu !

Cependant Lélia revient à la vie, et par degrés s'opère en elle une certaine transformation morale sous l'influence de Trenmor. Elle revoit sa sœur Pulchérie et se rappelle qu'elle est courtisane. « Ce qu'elle eût « pardonné à toute autre créature humaine la faisait « rougir dans la personne de sa sœur; *c'était un reste « involontaire de cette insurmontable puissance de la « vanité sociale qui s'appelle l'honneur.* »

C'est la réhabilitation formelle de la fille de joie, que nous ne condamnons, nous, selon l'auteur, que par vanité sociale !

Pourtant Lélia cherche à détourner sa sœur de la vie de débauche dans laquelle elle est plongée. Pulcherie s'y refuse et donne pour motif que sa religion à elle est la religion du plaisir : « J'ai réduit toutes « mes ambitions à savoir jouir de ce qui est ; j'ai mis « ma vertu à ne pas le dédaigner, ma sagesse à ne « pas désirer au-delà. J'ai pris l'antiquité pour mo- « dèle, et pour divinités les déesses nues de la Grèce. « Je supporte les maux de la civilisation exagérée où « nous sommes arrivés ; mais j'ai, pour me préserver

« du désespoir, la religion du plaisir. Braver la honte,
« c'est ma vertu, c'est ma force, c'est ma sagesse...
« Elle survit à des angoisses toujours renaissantes,
« et pour prix du combat j'ai le plaisir... Être inutile,
« Lélia, c'est être ridicule; être ridicule, c'est pis que
« d'être infâme; ne servir à rien dans l'univers, c'est
« plus misérable que de servir aux derniers usages. —
« Peut-être », dit Lélia. Et, pour bien comprendre toute la portée de cet ignoble panégyrique de la luxure, il est essentiel de se rappeler que, selon Mme Sand, Pulchérie est le type d'une partie de la société.

Cependant Lélia est ramenée, par l'orgueil de son caractère plus que par conviction, vers la vie solitaire et vers les idées religieuses. Elle entre au couvent des Camaldules et y rencontre un cardinal qui lui développe ses théories réformatrices et juge ainsi la religion qu'il sert : « Je ne sais si les clefs de saint
« Pierre ouvrent les portes du ciel, mais je crois
« qu'elles ferment les portes de l'Église et qu'elles re-
« poussent du catholicisme toute grandeur, toute
« lumière, toute distinction intellectuelle... Entre
« autres réformes que je voudrais voir discuter et
« consacrer, je vous citerai une de celles qui m'ont le
« plus occupé depuis que je suis prêtre : c'est l'aboli-
« tion du célibat pour le clergé... »

Cependant Stenio découvre Lélia au couvent des Camaldules et sent sa passion se réveiller dans son cœur; mais, dédaigné de nouveau et fatigué de la vie de débauche qu'il mène, il se décide à mourir. Avant de

se précipiter dans le lac, il prononce ces étranges paroles :

« Et toi, pouvoir inconnu que j'ai *naïvement adoré* « *jadis*, maître mystérieux de nos chétives destinées, « que je reconnais encore, *mais devant qui je ne me* « *prosterne plus*, si mon devoir est de fléchir le genou « et de te bénir de cette vie amère, manifeste ta pré- « sence et fais que j'espère au moins être entendu de « toi !... Mais qu'ai-je à espérer ou à craindre ? Que « suis-je pour exciter ta colère ou mériter ton amour ? « *Qu'ai-je fait ici-bas de bon ou de mauvais ?* J'ai obéi « à l'organisation qui m'était donnée... j'ai accompli « ma tâche d'homme. » (De sorte qu'il n'y a plus ni bien ni mal, ni vertus ni crimes, et que l'homme est dégradé à ce point que, n'ayant plus son libre arbitre, il n'est qu'une machine qui se meut suivant l'impulsion qui lui a été donnée !...) « Si tu es un maître vin- « dicatif et colère, la mort ne me sera pas un refuge, « et je n'échapperai pas, quoi que je fasse, aux expia- « tions de l'autre vie ; si tu es juste et bon, tu m'ac- « cueilleras dans ton sein et tu me guériras des maux « que j'ai soufferts. Si tu n'es pas... oh ! alors, je « suis moi-même mon Dieu et mon maître, et je puis « briser le temple et l'idole... »

Pesez un instant ces paroles prononcées par un homme qui va se suicider, étudiez-en les conséquences ; voyez les peines et les récompenses d'une autre vie, l'immortalité de l'âme, Dieu même mis en doute, puis rejetés comme des mensonges dont la naïveté des

hommes aime à se bercer, et puis demandez-vous ce que de pareilles doctrines peuvent causer, dans une société, de crimes et de bouleversements. On s'étonne de voir chaque jour s'effacer de plus en plus les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal ; il ne faut s'étonner que d'une chose, c'est que la conscience de l'humanité les ait encore conservées, quoiqu'affaiblies, et que de pareils ouvrages n'aient pas causé un plus grand relâchement moral et social.

Nous ne dirons pas la folie de Magnus le prêtre, la mort du cardinal, le bannissement et la fuite de Lélia. Trenmor s'efforce alors de lui faire comprendre « qu'elle s'était abusée en cherchant l'avenir dans le « passé. *Tant qu'il y aura un catholicisme et une Église « catholique, il n'y aura ni foi, ni culte, ni progrès chez « les hommes.* Il faut que cette ruine s'écroule, et qu'on « en balaye les débris, pour que le sol puisse produire « des fruits là où il n'y a que des pierres... Une phi- « losophie nouvelle, une foi plus pure et plus éclairée « va se lever à l'horizon... »

Mais Lélia, qui a demandé au catholicisme la vérité religieuse, qui est supposée, toujours selon Mme Sand, l'avoir cherchée avec ardeur et n'avoir pu la trouver, quoiqu'elle ait remonté à la source même, et qu'elle se soit retirée dans un couvent pour la comprendre, Lélia, plus sceptique que jamais, et qui ne partage pas l'enthousiasme de Trenmor pour la philosophie (laquelle?) qui doit régénérer le monde et dont Trenmor est le prophète, Lélia s'écrie :

« O vérité ! vérité ! pour te trouver, je suis descen-
« due dans des abîmes dont la seule vue donnerait le
« vertige de la peur aux hommes les plus braves. J'ai
« suivi Dante et Virgile dans les sept cercles du rêve
« magique... J'ai laissé partout ma chair et mon sang.
« J'ai suivi Madeleine au pied de la croix, et mon
« front a été inondé du sang du Christ et des larmes
« de Marie. J'ai tout cherché, tout souffert, tout cru,
« tout accepté. Je me suis agenouillée devant tous les
« gibets, consumée sur tous les bûchers, prosternée
« devant tous les autels. J'ai demandé à l'amour ses
« joies, à la foi ses mystères, à la douleur ses mé-
« rites... Vérité ! vérité ! tu ne t'es pas révélée, depuis
« deux mille ans que je te cherche, et je ne t'ai pas
« trouvée !... »

« Comme elle parlait encore, Trenmor sentit la
« main brûlante de Lélia se glacer tout à coup dans la
« sienne... Elle avait cessé de vivre. »

Ainsi, le dernier mot comme le premier mot de ce roman prétendu philosophique, c'est le doute. Après avoir essayé de tout, avoir pénétré au cœur même de la religion catholique, Lélia, le type de l'*idéalisme* de l'*intelligence supérieure*, Lélia reconnaît le néant de toute croyance et meurt athée ! Pulchérie a donc alors raison, car encore vaut-il mieux une idée qu'un rêve, encore vaut-il mieux le matérialisme épicurien de la courtisane que la philosophie inconnue et à naître du galérien. Ainsi, la conclusion formelle de *Lélia*, justifiée par Stenio, par Magnus, par Lélia,

par Trenmor, par le cardinal même, c'est que le christianisme ne contient pas la vérité, c'est que Dieu n'existe probablement pas, que l'homme est Dieu, et que le bien et le mal n'étant que des mots, il n'a qu'à obéir à son *organisation*, qu'à suivre ses instincts matériels, qu'à satisfaire ses sens. Après Trenmor, qui annonce une religion nouvelle dont il ne donne ni l'*alpha* ni l'*oméga*, Pulchérie est la seule qui, dans ce roman, croie à quelque chose, s'en glorifie et vit heureuse : elle croit à la religion du plaisir, la vraie *peut-être*, répondait Lélia, le type de l'intelligence et de l'idéalisme ici-bas!... Et maintenant, dirons-nous aux classes supérieures de la société qui ont applaudi et propagé ces livres et ces doctrines, et maintenant, sur le bord de l'abîme, ouvrez les yeux et voyez, s'il en est temps encore. Dieu le veuille!...

SIMON. — ANDRÉ. — LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE. MAUPRAT.

Ces quatre romans paraissent surtout avoir un but politique; fidèle à notre principe, nous n'en aurions donc pas parlé, si nous n'y retrouvions encore cet esprit de désorganisation sociale qui anime tous les écrits de Mme Sand.

Dans *Simon*, c'est un émigré, le comte de Fougères, que l'auteur a pris comme type de la noblesse, et qu'il s'est plu à accabler de ridicule et de mépris. Cet homme, dans l'émigration, a vendu pour de l'argent sa femme à un noble autrichien, et n'a jamais eu un remords pour cette action infâme. Mme Sand tient à représenter les hautes classes sous ce jour odieux. Dans *Valentine* aussi, M. de Lansac spécule également sur son déshonneur. Ce sont de ces calomnies dont

tout lecteur éclairé fait promptement justice ; mais les classes inférieures de la société peuvent y ajouter foi, et c'est sans doute le but de Mme Sand.

Dans *André*, le fils d'un marquis aime et épouse une ouvrière. L'auteur recherche ces contrastes sociaux. Déjà nous avons vu Bénédict, le fils d'un paysan, aimer Valentine, la fille d'une comtesse; nous verrons plus tard le comte de Rudolstadt aimer et épouser une actrice. Mais André est un homme sans énergie, sans caractère, et même méprisable. Il laisse mourir de misère et de douleur Geneviève, sa femme, n'osant ni la défendre contre les brutalités et les violences d'un père qui ne peut pardonner une pareille mésalliance, ni travailler pour se créer une position indépendante. Geneviève, au moment de mourir, dit tristement à son mari : « Tu es faible comme la tige « des lis, et le moindre vent te courbe et te renverse ; « je t'ai aimé peut-être à cause de cela, car tu étais « comme mes fleurs chéries, *inoffensif*, *inutile* et « précieux. »

Pour Mme Sand, la civilisation a tellement vicié et corrompu les classes élevées de la société, qu'on ne saurait plus y trouver un seul homme fortement trempé d'esprit et de cœur ; ou ce sera un être comme le Raymond d'*Indiana*, comme le comte de Lansac de *Valentine*, comme M. de Fougères dans *Simon*, hommes dégradés chez lesquels pas une noble passion ne fait battre le cœur ; ou ce sera une nature faible,

maladive, impuissante, comme André. Mais Mme Sand n'abandonne pas dans ce dernier roman son idée favorite ; si elle a créé ce qu'elle croit une exception, et quelle exception ! elle se hâte de mettre en relief, et comme repoussoir au tableau, un autre type, le marquis de Morand, le père d'André. Il nous suffira de copier quelques lignes pour le faire connaître :

« Son principal regret n'était pas de ne plus voir son « fils, mais de n'avoir plus personne à tourmenter et « à faire souffrir. La grosse philosophie de tous ceux « qui l'entouraient recevait stoïquement les bour- « rasques de sa colère ; l'effroi, la pâleur d'André « étaient des victoires plus réelles, plus complètes, « et *il ne pouvait se consoler* d'avoir perdu ces triom- « phes journaliers. »

Voilà le seul sentiment que Mme Sand donne à un père qui a été abandonné par son fils unique !... Il est vrai que ce père est un marquis, un noble, et pour Mme Sand cela suffit. Leone Leoni, qui vendait sa maîtresse, était un noble ; Raymond, qui l'abandonnait lâchement, était un noble ; Lansac et Fougères, qui vendaient leurs femmes, étaient nobles ; le marquis de Morand, qui ne voit dans son fils qu'un jouet de ses caprices, une victime à torturer, est un noble aussi. Mme Sand a voulu flétrir depuis leur naissance jusqu'à leur mort ces types des classes supérieures, afin sans doute de soulever contre elles le mépris, puis la haine des classes inférieures.

Nous ne parlerons ni du *Compagnon du tour de France* ni de *Mauprat*. L'aristocratie n'est pas plus représentée par la marquise des Frênayes, qui se donne à un ouvrier, que par des brigands volant sur les grandes routes et rançonnant le peuple des campagnes. Peut-être, il y a quatre ou cinq siècles, dans les guerres civiles qui ensanglantèrent si longtemps la France, pendant l'invasion anglaise, sous Philippe de Valois, Jean, Charles V, Charles VI et Charles VII, peut-être se rencontra-t-il un homme aussi exécrable que le furent les Mauprat, mais ce fut une exception, même en ces temps de calamités, où la force avait remplacé la justice et le droit: triste exemple des malheurs et des crimes qui peuvent fondre sur une nation divisée par des haines profondes et des ambitions insatiables! Hélas! on ne peut guère s'en souvenir aujourd'hui!

SPIRIDION. — CONSUELO. — LA COMTESSE DE RUDOLSTADT.

Après avoir politiquement et moralement sapé la société dans toutes ses institutions, il était naturel que Mme Sand vînt nous dire comment elle entendait réformer l'humanité. Sur les ruines qu'elle s'était efforcée de faire, elle a voulu constituer un nouveau monde. *Spiridion*, *Consuelo* et *la Comtesse de Rudolstadt* ont été les trois romans dans lesquels elle a formulé le nouvel évangile. Nous n'analyserons pas ces romans. Il n'y a dans *Spiridion* aucune action, aucun drame. Dans *Consuelo* et *la Comtesse de Rudolstadt*, au contraire, nous trouvons de tout. C'est une histoire des Illuminés et des Invisibles, sectes franc-maçonniques qui, au dire de Mme Sand, auraient préparé la révolution de 1789. Extases, léthargies, souterrains sombres, châteaux fantastiques, revenants, visions, poésie, musique, théâtre, philosophie, Fré-

déric II, Voltaire, La Mettrie, politique, socialisme, religion nouvelle, initiation, tout ce qu'on a pu imaginer, tout ce que les romans anciens et modernes ont accumulé de péripéties surnaturelles, d'aventures étranges, de paradoxes inouïs, se trouvent rapprochés, fusionnés, tant bien que mal, dans cette œuvre indigeste, qui ne compte pas moins de treize volumes. Nous n'en relèverons que les idées les plus saillantes, les opposant les unes aux autres, afin de prouver aux plus sceptiques l'impossibilité où se trouve l'esprit humain de concevoir et de créer une société, nous ne dirons pas même inférieure à la nôtre, mais qui ait seulement l'ombre de sens et de vie.

Dans *Spiridion*, un vieux moine d'un couvent des terres papales, le père Alexis, est l'apôtre de cette religion nouvelle. Il est en communication avec l'esprit du fondateur du couvent, Hebronius ou l'abbé Spiridion. Il raconte à un jeune novice, Angel, l'histoire de Spiridion, ses théories, et les idées qu'elles lui ont inspirées à lui, Alexis, dans la solitude du couvent et dans la poussière des bibliothèques dans lesquelles il s'est enfermé pour chercher la vérité.

Or, cette *vérité*, en voici quelques fragments.

En parlant de la religion chrétienne, qu'Hebronius avait embrassée, et à laquelle il finit par ne plus croire, le père Alexis dit : « Il remonta, de conséquence « en conséquence, jusqu'à la révélation elle-même, « l'attaqua avec la même logique que le reste, *et força*

« *de redescendre sur la terre cette religion qui voulait* « *cacher sa tête dans les cieux.* » Il est vrai que, suivant le père Alexis, le catholicisme, « après avoir soumis « et enchaîné les princes, se ligua avec eux pour « écraser les peuples et partager la puissance tempo- « relle. Alors le schisme éleva ses étendards de révolte « et prêcha le principe courageux et légitime de la « liberté de conscience.... »

Si nous ne nous trompons pas, c'est du protestantisme que l'auteur veut ici parler; eh bien! le protestantisme, loin d'être l'acte de révolte des peuples qu'on voulait écraser, fut, au contraire, la lutte du *principe féodal* des grands seigneurs contre l'autorité spirituelle et temporelle. Ce furent des ducs et des électeurs qui soutinrent Luther; ce fut la noblesse allemande qui se fit d'abord protestante, puis une partie de la noblesse française. Au lieu de partir des derniers échelons de la société, comme avait fait le christianisme à sa naissance, le protestantisme partit des hautes classes pour se répandre ensuite jusqu'au peuple; et la terre classique par excellence du protestantisme fut précisément le pays de la terre où la féodalité était et se maintint la plus vivace et la plus forte, ce qui est précisément le contraire de ce que Mme Sand fait dire au père Alexis.

Du reste, l'auteur fait volontiers assez bon marché de l'histoire : « Si l'Église catholique avait pu conformer « tous les points de sa doctrine à cette sublime défi- « nition des trois vertus théologales, la foi, l'espé-

« rance et la charité, elle serait la vérité sur la terre,
« elle serait la sagesse, la justice, la perfection. Mais
« l'Église romaine s'est porté le dernier coup, elle a
« consommé son suicide le jour où elle a fait Dieu
« implacable et la damnation éternelle. »

Mme Sand aurait dû, pour nous éclairer, nous dire quel jour, quelle année, quel siècle l'Église romaine s'était ainsi porté le dernier coup, l'histoire n'ayant pas mentionné, et pour cause, un point aussi important.

Nous avons vu tout à l'heure Spiridion rejeter la révélation chrétienne; cela s'explique assez facilement, car Mme Sand fait de la révélation une définition trop curieuse pour ne pas être rapportée :

« — Si je vous entends bien, reprend Angel, vous ac-
« ceptez de la révélation ce qu'elle a d'éternellement
« divin, ses grandes notions sur la divinité et l'immor-
« talité, les préceptes de vertu et de devoir qui en
« découlent.

« — Et aussi, interrompit Alexis, les grandes dé-
« couvertes de la science, les chefs-d'œuvre de l'art
« et de la poésie, *les innovations des réformistes de*
« *tous les pays et de tous les temps.* »

Par conséquent, Voltaire et Rousseau, Diderot et Helvétius, et de nos jours, parmi les réformateurs, M. Proudhon, qui nie Dieu, et M. Leroux, qui y croit, etc, etc., ont tous la révélation. Mme Sand aurait dû seulement nous dire comment on pouvait admettre comme vrais et divins, comme révélations de Dieu, des principes qui s'excluent ou qui nient Dieu.

Puisque nous nous sommes un moment arrêté aux définitions, nous devons également donner celle de l'hérésie, que nous emprunterons au roman de *Consuelo :*

« A côté de l'Église officielle est une religion secrète « qui cherche encore à se constituer. *Cette société « idéale de l'égalité* traversa les siècles sous le nom « d'hérésie, et aboutit à la révolution française, pour « se reformer et se discuter, à défaut de mieux, dans « les clubs chartistes et dans l'exaltation communiste. « L'hérésie du passé, le communisme d'aujourd'hui, « c'est le cri des entrailles affamées et du cœur dévoré « qui appelle la vraie connaissance, la voix de l'esprit, « la solution religieuse, philosophique et sociale du « problème monstrueux suspendu depuis tant de « siècles sur nos têtes. Voilà ce que c'est que l'hérésie, « pas autre chose... » En termes plus concis, le christianisme ne contient pas la vérité, et on a appelé hérésie l'aspiration de l'humanité vers cette religion non encore révélée qui doit contenir la vérité.

Mais le Christ, direz-vous, le Christ a donc été un faux dieu, un faux prophète ? Le Christ, vous répond Mme Sand, *n'est qu'un philosophe ;* et elle place sa statue entre Pythagore et Platon, au milieu des grands hommes qu'honore l'humanité. Si le Christ *est un philosophe* (roman de *Consuelo*), *Satan*, *c'est l'ami des hommes*, *comme le Christ*, *c'est l'archange de la révolte*, *c'est le fort*, *le belliqueux*...

Il ne faut point s'étonner de voir exalter Satan ; dans cette lutte violente contre toutes les institutions, dans

cette révolte contre les lois de Dieu, il était naturel qu'on réhabilitât le premier esprit qui s'était révolté contre le Créateur! Après avoir glorifié le génie du mal, Mme Sand glorifia l'hérésie. Nous avons vu précédemment comme elle la définissait; dans un appendice à *Consuelo*, elle y revient encore. Elle voit dans toutes les sectes qui ont surgi contre le catholicisme « la lutte « de l'égalité contre l'inégalité, du pauvre contre le « riche, du candide contre le fourbe, de l'opprimé « contre l'oppresseur, de la femme contre l'homme, « du fils même contre le père..... » et elle y applaudit.

Ainsi, révolte religieuse, révolte morale, révolte sociale, négation du christianisme, négation des devoirs de la femme envers l'homme, des devoirs du fils envers le père, lutte au sein de la famille comme au sein de la société, lutte partout, toujours!... Étonnez-vous donc après que Satan soit représenté comme une *pâle et douloureuse figure*, *sœur du Christ*, *comme l'ami des hommes!...*

Mais, demanderez-vous peut-être, las et dégoûté de tant d'impiétés et de blasphèmes, avec de pareilles idées, quel monde peut-on concevoir? quelle société peut-on espérer? Mme Sand vous répondra :

« Dans la nature d'esprit d'Hebronius, l'idée d'un « Dieu pur esprit, tirant de lui-même le monde ma- « tériel et pouvant le faire rentrer en lui par un « anéantissement pareil à sa création, *lui semblait* « *être le produit d'une imagination malade.* »

Ainsi, il n'y a qu'une imagination malade qui puisse supposer à Dieu, *pur esprit*, le pouvoir de créer et de détruire le monde matériel ; or, comme le monde matériel existe, il faut nécessairement admettre ou qu'il est et sera de toute éternité, ce qui est la négation absolue de la divinité, ou qu'il a été créé par un Dieu non pur esprit, par un Dieu matériel, en qui il retournera. Car, ajoute Mme Sand, « l'homme peut-il « concevoir qu'on fasse rien de quelque chose et de « quelque chose rien ? » Voici donc le matérialisme proclamé : ou Dieu n'existe pas, et la matière seule a existé et existera de tout temps ; ou Dieu existe et n'a pu créer la matière qu'à la condition d'être matière lui-même.

Mais, plus tard, Spiridion mourant dit à son disciple Fulgence : « Je ne m'en vais pas... Tous les éléments de mon être retournent à Dieu, et une partie « de moi passe en toi. » Quelle partie ? la partie matérielle ou la partie spirituelle ? Mme Sand admet-elle, comme on l'a fait de nos jours, que nous ne pensons, sentons et aimons que par le système nerveux développé et mis en jeu nous ne savons par quelle force électrique ou magnétique ? Non ; Mme Sand admet positivement l'âme. Albert, dans *Consuelo*, dit : « Ame de « celle que j'aime, toi qui résides à la fois dans le sein « de la plus parfaite des femmes et dans les entrailles « du Dieu universel... »

Il est donc à supposer que Spiridion croit à la métempsycose ; la partie de lui qui passe en ses disciples,

c'est la partie spirituelle, et les éléments qui retournent à Dieu sont les éléments matériels. Ainsi, selon le nouvel évangile de Mme Sand, Dieu est tout à la fois esprit et matière ; l'âme voyage de corps en corps ; tous les éléments de ces corps viennent de Dieu et s'en retournent à Dieu. C'est tout à la fois le matérialisme, le panthéisme et la doctrine de Pythagore et de Brahma, ce que de nos jours M. Pierre Leroux a essayé de rajeunir d'un nom nouveau et qu'il a appelé le *Circulus*. Mais Mme Sand veut faire de son *Dieu-perfection*, comme elle l'appelle, un amalgame monstrueux de toutes les erreurs qui ont égaré l'esprit humain. Elle dit dans *Consuelo* : « Dans le combat avec Lucifer, Dieu ne « l'a pas détruit. Homme aveugle, vous n'en voyez pas « la raison : *c'est que Dieu combattait contre Dieu ;* « *c'était la lutte d'une portion de la divinité contre* « *l'autre.* » Ce qui nous ramène au manichéisme et à la religion de Zoroastre.

On voit que les efforts qu'a faits Mme Sand pour élever sur les débris du christianisme une nouvelle religion n'ont pas dû lui coûter beaucoup. Elle s'est contentée de joindre ensemble tous les principes des religions anciennes, sans se préoccuper de la dissemblance de ces principes, et, pour s'excuser de si peu d'imagination, elle fait dire à Albert expliquant la doctrine nouvelle :

« Tu l'entendrais, non pas de ma bouche, mais de « celle de Pythagore, écho lui-même de tous les sages : « *O divine triade !* voilà la formule. C'est celle que,

« sous toutes sortes d'images, de symboles et d'em-
« blèmes, l'humanité a proclamée par la voix des
« grandes religions, quand elle n'a pu la saisir d'une
« façon purement spirituelle, sans incarnation, sans
« idolâtrie, telle qu'il a été donné aux *révélateurs*
« de se la révéler à eux-mêmes... »

Ainsi, à la place du christianisme, qui ne contient pas la vérité, mettez ensemble les *révélations* de Confucius, de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, de Zénon, d'Épicure, d'Arius, de Mahomet, de Jean Huss ; confondez les mythes indiens, égyptiens, persans, chinois, grecs, scandinaves, tartares, mahométans, etc., etc., et vous aurez la vérité ; vous aurez la vraie formule, la vraie doctrine, la vraie religion ; vous aurez enfin le Dieu que vous devez adorer, et que jusqu'à ce jour l'humanité n'a pu comprendre *d'une manière purement spirituelle !...*

Voilà à quoi arrive Mme Sand après avoir détruit le christianisme ; nous avouons que nous préférons le *Dieu inconnu* de M. de Lamennais.

Notre travail sur Mme Sand serait incomplet, si, après avoir donné connaissance de son étrange doctrine religieuse, nous ne disions aussi quelques mots de l'union de l'homme et de la femme, *du lien plus humain et non moins sacré qui doit remplacer une des plus odieuses institutions de la société, le mariage.*

Albert de Rudolstadt dit devant Consuelo qu'il a épousée : « *Nos femmes sont aussi libres envers nous* « *que nos amantes.* »

La sibylle des Invisibles, après avoir consulté Consuelo, qui par dévouement aurait épousé Albert le cataleptique, et reconnu qu'elle n'aime point d'amour son mari, l'apostrophe en ces termes :

« Dieu t'a-t-il autorisée à abjurer ton sexe, à pro-
« noncer dans le mariage le vœu de virginité *ou celui*
« *plus dégradant encore du servage?* La passivité de
« l'esclavage a quelque chose qui ressemble à la froi-
« deur et à l'abrutissement de la prostitution... Sois
« donc certaine que *Dieu, loin de commander de pa-*
« *reils sacrifices à ton sexe, les repousse, et lui dénie*
« *le droit de les faire.* Ce suicide-là est aussi coupable
« et plus lâche encore que le renoncement à la vie. Le
« vœu de virginité est antihumain et antisocial, mais
« l'abnégation dans l'amour est quelque chose de
« monstrueux dans ce sens-là. »

Ainsi, point d'amour, point d'abnégation, point de mariage. Une femme se prostitue et commet un suicide plus lâche encore que le renoncement à la vie lorsque, cessant d'aimer d'amour son mari, elle continue cependant à lui rester fidèle et à habiter avec lui. Donc, du jour où il n'y a plus d'amour, le divorce. Mais la famille? les enfants? Mme Sand ne s'en préoccupe pas. La sibylle fait prononcer par les Invisibles le divorce de Consuelo et d'Albert, « en vertu des droits « imprescriptibles de l'amour dans le mariage. » Consuelo, rendue à la liberté, épouse Liverani qu'elle aime et qui n'est autre qu'Albert, et le mariage nouveau est consacré au nom « du Dieu *tout* puissant, tout amour

« et toute intelligence, et, après lui, au nom des trois
« vertus qui sont un reflet de la divinité dans l'âme
« humaine, activité, charité et justice, et qui se tra-
« duisent dans l'application par la formule : *Liberté*,
« *fraternité*, *égalité*. »

C'est-à-dire que, pour Mme Sand, l'homme et la femme, affranchis tous deux de tous les devoirs sociaux et de famille, se rapprochent momentanément pour se séparer du jour où la passion qui les a unis s'est éteinte, absolument comme le mâle et la femelle chez les animaux. Quant aux enfants, ils deviennent ce qu'ils peuvent; Mme Sand, nous le répétons, ne s'en est pas préoccupée.

Ainsi, Mme Sand s'est efforcée dans ses romans de renverser la société en l'attaquant à la fois par sa base et par son sommet, par la famille et par Dieu. Après avoir représenté toutes les classes supérieures sous un jour odieux, elle a dépeint le christianisme comme une *hérésie;* elle a exalté Satan; elle a fait de Jésus-Christ un *philosophe;* elle a admis tout à la fois le *panthéisme*, le *matérialisme* et la *métempsycose;* elle a vu dans le mariage chrétien *une prostitution de la femme à l'homme*, dans l'adultère *le droit imprescriptible de la liberté de la femme*, dans le concubinage *une phase des relations de l'homme avec la femme;* enfin, elle a proclamé que *le suicide était un droit et quelquefois un devoir*.

C'est à propager de telles idées que Mme Sand a employé tout son génie, et ce sont les seuls enseigne-

ments, les seules conclusions de ses romans. Une phrase que nous avons déjà citée les résume complétement, selon nous. C'est lorsque Mme Sand, glorifiant l'ange déchu qui le premier a essayé de renverser les lois divines et de se révolter contre Dieu, l'appelle *l'ami des hommes*, et en fait *un Dieu luttant contre un autre Dieu*. A ce *Dieu de la révolte et du mal* Mme Sand a élevé un autel, et, prêtresse passionnée, lui a offert pour hécatombe toutes les vérités morales et toutes les institutions religieuses de la société chrétienne.

II

M. EUGÈNE SUE.

Dans l'étude que nous venons de faire de Mme Sand, nous avons dû classer et analyser la plupart de ses romans. C'est qu'en effet, Mme Sand ayant, toutes les fois qu'elle écrit, un but fixe, vers lequel elle marche obstinément, sans permettre à son imagination de venir distraire sa pensée, il en résulte que c'est moins par les thèses développées que par l'ensemble du livre qu'on peut se rendre compte de ses tendances morales et philosophiques. Mais Mme Sand est le seul écrivain qui ait ainsi sacrifié complétement au plaisir de dogmatiser l'intérêt scénique et dramatique que nos romanciers modernes ont si habilement exploité. Aussi Mme Sand n'est guère lue que par les hommes éclairés et intelligents, tandis que M. Eugène Sue, M. de Balzac, M. Frédéric Soulié, etc., sont surtout lus par le

peuple, par les gens désœuvrés et par les femmes, toujours avides de violentes émotions. Avant tout, ces auteurs écrivent pour peindre et émouvoir, même M. Eugène Sue, malgré sa prétention de faire du roman une encyclopédie universelle, traitant des plus grandes questions de théologie, de morale, d'économie politique et sociale, de législation, d'organisation de travail, etc., etc., etc. Analyser toutes ces œuvres serait donc sans utilité. Que nous font ces mille tableaux qui se pressent sans ordre et sans raison d'être dans les romans modernes? On dirait d'une lanterne magique, tant les sujets sont différents et se succèdent avec rapidité. On a ainsi produit des romans en dix volumes, puis en quatorze volumes, puis en trente volumes, avec trois parties, trois âges :

Enfant au premier âge et barbon au dernier.

C'est le roman-feuilleton qui nous a valu ce genre détestable de littérature, cette compilation indigeste de folies et de crimes, de lubricité et d'immoralité, et ces histoires qui commencent toujours sans jamais finir, et cette innombrable quantité de personnages qui paraissent et disparaissent sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on comprenne quelle part ils ont prise à l'action, ce qu'ils étaient avant et ce qu'ils sont devenus après. Laissons aux critiques le soin de relever les

invraisemblances, les absurdités, les contradictions, les erreurs historiques, les fautes littéraires et la vulgarité d'un style qui parfois descend jusque dans les tripots des forçats et des filles publiques pour y ramasser et parler un langage ignoble et inconnu, l'argot du bagne. A nous la partie morale et sociale, les idées, les tendances, les thèses philosophiques. Hélas! notre tâche n'est ni la moins rude, ni la moins longue. Nous ferions des volumes de citations, si nous le voulions, rien qu'en étudiant nos plus célèbres littérateurs. M. Nettement a écrit un livre sur *le Juif-Errant* et *les Mystères de Paris*, et ce livre est loin d'être complet; que serait-ce donc s'il s'agissait de tous les ouvrages de M. Sue, ou de M. de Balzac, ou de M. Soulié, à une époque où, en vérité, on fait un roman plus facilement qu'on ne faisait autrefois un madrigal ou un quatrain? Pour abréger notre travail et le rendre cependant aussi démonstratif que possible, nous diviserons cette étude en trois grandes parties : la partie religieuse, la partie morale, la partie sociale; et nous examinerons successivement chacun des célèbres romanciers que nous venons de citer à ces trois points de vue différents.

M. EUGÈNE SUE.

PORTÉE DE SES OEUVRES AU POINT DE VUE RELIGIEUX.

Un roman populaire et qui fit la fortune d'un journal, *le Juif-Errant*, eut non seulement un immense retentissement, mais une influence politique énorme; nous n'hésiterons pas à dire qu'il décida la question de la liberté d'enseignement, promise par la charte de 1830, et réclamée avec une grande vivacité par le parti catholique et le parti légitimiste. Tout le monde connaît cette longue diatribe contre les jésuites. Il est impossible d'accumuler plus d'invraisemblances et de calomnies. En 1832, peu de temps après le sac de l'Archevêché, dix-huit mois après la révolution de 1830, représenter la congrégation de Jésus comme dominant l'univers par tous ses membres, tant avoués qu'occultes, certes, l'hyperbole était forte et hardie, pas plus forte et hardie cependant que celle qui permettait à M. Sue d'associer cette compagnie à la secte

indienne des Étrangleurs et de les appeler *sœurs de la même cause!* Du reste, il y a là contradiction. Si les jésuites sont aussi criminels et aussi puissants que les représente M. E. Sue, nous ne voyons pas trop pourquoi ils s'amusent pendant dix volumes à empêcher de pauvres gens faibles et isolés de se rendre à la convocation qui leur est faite pour l'ouverture du testament de Rennepont. Ils avaient un moyen fort simple d'hériter seuls, c'était de faire disparaître violemment tous les héritiers, hormis Gabriel, et nous ne voyons pas trop ce qui les en aurait empêchés, eux les associés de l'étrangleur Faringhea. Mais nous n'avons ni à défendre les jésuites, ni à montrer les contradictions de ce pamphlet romantique. Nous avons voulu seulement prouver avec quelle frivolité on lit et on admet de nos jours les invraisemblances les plus absurdes. Si l'on accepte que la congrégation de Jésus a par tout l'univers, dans toutes les sociétés, dans les palais des rois et dans la chaumière du pauvre, et jusque sous la tente du sauvage, des serviteurs et des adeptes, et qu'elle emploie cette immense puissance à faire dévorer le cheval de Dagobert par les animaux féroces de Morock, afin d'empêcher les petites-filles du général Simon d'arriver à Paris, on peut tout admettre. Il n'y a plus rien d'invraisemblable, ni l'enlèvement d'Adrienne de Cardoville, transportée dans une maison d'aliénés; ni l'enlèvement de Rose et Blanche Simon, enfermées dans un couvent; ni le conciliabule de la princesse de Saint-Dizier, auquel assistent un cardinal, un évêque, des

prêtres, qui en carême dégustent gravement et avec onction les mets les plus savoureux, se moquant du jeûne et des prescriptions de l'Église ; ni l'idiotisme du manufacturier Hardy, produit par la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ ;* ni les doctrines d'un prêtre, représenté comme l'idéal du clergé, sur la théologie, qu'il appelle *une science cauteleuse et hostile ou menaçante*, et sur la confession, qu'il n'admet pas et qu'il ne veut pas entendre !

Dans les quelques faits que nous venons de citer se trouvent deux ordres d'idées : une attaque contre l'Église, une attaque contre la religion. Une attaque contre l'Église, en représentant ses plus hauts dignitaires comme ne pratiquant pas les devoirs qu'ils imposent aux fidèles, et se rendant sciemment coupables, par égoïsme et cupidité, de crimes révoltants comme l'incarcération de deux enfants dans un couvent et d'une jeune femme dans un hospice d'aliénés. Une attaque contre la religion, en représentant la confession comme dangereuse et immorale, la théologie comme une science mauvaise, et l'*Imitation de Jésus-Christ* comme *impie* et *sacrilége*. C'est Gabriel, le prêtre selon le Christ, ne l'oubliez pas, qui parle ainsi à M. Hardy, déjà à moitié hébété par la lecture de ce livre, « que les prêtres ont eu l'audace d'appeler « l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce livre, l'imitation de « la parole du Christ ! ce livre désolant qui ne con- « tient que des pensées de vengeance, de mépris, de « mort, de désespoir ! » Nous avouons avoir lu ce

livre et n'y avoir trouvé au contraire que des paroles de paix, d'amour et d'espérance en une vie meilleure et éternelle. « Oui, reprend Gabriel avec attendrisse-
« ment et tristesse, les oppresseurs de tous les temps,
« de tous les pays, osant prendre Dieu pour com-
« plice, se sont unis pour proclamer en son nom
« cette épouvantable maxime : *L'homme est né pour*
« *souffrir; ses humiliations, ses souffrances sont agréa-*
« *bles à Dieu*... Oui, ils ont proclamé cela, de sorte
« que plus le sort de la créature qu'ils exploitaient
« était rude, humiliant, douloureux, plus la créature
« versait de sueurs, de larmes, de sang, plus, selon
« ces homicides, le Seigneur était satisfait, glorifié!
« Ah! croyez-moi, lorsque l'on entre, plein de cœur,
« d'amour, de foi, dans les véritables vues de Dieu,
« du Dieu sauveur, qui a dit : Aimez-vous les uns les
« autres, *on voit, on sent, on sait que la fin de l'huma-*
« *nité est le bonheur de tous et que l'homme est né pour*
« *être heureux.* »

Si nous en avions le temps, si nous n'étions restreint par notre travail, nous demanderions à M. Eugène Sue s'il croit réellement que l'homme est né pour être heureux. Pour nous, nous ne saurions le penser lorsque nous considérons à quel point Dieu l'a fait chétif et misérable entre tous les êtres animés, lui donnant une enfance longue et maladive, une vie abrégée par les fatigues et les maladies, une mort si prompte et presque toujours si affreuse. En vain nous objectera-t-on que cette faiblesse de constitution, ces maladies fré-

quentes sont le résultat de la société, de la civilisation ; nous répondrons que les statistiqnes prouvent d'une manière incontestable que la vie moyenne de l'homme est plus grande chez les peuples civilisés et qu'elle est en raison directe de la civilisation et des lumières. D'ailleurs, si la civilisation a pour conséquence d'accroître les maladies qui nous affligent, comme le premier des biens est la santé, il faudrait donc, pour atteindre le bonheur idéal dont, selon M. Eugène Sue, l'homme doit jouir, revenir à l'état de barbarie ? Est-ce là la pensée de M. Eugène Sue ? Si de l'ordre physique nous passons à l'ordre moral, l'objection est plus grave encore. L'homme porte en lui des passions qui lui sont souvent funestes ; le christianisme lui a fait un devoir de lutter contre elles et de les dominer. De cette lutte résulte évidemment une fatigue et une peine pour nous. Vaincues, nos passions reviennent sans cesse assaillir notre pensée, nous inspirer des désirs impossibles, empoisonner notre bonheur et troubler notre tranquillité ; victorieuses, elles se heurtent contre les passions de ceux avec lesquels nous sommes en contact. La lutte que nous portons en nous se renouvelle plus vive hors de nous. Nous rencontrons sans cesse des obstacles que nous ne pouvons franchir et qui nous irritent, des inimitiés que nous ne pouvons écraser et qui nous exaspèrent, et dans ce combat de chaque jour, de chaque heure, nous ne trouvons ni le repos, ni la satisfaction de nos désirs, ni le libre contentement de nos passions, ni le bonheur. Ainsi, pas

plus dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, l'homme ne peut arriver au bonheur réel et complet; le peut-il dans l'ordre social? Ici encore, nous répondrons : Non. Dans l'ordre social, il y a des maîtres et des ouvriers, des riches et des pauvres. Les ouvriers, les pauvres, obligés de travailler chaque jour pour gagner de quoi vivre eux et leur famille, ne peuvent espérer une félicité parfaite ici-bas; mais ils peuvent du moins, dans l'accomplissement de leurs devoirs, trouver la paix, le calme et la sérénité de l'âme. Il en est de même pour les maîtres et les riches. Est-ce que pour eux, si la vie extérieure est facile, la vie intérieure est exempte d'orages et de misères? Est-ce que, précisément à cause de leur peu d'occupations et de travaux, les passions ne se développent pas plus vives chez eux? Vous dites que « le Créateur a disposé les « richesses pour que le partage en fût fait avec équité », et vous laissez entendre qu'il ne l'est pas. C'est exciter l'envie et la convoitise des classes pauvres; nous ne voyons pas que ce soit leur donner le bonheur. Comment arriverez-vous au partage équitable des biens? Vous ne le dites pas. Mais si le peuple, à qui vous vous êtes efforcé d'enlever la résignation chrétienne et l'espoir d'une vie meilleure, venait demander, les armes à la main, sa part de jouissances et de félicité ici-bas, comme vous ne pourriez le satisfaire, la guerre éclaterait, le sang coulerait, et l'humanité, dont la fin, selon vous, est le bonheur de tous, que deviendrait-elle alors?

Ah! vous attaquez l'Église catholique! Ah! vous ridiculisez ses prêtres, vous les montrez tantôt incrédules et ambitieux, tantôt fanatiques et coupables, violant la confession et excitant une femme à désobéir à son mari, une mère à haïr son fils! Ah! vous appelez l'*Imitation de Jésus-Christ* un livre infâme, parce qu'il prêche la résignation, la patience, la foi religieuse, l'espérance en une vie meilleure! A ces âmes qui souffrent, au lieu de paroles de paix, vous apportez des paroles de haine. Sur ces plaies sociales, au lieu de baume, vous versez du fiel. Vous inspirez aux malheureux des sentiments d'envie et de convoitise, et vous les trompez en leur disant que Dieu a fait l'homme pour être heureux ici-bas. Mais le bonheur, où le mettez-vous donc?

Dans les jouissances sensuelles, dans la satisfaction des passions, dans la religion du plaisir, nous répondez-vous avec Adrienne de Cardoville.

« Dieu, dit-elle, ne doit-il pas être religieusement
« glorifié dans l'intelligence *comme dans les sens?*
« Impies, blasphémateurs sont donc ceux-là qui cher-
« chent à étouffer ces sens célestes au lieu de guider,
« d'harmoniser leur divin essor; car le Créateur de
« toutes choses n'anime-t-il pas le corps ainsi que
« l'âme de sa divine étincelle?..... »

Aussi « Adrienne mettait sa religion à cultiver, à
« raffiner les sens que Dieu lui avait donnés. Le beau
« et le laid remplaçaient pour elle le bien et le mal.
« Son culte pour la grâce, pour l'élégance, pour la

« beauté physique, l'avait conduite au culte de la « beauté morale.... »

Quel culte ! quelle religion ! Et c'est en raffinant ses sens, en remplaçant l'idée morale par le fait physique, le bien et le mal par le beau et le laid, qu'on arrive au bonheur ! Eh bien ! cette conclusion est tellement fausse, qu'elle ne peut résister au plus léger examen, Est-ce que, si Adrienne n'était pas riche, elle aurait pu pratiquer cette religion ? Est-ce que ce n'est pas parce qu'elle peut satisfaire tous ses caprices, tous ses goûts, tous ses désirs, savourer, par exemple, « la pulpe « fraîche d'un beau fruit, la saveur délicate d'un fai- « san doré cuit à point, ou le bouquet odorant d'un « vin généreux », est-ce que ce n'est pas à ces conditions qu'Adrienne est heureuse ? Le pauvre, l'ouvrier, le petit propriétaire, le petit commerçant, le père de famille, ne pourront donc jamais être heureux ? Et, d'ailleurs, Adrienne elle-même, au milieu de toutes ses jouissances sensuelles, n'est pas heureuse ; elle l'est si peu, qu'elle s'empoisonne dans un accès de jalousie contre son amant. Le bonheur n'est donc pas dans ce sensualisme raffiné et dans cette satisfaction des appétits charnels et des passions humaines. Où est-il donc ? où l'avez-vous vu, Monsieur Sue ? Vous le cherchez en vain autour de vous !

L'*Imitation de Jésus-Christ* avait raison, et vous êtes impuissant à prouver le contraire, malgré tout votre talent : il n'y a de bonheur parfait qu'au ciel, mais il y a ici-bas pour l'âme une source réelle et

unique de jouissances dans l'accomplissement de ses devoirs ; et l'*Imitation de Jésus-Christ* a consolé plus de malheureux que *le Juif-Errant* n'a fait de sceptiques et de matérialistes.

IDÉES MORALES.

Dans un de ses romans, *les Mystères de Paris*, M. Eugène Sue déclare « n'avoir pas reculé devant les « tableaux les plus hideusement vrais, parce que, « comme le feu, la vérité morale purifie tout. »

Ceci nous rappelle les tableaux plastiques représentés pendant quelques jours à Paris par M. et Mme Keller, qui, sous le prétexte que l'art justifiait tout, posaient en plein théâtre, revêtus d'un simple maillot, devant des milliers de spectateurs. Au bout de peu de temps, la police intervint, et défendit ces représentations comme portant atteinte à la morale publique. Et elle fit très-bien, car nous n'avons ni assez le sentiment de l'art, ni assez le goût du beau et du vrai, pour qu'on puisse impunément nous offrir des tableaux qui n'éveillent en nous que des idées de volupté. Notre religion n'étant pas encore la religion

sensualiste d'Adrienne de Cardoville, nous n'avons pas placé sur nos autels « le groupe enchanteur de Daphnis « et Chloé, ni allumé devant ces deux charmantes « figures des lampes d'or à parfums. » Nous n'avons pas changé nos temples en boudoirs « ornés des por- « traits d'hommes et de femmes d'une beauté supé- « rieure. » Nos femmes ne s'occupent pas exclusivement du soin « d'orner leurs corps », et elles croient pouvoir « glorifier l'œuvre divine » autrement « qu'en « entourant les charmes que Dieu leur a donnés de « tout le prestige de la grâce, de toute la splendeur « de la parure. »

Cette religion de la volupté, ce culte du plaisir sensuel, M. E. Sue s'est efforcé de le répandre sur nos âmes, et tous ses romans nous y conduisent. Laissez-le faire, et bientôt, comme les jeunes Romains de l'empire, comme les mignons de Henri III, nous nous couvrirons de parfums; nos cheveux bouclés et parfumés tomberont gracieusement sur nos épaules; nos corps reposeront mollement sur des lits de roses; la nuit, de peur que l'air n'altère la finesse de nos traits et la blancheur de notre peau, nous mettrons des masques enduits de pâtes odorantes; nous nous vêtirons en femmes, et nos tables seront servies par « les femmes « les plus belles et honnestes, estant à moitié vestues, « et ayant leurs cheveux espars comme espousées. » (Châteaubriand, *Études historiques.*)

Oh! Monsieur Sue, combien les mignons sous Henri III et les Romains sous l'empire entendaient mieux que

vous encore la religion du plaisir ! Lisez Brantôme, *les Dames galantes*, lisez Suétone, *les Vies des douze Césars*, et voyez de combien vous êtes encore dépassé ! Il est vrai, et nous serions injuste de ne pas le reconnaître, que vous avez fait de tels progrès, que vous êtes arrivé à peindre avec une telle perfection les scènes les plus voluptueuses, les plus nues, les plus sensuelles, que vraiment vous avez dû infiltrer dans les âmes les plus rebelles un peu des idées d'Adrienne de Cardoville, cette *personnification idéale* de la sensualité.

Dans *la Salamandre*, Szaffie séduit une jeune fille qu'il n'aime pas. Ce Szaffie est un homme qui connaît à fond le cœur humain et la société, qui a *l'implacable raison et la science désespérante du matérialiste*, se raillant de toutes les croyances et de toutes les vertus, ne voyant dans les sentiments que *calcul et intérêt*, et se complaisant à éclairer ceux qui sont assez naïvement crédules pour ne pas partager son amer mépris de la société. Selon lui, et le roman vient confirmer cette doctrine, « *la matière l'em-* « *porte sur l'esprit*, *l'instinct animal est plus fort.* « *Honneur*, *respect*, *amour*, *pudeur*, *paternité*, *tout* « *cède à l'irrésistible influence de la faim ou de la soif*, « nobles sentiments qui dépendent d'un besoin si « ignoble ! » Et en effet, dans le naufrage de *la Salamandre*, un père et un fils se disputent à coups de poignard un morceau de nourriture !... Quelle conception ! quelle moralité ! quel enseignement !

Nous avons dit que Szaffie séduit une jeune fille, Alice, pure et innocente enfant qu'il n'a jamais aimée, et qu'il ne déshonore que pour justifier ses théories. C'est au moment où le vaisseau fait eau de tous côtés et va sombrer qu'il s'introduit dans la chambre de la jeune fille.

« — Nous sommes perdus, lui dit-il ; une voie d'eau « s'est déclarée, nous périssons.

« — C'est vrai, nous allons mourir, dit Alice « pensive.

« — Et c'est parce que nous allons mourir, Alice, « que je suis venu près de toi.

« Et sa bouche s'attacha sur la bouche d'Alice.

« A cette impression profonde, électrique, à ce « baiser mordant, la tête d'Alice se perdit ; le feu lui « resta aux lèvres ; tout son être se concentra sur « cette caresse ardente, et elle tomba anéantie dans « les bras de Szaffie.

« — Oh ! bénie soit la mort qui vient, murmurait- « elle, si elle me donne le temps et la force de t'avouer « que je t'aime, Szaffie !...

« Et Alice, frémissante, enivrée, se tordait sous « les caresses passionnées de Szaffie.

« — Oh ! Szaffie, murmurait-elle d'une voix éteinte, « tu l'as dit, ces ardentes voluptés m'auront tuée avant « les flots ! Merci au ciel !

« — Oui, Alice, merci au ciel ou à l'enfer !

« — Le ciel et l'enfer, c'est toi, Szaffie ; car tu « m'enivres et tu ne m'aimes pas, mon amour ! Mais

« que m'importe? Je t'aime, moi, je meurs avec toi.
« Oh! veux-tu que je me perde à jamais pour toi,
« dis? Veux-tu que je blasphème Dieu à ce moment
« terrible? Veux-tu que pour toi je me damne pour
« l'éternité? Croiras-tu que je t'aime après cela,
« ô Szaffie!

« Et elle l'étreignit violemment de ses deux bras,
« colla sa bouche à la sienne, tomba dans un spasme
« nerveux et s'évanouit. »

N'oubliez pas que c'est une jeune fille pure et candide, élevée au couvent, pleine de piété et de religion, qui parle et se conduit ainsi au moment où on vient lui annoncer qu'elle va mourir!

Eh bien! si hideusement immorale que soit cette scène, elle est encore plus invraisemblable. Quoi! cet homme vient brutalement dire à cette jeune fille que sa dernière heure est venue, et elle, au lieu de s'effrayer, au lieu de tomber à genoux, mains jointes, aux pieds du Christ, d'invoquer Dieu avec ferveur, elle s'abandonne subitement à une passion si violente, si sensuelle, si bestiale nous allions dire, qu'elle n'a plus rien d'humain, et, au moment de périr dans les flots, elle blasphème Dieu! Ah! prenez la prostituée la plus folle de son corps, la femme la plus vile, la plus dégradée, placez-la ainsi tout à coup en face d'une mort prochaine, savez-vous ce qu'elle fera? Elle aura peur, et non seulement l'instinct de la vie la dominera, mais, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'instinct de Dieu; elle priera, pour la première fois

peut-être, et certes, dans un pareil moment, si avilie, si lubrique qu'elle soit, elle ne fera pas, elle ne dira pas ce que fait et ce que dit cette jeune fille, votre héroïne.

Sa mort est affreuse. En proie à une hallucination singulière, elle croit monter dans le lit de son amant, et elle saute par-dessus le navire à la mer, en disant :

« — O Szaffie, tes caresses, depuis ce jour où,
« craignant la mort, je me suis donnée à toi, toute à
« toi, je les ai toujours senties... De ce jour ma vie
« n'a été qu'un long plaisir, car tes baisers, je les ai
« encore aux lèvres... », etc., etc.

Et Szaffie la voit froidement, sans essayer de la sauver, se précipiter dans les flots.

« — Elle meurt heureuse », dit-il.

Et en effet, lui, l'homme instruit, l'homme savant, à qui rien n'est caché, qui a tout appris, tout étudié, tout connu, il sait que les bonheurs sont dans l'insensibilité morale ; aussi faut-il dépouiller vite *et user sur n'importe qui ce superflu de passions et de délire* qu'on porte en soi. Alors il reste des sens à satisfaire, tant qu'on a des sens, et, quand on n'en a plus, le passe-temps d'analyser de sang-froid ces êtres si inexplicables, en les faisant passer à son gré par toutes les émotions, des plus douces aux plus cuisantes. Un jeune homme à qui Szaffie déroule toutes ces singulières doctrines finit par se laisser persuader et arrive par degrés à l'insensibilité morale la plus complète.

Nous espérons que M. Eugène Sue n'a pas fait d'autres adeptes. On n'arrive pas, grâce à Dieu, aussi aisément à cette épouvantable atonie morale, mais on arrive au sensualisme, au scepticisme, au matérialisme, avec des théories comme celles de Szaffie, avec des romans comme *la Salamandre*.

Dans *la Vigie de Koat-Ven*, nous retrouvons un tableau assez semblable à celui que nous venons de retracer. Le comte de Vaudrey, un roué de l'école de Szaffie, fait le pari de séduire la duchesse d'Almeida, et l'enjeu est une jeune fille, Lélia, la maîtresse de M. de Guéménée. Il réussit en se faisant passer pour un pauvre orphelin se destinant au cloître. Au mo ment où la duchesse cesse de lui résister, une draperie se lève, et elle aperçoit des hommes et des filles riant aux éclats et buvant à sa chute.

Dans *les Mystères de Paris*, un certain Ferrand, notaire, avare comme Harpagon, « était dévoré par une « passion, une seule, ou plutôt un seul appétit, mais « honteux, mais ignoble, mais presque féroce dans « son animalité, qui l'excitait souvent jusqu'à la fré- « nésie : c'était la luxure, la luxure de la bête, la « luxure du loup ou du tigre. »

M. Eugène Sue peint longuement ce caractère, et, pour le mieux faire comprendre, il place auprès du lubrique notaire une mulâtresse, Cécily, ardente au plaisir, d'une beauté et d'une volupté sans égales, et

qui allume toute la passion bestiale de ce monstre avec un cynisme qui prouve qu'elle ne le cède en rien à son hideux amant.

Dans *Mathilde*, Ursule, pour se venger, feint d'éprouver une passion semblable pour Gontran de Lancry, le mari de sa cousine. Il faut voir avec quelle persévérance inouïe, quel génie infernal elle arrive à mettre à ses pieds Gontran, à en faire son esclave, à le ruiner, à le réduire à la plus horrible misère; mais elle est à son tour mordue au cœur par cette passion *irrésistible* que Lancry a éprouvée pour elle; elle aime Rochegune, et s'empoisonne parce que celui-ci n'a pas répondu à son amour exalté.

Mais ce que nous trouvons de plus immoral au milieu de toutes ces peintures lascives que nous avons analysées sans oser les citer, c'est la création de Fleur-de-Marie dans *les Mystères de Paris*. Fleur-de-Marie est la prostituée des forçats libérés, des voleurs et des assassins; pour un verre d'eau-de-vie, pour moins que cela encore, elle se livre à ces êtres flétris et dégradés, l'écume de la société. Eh bien! l'auteur en a fait une vierge, oui vraiment! Si son corps est impur, son âme est vierge; si elle rit et joue avec les forçats, plaisantant dans leur argot et servant à satisfaire leurs passions bestiales, elle a cependant toute la sensibilité, tous les nobles sentiments, toute la vertu, toute la candeur, toute l'innocence de la jeune fille la plus pure, la plus

chaste, la plus chrétienne ; elle soupire des églogues, elle fait des élégies ; elle, la prostituée du cabaret du Lapin-Blanc, elle s'appelle Fleur-de-Marie, ce qui, en argot, veut dire *la vierge !* Que voulez-vous ? c'est la fatalité qui l'a conduite là. Si elle avait eu moins bon cœur, si, au lieu de donner son argent aux pauvres, elle avait su le garder pour elle, elle ne se fût pas un jour trouvée dans la misère la plus profonde, elle n'eût pas été ramassée par la mère Panisse, et elle ne serait pas devenue... ce qu'elle est. M. Eugène Sue explique cela avec un laconisme admirable ; on dirait vraiment qu'il s'agit de la chose la plus simple du monde : « L'ogresse Panisse emmena la jeune fille *dans son* « *établissement*, elle la grisa avec de l'eau-de-vie, ET « VOILA ! »

Admettre qu'une femme peut descendre au plus bas degré de l'échelle sociale, se vautrer dans cette fange ignoble dont la vue soulève le cœur, dans cette atmosphère de débauches sans nom et de crimes hideux, au milieu de ces êtres horribles qui n'ont plus rien d'humain, et appeler cette fille du nom de la mère du Christ, et en faire un type de pureté et de candeur idéale, et expliquer sa faute par la fatalité, et la représenter plus sainte, plus vierge que les plus chastes et les plus saintes entre les jeunes filles, quelle apothéose de la prostitution ! Quoi ! on peut vendre son corps et rester pure et digne d'être aimée, d'être estimée, d'être honorée ? Quoi ! cette prostituée tachée d'eau-de-vie, dont les vêtements sont souillés, dont les cheveux

s'échappent en désordre d'un bonnet couvert de la poussière d'un cabaret, cette fille qui sort des bras d'un escroc ou d'un assassin, vous la prenez par la main, vous la montrez à nos femmes, à nos jeunes filles, comme un exemple, comme un modèle, et vous leur dites : Aimez-la, honorez-la, car elle vaut mieux que vous ! Ne lui reprochez pas sa vie ; c'est la fatalité qui seule en est responsable ! Ne lui reprochez pas de rester dans la fange où elle est plongée, car, si son corps est souillé, voyez combien son cœur est pur et son âme est vierge !

Certes, ce serait la plus immorale conception, si M. Eugène Sue, après avoir réhabilité la prostitution, n'avait aussi voulu réhabiliter l'assassinat.

Le Chourineur (assassin) est un parfait honnête homme, de même que la Goualeuse est une vierge. Il assassine, c'est vrai ; mais on serait souverainement injuste de lui reprocher le sang versé. C'est la fatalité qui l'a conduit au bagne ; il est assassin par tempérament, comme un autre est nerveux ou lymphatique ; il aime le sang, la vue du sang lui donne le vertige. « Quand « le sang me monte aux yeux, dit-il, il faut que je « frappe. Quand j'ai eu environ seize ans, est-ce que « ce n'est pas devenu pour moi une rage, une passion « de *chouriner* (égorger) ? J'en perdais le boire et le « manger, je ne pensais qu'à cela. Il fallait me voir « au milieu de l'ouvrage ! A part un vieux pantalon de « toile, j'étais tout nu. Quand, mon grand couteau « bien aiguisé à la main, j'avais autour de moi, je ne

« me vante pas, jusqu'à quinze et vingt chevaux qui
« faisaient queue pour attendre leur tour, tonnerre !
« quand je me mettais à les égorger, je ne sais pas ce
« qui me prenait... c'était comme une furie ; les
« oreilles me bourdonnaient, je voyais rouge, tout
« rouge, et je chourinais jusqu'à ce que le couteau me
« fût tombé des mains, tonnerre !... C'était une puis-
« sance ! J'aurais été millionnaire, que j'aurais payé
« pour faire ce métier-là. Quand j'ai eu seize ans,
« cette rage est devenue si forte, qu'une fois en train
« de chouriner, je devenais comme fou et je gâtais
« l'ouvrage. »

Qui oserait, après cela, condamner le Chourineur ? Voyez comme il a de nobles sentiments, comme, malgré sa misère et malgré le bagne, il est resté honnête homme, avec quelle ardeur et quelle abnégation il se dévoue ! Si parfois il voit rouge, si parfois il assassine, si un jour, par exemple, étant au service, après avoir tué son sergent, il égorge plusieurs soldats, oh ! plaignez-le, le pauvre homme ! plaignez-le et aimez-le ! Hélas ! n'est-ce pas malgré lui qu'il a commis le crime ? De quoi est-il coupable ? Jurés qui allez prononcer sur son sort, à quoi a-t-il tenu que vous ne fussiez à sa place et qu'il ne fût à la vôtre ? A la fatalité qui lui a donné la passion du sang, et qui, au contraire, vous en a inspiré l'horreur. Quel mérite avez-vous à ne pas voir rouge comme lui ?... Et combien n'est-il pas plus grand, plus vertueux que vous, cet assassin qui a succombé malgré lui sous une passion

fatale et irrésistible ! O Lacenaire ! ô Papavoine ! ô vous toutes, ombres des grands scélérats ! réjouissez-vous, car il s'est trouvé un romancier pour vous justifier, et vous n'êtes plus que de pauvres victimes de passions fatales et irrésistibles !

S'il arrive parfois que M. Eugène Sue, pour varier ses tableaux, cesse d'expliquer et d'innocenter ainsi les forfaits les plus grands, il leur donne alors un tel cachet d'héroïsme, qu'au lieu de plaindre ces malheureux comme on plaint le Chourineur, on est presque forcé de les admirer.

Au moment de monter sur l'échafaud, la veuve Martial pense à ses enfants qui vont rester orphelins; une idée la console : « Ils ont du vice, la misère les « achèvera. » Mais il n'en est pas de même pour son fils aîné, Martial. Oh ! celui-là lui cause un profond chagrin, il fait tache dans la famille, il est vertueux ! « Tu vois, lui dit-elle dans une dernière entrevue, « au moment de monter sur la funèbre charrette, tu « vois ce qu'on va faire de ta mère. On va nous tuer « comme on a tué ton père. Tu trouves cela bien ? Te « voilà content ! Tu pourras dire sans mentir que ta « mère est morte ; tu ne rougiras plus d'elle ! Ah ! je « croyais, en t'appelant près de moi, te donner du « cœur et de la haine ; mais qui n'a pas l'un n'a pas « l'autre. Lâche ! lâche ! lâche !... le sang de ton père, « de ta sœur, le mien ne sera pas vengé !... Lâche ! « lâche !... » Et la *toilette* de la condamnée commence, et cette femme ne faiblit pas un instant ; elle re-

garde en riant et en plaisantant les apprêts de la mort. « Je te renie ! dit-elle à son fils aîné. Ton frère « est au bagne ; ton grand-père et ton père ont fini « bravement sur l'échafaud en narguant le prêtre et « le bourreau. Il fallait les venger, te montrer vrai « Martial, cracher sur le couteau de Charlot et sur « la casaque rouge, et finir comme père, mère, frère « et sœur. Oh ! lâche ! encore plus crétin que lâche ! »

Et, après avoir maudit son fils parce qu'il n'a pas imité les siens et que ses mains n'ont pas versé le sang humain, elle marche, le front levé, le regard fier, vers l'échafaud, repoussant avec dédain les secours religieux, et meurt héroïquement.

Ainsi, donner au crime une poésie sombre, une sorte de grandeur et d'héroïsme, quand on ne peut le justifier par la fatalité, établir en principe et développer dans tous ses romans que les passions sont fatales et irrésistibles, nier toutes les vertus et tous les sentiments, changer l'amour en fureur bestiale, et, après avoir expliqué et réhabilité tous les vices, en faire la glorification dans un roman qu'on appelle *les Sept Péchés capitaux*, voilà toute la moralité des œuvres de M. Eugène Sue.

IDÉES SOCIALES.

Depuis 1847, M. Eugène Sue a publié successivement divers romans qui ont cessé d'être philosophiques pour devenir politiques. Ce sont de véritables pamphlets contre les classes riches et éclairées. Ces romans lui ont valu d'être nommé représentant par la capitale de la France. Autrefois, et cela paraissait logique, les ouvrages littéraires pouvaient conduire à l'Académie; ils conduisent aujourd'hui à l'Assemblée nationale. Nous ne comptons pas parler de ces romans, voulant, d'une part, éviter soigneusement tout ce qui pourrait donner à notre travail purement moral une teinte politique quelconque, et parce qu'en outre les dernières œuvres de M. Eugène Sue ont eu moins de retentissement et par conséquent moins d'influence que ses premiers écrits. Ce peu d'influence s'explique facilement. A une époque aussi agitée, au milieu des passions qui nous divisent, avec les préoccupations graves qui nous assiégent, et l'incertitude de l'avenir,

et les menaces sans cesse répétées d'une guerre sociale, la fiction, quelque terrible qu'elle soit, quelque socialiste qu'elle s'efforce de paraître, ne doit plus impressionner que faiblement les masses. Il n'en était pas de même dans ces dix-huit années de paix qui précédèrent la révolution de février; la littérature eut alors un ascendant immense, une influence inouïe. Dans les loisirs que donna à la France la politique du roi Louis-Philippe, elle put captiver l'attention publique et séduire facilement des esprits qui, par mode et par engouement, acceptèrent sans discuter toutes ses théories et tous ses poradoxes; c'est donc surtout à cette époque qu'il faut étudier la littérature, et c'est ce qui nous a engagé à ne parler que très-légèrement des ouvrages publiés depuis la révolution de février, quelques violentes attaques qu'ils contiennent pour la plupart contre la société. Du reste, malheureusement, cet esprit de haine et de calomnie, nous allons le retrouver dans presque tous les romans qui parurent de 1830 à 1848.

Nous avons déjà eu occasion de citer les théories de Szaffie, le héros de *la Salamandre*. Nous l'avons vu, animé d'un mépris profond pour la société, ne reconnaître en elle que des vices, et prétendre que la matière l'emportait toujours sur l'esprit et que la vertu n'existait pas. Nous ne reviendrons pas sur ce point; mais cependant notre étude sur *la Salamandre* ne serait pas complète si nous ne disions un mot des différents personnages qui prennent part à l'action.

Le marquis de Longetour, lâche et incapable officier, que la Restauration a tiré d'un comptoir pour en faire un capitaine de corvette, qui, au moment du danger, a voulu abandonner son poste et a fait entendre le cri de *Sauve qui peut!* cet être misérable, aussi nul que lâche, est nommé capitaine de vaisseau et commandeur de la Légion-d'Honneur, et passe dans le monde pour un homme d'un esprit supérieur et d'un courage indomptable. Son lieutenant, P. Huet, excellent officier, aussi brave que capable, enthousiaste de son métier, se dévouant au delà du possible pour sauver l'honneur du pavillon et la vie de l'équipage, est jugé et condamné à être passé par les armes par un tribunal « qui donne des éloges au beau caractère du marquis de Longetour. »

Szaffie, le savant matérialiste, qui hait et qui méprise si profondément l'humanité, qui séduit une jeune fille, comme il a séduit et abandonné sans pitié et sans passion des femmes mariées, afin de justifier à ses propres yeux son mépris pour la société, Szaffie est honoré, aimé, estimé, accueilli avec sensation dans le monde le plus aristocratique.

Paul, le jeune aspirant, cœur naïf et pur, âme candide qui renferme tous les plus nobles et les plus généreux sentiments, « pour qui la vie était un prisme éblouissant, coloré de ses vagues désirs d'amour, de fortune et de gloire, pour qui tout était soleil et printemps, confiance et vertu », Paul se suicide, découragé, désillusionné, désespéré, ne croyant plus

à rien, n'aimant plus rien, et il a à peine vingt ans!

M. Eugène Sue aime ces contrastes et y revient sans cesse. Pour lui, et pour presque tous les auteurs de romans, malheureusement, la justice humaine et l'opinion publique s'égarent constamment. Les coupables sont toujours riches, heureux, considérés ; les vertueux, les Paul, les P. Huet sont au contraire toujours méconnus, raillés, repoussés, misérables, malheureux. De pareils livres la conclusion est facile à tirer. Le peuple n'est que trop disposé à accepter comme vraies ces peintures calomnieuses et à partager les théories de Szaffie, à moins qu'il ne veuille imiter Atar-Gull ; car on a eu soin de multiplier et de varier les exemples. Atar-Gull, c'est la vengeance idéalisée. Esclave de Tom Will, il a incendié les propriétés de son maître, il a empoisonné ses bestiaux, il a fait mourir sa fille et sa femme, il l'a ruiné et réduit à une extrême misère, et cela avec tant d'adresse, que le colon le croit au contraire un bon et fidèle serviteur, et qu'il passe aux yeux de tous comme le plus dévoué et le meilleur des hommes. La scène où Atar-Gull se découvre enfin à Tom Will est horrible :

« — Écoute, Tom Will : depuis que nous sommes « ici, j'ai éloigné tout le monde de toi ; je passe pour « le serviteur le plus dévoué qu'il y ait sur la terre, « tu l'as écrit, tu es muet, tu ne pourras me démen- « tir... Et chaque jour, à chaque heure, vois-tu ! tu « auras devant toi le bourreau de ta famille, l'auteur « de ta ruine. Et la nuit je t'éveillerai, et, à la lueur

« de cette lampe, tu verras encore le bourreau de ta
« famille et l'auteur de ta ruine! Au dehors je serai
« loué, montré, fêté comme le modèle des serviteurs,
« et je te soignerai, et je soutiendrai ta vie; car elle
« m'est précieuse, ta vie, plus que la mienne, vois-tu!
« Il faut que tu vives longtemps pour moi, pour ma
« vengeance... oh! bien longtemps... l'éternité si je
« pouvais... Et si un étranger entrait ici, ce serait
« pour te dire mes louanges, te vanter mon dévouement
« à moi, qui ai tué ta famille, qui t'ai rendu muet
« et misérable; car c'est moi, c'est moi, entends-tu,
« Tom Will? c'est moi seul qui ai tout fait... moi
« seul!... »

Tom Will meurt enfin, et Atar-Gull, qui ne l'a pas quitté un instant, et qui, en suivant son cercueil, « pleu-« rait fort en pensant que sa vengeance lui échappait », Atar-Gull est solennellement baptisé à l'église Sainte-Geneviève, et l'Académie lui décerne le prix Monthyon.

« — Oh! disait-il pendant qu'on célébrait en style
« pompeux son prétendu dévouement, si ma victime
« m'a échappé, si je n'ai pas pu me venger en détail,
« que je me venge bien sur cette société tout entière!
« Oh! que c'est pitié, pitié de voir ces savants, ces
« philanthropes, cette élite de Paris, de leur Paris, du
« monde, être joués par un misérable esclave, un
« pauvre nègre qui a encore le dos tout meurtri des
« coups de fouet du commandeur!... Mais non; j'avais à
« venger la vie et la mort de mon père. Pour un bon
« fils, VENGEANCE EST VERTU... »

« Et bientôt après Atar-Gull mourut nostalgique et « chrétien. »

Chrétien ! et vertueux aussi, n'est-ce pas? Quel blasphème contre la religion ! quel enseignement ! quelle moralité ! quelle calomnie contre la société et contre l'humanité ! Et qui a jamais prétendu que l'homme était infaillible ? Qu'il y ait parmi ceux qui ont obtenu le prix Monthyon un homme qui ne le méritait pas, cela est possible. Mais pourquoi exagérer à ce point le fait ? Pourquoi Atar-Gull ? Est-ce pour prouver qu'il n'y a sur terre que les êtres coupables et hypocrites qui soient honorés ? Est-ce pour jeter le doute même sur les actions les plus pures, les plus vertueuses, les plus chrétiennes ? Où conduira ce scepticisme ? Au mépris de l'humanité, au matérialisme amer de Szaffie, à la désorganisation de la société. Est-ce que le bonheur est à ce prix, ce bonheur parfait dont, selon vous, l'homme doit jouir ici-bas ?

Mais tout à coup la manière de faire de M. Eugène Sue se transforma, non pas qu'il abandonnât la lutte sociale qu'il avait commencée, mais parce que, plus habile, plus expérimenté, il comprit sans doute qu'avec des moyens aussi violents que ceux de *la Salamandre* et d'*Atar-Gull*, il dépassait le but sans l'atteindre.

Alors, dans chacun de ses nouveaux romans, il mit en relief un homme appartenant à l'aristocratie de naissance, de richesse et de talent, et en fit un misérable. Dans *la Vigie de Koat-Ven*, ce fut le comte de

Vaudrey ; dans *Thérèse Dunoyer*, ce fut le comte de Montal ; dans *les Mystères de Paris*, ce furent le notaire Ferrand, la comtesse Mac-Gregor, la duchesse de Lucenay et le comte de Saint-Remy ; dans *Mathilde*, Lugarto et Gontran de Lancry ; dans *le Juif-Errant*, ce fut la princesse de Saint-Dizier.

Le comte de Vaudrey est le type de l'égoïsme. Il sacrifie à sa vanité et à son ambition toutes les femmes qui l'ont aimé, la duchesse d'Almeida, Mme de Cernas et Inès, la fille du nabab Horn-Praët. Il a épousé celle-ci pour ses richesses, et, après en avoir eu un fils et une fille, il l'abandonne, et force sa fille à entrer au couvent pour assurer à son fils un mariage brillant ; puis il se renferme dans son château, seul avec son chapelain, pratiquant de petites momeries religieuses, et meurt en se croyant sûr du paradis. Être égoïste et ridicule, qui, après avoir joué tous ceux qui l'ont aimé, finit par vouloir jouer aussi Dieu.

Le comte de Montal est un roué, un don Juan, l'amant d'une actrice dont il sollicite cupidement la main.

« — Est-ce que, lorsqu'un homme comme vous, qui « n'a rien, épouse une femme comme moi, qui est « riche, il ne fait pas une bassesse? » lui dit avec raison la courtisane.

Repoussé, le jeune comte fait la cour à la fille d'un riche bourgeois, et finit par l'abandonner lâchement, elle et son enfant, lorsqu'il apprend qu'elle n'a pas la fortune qu'il lui supposait. Il se rejette alors vers

une marquise de Beauregard, flétrie et chassée de la société à cause de ses déportements, et qu'il épousera parce qu'elle est riche.

La comtesse Mac-Gregor est le type de l'ambition. Pour forcer le prince Rodolphe de Gerolstein à l'épouser, elle ne recule devant aucun moyen. Dénonciations, enlèvements, assassinat, substitution d'enfant, tout lui est bon pour arriver à son but. Sans pudeur, sans remords, sans conscience, elle calomnie, elle déshonore, elle fait tuer tous ceux qui la gênent, qui peuvent être un obstacle à son ambition.

Chez le notaire Ferrand, ce type de la luxure bestiale, nous rencontrons un jeune homme à la mode, le comte de Saint-Remy, qui est entretenu par une duchesse de Lucenay, et finit par devenir faussaire et voleur pour satisfaire à ses goûts de dépense et continuer à briller dans une société où il est aimé et considéré.

La princesse de Saint-Dizier, la jésuitesse, l'amie de l'abbé d'Aigrigny, qu'elle appelle Frédérick, en souvenir, peu pudique sans doute, d'anciennes relations, la grande dame du faubourg Saint-Germain, fera enlever et enfermer comme folle sa nièce, afin de la priver de son héritage, et cherchera à la déshonorer en introduisant un homme chez elle. Elle fera arracher deux jeunes filles à leur gardienne, et elle les conduira ensuite en quelque sorte à la mort, en les engageant à visiter les ambulances, où elles gagnent le choléra. Et tous ces crimes, elle les commettra par orgueil.

« — Je jouis enfin, dit-elle, du bonheur que j'avais
« toujours rêvé. J'ai eu une part active, une forte in-
« fluence dans les plus grands intérêts du monde ; j'ai
« été initiée aux secrets les plus grands ; j'ai pu
« frapper sûrement qui m'avait raillée ou haïe ; j'ai pu
« élever au delà de leurs espérances ceux qui me ser-
« vaient, me respectaient ou m'obéissaient. »

Mais que sont tous ces caractères, même celui de Lancry, le mari de Mathilde, faussaire, lâche, cruel et vil au delà de toute expression, auprès de Lugarto? A genoux, et saluez! voilà Lugarto le millionnaire, Lugarto que toutes les femmes courtisent, que tous les hommes adulent bassement, qui voit à ses pieds la société, qu'il insulte et outrage, et dont il se fait craindre, respecter, nous allions ajouter aimer et honorer. Ce Lugarto, c'est un monstre de méchanceté, à ce point que Mlle de Maran n'est auprès de lui qu'une enfant, et pourtant Dieu sait ce que cette vieille fille déploie de ruses et de génie pour faire souffrir sa nièce! Mais Lugarto, cet homme si lâche et si vil, qui se venge si cruellement, qui tue par la calomnie quand il ne peut pas tuer par le fer d'un assassin, Lugarto, ce fils d'esclave, ce mulâtre sans cœur, sans âme, sans esprit, d'une perversité inouïe, avec quel orgueil il savoure la jouissance que lui donne sa fortune! Comme il est insolent! comme il est cruel! Comme toutes ses paroles sont pleines de venin! comme toutes ses actions méritent le bagne! Y a-t-il un homme plus méchant que cet homme? Y a-t-il dans les égouts de la société, au fond

des cachots, parmi les forçats, un être qui se complaise autant dans le mal, qui soit aussi criminel? Et cependant la société est à ses pieds, elle lui pardonne tout, elle le craint, elle le flatte, elle le caresse, elle réserve pour lui ses éloges les plus chaleureux et son plus bienveillant sourire... Il est millionnaire!

Ah! la calomnie est trop violente, trop brutale! Non, la société n'est pas descendue à ce degré d'avilissement. En vain vous prenez successivement tous vos types dans les classes riches et éclairées pour les déshonorer et les accuser des plus grands forfaits! Jetez les yeux autour de vous; voyez ces crèches, ces salles d'asile, ces hôpitaux qui s'élèvent de toutes parts, créés et soutenus par la charité de ceux que vous montrez aux masses comme n'ayant plus aucun sentiment noble dans le cœur. Toutes ces œuvres de bienfaisance, qui illustreront notre siècle et notre pays, répondent à vos calomnies. Mais, hélas! s'en souviendra-t-on toujours? Un bienfait s'oublie si vite, et vous avez mis tant de persévérance, tant de passion dans vos attaques contre la société! Ainsi, il ne vous a pas suffi de flétrir les classes supérieures en leur prêtant des vices et des crimes odieux, vous les avez encore rendues responsables des vices et des crimes des classes inférieures.

Jacques, dit Couche-tout-nu, explique en ces termes son inconduite et son immoralité: « Il a vu qu'on « avait beau s'écraser de travail, ça ne profitait jamais « qu'aux bourgeois, et il est devenu paresseux,

« flâneur, bambocheur, et il a pris le travail en
« dégoût, et il a résolu de s'asphyxier quand il n'aurait
« plus rien. »

C'est la misère qui a conduit fatalement Fleur-de-Marie à la prostitution; c'est la misère aussi qui a perdu Céphyse, la reine Bacchanal. Selon M. Eugène Sue, toutes les femmes sans fortune sont obligées de choisir « entre une vie de travail énervant et de pri-
« vations meurtrières, causes d'une mort précoce,
« la prostitution et le suicide. »

Les unes préfèrent la prostitution, les autres le suicide : ce n'est qu'une affaire de tempérament. Mais les unes et les autres sont également innocentes, car c'est la fatalité, nous voulons dire la société, qui les a conduites irrésistiblement à cette extrémité. Vous n'avez pas le droit de les blâmer, vous ne pouvez que les plaindre.

« On est robuste, on est vivace. Dieu vous a faite
« belle; il vous a douée d'un sang vif et ardent, d'un
« caractère remuant, expansif, amoureux du plaisir.
« Dieu n'a donc pas voulu que vous passiez votre vie
« au fond d'une mansarde glacée, sans jamais voir le
« soleil, clouée sur votre chaise, travaillant sans cesse
« et sans espoir. Dieu ne vous a-t-il pas donné d'au-
« tres besoins que ceux du boire et du manger? La
« jeunesse n'a-t-elle pas besoin de plaisirs et de gaieté?
« Qu'on eût gagné un salaire suffisant pour manger à
« sa faim, pour avoir un jour ou deux par semaine
« d'amusements, pour se procurer la modeste toilette

« que réclame impérieusement un charmant visage,
« on n'eût rien demandé de plus. On a cédé, il est
« vrai, *mais à une nécessité irrésistible.* »

Et savez-vous qui prononce cette étrange justification du vice et de la prostitution? C'est la Mayeux, l'ouvrière probe et courageuse, à qui M. Eugène Sue s'est efforcé de donner toutes les vertus, tous les nobles sentiments; ange de patience et de résignation, personnification idéale de la pureté et du dévouement, et qui cependant comprend très-bien que, *quand on est belle, robuste et vivace, on cède à une nécessité irrésistible en se livrant à tous les désordres.* Ainsi, même pour le seul être vertueux du *Juif-Errant*, la vertu n'est qu'une affaire de forme et de tempérament. Si la Mayeux, au lieu d'être bossue, avait été belle, si, au lieu d'être chétive, elle avait été robuste et vivace, elle fût donc devenue irrésistiblement, elle aussi, une fille de joie!

Et comme elle n'est ni belle ni vivace, l'ouvrière honnête et courageuse qui combat avec héroïsme contre la fatalité et la misère, la Mayeux succombe dans la lutte et se donne la mort en se disant: « Qu'est-ce « que cela fait maintenant que je m'en aille me « reposer? Je suis lasse! »

Il est vrai que M. Eugène Sue n'a pour le suicide aucun éloignement. « Du moment où cela ne fait de « mal à personne, on peut, dit-il, se donner la mort. » Nous avons vu effectivement le jeune Paul, dans *la Salamandre*, se suicider. Djamma et Adrienne de

Cardoville, le prêtre et la prêtresse de la nouvelle religion « qui glorifie Dieu dans l'intelligence comme « dans les sens, et déclare blasphémateurs et impies « ceux qui cherchent à étouffer leurs sens au lieu de « les guider et d'harmoniser leur divin essor », Djamma et Adrienne se suicident également; leur fin est digne de leur vie et de leurs principes.

« — Nos âmes immortelles, dit Adrienne, vont « s'exhaler dans nos baisers, pour remonter encore, « enivrées d'amour, vers ce Dieu adorable qui est tout « amour. — Adrienne !... — Djamma !...

« Et, retombant, les rideaux diaphanes et légers « voilèrent comme d'un nuage cette couche nuptiale « et funèbre ; funèbre, car, deux heures après, « Adrienne et Djamma rendaient le dernier soupir « dans une voluptueuse agonie. »

Ce tableau nous rappelle la mort d'Alice dans *la Salamandre*, de Brûlart dans Atar-Gull. Quel sensualisme grossier, quelle immoralité révoltante que ce hideux accouplement d'idées voluptueuses et d'idées de mort !...

Dans *Thérèse Dunoyer*, Thérèse et Éven, au moment de s'embarquer sur le frêle esquif qui doit les conduire à la mort, s'encouragent mutuellement en se rappelant tous leurs malheurs et se prouvant que c'est la fatalité qui les a poussés au suicide ; puis ils se disent :

« — A quoi bon vivre ? Nos forces sont à bout, « la lutte nous écrase; partons ! »

Combien de malheureux depuis vingt ans ont aussi trouvé que leurs forces étaient à bout! combien sont partis!... nobles jeunes gens que vos théories ont trompés, que vos romans ont égarés, et qui ont répété après Escousse et Lebras :

« L'air manquait, j'ai fermé les ailes :
« Adieu ! »

Non satisfait d'avoir représenté le suicide comme un droit, M. Eugène Sue a voulu, à l'imitation de Mme Sand, le représenter comme un devoir. Dans *les Mystères de Paris*, le marquis d'Harville s'exprime ainsi :

« — Je n'aime et ne puis aimer qu'une femme au « monde, c'est la mienne... Elle a le droit de me « mépriser et de me haïr. Je l'ai, par une tromperie « infâme, enchaînée, jeune fille, à mon détestable « sort. Je m'en repens; que dois-je faire pour elle « maintenant? La délivrer des liens odieux que mon « égoïsme lui a imposés. Ma mort seule peut briser « ces liens, *il faut donc que je me tue...* »

Et M. Eugène Sue ajoute, sous forme de réflexion : « Si le divorce eût existé, ce malheureux se fût-il « suicidé? Non. L'inexorable immutabilité de la loi « rend donc souvent certaines fautes irrémédiables, « ou ne permet de les effacer que par un nouveau « crime. »

Ainsi, voici tout à la fois le suicide dépeint comme un devoir et l'indissolubilité du mariage comme une institution déplorable qui conduit au crime. M. E. Sue flétrit cette indissolubilité en des termes singuliers :

« Achetez un animal quelconque, qu'une infirmité
« prévue par la loi se déclare chez lui après l'emplette,
« la vente est nulle. Qu'un animal tousse, corne ou
« boite, il n'y a pas de marché qui tienne. Mais s'il
« s'agit d'une jeune fille qui, dans son innocente foi
« à la loyauté d'un homme, s'est unie à lui, et qui se
« réveille la compagne d'un épileptique, cette loi qui
« ne veut pas qu'un cheval taré soit adapté à la repro-
« duction, cette loi se gardera bien de délier la
« victime d'une pareille union. Les liens sont sa-
« crés et indissolubles ; c'est offenser les hommes
« et Dieu que de les briser. L'homme est quelque-
« fois d'une humilité bien honteuse et d'un égoïsme
« d'orgueil bien exécrable ! »

Comparer le mariage à un achat, les époux à des animaux, et exiger qu'il y ait, pour les uns comme pour les autres, des cas rédhibitoires ! Si l'un des époux est atteint de telle ou telle maladie, l'autre pourra l'abandonner comme on abandonne un cheval, le marché sera nul, et l'époux resté libre et sain de corps pourra immédiatement convoler à une nouvelle union ! Quel style, quelle comparaison et quelle théorie !

Mais ce ne sont pas seulement les faits matériels qui condamnent, selon M. E. Sue, l'indissolubilité du

mariage, ce sont aussi les faits moraux. Il ne suffit pas qu'on soit parfaitement sain de corps, fort et vigoureux, il faut encore qu'il y ait toujours parfaite harmonie entre les idées et les sentiments des deux époux; c'est ce qu'Adrienne de Cardoville se charge d'expliquer longuement à Djamma :

« — Un Dieu qui saurait l'avenir des cœurs pourrait
« seul lier irrévocablement certains êtres pour leur
« bonheur; mais, hélas ! aux yeux des créatures hu-
« maines, l'avenir est impénétrable. Aussi, lorsqu'on
« ne peut répondre sûrement que de la sincérité d'un
« sentiment présent, accepter des liens indissolubles,
« n'est-ce pas commettre une action folle, égoïste,
« impie?... Jurer de s'aimer toujours, d'être à jamais
« l'un à l'autre, personne ne peut faire un tel serment
« sans mensonge ou sans folie.... Par respect pour
« votre dignité et pour la mienne, mon ami, jamais je
« ne ferai serment d'observer une loi faite par l'homme
« contre la femme avec un égoïsme dédaigneux
« et brutal; une loi qui semble nier l'âme, l'esprit, le
« cœur de la femme; une loi qu'elle ne saurait ac-
« cepter sans être esclave ou parjure; une loi qui,
« fille, lui retire son nom; épouse, la déclare en état
« d'imbécillité incurable en lui imposant une déchi-
« rante tutelle; mère, lui refuse tout droit, tout pou-
« voir sur ses enfants; et créature humaine enfin,
« l'asservit, l'enchaîne à jamais au bon plaisir d'une
« autre créature humaine, sa pareille et son égale
« devant Dieu!... Je n'ai pas eu d'autre pensée que

« celle-là : trouver le moyen de nous engager vous
« et moi aux yeux de Dieu, mais en dehors des lois
« et dans les seules limites que la raison approuve... »

Mais malheureusement Adrienne meurt avant de nous révéler sa précieuse découverte, et M. Eugène Sue, qui a écrit tant de pages, des romans entiers comme *Mathilde*, pour flétrir le mariage, M. Eugène Sue ne trouve pas une phrase, pas un mot pour expliquer de quelle manière il comprend l'union de l'homme et de la femme; comme Mme Sand, il est réduit à une impuissance absolue.

Et pourtant il avait une bien grande idée de ses forces et de sa mission, lui qui abordait toutes les plus graves et les plus difficiles questions que l'homme puisse se poser. Il faisait du fouriérisme à propos de sa ferme-école; il changeait la peine de mort et la remplaçait par un horrible supplice, la privation de la vue; il discutait sur les hôpitaux et sur les systèmes pénitentiaires; il écrivait des phrases comme celle-ci : *Le civilisé déshérité des dons de Dieu a droit de demander, en retour de son travail qui enrichit la société, un salaire qui lui permette de vivre.* Seulement il n'oubliait qu'une chose, c'était de nous dire par qui et sur quelle base les salaires seraient fixés. De telle sorte que tous les réformateurs et tous les socialistes pouvaient le prendre pour un disciple de leurs différentes doctrines, tellement ses formules étaient vagues, tellement ses attaques contre la société étaient violentes.

C'était, certes, un habile moyen de popularité. Ainsi, il ne choquait aucune opinion, il n'était repoussé par aucun parti. Comme il attaquait sans cesse avec un grand talent et une énergie puissante, on oubliait, en le lisant, qu'il peignait un monde imaginaire, et on disait avec lui : Quelle société !... Quand il était obligé d'expliquer ses systèmes, ses idées, ses théories, il le faisait si vaguement, avec des dehors si séduisants, une exagération de générosité et d'humanité telle, qu'on se disait encore : Il a raison. Puis, l'intérêt du livre vous entraînant, on n'y pensait pas davantage ; on n'approfondissait pas ces phrases sonores qui sous la pompe des mots cachaient le vide des idées, et, le roman achevé, il ne restait dans votre esprit que le souvenir des violentes et calomnieuses accusations portées contre la société.

Du reste, M. Eugène Sue ne négligeait aucun moyen de frapper l'imagination de ses lecteurs et de séduire l'opinion publique. Dans une époque où chaque homme se croyait supérieur, où la vanité faussait toutes les intelligences et tourmentait toutes les existences, il se plaisait à exalter le sentiment de la force individuelle, à engager chacun à se mettre au-dessus de la loi et de la morale. Son héros, qu'il s'appelât Szaffie, Atar-Gull, Lugarto ou le prince Rodolphe de Gerolstein, avait toujours une grandeur idéale qui en faisait ou Satan ou Dieu. A côté d'une société qu'il peignait faible, corrompue, usée, minée par ses crimes et ses débauches, il plaçait un homme fort, énergique, domi-

nant la société de toute l'ampleur de son caractère et de son génie. Il créait le type de ces hommes-providence qui remettaient ici-bas chaque chose à sa place, redressant la société dans toutes ses erreurs, dans toutes ses faiblesses, dans toutes ses fautes, et châtiant ou récompensant à la place de la providence divine, *souvent indolente*.

C'est un des caractères nouveaux de la littérature moderne qu'il importe de signaler. M. de Balzac s'en est emparé dans l'*Histoire des Treize*, M. Dumas en a tiré un merveilleux parti dans *le Comte de Monte-Cristo*, mais M. E. Sue est celui de tous les romanciers qui, le premier et le plus fréquemment, s'est efforcé d'exalter l'individualisme. Il est facile de s'expliquer les conséquences que cette exagération des forces de l'homme pris en dehors de la société a dû avoir chez un peuple à qui on avait appris à tout mépriser et à tout calomnier, religion, morale, famille et société.

Et certes, en prononçant ce jugement sur les œuvres de M. Eugène Sue, nous ne sommes pas trop sévère. M. Eugène Sue, par la mobilité et la richesse de son imagination, par le talent et l'habileté dont il a fait preuve dans tous ses romans, a conquis une immense popularité. Les journaux se sont disputé ses écrits, et les cabinets de lecture étaient quelquefois obligés d'en avoir plusieurs exemplaires, tellement le public était impatient de les lire. C'est surtout dans les classes inférieures de la société que se montrait cet engouement extrême.

Nous avons dit quelle était la moralité de ces ouvrages et quels enseignements les lecteurs pouvaient y puiser.

Sous le prétexte d'attaquer les jésuites, M. Eugène Sue s'en prenait à la religion catholique elle-même, puis au christianisme, et finissait par l'apologie du sensualisme, seule religion qui, selon lui, pût être agréable à Dieu. Sans doute pour infiltrer dans toutes les âmes les idées que développait Adrienne de Cardoville, il accumulait les tableaux les plus licencieux, les plus impudiques, comme la scène de la mulâtresse Cécily avec le notaire Ferrand. Puis il se plaisait à justifier les vices et les crimes commis dans les classes populaires en les attribuant à la fatalité : ainsi Fleur-de-Marie ; au tempérament : ainsi le Chourineur; à la société : ainsi la reine Bacchanal et Couche-tout-nu. Et, tandis qu'il innocentait les classes ouvrières, il chargeait à plaisir les classes supérieures des forfaits les plus hideux. A Fleur-de-Marie, à la Mayeux, à Agricol, à Dagobert, il opposait un Jacques Ferrand, une duchesse de Lucenay, un Gontran de Lancry, un Lugarto, etc., etc. En bas tout était vertu ou fatalité, mais en haut tout était bassesse et crime.

Ainsi, frappant d'abord la société dans sa triple base : la religion, qu'il remplaçait par la libre satisfaction des appétits charnels ; la morale, qu'il faisait fléchir en mettant sur le compte de la fatalité ou de la société les vices et les crimes ; la famille, en proclamant la liberté réciproque des époux, M. Eugène Sue ache-

vait son œuvre en excitant les classes ouvrières à la plus terrible de toutes les guerres, la guerre sociale.

Il leur disait : Vous souffrez par la faute des prêtres et des riches ; Dieu n'a pas voulu que vous souffrissiez ; Dieu a voulu que vous fussiez heureuses et que vous pussiez librement satisfaire vos penchants et vos passions. Vous êtes réduites par le fait social, non seulement à la misère, mais souvent au crime, et pourtant vos âmes sont pures, et vous valez mieux que ceux que la fortune a comblés de ses bienfaits. Voyez comme ils sont corrompus et lâches et criminels, sans que pour eux il y ait, comme pour vous, une justification de leurs fautes et de leurs crimes ! — Et, comme l'ouvrier eût pu hésiter en pensant qu'une société ne meurt pas en un jour et qu'il est peut-être impossible de la détruire, M. Eugène Sue lui montrait immédiatement l'homme fort et énergique dominant cette société, la faisant ployer, et substituant sa propre volonté, sa puissance individuelle à la volonté et à la puissance sociale.

Pendant vingt ans, sous toutes les formes, dans tous ses romans, M. Eugène Sue a par degrés inoculé au peuple ces idées, ces calomnies, ces excitations, ces appels à la révolte et à la guerre.

Lorsque, le 24 juin 1848, la société eut à se défendre contre la plus formidable des insurrections, que disaient ces malheureux qui l'attaquaient avec un courage surhumain ? Ils disaient et pensaient ce qu'avait dit et pensé M. E. Sue. Ils mettaient en action

ses romans. Las de souffrir et de travailler, ils venaient, les armes à la main, réclamer leur part de jouissances et de félicité : Dieu, selon M. E. Sue, n'a-t-il pas créé l'homme pour être heureux, et s'il ne l'est pas, n'est-ce pas la faute de la société ?

III

M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

M. Frédéric Soulié est un des écrivains les plus originaux et les plus féconds de cette époque. Le premier il a donné au roman cette physionomie particulière qui rappelle un peu la manière de faire d'Arioste : des histoires s'enchevêtrant les unes dans les autres et toujours interrompues au moment le plus intéressant. A nos yeux, rien ne donne mieux l'idée de la littérature moderne, de ce qu'on a appelé le genre romantique, que les *Mémoires du Diable*. Il y a dans cet ouvrage un immense talent et une habileté dramatique prodigieuse. L'intérêt ne languit jamais, l'imagination ne faiblit pas un instant. Le style revêt les formes les plus séduisantes. Les paradoxes et les attaques contre la société ne s'y montrent ni hardis ni provoquants ; ils

impressionnent sans blesser, et leur influence est d'autant plus grande que, ne revêtant pas ces formes dogmatiques et ce cachet d'animosité que nous avons signalés dans d'autres écrits, on se tient moins en garde contre eux. On s'explique donc très-bien la popularité des *Mémoires du Diable*, l'œuvre la plus originale et la plus étendue de M. Frédéric Soulié. Quelques autres compositions du même auteur ont également marqué. Parmi elles, nous citerons en première ligne *les Deux Cadavres*, *le Conseiller d'État*, *le Vicomte de Béziers* et *le Comte de Toulouse*. Si l'on ajoute encore deux ou trois romans, comme *le Magnétiseur*, *le Maître d'école*, *la Confession générale*, on aura à peu près toutes les œuvres qui ont assuré à M. Frédéric Soulié la position qu'il occupe parmi nos littérateurs modernes, ses autres romans nous paraissant très-inférieurs et même très-indignes de l'auteur des *Mémoires du Diable*.

Comme dans tous ces ouvrages les attaques contre la société n'ont jamais été directes, et qu'il serait difficile d'y relever, ainsi que pour Mme Sand et pour M. Eugène Sue, des sentences dogmatiques, des paradoxes longuement développés et des théories nouvelles, notre travail, au lieu de se concentrer sur les idées, devra se concentrer sur les faits, et ce sera surtout par l'étude de certains caractères que nos lecteurs pourront se rendre compte des tendances antisociales et du scepticisme qui animent presque tous les écrits de M. Frédéric Soulié.

IDÉES RELIGIEUSES.

Jamais M. Soulié n'a parlé des prêtres catholiques sans leur donner une physionomie particulière. Il les représente presque toujours comme des fanatiques impitoyables et toujours comme des êtres égoïstes et ambitieux, en dehors de la société, n'ayant aucune des passions généreuses qui élèvent l'homme, et marchant à leur but avec une ténacité, une persévérance, une hypocrisie et une cruauté extrêmes. Dans *les Deux Cadavres*, c'est l'évêque Juxton ; dans les romans historiques du Languedoc, ce sont les prêtres, les abbés, les légats, toute l'Église enfin. Nous avons déjà fait remarquer la conséquence de ces attaques violentes contre les prêtres de la religion catholique. Quoiqu'entre la religion et ses pontifes il y ait une distance telle, que les fautes des uns ne peuvent altérer en rien la pureté et l'éclat de l'autre, il n'en

est pas moins vrai que, dans une religion qui ordonne, par exemple, la confession, ce n'est pas impunément qu'on souille ainsi le caractère sacerdotal. Si des prêtres se conduisent mal et manquent à leurs devoirs, le fait particulier s'explique par la faiblesse de la nature humaine. Mais que l'Église soit dans tous ses membres représentée comme ayant enfreint constamment toutes les lois religieuses et morales, la conséquence est bien autrement grave; car, par suite de ce caractère de généralité, la foi religieuse est immédiatement ébranlée. — D'une part, parce qu'on doit éprouver une vive répulsion pour la confession : qui voudra, en effet, se confesser, si tous les prêtres sont à ce point coupables? — D'autre part, parce qu'on doit éprouver un doute très-sérieux et très-fondé sur l'excellence du catholicisme. — Si l'Église qui enseigne cette religion en viole toutes les prescriptions, c'est que de deux choses l'une : ou elle n'y croit pas, ou, y croyant, ces prescriptions sont si rigoureuses, qu'elle ne peut les exécuter. A plus forte raison les laïques ne voudront ou ne pourront s'y conformer. Voilà donc logiquement et évidemment où conduisent ces attaques *générales* contre le clergé, représenté dans toute sa hiérarchie, depuis le pape et son légat jusqu'au prêtre et au moine.

Mais M. Soulié semble s'être complu dans ces attaques, et dans *le Vicomte de Béziers* il leur a donné une forme bien autrement vive et passionnée en mettant en scène saint Dominique. Sa sombre figure et son caractère fatal dominent tout le drame. Il est la tête

qui dirige, au besoin le bras qui frappe. Ce moine, l'auteur en a fait un fanatique farouche et sanguinaire; il lui a donné le caractère que devaient avoir les chefs de l'islamisme lorsque, dans les huitième et neuvième siècles, ils se répandirent en Asie, en Afrique, en Europe, pour y imposer par le glaive et par le feu la religion du Koran. Dans une cellule de l'hospice du Saint-Esprit, trois hommes sont réunis et discutent vivement : ce sont le recteur Guy, le légat Milon et le moine Dominique. Celui-ci veut faire excommunier le vicomte de Béziers et proclamer la croisade contre les hérétiques. Guy résiste, et « le légat, qui, malgré la « faiblesse de son caractère, supportait impatiemment « l'insolente supériorité de Dominique, se hasarde « aussi à lui faire quelques timides objections... Do- « minique se lève alors, et, assombrissant la dure « expression de son visage, il répond au vieillard :

« — Est-ce pour mériter l'applaudissement du monde « que vous êtes venu dans ce lieu et que je vous ai suivi ? « et faut-il, pour la récompense d'une mission de salut, « autre chose que l'applaudissement de la conscience « et l'approbation de notre saint-père ? Mais les pen- « sées mondaines dirigent seules les actions des hom- « mes, à ce que je vois. Écoutez-les donc, si vous vou- « lez ; mais n'oubliez pas que c'est moi qui prépare « l'auréole de gloire dont le monde chrétien ceindra « votre front ; n'oubliez pas non plus le serment fait « par vous de suivre ma volonté en toute chose et de la « revêtir de votre commandement...

« Le moine et le légat restèrent seuls. Le malheureux « vieillard, comme un enfant qui va recevoir une ré- « primande, devint tremblant et embarrassé dès qu'il « se vit face à face avec Dominique.

« — Voici l'acte d'accusation, lui dit celui-ci.

« — C'est bien long, répondit Milon en parcourant « le parchemin d'un œil d'ennui et de dégoût.

« On ne saurait dire quelle expression de mépris et « d'impatience anima la figure de Dominique à cette « puérile et stupide réponse. »

Quelques jours après, Dominique propose au comte de Montfort de lui donner les villes de Béziers et de Carcassonne, et lui fait comprendre que la trahison les lui livrera.

« — Mais, dit Simon en regardant fixement le moine, « est-ce là une victoire?

« — La défaite de l'ennemi, reprit le moine, est tou- « jours une victoire; et, quand le glorieux archange « Michel terrassa Satan et le soumit à sa lance, Dieu « ne lui recommanda pas de ne point se servir de son « adresse outre sa force, de son poignard outre son « épée.

« — Ainsi, dit Simon en traduisant en un précepte « devenu bien commun le style ampoulé du moine, « ainsi, pour arriver au bien, toutes voies sont « bonnes?

« — Y en a-t-il de mauvaises avec ceux qui ne sont « que crime et perfidie? et *la fin de toutes choses ne*

« *sanctifie-t-elle pas les moyens par lesquels on ar-*
« *rive?* »

Enfin, dans une dernière scène, au moment de la prise de Careassonne, Roger est fait prisonnier dans sa tente; tout à coup « vingt hommes armés s'y préci-
« pitent furieusement: — A nous! à nous! à la fuite!
« à la liberté!... Roger reconnaît ses amis, pousse un
« cri de joie et s'élance parmi les siens. Un cri d'épou-
« vante répondant à son cri de joie arrive jusqu'à lui.
« Il se retourne, et voit Agnès et Catherine à genoux
« aux pieds d'un homme qui tient un poignard sur
« leur tête. Cet homme, c'est Dominique. Roger de-
« meure anéanti.

« — Vicomte de Béziers, lui dit le moine, tes
« hommes nous ont montré le cadavre d'un cheva-
« lier pendu aux murs de la ville pour prix de ta
« captivité. Je suivrai leur exemple: je montrerai au
« monde les cadavres de ces femmes pour prix de ta
« liberté.

« Et la main de Dominique leva le poignard sur
« la tête de ces deux femmes. »

Voilà comment M. F. Soulié a compris et rendu le caractère de saint Dominique. Voici comment l'histoire l'a jugé; c'est M. Michelet qui va parler, et on ne pourra certes pas l'accuser de partialité.

« Ce Dominique, dit-il dans son *Histoire de France*,
« ce terrible fondateur de l'inquisition, était un noble
« castillan, *singulièrement charitable et pieux*. Per-
« sonne n'eut plus que lui le don des larmes et l'élo-

« quence qui les fait couler. Lorsqu'il étudiait à
« Palencia, une grande famine régnant dans la ville,
« il vendit tout, et jusqu'à ses livres, pour secourir les
« pauvres. Plus tard, saint Dominique se dépouilla de
« tout ce qu'il possédait pour fonder un monastère
« près Montréal, où la pauvre noblesse pourrait
« faire élever ses filles, et, entendant dire à une femme
« que, si elle quittait les Albigeois, elle se trouverait
« sans ressources, il voulait se vendre comme esclave
« pour avoir de quoi rendre encore cette âme à
« Dieu. »

Voilà l'histoire; nous avons vû tout à l'heure le roman. Eh bien ! nous sommes convaincu que le roman a fait sur les masses une impression si profonde, que, si aujourd'hui on s'avisait de défendre saint Dominique, de lui restituer ce don des larmes et cette charité sublime dont nous venons de voir des preuves irréfutables, on serait sur-le-champ accusé de travestir odieusement l'histoire, et personne ne voudrait même vous lire.

Telle est l'instruction que donnent les romans historiques. Ils prennent des noms célèbres, un fait remarquable, une grande époque; ils citent par-ci par-là quelques phrases morcelées, tirées des mémoires contemporains, puis ils arrangent et expliquent à leur fantaisie les événements et les caractères. Tout devient imaginaire; il n'y a de vrais que les noms propres. L'œuvre ne s'en appelle pas moins un roman historique. Les masses, qui n'ont jamais lu et étudié l'his-

toire ailleurs que sur les bancs des colléges, et qui ne s'en souviennent plus, admettent sans conteste les jugements et les récits qui les ont vivement frappées. L'impression reste ineffaçable. Rien ne saurait les détromper. D'ailleurs, il faudrait pour cela des preuves en quelque sorte matérielles, un livre spécial, savant, l'histoire enfin ; mais les masses, qui trouvent le temps de lire des romans, ne trouvent pas le temps de lire l'histoire. Que d'individus en France n'ont pas connu autrement que dans les œuvres de Frédéric Soulié, d'Alexandre Dumas, etc., les grands hommes et les grandes époques des siècles écoulés !

Ce n'est jamais impunément que l'erreur se propage ; mais, dans le cas particulier que nous venons de citer, la conséquence est surtout grave. Le caractère d'un des prêtres les plus remarquables de l'Église catholique, qui a mérité d'être canonisé est étrangement défiguré, calomnié. Ce n'est plus seulement l'histoire, c'est la religion catholique qui est en cause. Si un saint offert en exemple aux fidèles pour sa piété et ses vertus a été ce moine sanguinaire et impitoyable que nous avons vu menaçant de son poignard deux jeunes femmes, ce fanatique sans morale ni religion, pour qui tous les moyens sont bons, et qui, pour réussir, ne recule devant aucune mauvaise action, devant aucun crime, l'Église s'est trompée ou a trompé l'univers. Dans le premier cas elle n'a plus ce caractère d'infaillibilité, dans le second cas ce caractère de sainteté et de pureté que lui donne la religion catho-

lique, et dès lors cette religion ne contient plus la vérité. Voilà la conséquence directe et inévitable du *Vicomte de Béziers;* cette conséquence, les lecteurs la tirent sans y prendre garde, et le doute pénètre dans leur esprit sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils commencent par concevoir contre le clergé une profonde antipathie, puis insensiblement ils arrivent de cette antipathie au scepticisme. La pente est douce et facile, si facile et si douce qu'on ne sent pas ses croyances s'en aller une à une, et que plus tard, quand l'âme devient comme un temple vide, sans autels et sans Dieu, on cherche en vain quelle est la main qui a brisé ces autels, qui a détrôné Dieu, qui a fait en vous et hors de vous le néant.

IDÉES MORALES.

C'est surtout en morale que M. Frédéric Soulié s'est montré novateur hardi. Dans *les Deux Cadavres*, il a soutenu une thèse paradoxale à ce point qu'aucun romancier n'a osé, dans ce siècle où on a tout osé, la reproduire et la défendre. L'auteur discute très-gravement et très-philosophiquement lequel vaut le mieux de l'homme qui accomplit un crime avec préméditation ou de celui qui cède à un mouvement irréfléchi, et il conclut que ce dernier est un misérable, tandis que le premier est au contraire un homme très-supérieur.

« La loi, dit-il, a été en tous points hors de la jus-
« tice et du bon sens, et nous avançons que celui-là
« vaut mieux, qui peut concevoir, méditer et préparer
« une vengeance pendant de longues années, que
« l'étourdi qui, sous le coup de sa colère, frappe sans

« voir et sans savoir. Celui-là est un homme d'une
« PRÉCIEUSE NATURE, à qui une pensée peut rester long-
« temps au cœur, y mûrir, s'y étendre et s'y accom-
« plir comme elle a été résolue; et celui-ci est une
« méprisable créature, qui fait au hasard tout ce qu'il
« fait sous l'inspiration, qui ne lui laisse ni concevoir,
« ni méditer, ni diriger son action. Et *si cela est vrai*,
« *gardez à la nature supérieure sa supériorité, même*
« *quand elle arrive au crime*, et, puisque la loi avait
« à faire un choix entre ces hommes, elle aurait dû
« au moins conserver les mieux constitués. »

D'où il résulte qu'un homme qui, dans un moment de jalousie ou de colère, frappe son rival ou son agresseur, qui, sans le vouloir, sans le savoir, égaré par une hallucination déplorable, par une exaltation souvent provoquée et justifiée, commet un crime qu'il regretterait et dont il se repentirait amèrement toute sa vie, que cet être, plus malheureux encore que coupable, doit être sans pitié condamné à mort, tandis que celui qui, avec un horrible sang-froid, aura lentement, tranquillement, prémédité et accompli le plus grand des forfaits, devra être épargné, gracié même, et, qui sait? peut-être récompensé!

Au moment où nous écrivons ces lignes, un homme d'un nom illustre est traduit avec sa femme devant une cour d'assises. Les témoins ont tous prouvé la perversité inouïe de l'accusé. Il a nuit et jour, pendant plusieurs années, étudié laborieusement la chimie, cultivé des plantes vénéneuses, fait des dépenses

énormes pour se procurer et préparer de ses propres mains un poison qui n'eût pas de réactif connu et qui ne laissât pas de traces. Depuis des années il préméditait de se défaire de son beau-frère, dont il convoitait l'héritage; depuis des années il a travaillé avec une ténacité extrême, une persévérance inconcevable, à cette œuvre de mort. Enfin le fratricide a été commis, l'empoisonnement a eu lieu avec des circonstances terribles. Le procureur général, dans son réquisitoire, s'est surtout efforcé de prouver la préméditation de ce forfait, afin que le jury punît le coupable selon toute la rigueur des lois. Supposez qu'au lieu de chercher à se défendre, à se justifier, l'accusé se fût tout à coup écrié, au milieu de la stupeur et de l'indignation générales : « Oui, j'ai empoisonné mon beau-frère;
« oui, j'ai longuement, pendant des années entières,
« conçu et préparé cet empoisonnement. Loin de
« nier la préméditation, je prétends en tirer un moyen
« de défense tout puissant. Je ne suis pas un de ces mi-
« sérables qui cèdent à un mouvement irréfléchi, mais
« un homme calme, patient, persévérant. La loi qui me
« punirait serait souverainement injuste, car l'homme
« patient est le seul qui ait le germe des forces et des
« vertus qui rendent les sociétés puissantes et du-
« rables, et j'ai prouvé ma patience et ma persévérance.
« La loi qui me frapperait serait souverainement
« ignorante, car elle ne comprendrait pas qu'on doit
« laisser la vie à un homme dont les actions dépen-
« dent de sa volonté, puisque cette volonté peut

« changer de voie par la réflexion, et qu'elle punirait
« en moi la patience et la fermeté, qui sont des vertus
« et des vertus rares dans ce siècle. Enfin la loi, si elle
« faisait tomber ma tête, serait souverainement petite
« et mesquine, car elle tuerait sans rémission et
« comme avec peur un homme fort qui a marché dans
« une mauvaise voie, mais qui a prouvé qu'il était
« d'une nature précieuse et supérieure, puisque la
« pensée de ce fratricide a pu rester longtemps
« dans mon cœur, y germer, y mûrir pendant des
« années, et que je l'ai, quand l'heure m'a semblé
« venue, accompli comme je l'avais résolu. Loin de
« me punir, si vous êtes des hommes grands, éclairés,
« intelligents et justes, vous devez non seulement
« m'acquitter, mais encore reconnaître ma supério-
« rité et louer les vertus dont j'ai fait preuve et le
« caractère que j'ai montré dans la perpétration de ce
« crime. »

Certes, un pareil plaidoyer, un cynisme aussi révoltant, soulèverait parmi les jurés et dans le public des clameurs d'indignation, et cependant tout cela a été écrit, toutes ces lignes se trouvent dans un des romans les plus estimés, les plus lus de notre époque! Le mépris public n'a pas fait justice de ces épouvantables théories, et M. le comte de Bocarmé serait fondé à vous demander pourquoi vous le puniriez pour avoir partagé des idées émises par un des littérateurs les plus célèbres de notre époque, et que la société semble avoir acceptées comme vraies par

son silence et par l'empressement qu'elle a mis à les lire. Est-ce que *les Deux Cadavres* n'ont pas été plusieurs fois réimprimés? Est-ce qu'ils n'ont pas eu une édition populaire? Est-ce qu'un des grands journaux de Paris ne les a pas donnés comme prime à ses abonnés? Cette horrible justification du crime a été lue peut-être par des millions de lecteurs; qui l'a réfutée?... Mais ce ne sont que des romans, dites-vous; romans! Il y a deux cents ans, le cardinal Mazarin, entendant l'émeute gronder, disait aussi avec mépris : *Chansons!* et avec des chansons se fit la guerre de la Fronde, qui deux fois le força de fuir, et avec des chansons se fit la révolution de 1792. On chantait une chanson, le 21 janvier 1793, autour de l'échafaud sur lequel montait un roi de France! Romans et chansons! Avec des chansons on a fait la plus terrible des révolutions politiques; avec des romans on fera peut-être la plus terrible des révolutions sociales.

Quelles conséquences ne peuvent pas avoir des théories comme celles que nous venons de citer? Ne seront-elles pas un encouragement au crime? Ces êtres profondément pervertis, et qui ne sont que trop disposés à recevoir de pareils enseignements, n'éprouveront-ils pas alors un mouvement d'orgueil et de fierté en se voyant appelés des hommes supérieurs, d'une précieuse nature, forts et puissants entre tous, parce qu'ils peuvent concevoir, préparer et exécuter le crime qu'ils ont longtemps prémédité? Ah! s'il leur restait encore au fond de l'âme quelques notions du

bien et du mal, quelques instincts de vertu, vous vous êtes hâté de les étouffer par vos doctrines; et, afin que l'exemple fût joint au précepte, vous émettiez ces doctrines à propos du plus hideux des forfaits, d'un de ces crimes sans exemple dans les fastes judiciaires et qu'une imagination en délire pouvait seule rêver.

Sir Richard aime sa cousine Charlotte d'un amour sans égal. Fiancé avec elle, il doit bientôt l'épouser. Mais Charlotte est la fille naturelle de Charles I[er], et Richard a conçu une haine profonde pour les Stuarts. Il sait où repose le cadavre décapité du malheureux roi, et il médite une horrible vengeance. Cette jeune fille, sa cousine, sa fiancée, pure et innocente enfant qui mourrait volontiers pour lui, il la violera sur le cercueil de son père! Quand Charlotte paraît, un combat s'élève en lui. « Une minute de doute et de « silence se passa. De quel côté fut la victoire? Est-ce « l'amour, est-ce la vengeance qui l'emporta?... Il ne « choisit pas, mais il jeta son amour dans sa ven- « geance pour qu'elle fût plus affreuse et plus com- « plète. Une fois qu'il eut mis le pied dans le crime, « il voulut y nager, et rêva qu'*il rendrait son attentat* « *respectable s'il le faisait immense*... »

Nous n'avons ni le courage d'achever, ni celui de combattre de pareilles idées. Quel effet ont-elles dû produire sur des imaginations faibles et faciles à entraîner, sur des caractères irrésolus et enclins au crime? Nous nous rappelons que lorsqu'on arrêta

Mme Lafarge et qu'on fit une descente au Glandier, on trouva dans sa chambre, encore ouvert, un roman de M. F. Soulié, les *Mémoires du Diable*. M. Nettement, dans un article fort remarquable sur cet ouvrage, a prouvé qu'il contenait la justification la plus complète du crime dont elle était accusée et même de tous les crimes. Déjà précédemment *les Deux Cadavres*, nous venons de le voir, avaient commencé cette réhabilitation, et nous dirons volontiers cette glorification; les *Mémoires du Diable* devaient l'achever.

Ce roman, qui contient huit parties, dix volumes et cent chapitres, n'est qu'une série d'histoires plus exécrables les unes que les autres, une galerie de portraits hideux qui semblent avoir été pris au bagne. Rien n'y manque, aucun crime commis ou à commettre. Consultez les registres des cours d'assises, les écrous de Brest, de Rochefort et de Toulon, et vous verrez que l'auteur n'a rien oublié et a même encore inventé. Tous les degrés de la société, toutes les classes y sont successivement peintes sous les mêmes couleurs : parricide, fratricide, assassinats, empoisonnements, incestes, adultères, viols, bigamie, rapts, faux, vols, bassesses, infamies, vices sans nom, turpitudes immondes, la tête tourne devant cette horrible lanterne magique qui a la prétention de représenter notre société.

« Pour éviter la misère et l'obscurité, dit l'auteur, « vous prendrez une plume, une feuille de papier, et « vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*, et vous

« direz au siècle : Ah ! vous voulez de cruelles choses
« pour vous en réjouir? Soit, Monseigneur; voici un
« coin de ton histoire.

« Que Dieu nous garde toutefois de deux choses,
« que le monde pourrait nous pardonner, mais que
« nous ne nous pardonnerions pas : qu'il nous garde
« de mensonge et d'immoralité. Le mensonge, à quoi
« bon? La vie réelle n'est-elle pas plus insolemment
« ridicule et vicieuse que nous ne saurions l'inventer?
« L'immoralité, les petits et les grands s'en réjouis-
« sent à l'ombre de leur solitude; les emmes du monde
« et les grisettes se pâment au livre immoral, que
« l'une cache dans son boudoir, l'autre dans son ga-
« letas... Que Dieu nous garde donc, non pas d'être
« coupable, mais dupe. Être dupe, c'est la dernière
« des sottises à une époque où le succès est la pre-
« mière des recommandations. Ce que nous dirons
« *sera donc vrai et moral :* ce ne sera pas notre faute
« si cela n'est pas toujours flatteur et honnête. »

Qu'on ne s'étonne pas de l'amertume et du mépris qui respirent dans ces quelques lignes. Cette amertume, ce mépris, cette misanthropie byronienne, sont de mode de nos jours. C'est un des cachets particuliers de notre époque. Presque tous les auteurs se sont ainsi posés en contempteurs d'une société qu'ils représentaient corrompue, vicieuse et criminelle. Nous en dirons plus tard les conséquences. Constatons auparavant de quelle manière M. Frédéric Soulié a été vrai et moral.

Le baron de Luizi se trouve amené par ses affaires en présence de trois femmes : Mme Dillois, la marquise du Val et Mme Buré.

Mme Dillois a quelques apparences de coquetterie et de légèreté, mais c'est une femme d'une vertu inaltérable. Elle a recueilli près d'elle et élève un jeune homme, enfant adultérin de sa sœur. Sa vie s'est écoulée pure et paisible dans l'accomplissement de ses devoirs et les soins journaliers que lui impose la direction d'une maison de commerce. Tout à coup cette tranquillité s'évanouit, son honneur est flétri, elle est à jamais condamnée au malheur et à l'opprobre. Qu'a-t-elle fait pour être si cruellement châtiée? Elle a résisté a Luizi, qui, s'en est vengé en l'accusant d'être la maîtresse de ce jeune homme qu'elle a recueilli par charité et par dévouement fraternel. Cette odieuse calomnie est la cause de deux duels, dans lesquels M. Dillois, après avoir tué ce jeune homme, est à son tour blessé mortellement par Luizi. A jamais déshonorée et flétrie, Mme Dillois est obligée de s'expatrier. En Italie, elle rencontre un homme qui l'épouse, ne connaissant pas son passé, et qui périt également dans un duel en voulant défendre l'honneur de sa femme. Elle revient à Paris, et reçoit publiquement dans un salon, par des femmes comme la baronne de Berg, Mme de Fantan et Mme de Marignon, le plus sanglant de tous les outrages. Vaincue enfin par la calomnie, contre laquelle elle a lutté si héroïquement, cette pauvre femme se suicide. Tout son

malheur, à quoi est-il dû? A sa vertu. Si Mme Dillois, au lieu de rester attachée à ses devoirs, avait consenti devenir la maîtresse de Luizi, elle eût continué à être heureuse et considérée.

Moralité : La vertu ne peut que faire le malheur des femmes.

La marquise du Val est réputée pieuse et vertueuse entre toutes. Voici sa vie :

Elle s'est sacrifiée pour sauver l'honneur de sa mère, Mme de Crémancé, et a épousé l'amant de celle-ci, le marquis du Val. Un jeune officier qui l'aimait éperdument entre de désespoir dans les ordres. Un jour, pendant une procession, la pluie l'ayant surpris, il se réfugie dans la première maison qu'il trouve ouverte. C'est chez une courtisane qu'est entré sans s'en douter l'abbé de Sérac. Celle-ci lui fait prendre une boisson soporifique, et profite de son sommeil pour le souiller. Alors le malheureux se plonge dans les débauches les plus dégradantes. Il endort, par le même breuvage dont on s'est servi pour lui, la marquise du Val, et la déshonore. La marquise cherche l'oubli de cette faute dans l'ivrognerie, et, quand elle est ivre, elle tombe dans tous les déportements des courtisanes, et se donne à Luizi, qui, s'en étant vanté, cause son suicide.

A quoi tient la vertu! Si l'orage n'était pas venu forcer l'abbé de Sérac à se réfugier dans la première maison qui s'offrit à lui, ce prêtre fût resté pur et digne du sacerdoce, cette femme ne se fût pas adonnée aux

plus épouvantables débauches. La fatalité domine donc toutes nos actions, et ceux qui sont vertueux n'ont d'autre mérite que d'avoir été protégés par le hasard. Mais alors la vertu ne doit pas plus être récompensée que le vice ne doit être puni, puisque l'un et l'autre échappent à notre volonté et ne dépendent que des événements, que nous ne pouvons ni prévoir, ni diriger, ni dominer.

Autre moralité : Malgré leurs déportements, l'abbé et la marquise jouissent dans le monde de la plus grande considération, de telle sorte que le vice est heureux et honoré ; c'est le corollaire de l'histoire de Mme Dillois, dans laquelle la vertu était flétrie et cruellement punie.

La troisième femme, Mme Buré, est une respectable mère de famille, aimée et estimée de tous ceux qui la connaissent, épouse fidèle, femme de mœurs sévères, mais « calme, bonne, avenante. Rien ne troublait la « sérénité de son visage. » Eh bien ! cette femme si pure, si digne, l'exemple des femmes, le modèle des mères de famille, elle avait dans sa vie commis un adultère et un assassinat. L'adultère avait eu lieu en diligence avec un étranger qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et à qui elle s'était donnée en lui faisant jurer de ne plus la revoir. Le jeune homme ayant violé son serment et essayé de se rapprocher d'elle, elle lui donne un rendez-vous la nuit, dans un pavillon isolé, et le tue d'un coup de pistolet. Ainsi, cette femme si paisible, si calme, si sereine, a commis le plus grand

des crimes, et elle lui doit le bonheur et la considération, le bonheur et le repos de sa famille. Un assassinat l'a sauvée ! C'est toujours, on le voit, la même moralité.

Tout à l'heure, en parlant de Mme Dillois, nous avons cité trois femmes qui l'avaient grossièrement insultée dans le monde en s'éloignant d'elle avec un mépris affecté. Un mot en courant sur ces trois femmes si rigides.

Mme de Marignon a été une courtisane. Vendue par sa mère à quinze ans, elle s'était déjà donnée auparavant à son maître de musique. Elle a économisé sur ses amants, spéculé sur sa prostitution, s'est mariée à un fermier général, et, très-riche, très-influente, très-considérée, « elle préside le conseil de charité « pour l'éducation des jeunes filles. »

Mme de Fantan, c'est la mère de Mme Dillois et de la marquise du Val, épouse adultère qui a forcé sa fille à épouser son amant pour échapper à la vengeance de son mari.

La baronne de Berg, « renommée par sa dévotion « extrême et ses relations avec les hommes religieux « le plus à la mode, qu'on cite pour sa bienfaisance, « la protection qu'elle accorde aux écoles et l'irréprochabilité de sa conduite », la baronne de Berg, fille d'un fournisseur très-riche, a, la première nuit de ses noces, empoisonné son mari avec quelques gouttes d'acide prussique. Puis, pour faire croire à une mort naturelle, elle eut l'horrible courage de déshabiller le

cadavre, de le coucher dans son lit et de passer la nuit près de lui. A peine était-il enterré, qu'elle faisait secrètement venir un goujat, auquel elle se livrait pour avoir un enfant qui pût s'appeler le baron de Berg!...

Et ces trois femmes, ne l'oubliez pas, causent par leur mépris la mort de Mme Dillois, et sont les plus pieuses, les plus respectées, les plus estimées de la société parisienne.

Si l'auteur change ses tableaux, son but est toujours le même.

Une autre femme, une Messaline éhontée, qui a fait condamner son frère à mort, qui, pour voler un héritage, trempe dans l'assassinat d'une vieille femme, Juliette épouse le marquis de Bridély, et marche à l'autel « portant sur sa robe de vierge le deuil de son « grand-père, dont sa mère venait de recueillir l'im- « mense héritage. »

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions citer toutes les femmes qui par le vice et le crime arrivent à la richesse, au bonheur, à la considération. C'est à peine si au milieu de toutes ces infamies se détachent deux ou trois figures plus belles et plus pures.

Nous avons déjà cité Mme Dillois. Près d'elle apparaît Henriette, la belle-sœur de Mme Buré, qui s'est livrée à un homme qu'elle aimait, et n'a pu l'épouser parce que ses parents voulaient qu'elle s'unît au capitaine Félix, frère d'Hortense Buré. Ne pouvant vaincre sa résistance, et connaissant la faute dont elle s'est ren-

due coupable, le capitaine Félix l'enferme dans un cachot, et, pour la corrompre, lui donne des livres comme *Justine*, « l'ouvrage immonde du marquis de « Sade, afin de tuer son âme après avoir tué son « corps. » La malheureuse trouve dans son amour maternel la force de résister encore, et, n'espérant plus la vaincre, son bourreau la fait transporter comme folle dans une maison d'aliénées, où elle rencontre Mme Carin, fille d'un pair de France, noble et sainte enfant qui, pour sauver son père de la ruine, avait consenti à épouser M. Carin. Celui-ci avait cherché à empoisonner son beau-père afin d'hériter de la pairie. Mme Carin ayant découvert ses projets et averti M. de Vaucloix, il la fait enfermer dans une maison d'aliénées, où elle finit par devenir folle, tandis que son père meurt tué par les plaisirs dans lesquels l'a plongé M. Carin, qui devient un député influent, et l'emporte de quelques voix seulement sur le capitaine Félix, le bourreau d'Henriette.

Si Mme Carin avait consenti à laisser empoisonner son père, elle n'eût pas été jetée dans cette maison de folles dans laquelle elle a perdu la raison. Si Henriette avait consenti à épouser le capitaine Félix et à trahir le serment fait au père de son enfant, elle n'eût pas été livrée aux plus épouvantables tortures morales. C'est leur vertu qui a fait leur malheur.

Continuerons-nous? Montrerons-nous ce banquier jouissant de la considération générale et ayant commencé sa fortune par voler son père? ce marquis, en-

fant naturel et comédien sifflé, qui se marie richement dans une chapelle tendue de ses armes? ce magistrat contraint, le couteau sur la gorge, d'épouser une fille naturelle, et qui essaye un habit d'Humann chez une danseuse de l'Opéra? etc.? etc.? A quoi bon ? Ce que nous avons dit ne suffit-il pas pour faire comprendre le but moral des *Mémoires du Diable* et ses conséquences? A force de représenter ainsi le vice et le crime dominants dans la société, entourés de l'estime et de la considération universelles, on habitue les esprits à se montrer très-indulgents pour les fautes et les crimes. Le lecteur se dit qu'après tout, puisque la société est ainsi faite, que le mal est partout triomphant, la vertu partout calomniée et malheureuse, il aurait bien tort de ne pas se mettre au niveau de tous ceux qui l'entourent; il aurait bien tort d'écouter la voix de sa conscience, de faire le bien, de remplir ses devoirs, puisqu'en définitive, il n'y a que ceux qui les violent qui sont heureux et considérés.

Pernicieux pour l'homme, le livre que nous venons d'analyser l'est encore plus pour la femme, car c'est surtout la femme que M. Frédéric Soulié a étudiée et dépeinte dans ses *Mémoires du Diable*; c'est surtout à elle qu'il s'adresse; c'est surtout elle que Satan veut de nouveau tenter. Pour elle, il multiplie les exemples. Si elle résiste à ses tableaux voluptueux, à Juliette, à Mariette, à Mme du Val, à Mme de Cerny, à la Buré, à Mme de Marignon, etc., il se hâtera de lui montrer où la vertu a conduit Mme Dillois, Eugénie Pleyol,

M[me] Carin, Henriette Buré. Si cependant elle persiste encore, malgré tant de leçons et de drames terribles, il y joindra l'enseignement philosophique ; il écrira *le Conseiller d'État ;* il dira avec Camille « qu'une femme « peut, quand les devoirs du mariage sont devenus « trop lourds pour elle, les jeter à bas », qu'elle peut se sauver et aller vivre avec son amant. Ainsi, Camille va trouver Maurice, « et, lui tendant la main avec un « sourire triste et doux, un regard confiant et serein, « elle lui dit : — Je viens vous demander si vous voulez « m'emmener en Italie avec vous. » Et l'auteur ajoute pour la justifier : « Que celui de vous qui est sans « péché jette la première pierre à cette femme. »

Voilà quelle moralité renferment les œuvres de M. Frédéric Soulié, un des écrivains les plus populaires et les plus remarquables de notre époque.

IDÉES SOCIALES.

Lorsqu'on résume les *Mémoires du Diable*, on y trouve un abbé de bonne famille qui devient l'amant d'une fille publique, et séduit et corrompt une femme noble et pure; un jeune homme qui souille le lit où a couché un pape martyr et vénéré; une jeune femme qui empoisonne son mari; une famille ignoble, mais riche à millions, courtisée bassement par un baron, un comte fils de pair de France, un notaire et un commis, afin que toutes les classes de la société, aristocratie et bourgeoisie, soient représentées dans cet ignoble *steeple-chase* aux millions, afin que chacun ait sa part dans cette vile mendicité; un pair de France, ami de Charles X, mariant sa fille à un misérable usurier; un banquier qui a volé son père et qui vole tout le monde; des femmes enfermées comme folles et qui ont toute leur raison; un juge ridicule qui à un homme accusé d'assassinat parle coupe d'habits et

tailleurs, et fréquente des danseuses de l'Opéra; un jury qui condamne à mort un innocent; un usurier qui a tué son beau-père et qui devient un député très-considéré et très-influent; enfin, une société pervertie, coupable, criminelle, dans laquelle le vice triomphe insolemment, dans laquelle la vertu est toujours flétrie et livrée aux plus cruelles tortures physiques et morales, voilà les *Mémoires du Diable.*

M. F. Soulié, on le voit, n'a rien respecté. Il n'a pas voulu laisser intacte une seule institution religieuse, morale, politique ou sociale. Il a flétri la religion dans ses représentants, un archevêque, un évêque, un abbé. L'archevêque s'enivre, et c'était difficile, « car il était capable de boire un panier de « vingt-cinq bouteilles de bordeaux au dessert. » L'évêque ferme les yeux sur les déportements de sa femme de confiance. L'abbé, nous l'avons vu se vautrer dans les débauches les plus ignobles.

M. F. Soulié a flétri l'aristocratie en montrant tous ses membres comme âpres au gain, égoïstes, criminels, n'ayant ni vertus, ni nobles passions, ni charité, ni générosité, ni dévouement. Il en a fait des êtres impossibles, se mouvant dans un monde infâme, souillés des forfaits les plus hideux, et tombant d'autant plus profondément dans la fange qu'ils portent un nom plus illustre.

M. F. Soulié a flétri la bourgeoisie en lui prêtant impitoyablement tous les ridicules et les infamies les plus ignobles. Il l'a atteinte dans tous ses membres,

dans le financier, le notaire, le commerçant, l'industriel, le propriétaire, le rentier, le poète, le commis, ne voulant pas laisser une seule position sans la salir, une seule fonction sans la flétrir.

Après les catégories sociales, M. F. Soulié s'en est pris aux institutions. Il a attaqué la justice, il a attaqué le jury, il a attaqué la représentation nationale. Le juge est un misérable coureur de filles, le jury condamne à mort un innocent, le député est un parricide.

Maintenant, demandez-vous quels enseignements le peuple tirera de ces tableaux richement colorés, où les oppositions d'ombre et de lumière sont hardiment accusées, afin de rendre l'idée plus saisissante, plus violente encore? Demandez-vous quels enseignements y puiseront également ces jeunes gens qui ne connaissent rien de la vie, et dont l'imagination est facile à entraîner, le cœur facile à émouvoir? Quel mépris n'auront-ils pas les uns et les autres pour toutes nos institutions? Avec quelle indignation ne maudiront-ils pas cette société qu'on leur représente si vicieuse, si corrompue, si criminelle! avec quelle haine ils réagiront contre elle! avec quelle facilité ils seront disposés à accepter toutes les théories antisociales, à applaudir à toutes les utopies, et nous ajouterons à toutes les révolutions?

C'est la conséquence directe de cette littérature dont les *Mémoires du Diable* nous semblent donner l'idée la plus complète et la plus exacte. Pour les vi-

cieux, elle les encourage dans le vice et le crime, en leur faisant croire que toutes les vertus les plus incontestées, que toutes les femmes les plus fidèles, que toutes les mères les plus considérées, cachent, comme Mme Buré, au plus profond de leur cœur, quelque horrible forfait. Pour les vertueux, elle soulève dans leurs âmes un tel dégoût, une telle indignation, un tel mépris de la société, qu'ils sont prêts à se lever pour la frapper impitoyablement.

Qui peut dire combien, parmi ceux qui depuis des années luttent sans relâche, dans les journaux, dans les pamphlets révolutionnaires et derrière les barricades, contre la société, combien il y en a qui se sont figuré le monde tel que les romanciers modernes l'ont représenté, et se croient appelés à sauver et à régénérer l'humanité en écrasant sous des ruines et en noyant dans des flots de sang la société et la civilisation modernes?

Ah ! M. Frédéric Soulié, lorsque dans *Un Homme de lettres* vous écriviez ces lignes, aviez-vous comme un remords du mal que vous aviez fait?

« Que de scènes que nous n'avions cru que drama-
« tiques et qui se sont trouvées coupables ! Que de
« folles suppositions de l'esprit que depuis la vie a
« réalisées ! Que de propositions que nous avions cru
« originales ou plaisantes, et qui ont miné les nobles
« croyances de la société » et menacé son existence !

IV

M. DE BALZAC.

Au moyen âge, des artistes de génie écrivaient sur les corniches des églises, dans les bas-reliefs ou sur la toile tout un poème empreint d'une vive ironie ou d'une profonde misanthropie. Ce poème s'appelait *la Danse des Morts*. Pape, empereur et roi, évêques et seigneurs, bourgeois et manants, paysans et serfs[1], y marchaient à la file, conduits par la Mort. Sur leurs squelettes décharnés ils portaient encore quelques insignes de leur position ou quelques marques de leur servitude. Mais ce qui les faisait surtout remarquer, c'était l'énergie avec laquelle l'artiste avait rendu leurs vices et leurs passions.

Eh bien! ce long poème, M. de Balzac a voulu le refaire; seulement, au lieu de le sculpter sur la pierre ou de le peindre sur la toile, il l'a écrit dans des romans, et, son œuvre achevée, il l'a appelée *la Comédie humaine.* Certes, il a apporté à cette composition un immense talent. Observateur profond, peintre original, il a tellement animé ses principaux personnages, qu'il leur a presque donné une vie factice, et que parfois, en le lisant, on se demande sérieusement si on ne les a pas connus et rencontrés dans le monde, tant l'illusion est grande! Mais dans *la Danse des Morts* il y avait un enseignement profondément philosophique et religieux. Tous ces squelettes, la Mort les conduisait vers Dieu, qui allait les juger, non selon ce qu'ils avaient été, mais selon ce qu'ils avaient fait. Dans *la Comédie humaine*, on chercherait en vain l'enseignement et la moralité.

M. de Balzac écrit pour peindre; il ne se pose pas en réformateur, comme Mme Sand ou M. Eugène Sue. Si laide que la société lui paraisse, il l'accepte sans la blâmer ni vouloir la changer.

« L'homme est imparfait, dit Vautrin; il est parfois « plus ou moins hypocrite, et alors les niais disent « qu'il a ou n'a pas de mœurs. Mais le monde a tou- « jours été le même, et les moralistes ne le chan- « geront pas. »

Aussi M. de Balzac a-t-il bien soin d'éviter ces grandes questions de réformes sociales que la plupart des romanciers et des écrivains modernes recherchent

et traitent avec tant de légèreté et de passion. Pour lui, la société est une arène où chacun cherche à se faire jour et à vaincre ses adversaires. Il applaudit à ceux qui triomphent, et pour ceux qui succombent il n'a ni une larme ni un regret. Réussir lui semble être la seule fin de l'homme ici-bas. Quant à une autre vie, il n'y pense guère, et il ne s'est jamais demandé s'il y croyait.

« Je vois d'ici, dit Vautrin, la grimace de ces braves
« gens (les hommes vertueux), si Dieu nous faisait la
« mauvaise plaisanterie de s'absenter au jugement
« dernier. »

Du reste, il aborde peu les idées religieuses, soit qu'elles lui paraissent indignes de son attention, soit que pour lui, comme pour M. Michelet, le monde en ait fini avec cette vieille dispute. Il n'en parle que par boutades, de ci, de là. Ainsi, dans *le Colonel Chabert*, il écrit cette phrase étrange : « Certes, si les sacristies
« humides où les prières se pèsent et se payent comme
« des épices, si les magasins de revendeuses, *ces deux*
« *cloaques de la société*, n'existaient pas, une étude
« d'avoué *serait de toutes les boutiques sociales la plus*
« *horrible.* » Ailleurs, dans *le Père Goriot*, Vautrin, faisant à Rastignac le budget d'un jeune homme à Paris, lui dit :

« — Les jeunes gens ne peuvent se dispenser d'être
« très-forts sur l'article du linge ; c'est ce que l'on
« examine le plus souvent en eux. *L'amour et*
« *l'Église veulent de belles nappes sur leurs autels.* »

Ces boutades à la Voltaire abondent dans les écrits de M. de Balzac, et nous pourrions en citer beaucoup de pareilles, si nous ne craignions d'accroître inutilement notre travail. Deux ou trois romans expliqueront mieux que des phrases isolées le scepticisme de l'auteur, qui du reste s'étend à tout, à la morale comme à la religion.

Dans les *Scènes de la vie privée*, nous trouvons un récit intitulé : *les Célibataires*. C'est l'histoire d'un chanoine qui fait mourir un de ses confrères à force de mauvais procédés pour s'emparer de son appartement. C'est une peinture admirable de l'égoïsme, comme *Eugénie Grandet* est une admirable peinture de l'avarice. Mais Grandet est un type particulier, tandis que l'abbé Trubert devient un type général ; le titre seul de l'ouvrage, *les Célibataires*, l'indique. M. de Balzac nous paraît avoir voulu prouver combien le célibat resserre le cœur, rend égoïste et cruel. Nous ne contestons pas la justesse de cette pensée, et si, au lieu de l'abbé Trubert, l'auteur nous avait dépeint quelque vieux garçon retiré du commerce du monde, nous n'aurions eu qu'à applaudir. Mais M. de Balzac a mis en scène un prêtre, et dès lors son œuvre prend un tout autre caractère ; elle devient une critique du catholicisme, une attaque contre le célibat des prêtres.

Nous avons déjà eu occasion maintes fois de relever cette thèse, qui se reproduit si souvent dans les écrivains modernes ; il peut être curieux de rappeler ce que dit à ce sujet M. Michelet dans son *Histoire de France :*

« Le virginal hymen du prêtre et de l'Église n'est-il
« pas quelque peu troublé par un hymen moins pur? Se
« souviendra-t-il du peuple qui l'a adopté selon l'es-
« prit, celui à qui la nature donne des enfants selon
« la chair? La paternité mystique tiendra-t-elle
« contre l'autre? Le prêtre pourrait se priver pour
« donner aux pauvres, mais il ne privera point ses
« enfants!... Et quand il résisterait, quand le prêtre
« vaincrait le père, quand il accomplirait toutes les
« œuvres du sacerdoce, je craindrai encore qu'il n'en
« conserve pas l'esprit. »

Ce passage de M. Michelet, qui ne s'en est guère souvenu lorsqu'il a écrit son livre *Du Prêtre et de la Femme*, réfute admirablement tous ceux qui ont critiqué le célibat des prêtres et ont tenté de l'abolir.

Dans la lutte que l'Eglise dut soutenir contre l'Empire, l'Église représentant le droit, la liberté, l'esprit, l'Empire représentant la force, la servitude, la matière, l'Église eût été vaincue, si son illustre réformateur, Grégoire VII, en lui rendant la chasteté, ne lui avait rendu le respect et l'amour des peuples. Et notez que les peuples se chargèrent eux-mêmes de faire exécuter les décrets du saint-siége, qu'ils chassèrent les prêtres mariés, quelquefois même les mutilèrent ou les tuèrent, et que ce mouvement ne fut pas seulement religieux, mais qu'il fut surtout politique. Car, si l'Église avait pu contracter mariage, l'hérédité ecclésiastique se serait jointe à l'hérédité féodale pour établir sur le monde une épouvantable servitude; il est bon de le

remarquer à une époque où l'on demande l'abolition du célibat des prêtres au nom de la liberté.

Dans un autre roman de M. de Balzac, *la Femme vertueuse*, le dogme catholique se trouve de nouveau attaqué. Grandville, avocat plein d'avenir, épouse Angélique Bontemps, jeune fille élevée dans les principes les plus sévères par sa mère, qui « fait sacramen- « tellement promettre à son gendre de respecter les « pratiques religieuses de sa fille, de lui donner une « entière liberté de conscience, de la laisser commu- « nier, aller à l'église, à confesse autant qu'elle le « voudra, et de ne jamais la contraindre dans le choix « de ses directeurs. » Or, Angélique est une femme douce, bonne, dévouée à son mari, mais un peu froide et très-dévote. Ainsi, « elle faisait faire à « Grandville son salut *incognito*, lui servant ses repas « en maigre les veilles des fêtes, dans les quatre temps « et les jours maigres, mais ayant le soin perfide de « les rendre très-délicats au moyen de sarcelles, « de poules d'eau, de pâtés au poisson, dont les chairs « amphibies et l'assaisonnement trompaient le goût. » Angélique suivait son mari dans le monde, mais elle se dispensait d'aller au bal et refusait de danser, selon les conseils de son directeur, « qui donnait à cette « femme cette implacable rigidité de maximes et cette « inflexible bigoterie, dont les exigences multipliées « sont autant de liens qui retiennent puissamment les « âmes timorées dans une voie bien peu semblable à

« celle de l'Église. » Or, il arriva que Grandville finit par se lasser de cet esprit de dévotion. Une lutte s'établit entre les deux époux et fut suivie de discussions aigres et violentes. « Le malheur du jeune substitut « était immense, car il ne pouvait même pas se « plaindre. Qu'avait-il à dire ? Il possédait une femme « jeune, jolie, attachée à ses devoirs, vertueuse, le « modèle de toutes les vertus... » Enfin, fatigué de ces discussions constantes, il quitta sa femme, s'éprit d'une courtisane et alla vivre avec elle. Angélique ne l'apprit que très-tard par son confesseur; il se vengeait ainsi de M. de Grandville, qui n'avait pas voulu l'aider dans ses projets d'ambition. Elle reprocha à son mari sa conduite, et, lui rappelant tout ce qu'elle avait fait depuis qu'elle était mariée, elle lui dit en pleurant :

« — A quoi sert donc la vertu ?

« — A gagner le ciel, ma chère, lui répond « Grandville. *On ne peut être à la fois l'épouse d'un* « *homme et celle du Christ : il y aurait bigamie. Il* « *faut choisir.* »

Quelle conclusion ! Quoi ! la femme chrétienne ne peut en même temps aimer son mari ? Nous avions jusqu'à présent cru le contraire, et tous les autres romans de M. de Balzac nous auraient confirmé au besoin dans notre opinion. Certes, elles ne sont pas chrétiennes, certes, elles ne sont pas les épouses du Christ, ses héroïnes, Mmes de Serizy, de Maufrigneuse, de Nucingen, de Restaud, etc., etc.; aussi ont-elles toutes

des amants et étalent-elles au grand jour leurs amours adultères. Leurs maris en sont-ils plus heureux? Est-ce ainsi que Grandville voulait voir sa femme ? Vous le représentez comme malheureux, et vous en accusez la religion. La religion ! Mais croyez-vous qu'elle soit personnifiée dans ce directeur ambitieux, d'une inflexible bigoterie, et dont l'âme desséchée n'a plus aucun généreux sentiment ? Où avez-vous vu que la religion défendit à une femme de suivre son mari dans le monde, d'aller au bal avec lui, et lui imposât ces nouvelles abstinences, ces observances de jeûne très-singulières, que nous ne voulons pas citer ? Vous avez prêté à la religion des dogmes et des prescriptions ridicules ; puis vous avez fait de Mme de Grandville une femme froide, sans amour et sans cœur, et vous avez dit : Voilà ce qu'est une femme vertueuse, voilà où conduit le catholicisme ! absolument comme Voltaire, qui inventait des textes afin de pouvoir tourner en dérision les livres saints.

Du reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce qui domine tous les écrits de M. de Balzac, c'est un scepticisme complet. La preuve la plus irréfutable que nous en puissions donner, nous la trouvons dans *la Peau de Chagrin*. Tous les jeunes gens les plus distingués de Paris dînent chez un riche capitaliste ; les vins les plus délicieux circulent, et bientôt l'orgie commence. Alors « *les philosophies*, *les religions*, *les morales si* « *différentes d'une latitude à l'autre*, les gouverne- « ments, enfin tous les grands actes de l'intelligence

« humaine *tombèrent sous une faux aussi longue que*
« *celle du Temps; et peut-être eussiez-vous pu difficile-*
« *ment décider si elle était maniée par la sagesse ivre*
« *ou par l'ivresse devenue sage et clairvoyante.* »

Or, voici quelques unes des saillies que dictait la sagesse ivre :

« — Oh ! je donnerais bien cent sous au mathémati-
« cien qui me démontrerait par une équation algé-
« brique l'existence de l'enfer !...

« Il jeta une pièce en l'air.

« — Face pour Dieu !...

« — Ne regarde pas ! cria Raphaël en saisissant la
« pièce. Que sait-on ? Le hasard est si plaisant !

« — Hélas ! reprit Émile d'un air tristement bouf-
« fon, je ne vois pas où poser les pieds entre la
« géométrie de l'incrédule et le *Pater noster* du
« pape... Je songe aux flots de sang répandus par le
« catholicisme, ajouta froidement Émile. Il a pris nos
« veines et nos cœurs pour faire une contrefaçon du
« déluge. Mais n'importe... tout homme qui pense
« doit marcher sous les bannières de Christ ; lui seul
« a consacré le triomphe de l'esprit sur la matière ;
« lui seul a puissamment révélé le monde intermé-
« diaire qui nous sépare de Dieu... Bah ! reprit-il,
« pour ne pas nous compromettre, portons le fameux
« toast : *Diis ignotis !...*

« Et ils vidèrent leurs calices de science, de gaz
« carbonique, de parfums, de poésie et d'incré-
« dulité. »

Incrédulité ! c'est la conclusion de toutes les œuvres de M. de Balzac. Il s'est efforcé, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, de flageller, de ridiculiser la religion, soit dans le clergé, soit dans les dogmes, et quand par hasard il arrive à se demander où est la vérité, pour ne pas se compromettre, il boit aux dieux inconnus !

IDÉES MORALES, IDÉES SOCIALES.

Lorsque nous étudiions Mme Sand ou M. Eugène Sue, il nous était facile de détacher du roman l'idée philosophique, de la suivre dans tous ses développements et d'en faire comprendre toutes les conséquences morales ou sociales. Il n'en peut être de même pour M. de Balzac. Jamais il n'a eu la prétention de se poser en réformateur ; il n'écrit que pour peindre. Il a entrepris, dit-il dans une de ses préfaces, la description complète de la société vue sous toutes ses faces, et il s'attache à la reproduire dans ses plus minutieux détails, par des scènes tirées de la vie privée, de la vie de province et de la vie de Paris. Quant au but moral ou social, quant aux thèses philosophiques, si fort de mode de nos jours, il ne s'en préoccupe pas. Il a observé attentivement les hommes ; il a vu en eux un mélange de bien et de mal, de vertus et de vices, et il lui

a paru que le vice et le mal dominaient, mais il ne s'en inquiète guère. Telle qu'elle est, la société lui plaît; il rit de ses défauts. Il a conservé cette gaieté railleuse qui fait le fonds du caractère tourangeau, et qui a produit Rabelais. Seulement Rabelais se servait, comme Molière, de l'arme du ridicule pour enseigner et moraliser son siècle, tandis que M. de Balzac a en horreur tout ce qui pourrait ressembler à un enseignement, à une moralité.

Pour comprendre l'influence que ses écrits ont dû exercer, nous devons donc étudier ses principaux personnages, ceux qu'il a reproduits le plus souvent et dépeints avec le plus de soin et d'amour, faire enfin pour *la Vie humaine* ce que nous avons fait pour les *Mémoires du Diable*, conclure pour l'auteur, et dire l'impression que ses créations ont dû laisser dans l'esprit de ses nombreux lecteurs.

Nous avons déjà cité deux romans des scènes de la vie privée et de la vie de province : *les Célibataires* et *la Femme vertueuse*. Les autres études ne nous paraissent pas utiles à reproduire, non pas que quelques-unes d'elles n'aient une grande valeur, *Eugénie Grandet*, par exemple. Tout le monde connaît cette admirable peinture de l'avare, qui complète l'œuvre de Molière. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de critiquer les dernières pages de ce roman. Eugénie a appris que son cousin, qu'elle avait aimé d'un amour si pur, si dévoué, si passionné, et qui lui avait juré de l'épouser, a trahi son serment, la croyant pauvre, et

s'est marié à Paris. Alors elle fait appeler son curé et lui pose cette singulière question :

« — Serait-ce pécher que de demeurer en état de « virginité dans le mariage ? »

Que croyez-vous que lui réponde le curé ?

« — Si vous voulez savoir ce qu'en pense, en son « sermon *De Matrimonio*, le célèbre Sanchez, je « pourrai vous le dire demain. »

Vous voyez que, toutes les fois que M. de Balzac peut attaquer le clergé et la religion catholique, il n'a garde d'y manquer. Souvent, comme en ce moment, par exemple, les prêtres et le dogme n'ont rien à faire dans le roman; mais il les y place en forme d'épisode, afin de pouvoir écrire sa plaisanterie, lancer son sarcasme, puis il continue son récit. Or, Eugénie est depuis longtemps poursuivie par le président Cruchot, qui convoite son immense fortune. Sans attendre l'opinion de Sanchez, elle l'appelle près d'elle, et lui déclare qu'elle consent à s'unir à lui, mais à la condition qu'il lui jurera de ne lui rappeler aucun des devoirs du mariage et de la laisser libre toute sa vie, ce que le président s'empresse d'accepter, car il trouve que ce n'est pas acheter trop cher la succession du père Grandet. Et Eugénie est représentée par l'auteur comme une fille très-pieuse, très-chrétienne ! Singulière piété et singulière religion ! Qui la force à se marier ? Et, puisqu'elle se marie par désespoir d'amour, pourquoi enfreint-elle le premier commandement que la religion fait à la femme, d'aimer son mari et de lui

être soumise ? Le mariage chrétien n'admet pas le vœu de virginité, et le curé n'avait pas besoin de rechercher sur ce point l'opinion des casuistes. Le mariage a un but plus élevé que le plaisir sensuel, c'est la famille; mais, et nous aurons souvent occasion de le prouver, M. de Balzac semble au contraire ne voir dans l'union de l'homme et de la femme qu'une simple association dont la volupté est l'objet. Du reste, il ne croit pas à la possibilité de remplir les engagements que contractent les époux en s'unissant. Il a écrit un des livres les plus immoraux de cette époque, la *Physiologie du Mariage*, pour prouver mathématiquement qu'aucune femme ne pouvait rester fidèle à ses devoirs et à la vertu. Et en effet, dans presque tous ses romans, l'adultère se montre à visage découvert, sans remords et sans pudeur : ainsi, dans les scènes de la vie de province, *la Femme abandonnée, la Grenadière* et *les Illusions perdues*, et dans la vie parisienne, *le Papa Gobseck*, *Ne touchez pas à la hache*, *Un grand homme de province à Paris*, *le Père Goriot*, *Splendeur et Misères des Courtisanes, etc., etc., etc.*

Dans *le Papa Gobseck*, nous voyons une femme qui, forcée par son amant de payer ses dettes, vole son mari et dilapide sa fortune.

Dans *Ne touchez pas à la hache*, la duchesse de Langeais s'éprend pour M. de Montriveau d'une violente passion ; elle se perd de réputation pour lui, lui donne

un rendez-vous auquel il ne peut venir, et alors, se croyant abandonnée, elle part, elle qui a un mari et peut-être des enfants, elle s'expatrie, et court s'enfermer dans un couvent de carmélites en Espagne.

Dans *la Vie d'un grand homme de province à Paris*, le beau Lucien est tour à tour l'amant heureux de Mme de Serizy et de la belle duchesse de Maufrigneuse. *La Dernière Incarnation de Vautrin* nous dit de quelle manière il était aimé. Lucien, détenu à la Conciergerie, s'est suicidé ; nous raconterons plus tard sa vie. Mme de Serizy accourt, espérant arriver à temps pour le sauver ; mais, en voyant son cadavre pendu aux barreaux de la prison, elle pousse un cri déchirant, tombe évanouie, et, quand elle rouvre les yeux, elle est folle ! La duchesse de Maufrigneuse est plus calme. « Elle « gardait de Lucien d'éloquentes, d'enivrantes lettres, « comparables à celles écrites par Mirabeau à « Sophie, mais plus littéraires, plus soignées, car ces « lettres avaient été dictées par la plus violente des « passions, la vanité. Posséder la plus ravissante des « duchesses, la voir faisant des folies pour lui, des « folies secrètes bien entendu, ce bonheur avait tourné « la tête à Lucien. L'orgueil de l'amant avait bien in- « spiré le poète. *Aussi la duchesse avait-elle conservé « ces lettres émouvantes comme certains vieillards ont « des gravures obscènes, à cause des éloges hyperboliques « donnés à ce qu'elle avait de moins duchesse en « elle.* » Mais elle aussi a écrit des lettres à Lucien,

elle et Mme de Serizy, et même Mlle de Chaulieu, que le jeune poète devait épouser. Et quelles lettres! Vautrin, le forçat libéré, qui les a en sa possession, en est presque surpris.

« Les filles publiques, dit-il, font en écrivant du « style et de grands sentiments; eh bien! les grandes « dames qui font du style et de grands sentiments « toute la journée écrivent comme les filles agissent... « La femme est un être supérieur qui obéit trop à ses « organes. Pour moi la femme n'est belle que quand « elle ressemble à un homme. Aussi ces petites du- « chesses qui sont viriles par la tête ont-elles écrit des « chefs-d'œuvre. Oh! c'est beau d'un bout à l'autre, « *comme la fameuse ode de Piron!* »

Du reste, la duchesse de Maufrigneuse n'a pas aimé que Lucien. Dans *les Secrets de la princesse de Cadignan*, elle dit en riant que le monde lui a donné « et « de Marsay, et l'infâme de Trailles, et ce petit sot d'Es- « grignon, et Rastignac, des ambassadeurs, des « ministres, des généraux russes »; et, pour expliquer son inconduite, elle raconte en ces termes comment on l'a mariée:

« Ma mère m'a fait épouser M. de Maufrigneuse, « non pas par amour pour moi, mais par amour pour « lui; elle s'acquittait envers le seul homme qu'elle « eût aimé de tout le bonheur qu'elle avait reçu de lui. « Oh! ne vous étonnez pas de cette horrible combi- « naison; elle a lieu souvent. Beaucoup de femmes sont « plus amantes que mères. Ces deux sentiments,

« l'amour et la maternité, développés comme ils le
« sont par nos mœurs, se combattent souvent dans le
« cœur des femmes ; il y en a un nécessairement qui
« succombe. »

Dans *le Père Goriot*, nous retrouvons trois femmes dont il est souvent question dans les romans de M. de Balzac : Mme de Beauséant, Mme de Nucingen et Mme de Restaud. Mme de Beauséant a pour amant M. d'Ajuda ; elle l'aime d'un amour profond, et lorsqu'elle apprend que son amant la quitte pour épouser une demoiselle de Rochegude, elle dit adieu au monde et « part pour la Normandie, où elle va aimer et prier « jusqu'au jour où Dieu la retirera de ce monde. »

Mme de Nucingen a été entretenue, nous demandons pardon de nous servir du mot propre, par M. de Marsay. Lorsque celui-ci la quitte, elle sent son orgueil se révolter à la pensée qu'il pourra peut-être un jour lui reprocher l'argent qu'il lui a donné. Elle conduit Rastignac au Palais-Royal, lui remet quelques louis en le priant de monter dans une maison de jeu et de jouer pour elle. Rastignac gagne et lui rapporte une assez forte somme qu'elle envoie à son ancien amant. Bientôt elle s'éprend d'une passion nouvelle pour Rastignac; n'ayant rien à elle, parce que le baron de Nucingen lui donne à peine de quoi payer sa toilette, elle entraîne le vieux Goriot, son père, à meubler richement un appartement dont elle fait présent à Rastignac.

Sa sœur, Mme de Restaud, a pour amant M. de Trailles, un joueur, un faussaire, qui la ruine, qui l'a forcée de vendre ses diamants, pour qu'elle escompte, suivant l'expression de Rastignac, jusqu'à la mort de son père. Les deux sœurs se rencontrent chez leur père, et se reprochent mutuellement leurs fautes.

« — Maxime de Trailles est poursuivi, dit Mme de
« Restaud. Nous n'avons plus que douze mille francs
« à payer. Il m'a promis d'être sage, de ne plus jouer.
« Il ne me reste au monde que son amour, et je l'ai
« payé trop cher pour ne pas mourir s'il m'échappait.
« *Je lui ai sacrifié fortune, honneur, repos, enfants.*
« Oh! faites qu'au moins Maxime soit libre, honoré;
« qu'il puisse demeurer dans le monde. Maintenant,
« il ne me doit pas que le bonheur; nous avons des
« enfants qui seraient sans fortune.

« — Je ne les ai pas, Nasie. Plus, plus rien! plus
« rien!

« — Qu'avez-vous donc fait de vos rentes perpé-
« tuelles?

« — Je les ai vendues. Il me fallait douze mille francs
« pour arranger un appartement à Fifine.

« — Je devine, dit la comtesse. Pour M. de Rasti-
« gnac!

« — Ah! ma pauvre Delphine, arrête-toi. Vois où
« j'en suis.

« — Ma chère, M. de Rastignac est un jeune homme
« incapable de ruiner sa maîtresse.

« — Merci! Mais tu ne m'as jamais aimée!...

« — Quand cela serait, comment t'es-tu comportée
« envers moi? Tu m'as reniée, tu m'as fait fermer
« les portes de toutes les maisons où je voulais aller.
« Et moi, suis-je venue, comme toi, soutirer à ce
« pauvre père, mille francs à mille francs, sa fortune,
« et le réduire dans l'état où il est? Voilà ton ouvrage,
« ma sœur!

« — Tu étais plus heureuse que moi. M. de Marsay
« était riche, tu en sais quelque chose.

« — Il n'y a qu'une sœur comme toi qui puisse ré-
« péter ce que le monde ne croit plus. Tu es un
« monstre! lui dit Delphine.

« — Ah! ne dirait-on pas qu'elle est l'image de
« toutes les vertus?

« — J'aime encore mieux passer pour devoir de
« l'argent à M. de Marsay que d'avouer que M. de
« Trailles me coûte plus de deux cent mille francs,
« répondit Mme de Nucingen.

« — Delphine! cria la comtesse en faisant un pas
« vers elle.

« — Je te dis la vérité quand tu me calomnies, ré-
« pliqua froidément la baronne. »

Suit une scène très-violente, à la fin de laquelle le pauvre père se trouve mal.

« — Tu as tué notre père, Nasie! dit Delphine en
« montrant à sa sœur le vieillard évanoui.

« La comtesse se sauva, mais elle rentra peu après
« et se jeta aux genoux de son père.

« — Pardon! cria-t-elle.

« — Nasie, oublions tout.

« — Papa, voulez-vous mettre votre signature au « bas de cette lettre de change?

« Rastignac était stupéfait.

« — Elle est revenue pour l'endos! dit-il à l'oreille « de Delphine, et en levant les yeux comme pour « confier à Dieu des pensées qu'il n'osait exprimer.

« — Oui; elle a toujours été comédienne, lui répond « Mme de Nucingen. »

Voilà la femme du monde selon M. de Balzac. Pas une d'elles qui n'ait un amant; pas une d'elles qui ne lui sacrifie sa fortune, son mari, ses enfants mêmes! Eh bien! ces tableaux sont, selon nous, beaucoup plus dangereux que des récits obscènes, tels que *la Fille aux yeux d'or*, par exemple. En présentant toutes les femmes du monde comme ayant des amants et affichant publiquement leurs adultères, on fait plus qu'exciter les passions sensuelles, on s'adresse à la vanité, et une femme que vos tableaux impudiques et licencieux eussent révoltée, succombera peut-être par amour-propre. Elle pourra s'étonner de n'avoir reçu que des hommages sans portée. Elle se demandera si elle aussi n'est pas digne d'être aimée, et pourquoi elle n'a pas un amant. Certes, la mère de famille qui de la vie intime fait sa plus douce jouissance ne comprendra pas cette influence et ne la subira jamais; mais la femme du monde, la Parisienne, qui, il faut bien le reconnaître, a plus d'occasions de succomber, la Parisienne résistera peut-être moins à ces dan-

gereux exemples. Car vous avez fait du vice la règle générale, de la vertu l'exception, et tellement l'exception, qu'on ne trouve dans vos romans qu'une seule femme vertueuse, et quelle femme que Mme de Grandville !... Il en est du vice, a dit avec raison M. Frédéric Soulié, comme de la peste ; il a ses miasmes qui corrompent l'air moral : c'est ce qu'on appelle « le « mauvais exemple. » Et ce mauvais exemple, il faut bien le reconnaître, M. de Balzac l'a prodigué à satiété. Si pour lui toutes les femmes sont adultères, toutes les filles de joie sont dignes de pitié, et nous allions presque dire d'amour : ainsi la Marana, Joanna, Esther, etc.

Esther, surnommée *la Toupie* à cause du dévergondage de sa vie (c'est une fille inscrite), a rencontré Lucien de Rubempré, et tout à coup s'est éprise pour lui d'une ardente passion. Reconnue au bal de l'Opéra, où elle donnait le bras à son amant, par des jeunes gens qui l'ont tour à tour possédée, elle rentre chez elle désespérée, et veut se suicider, car elle sent qu'elle a perdu l'estime de Lucien. Un faux prêtre, l'abbé Herrera (Vautrin), arrive assez à temps pour la sauver, et la détermine à entrer dans une maison religieuse, où elle sera lavée de toutes ses souillures, où elle recevra une bonne éducation et deviendra digne de Lucien. Or, voici quels sont les projets du faux abbé : il veut que Lucien achète le marquisat de Rubempré, dont il porte le nom, afin d'épouser la fille du duc de Chaulieu. La belle Esther sera la

source de cette fortune et la cause de ce mariage. Lucien, pouvant se plonger près d'elle dans des voluptés infinies et ignorées, conservera dans le monde toute sa présence d'esprit, tout son sang-froid, et sera bien plus fort pour captiver Mlle de Chaulieu, la séduire et l'épouser. Esther consentira à recevoir le baron de Nucingen, à l'entourer de coquetteries, à se donner à lui afin de lui arracher l'argent dont Lucien a besoin pour acheter son marquisat. Mais la pauvre Esther, qui s'est dévouée avec une abnégation sublime, qui s'est laissée cloîtrer pendant cinq ans pour devenir plus digne de celui qu'elle aime, Esther refuse de se livrer au baron de Nucingen; elle accepte ses présents, ses millions, mais elle lui résiste; elle veut n'appartenir qu'à Lucien. Quel est son désespoir lorsqu'elle apprend la vérité! Lucien la trompait; Lucien se servait d'elle pour arriver à la fortune et pouvoir épouser une demoiselle de Chaulieu. Son mariage dépend d'elle; elle seule peut lui fournir l'argent dont il a besoin pour acheter la terre de Rubempré. Alors la malheureuse femme prend une résolution fatale. Elle se donne au baron de Nucingen, écrit son testament, lègue tout ce qu'elle possède à Lucien, et s'empoisonne.

Ainsi, toujours les mêmes idées : la réhabilitation de la courtisane s'élevant par l'amour jusqu'au dévouement le plus sublime. Esther, Marion de Lorme, Tisbé, vous êtes toutes sœurs! Conçues par la même pensée, vous avez voulu, selon l'expression de M. Vic-

tor Hugo, *prouver au monde à quelles larmes se lavent les souillures*, et *combien l'homme est injuste*, *le fait social absurde*, *lorsqu'ils flétrissent la courtisane*. Placer à côté de la fille de joie fidèle, dévouée, héroïque et sublime, les femmes du monde, et dire avec M. de Balzac de celles-ci : « *Si leurs maris ne peuvent pas* « *entretenir leur luxe effréné, elles se vendent; si elles* « *ne savent pas bien se vendre, elles éventreraient* « *leurs mères pour chercher dans leurs entrailles de* « *quoi briller* » voilà, la moralité de presque tous les romans et tous les drames modernes.

En voyant avec quelle impudeur les filles se pavanent aujourd'hui dans d'élégants équipages, entourées des jeunes gens les plus à la mode, et toisant d'un regard dédaigneux les femmes du monde qui passent près d'elles, on se rend facilement compte de l'influence que de tels préceptes ont exercée sur nos mœurs.

Mais du moins, si coupable que M. de Balzac représente la femme, encore lui conserve-t-il une certaine poésie de sentiments. Il n'en est pas de même pour les hommes. Chez eux, le vice se montre à nu, dans toute son épouvantable laideur. Parmi ceux qu'on rencontre le plus souvent dans ses ouvrages, nous remarquons Rastignac, Lucien de Rubempré, le baron de Nucingen, Crevel et Hulot, le juge Camusot, et enfin Vautrin, le forçat libéré.

Pour les peindre, nous sommes obligés de prendre un trait de leur caractère, une phase de leur vie,

tantôt dans un roman et tantôt dans un autre; car M. de Balzac reproduit volontiers ses principaux types.

Rastignac paraît pour la première fois dans *le Père Goriot;* c'est un des pensionnaires de Mme Vauquier. Jeune et pauvre, il arrive à Paris pour y chercher fortune, et, n'ayant point encore perdu au contact du monde ses illusions et sa vertu, il résiste aux propositions infâmes de Vautrin, qui veut le marier à une demoiselle Taillefer, dont il fera tuer le frère pour qu'elle puisse hériter de toute la fortune de son père.

Rastignac est ambitieux, et il espère réussir par les femmes. Il s'adresse d'abord à Mme de Restaud, qui avait alors pour amant Maxime de Trailles; mais ayant eu le malheur de lui parler de son père, il se voit chassé de chez elle. Grâce à l'appui de sa cousine, Mme de Beauséant, il s'introduit auprès de Mme de Nucingen, que de Marsay vient d'abandonner, et devient l'amant de cette femme, qui lui fait meubler un charmant appartement, dans lequel il va habiter. Bientôt il est soumis à une rude épreuve, et sa vertu n'y résiste pas. Déjà ébranlé par les conseils de Vautrin, dont nous parlerons plus tard, il apprend par la mort du père Goriot à connaître l'insensibilité et l'épouvantable égoïsme de la société. En revenant de conduire seul au cimetière ce malheureux père, qui n'a pas même eu en mourant la consolation de

revoir ses filles, — elles étaient au bal et dansaient en le sachant à l'agonie, — « Rastignac lança sur « Paris un regard qui semblait par avance en pomper « le miel, et dit ce mot suprême : — A nous deux « maintenant ! »

Et, en effet, nous le retrouvons, dans la plupart des autres romans, heureux, riche, prodigue, jetant l'or insoucieusement, et expliquant en ces termes à Raphaël, dans *la Peau de Chagrin*, comment on parvient :

« — Il faut égoïser adroitement. Les imbéciles « nomment cela *intrigue ;* les gens à morale le pro- « scrivent sous le mot de *vie dissipée*. Ne nous arrê- « tons pas aux hommes, interrogeons les choses et « les résultats. Toi, tu travailles ? Eh bien ! tu ne « feras jamais rien. La dissipation, mon cher, est « un système politique. Un dissipateur a la chance « d'être nommé receveur général, de se marier... « Connaissant les ressources du monde, il les ma- « nœuvre à son profit. N'est-ce pas là la moralité qui « se joue tous les jours devant le monde ? »

Et telle est, en effet, la vie de Rastignac ; seulement, comme il est pauvre et qu'il ne fait rien, nous ne comprenons pas trop qui peut lui fournir les capitaux dont il dispose si insoucieusement, à moins que ce ne soit le jeu ou les femmes.

Lucien de Rubempré est le fils d'un apothicaire d'Angoulême. Amant de Mme du Châtelet, qui l'enlève, dans *les Illusions perdues*, nous le retrouvons à Paris

dans *la Vie d'un grand homme de province à Paris*, puis dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Il réussit d'abord à entrer dans le journalisme, et en peu de temps s'y fait une belle position, en écrivant, selon les conseils de ses amis, l'éloge et la critique du même ouvrage, le pour et le contre en littérature comme en politique ; royaliste et classique, ou libéral et romantique, selon les journaux qui le payent. Mais il a deux redoutables ennemies, deux femmes qu'il a insultées et cruellement raillées dans ses écrits. Contre elles la lutte est trop inégale ; elles préparent sa ruine avec une perfidie extrême, et Lucien, bientôt chassé du journalisme, réduit à la misère, émet de faux billets, puis s'enfuit de Paris pour retourner à Angoulême, où il va se suicider lorsqu'il est rencontré par Vautrin. Ce forçat s'est emparé des papiers d'un prêtre espagnol, et se fait passer pour l'abbé Herrera, attaché secret de l'ambassade d'Espagne. Il s'éprend pour Lucien d'une vive passion, et lui promet de le rendre complétement heureux s'il veut suivre en tout ses conseils. Plus docile et plus corrompu que Rastignac, Lucien accepte. Il revient à Paris, accompagné de son nouvel ami, qui, lui donnant tout l'argent des forçats dont il est le trésorier, le met à même de briller dans le monde. Lucien a bientôt pour maîtresses les femmes les plus aristocratiques, et, grâce au dévouement d'Esther, il est sur le point d'épouser la fille du duc de Chaulieu. Mais celui-ci, ayant des doutes sur la source où Lucien puise la fortune qu'il

prétend avoir, rompt le mariage, et peu après Lucien est arrêté avec l'abbé Herrera comme prévenu d'avoir empoisonné Esther. Mme de Serizy et la duchesse de Maufrigneuse gagnent le procureur général, et veulent obliger le juge Camusot, chargé de poursuivre l'instruction, de faire relâcher les deux prisonniers. L'abbé Herrera, ou mieux Vautrin, déploie dans son interrogatoire une telle habileté, que Camusot ne sait plus à quoi s'arrêter; mais Lucien, moins expérimenté, lui découvre toute la vérité et trahit son bienfaiteur, puis, désespéré d'avoir révélé le nom de son ami, il se suicide. Voilà la vie de Lucien de Rubempré, un des hommes que M. de Balzac nous représente comme les plus brillants et les plus recherchés de la société parisienne. C'est le compagnon d'un forçat, et, pour arriver à la fortune, il a consenti à se servir de l'argent des bagnes et à spéculer sur le dévouement d'une fille de joie! M. de Balzac le dépeint en ces termes :

« Vautrin avait détruit toute l'honnêteté du jeune
« homme en le plongeant dans des nécessités cruelles,
« d'où il l'a tiré par des consentements tacites à des
« actions mauvaises et infâmes qui le laissaient pur,
« loyal, noble aux yeux du monde. »

Dans *la Dernière Incarnation de Vautrin*, le forçat s'exprime ainsi sur ce jeune homme qu'il aimait et admirait :

« Si vous saviez! *Le bien naissait dans ce cœur*
« *comme les fleurs se lèvent dans les prairies*. Il était
« faible, voilà son seul défaut, faible comme la corde

« de la lyre, si forte quand elle se tend. Ce sont les
« plus belles natures ; leur faiblesse est tout uniment
« la tendresse, l'admiration, la faculté de s'épanouir
« au soleil de l'art, de l'amour, du beau, que Dieu a
« fait pour l'homme sous mille formes... »

Quelle apothéose du vice et de la corruption la plus infâme ! Cette belle nature, ce jeune homme, journaliste, a vendu sa plume à tous les partis ; pauvre, a émis des billets faux pour lesquels son beau-frère a été traîné en prison ; puis, ami d'un forçat, il est devenu l'amant d'une fille publique, se servant tour à tour de l'argent des voleurs et de l'argent d'une prostituée pour arriver à la fortune. Ah ! c'est là une belle nature comme l'assassin qui a prémédité son crime était pour M. Frédéric Soulié une précieuse nature ! Quels enseignements, quelle doctrine et quelle moralité !

Deux mots en courant sur quelques autres types principaux des romans de M. de Balzac.

Le beau Maxime de Trailles, qui a été tour à tour l'amant de la duchesse de Maufrigneuse et de Mme de Restaud, est ainsi dépeint dans *les Secrets de la princesse de Cadignan :*

« Maxime de Trailles était un *bravo* d'un ordre su-
« périeur, sans foi ni loi, capable de tout, ruinant
« les femmes qui s'attachaient à lui, leur faisant
« mettre leurs diamants en gage, mais couvrant cette

« conduite d'un vernis brillant, de manières distin-
« guées et d'un esprit satanique. Il inspirait à tout le
« monde une crainte et un mépris égal; mais comme
« personne n'était assez hardi pour lui témoigner
« autre chose que les sentiments les plus courtois, il
« ne pouvait s'apercevoir de rien. »

Le baron du Tillet avait commencé par être commis chez César Birotteau. Il avait voulu séduire sa femme, et lui avait volé trois mille francs. Puis, à force d'habileté et de tripotages, il était devenu un des premiers banquiers de Paris, et il avait achevé la ruine de son ancien patron et bienfaiteur, resté honnête homme malgré sa vanité, et qui meurt désespéré et ruiné, tandis que du Tillet triomphe insolemment.

Le baron de Nucingen permet à sa femme d'avoir des amants et de se conduire comme elle le voudra, mais à la condition de le laisser complétement maître de sa fortune. Mme de Nucingen en parle en ces termes :

« Mœurs secrètes et conscience, l'âme et le corps,
« tout en lui s'accorde. C'est effroyable! Je le hais et
« je le méprise... Il m'achète ma conscience, et la
« paye en me laissant être à mon aise la femme d'Eu-
« gène. — Je te permets, me dit-il, de commettre
« des fautes; laisse-moi faire des crimes en ruinant
« de pauvres gens! »

Et ce banquier se plonge dans les débauches les plus crapuleuses, et, lorsqu'il recherche Esther, sa

femme lui enseigne comment il faut s'y prendre pour réussir près de cette courtisane !

Crevel, négociant enrichi, veut séduire Mme Hulot, qui reste pure et vertueuse, et supporte sans se plaindre les épouvantables déportements de son mari, frère d'un maréchal de l'empire, chef de division au ministère de la guerre, et forcé de donner sa démission pour avoir volé l'armée d'Afrique. De ces deux vieillards lequel est le plus immoral ? Crevel meurt en faisant des plaisanteries et des jeux de mots sur son épouvantable maladie, et n'éprouve aucune pitié, aucun sentiment d'affection pour sa fille, qui pleure à son chevet, et qu'il a déshéritée et réduite à la misère en passant ses biens à une ignoble maîtresse, Mme Marceff.

Hulot se sauve de chez lui, et va vivre avec de misérables prostituées. Il change de nom pour échapper aux recherches de sa famille et pouvoir continuer en liberté sa vie crapuleuse ; mais sa femme parvient à le découvrir et à le ramener encore une fois chez lui, « et une nuit elle surprend son mari disant à une « atroce maritorne, fille de cuisine : — Ma femme n'a « pas longtemps à vivre, et, si tu veux, tu pourras « être baronne. Ce fut pour cette sainte le coup « mortel... La férocité du vice avait vaincu la patience « de l'ange... Et onze mois après le baron Hulot épou« sait cette affreuse maritorne. »

Camusot, simple juge en province, puis président, puis juge d'instruction à Paris, va recevoir la croix, et attend la présidence d'un des tribunaux de Paris. Cet avancement prodigieux, il le doit à ce qu'il a toujours transgressé ses devoirs pour plaire à de grandes dames compromises. Ainsi, dans *le Cabinet des Antiques*, dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, dans l'*Interdiction*, dans *la Dernière Incarnation de Vautrin*, nous le retrouvons servant les passions de Mme de Serizy, de Mme de Maufrigneuse ou de Mme d'Espard, qui veut faire interdire son mari afin de s'emparer de sa fortune. Ce n'est plus le juge intègre, cherchant la vérité, et avec l'inflexibilité de la loi punissant les coupables; c'est l'ambitieux pesant ce que peut lui rapporter chaque affaire, et se plaçant toujours, non du côté du droit et de la justice, mais du côté du plus fort.

Dans *la Dernière Incarnation de Vautrin*, M. de Balzac s'exprime ainsi sur la magistrature personnifiée dans Camusot : « Avancer, voilà le mot terrible, « l'idée qui, de nos jours, change les magistrats en « fonctionnaires... Le traitement payé par l'État fait « des prêtres et des magistrats des fonctionnaires. « Les grades à gagner développent l'ambition ; l'am- « bition engendre la complaisance envers le pouvoir. « Ainsi, les deux colonnes de tout ordre social, la re- « ligion et la justice, se sont amoindries au dix- « neuvième siècle, où l'on se prétend en progrès de « tout. »

Non, jamais à aucune époque le clergé et la magistrature n'ont été si respectables, et jamais il n'ont été moins respectés, grâce à ces calomnies sans cesse renouvelées. Les deux colonnes de l'ordre social ne se sont pas amoindries, mais elles sont ébranlées, et c'est vous, romanciers, qui chaque jour les minez et les battez en brèche.

Bien au-dessus des divers personnages que nous venons de nommer nous apparaît Vautrin, le forçat libéré. Il n'a qu'une passion, une seule : se dévouer. « Sa condamnation même lui fait honneur : il a con-« senti à prendre sur son compte le crime d'un autre, « un faux commis par un jeune homme qu'il aimait. » Il se définit ainsi lui-même : « Pour moi, qui ai bien « creusé la vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel, « une amitié d'homme à homme. Pierre et Jaffier, « voilà ma passion ; je sais *Venise sauvée* par cœur. « Je suis bien avec ceux qui me font du bien ou dont « le cœur parle au mien. A ceux-là tout est permis ; « ils peuvent me donner des coups de pied dans les « os des jambes sans que je leur dise : Tu me fais « mal... Mais, nom d'une pipe ! je suis méchant avec « ceux qui ne me reviennent pas, et je me soucie « de tuer un homme comme de ça, dit-il en lançant « un jet de salive ; seulement je m'efforce de le tuer « proprement, quand il le faut absolument. » Voilà le héros de M. de Balzac, celui qui plane au-dessus de la société, qui lutte avec elle, qui la juge, la confond,

et, avec une épouvantable énergie, la domine non seulement de toute la puissance, mais nous allions presque dire de toute la grandeur de son caractère. Qui sait en effet aimer, qui sait être généreux et juste comme lui ? Qui sait se dévouer avec cette suprême abnégation et cet héroïsme? « Il avait réalisé la su-« perstition allemande du Double par un phénomène « de paternité morale que concevront les femmes qui « dans leur vie ont aimé véritablement, qui ont « senti leur âme passer dans celle de l'homme aimé, « qui ont vécu de sa vie. » Lorsqu'on lui apprend la mort de Lucien, sa douleur est horrible. « Jamais « tigre trouvant ses petits enlevés n'a frappé les « jungles de l'Inde d'un cri aussi épouvantable que « le fut en ce moment celui de Jacques Colin... » Puis il s'affaissa sur son lit de camp en disant : « O mon fils ! ô mon fils ! » Et, lorsqu'il le conduisit au cimetière, sa douleur fut si violente, qu'il tomba évanoui. « Cet homme si fort ne soutint pas ce léger « bruit des pelletées de terre. »

Ah ! cet homme est vraiment grand; disons plus, cet homme est le seul parmi tous ces personnages de *la Comédie humaine*, le seul qui ne soit pas égoïste, le seul qui ait du cœur.

Ainsi, Vautrin est la réhabilitation du forçat comme Esther est la réhabilitation de la fille inscrite. Vautrin efface les Rastignac, les Rubempré, les de Trailles, les de Marsay, tous ceux enfin qui sont les types brillants de la société, comme Esther efface en dévoue-

ment les femmes les plus belles et les plus aristocratiques.

Et comme si la société n'était pas assez calomniée, assez insultée, assez avilie, assez livrée au mépris du peuple, M. de Balzac a voulu y joindre un dernier trait. Rastignac, chez la comtesse de Beauséant, remarque un homme d'une grande beauté et que tout le monde contemplait; « il donnait le bras à « une femme ravissante, lady Brandon, qui lui avait « tout sacrifié. » Il s'informe auprès de sa cousine, qui lui répond :

« — Eh quoi ! vous ne connaissez pas le lion de nos « salons, le beau colonel Franchessini ?... »

Or, cet homme est un spadassin à gages, un de ceux dont se sert Vautrin quand il a envie de se défaire de quelqu'un. *Proh pudor !*

Voilà le monde, voilà la société française selon M. de Balzac : un dégoûtant assemblage de bassesses ignobles, de turpitudes infâmes, de vices et de crimes, et, au-dessus de ce hideux pêle-mêle, l'égoïsme planant sur tout, et, de concert avec la vanité, étouffant le peu de bons sentiments qui essayent de germer dans ce cloaque impur.

M. de Balzac n'a pas voulu qu'un doute restât dans l'esprit de ses lecteurs, et, de peur qu'ils ne tirassent pas eux-mêmes la conclusion, il l'a tirée pour eux :

« La société vit d'or et de moquerie. Mort aux fai- « bles ! Cette sentence est écrite au fond de tous les « cœurs opulents. » (*La Peau de Chagrin.*)

« Rastignac vit le monde comme il est : les lois et
« la morale impuissantes chez les riches. Il vit dans la
« fortune l'*ultima ratio mundi* », et reconnut la justesse de ce que lui avaient dit Mme de Beauséant et Vautrin.

« — Frappez sans pitié, lui disait la femme du fau-
« bourg Saint-Germain, et vous serez craint. N'acceptez
« les hommes et les femmes que comme des chevaux
« de poste que vous laisserez crever à chaque relais;
« ainsi vous arriverez.... Si vous aviez un sentiment
« vrai, cachez-le comme un trésor, ne le laissez pas
« soupçonner. Vous seriez perdu. Vous ne seriez plus
« le bourreau, vous deviendriez la victime. »

« — Savez-vous, lui disait le forçat, comment l'on
« fait son chemin ici ?... Il faut entrer dans le monde
« comme un boulet de canon ou s'y glisser comme une
« peste. *L'honnêteté ne sert à rien... La corruption est*
« *en force* parce que le talent est rare ; la corruption
« étant l'arme de la médiocrité, qui abonde, vous en
« sentirez partout la pointe... Je vous défie de faire
« deux pas dans Paris sans rencontrer des manigances
« infernales, et je parierais ma tête contre un pied
« de salade que vous donneriez dans un guêpier chez
« la première femme qui vous plaira, fût-elle riche,
« belle et jeune... Je n'en finirais pas s'il fallait vous
« expliquer ces trafics qui se font pour des amants,
« pour des chiffons, par la vanité, rarement par la
« vertu, soyez-en sûr. *Aussi l'honnête homme est-il*
« *l'ennemi commun*... Je ne vous parle pas de ces

« pauvres ilotes qui partout font la besogne sans être
« jamais récompensés de leurs travaux, et que je
« nomme la sainte confrérie des savates du bon Dieu.
« *Certes, là est la vertu dans toute la fleur de sa bêtise;*
« *mais là est la misère.* Je vois d'ici la grimace de ces
« braves gens, si Dieu nous faisait la mauvaise plai-
« santerie de s'absenter au jugement dernier... Tirez
« vos conclusions : *voilà la vie telle qu'elle est; ça*
« *n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue autant,*
« *et il faut se salir les mains pour fricoter. Sachez*
« *seulement vous bien débarbouiller; voilà toute la*
« *morale de notre époque.* Si je vous parle ainsi du
« monde, il m'en a donné le droit; je le connais !...
« A Paris, celui qui revient avec sa gibecière bien
« garnie est salué, fêté, reçu dans la bonne société,
« car vous avez affaire à la ville la plus complaisante
« qui soit dans ce monde. Si les fières aristocraties
« de l'Europe refusent d'admettre dans leurs rangs un
« millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court
« à ses fêtes, mange ses dîners et trinque avec son
« infamie. »

Et, lorsque Rastignac a pu vérifier par ses propres yeux les théories de Vautrin, il dit à son ami Branchon :

« — Je suis en enfer. Quelque mal que l'on te dise
« du monde, crois-le. Il n'y a pas de Juvénal qui
« puisse en peindre l'horreur couverte d'or et de
« pierreries ! »

Dans notre étude sur M. F. Soulié, nous avons déjà eu occasion de dire l'influence que ces atroces ca-

lomnies avaient dû exercer sur les mœurs et sur l'esprit public de notre pays. Nous ne nous répèterons donc pas ; nous préférons citer la conclusion qu'un écrivain a osé en tirer à la fin d'un roman dont le titre seul, *Riche et Pauvre*, indique suffisamment l'esprit.

« — J'étais bien jeune, dit le pauvre au riche, quand « j'ai commencé à vous haïr. Quinze ans je me suis « senti sous vos pieds ; quinze ans j'ai tremblé, j'ai « eu honte, je me suis tu. Pourquoi n'étais-je point « le bienfaiteur, vous le mendiant ? Et vous vous « étonnez que je vous haïsse ? Ah ! je vous hais de « nature et d'instinct ! Le jour où nous sommes nés, « vous riche et moi pauvre, nous étions ennemis. « Je vous hais ! je vous hais ! Et ne croyez pas que « cette haine soit une colère : c'est toute mon âme ; « elle a grandi avec moi heure par heure. Toujours, « depuis quinze ans, je vous ai trouvé à côté de moi, « opposant votre bonheur à ma souffrance. Vous étiez « recherché et élégant, moi couvert de haillons, « raillé de tous ; vous étiez beau de la beauté des « riches, moi laid de la laideur des pauvres. Quinze « ans j'ai résisté, j'ai été patient. Le bonheur que j'ai « rêvé, un homme qui n'a rien fait, rien souffert, rien « désiré, un homme heureux par droit de naissance « me l'a enlevé. Oui, vous m'avez volé mon bon- « heur... »

Et le pauvre est soutenu par un de ses amis, qui lui dit :

« — Je suis un enfant du peuple ; comme toi, j'ai senti
« les épines des inégalités sociales. Au nom de Dieu,
« frère, écoute-moi : prends en main la défense de
« notre cause ; aide, pour ta part, à préparer une
« société meilleure. »

Voilà l'enseignement du roman moderne.

Il apprend aux riches à douter de la vertu ;

Il apprend au peuple à mépriser et à haïr tout ce
ce qui s'élève au-dessus de lui ;

Et il conduit la France à la plus épouvantable de
toutes les guerres, à la guerre sociale.

CONCLUSION.

La peinture du vice en est devenue la prédication.
On ne sait plus que le mal est mal.
L. Veuillot.

I

Nous venons d'analyser les écrivains les plus célèbres, ceux qui ont fait école. Nous avons cité leurs théories, leurs paradoxes, leurs doctrines. Toutes les fois qu'elles nous ont paru s'écarter du juste et du vrai, nous avons essayé de les réfuter; car notre but n'était pas seulement de prouver l'influence des belles-lettres sur les mœurs et sur l'esprit public en France, mais en même temps de constater combien cette influence avait été pernicieuse. Nous avons cité les noms les plus populaires, ceux de MM. de Lamennais, Michelet, Quinet, Pierre Leroux, Béranger, Lamartine,

Alfred de Musset, Scribe, Victor Hugo, Alexandre Dumas, George Sand, Eugène Sue, Frédéric Soulié, de Balzac, etc. Nous avons étudié chaque branche de littérature dans ses écrivains les plus originaux. Nous n'avons pas cru devoir étendre davantage ce travail. Certes, bien des noms célèbres, bien des œuvres remarquables se sont offertes à notre esprit. Nous eussions pu multiplier les exemples et les preuves. Dans ce siècle, l'esprit abonde. Jamais nation n'a produit à la fois tant d'écrivains de mérite. Mais il nous a paru qu'il valait mieux nous arrêter aux chefs d'école, à ceux qui par leur popularité avaient dû peser davantage sur l'esprit public. Étendre au delà notre travail, c'eût été nous répéter indéfiniment et inutilement. Nous eussions retrouvé les mêmes idées rendues différemment et souvent avec moins d'éclat. Nous eussions rencontré les mêmes paradoxes, mais plus exagérés, plus révoltants encore. La forme seule eût varié, le fond fût resté le même. Or, sur le fond nous croyons avoir tout dit dans le travail d'analyse auquel nous avons dû nous livrer. Essayons d'en résumer les principales idées et de prouver une dernière fois quelle désastreuse influence les lettres ont eue depuis vingt ans sur notre pays.

II

Dans ces dernières années, des faits graves, des crimes inouïs ont vivement agité l'opinion publique. Tandis que les tribunaux avaient à juger de nombreuses demandes en séparation de corps et de biens, des adultères éclatants, des drames épouvantables se déroulaient devant la chambre des pairs et les cours d'assises. Les accusés appartenaient tous aux plus hauts rangs de la société, soit par leur naissance, soit par leur fortune, soit par leurs fonctions. Parmi eux, les uns avaient volé au jeu pour entretenir leurs maîtresses, femmes mariées et mères de famille dont le monde ignorait les déportements; d'autres étaient concussionnaires et trafiquaient de leurs faveurs ou de leurs votes; d'autres enfin étaient accusés d'empoisonnement ou d'assassinat. Et, comme si ce n'était pas assez de tant de crimes horribles, on parlait tout bas de débauches inouïes, de vices immondes, de cor-

ruption effrénée, de vénalité infâme, que la justice n'osait pas ou ne voulait pas poursuivre, tellement les coupables étaient haut placés et nombreux!

D'où venaient cette corruption, et ces vices, et ces crimes? Quel vent mortel avait tout à coup soufflé sur la société? Comment en si peu de temps s'était-elle à ce point dégradée et avilie? Pour que le mal éclatât avec tant de violence, il fallait qu'il eût longtemps germé au fond du cœur humain. Une société ne passe pas ainsi subitement du bien au mal, de la vertu au crime. Cet épouvantable travail d'initiation avait dû se faire lentement, si lentement et si habilement que nul n'y avait pris garde et que nul n'avait pu jeter le cri d'alarme.

Il y avait seize ans qu'il se faisait. Il y avait seize ans qu'avec un art infernal on versait à la société le poison dont elle devait peut-être mourir, qui l'énervait et lui donnait d'étranges hallucinations, comme eût pu le faire le hachich ou l'opium. On l'avait habituée à vivre dans un monde fantastique dont la seule loi était le plaisir. On lui avait dit que la fin de l'homme ici-bas était le bonheur, et qu'il ne le trouverait qu'en satisfaisant toutes ses passions et ses appétits sensuels. On lui avait appris que l'or était le seul dieu qu'il fallait adorer, puisque c'était le seul qui pouvait tout donner; que la fin justifiait les moyens, et que l'existence d'une puissance divine étant pour le moins problématique, il fallait être bien insensé pour sacrifier ses désirs et ses passions à la

crainte ou à l'espoir d'une autre vie. On lui avait enseigné que la fatalité dominait tous les événements et tous les hommes, et que nous n'avions aucun mérite à être vertueux, aucun tort à être vicieux. Enfin on avait été plus loin encore. On avait donné au crime des proportions gigantesques. On avait fait du criminel un homme supérieur, une précieuse nature. On lui avait donné un tel éclat, une telle grandeur, qu'il dominait le monde, et qu'il rappelait l'ange déchu de Milton. Pendant seize ans, ces théories se développèrent chaque jour sous toutes les formes, philosophie, histoire, poésie, drames, romans, par les feuilletons, les éditions populaires, les cabinets de lecture, les livres illustrés, les théâtres. Pendant seize ans, ce fut en quelque sorte le catéchisme nouveau du dix-neuvième siècle.

Et vous croyez qu'on pouvait ainsi impunément ébranler toutes les convictions morales et religieuses de la société, étouffer à ce point la conscience humaine, déifier avec cette persévérance toutes les mauvaises passions de l'homme, sans qu'un jour ces mauvaises passions, sans cesse excitées, sans cesse alimentées, fissent explosion !... Ah ! parfois il nous vient, pour ces grands coupables que nous avons vus traînés devant la haute chambre et les cours d'assises, comme un sentiment de pitié ; non pas, certes, que leurs crimes ne nous fassent horreur, mais parce que nous songeons qu'ils ont peut-être été involontairement trompés et entraînés. Qui pourrait dire s'ils

n'ont pas, eux aussi, subi l'influence irrésistible d'une littérature dont l'immoralité fut extrême? Ils se seront par degrés habitués à cette démoralisation profonde qu'on leur peignait chaque jour sous des couleurs plus vives et plus séduisantes. Semblables aux serviteurs du Vieux de la Montagne, ils auront bu jusqu'au fond cette coupe délicieuse qu'on leur présentait; une hallucination fatale se sera emparée d'eux, et, pour arriver au bonheur, ils n'ont reculé devant aucun forfait!

Est-ce que l'or n'est pas, selon M. de Balzac, l'*ultima ratio mundi?*

III

Mais ce n'est malheureusement pas seulement sur quelques individus que la littérature a exercé sa fatale influence; elle a séduit et égaré la jeunesse de nos écoles, elle a trompé les masses, elle a soulevé le peuple, elle a préparé à la France tout un avenir de révolutions, de désastres et de malheurs.

Nous avons cité tant de romans, tant de fables, qu'il nous sera peut-être permis à notre tour de raconter une histoire trop vraie, hélas! celle d'un jeune homme de talent et de cœur, qui promettait de s'illustrer un jour, et qui peut-être ne fera parler de lui que par ses fautes, ses folies et ses malheurs. Nous l'appellerons Lucien; plus tard nous dirons son véritable nom.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, Lucien sortait des écoles. Jeune, plein d'ardeur et d'imagination, impressionnable et vif à l'excès, il s'éprit tout à coup

d'une violente passion pour la littérature. Celle-ci faisait alors grand bruit dans le monde. Entre romantiques et classiques, la guerre commencée vers 1827 se continuait avec ardeur sur les théâtres et dans les livres. Lucien fréquenta assidument les théâtres. Il sortait des colléges et n'était point encore entré dans le monde. Il avait toutes les passions de son âge, et il aimait les émotions fortes et violentes; aussi les drames de MM. V. Hugo et A. Dumas firent-ils sur son esprit une impression profonde. Comme il arrive toujours en pareil cas, il oublia la fiction et crut à la réalité. Peu s'en fallut qu'il ne s'appelât Antony et qu'il ne portât sur lui une bonne lame de Tolède. C'était un ridicule, et il devait passer promptement; mais ce qui malheureusement ne devait pas passer aussi vite, ce fut l'influence que ces drames exercèrent sur son esprit et sur ses mœurs. En voyant glorifier les instincts matériels, abaisser les hommes que le monde avait honorés et relever ceux qu'il avait flétris, en entendant critiquer avec une amertume excessive une société qu'il ne connaissait pas, lui qui avait dans l'âme des passions qui fermentaient et au cœur une générosité profonde, il ne se sentit que trop disposé à donner libre carrière à ses passions et à prendre en haine une société qu'on lui représentait souillée de vices et de crimes. Cependant il était jeune, et cette impression, par cela même qu'elle avait été vive et spontanée, se serait affaiblie promptement, si l'on n'avait pris soin de l'entretenir et de la fortifier chaque

jour par de nouveaux paradoxes et de nouvelles calomnies.

Le mépris qu'il affecta pour la société le porta naturellement à avoir de ses propres forces une opinion très-avantageuse. Il se frappa le front et se dit le mot d'André Chénier : « Pourtant il y a là quelque chose ! » Il regarda autour de lui et vit ou crut voir des médiocrités qui s'élevaient, des ambitieux sans valeur qui réussissaient. Alors l'envie, pour la première fois, lui parla à l'oreille. Il l'écouta ; il y était tout disposé par la littérature, sa seule distraction et peut-être sa seule étude depuis sa sortie des écoles. Il se rappela Antony, Didier et tous ces héros des drames et des romans modernes, imitations affaiblies des René et des Werther. Comme eux, il maudit la société, il rêva de lutter avec elle et de la dominer. Tout ce qu'il lisait tendait à accroître cette idée exagérée qu'il avait de ses forces. Partout il voyait l'homme plus grand et plus puissant que la société. Pour vaincre celle-ci, il ne fallait qu'une chose, de la ténacité ; du moins c'était ainsi qu'il s'était figuré le monde d'après ses lectures. Il voulut essayer, le pauvre enfant ! Il entra dans le monde comme un boulet de canon, selon l'expression et le précepte du Vautrin de M. de Balzac, portant la tête haute, et de sa lèvre dédaigneuse ne laissant tomber que des paroles sentencieuses. Son aplomb était inouï ; jeune, rien ne l'embarrassait, rien ne l'intimidait. Il se croyait supérieur, nous l'avons dit, en talents, en vertus, à tous ceux qui l'entouraient, et il lui

tardait de jouir d'une victoire qui lui paraissait assurée. Loin d'aller au-devant des hommes qui, par leur caractère, leur position et la légitime influence qu'ils exerçaient, pesaient sur l'opinion publique et dirigeaient la société, il affecta pour eux un profond dédain et attendit avec une certaine arrogance qu'ils s'inclinassent devant son génie.

Ce qu'il était vis-à-vis d'eux, il le fut également vis-à-vis des femmes. A quoi servaient-elles, si ce n'est à satisfaire les passions des hommes? Il se rappelait parfaitement les maximes de M. Alfred de Musset. Il eût pu au besoin en citer bien d'autres. M. Eugène Sue, Mme Sand, M. de Balzac et M. Frédéric Soulié l'avaient mis sur ce point fort à l'aise. Il était convaincu, on lui en avait même donné la preuve mathématique, que toutes les femmes avaient des amants. Le mariage était, selon lui, une détestable institution, les deux sexes ne devant se rapprocher que pour le plaisir. Aussi n'y voyait-il qu'un moyen d'arriver plus promptement et plus sûrement à la fortune, selon les conseils de M. Scribe. Lorsqu'on lui citait quelque femme vertueuse, épouse et mère irréprochable, il haussait les épaules, il souriait avec malice; le pressait-on de s'expliquer, il se contentait de vous appeler niais. Ils se rappelait que c'était l'épithète donnée par tous les écrivains modernes à ceux qui croyaient encore à la vertu. Il ne voulait pas, lui, passer pour un niais! Loin de là. Aussi, avec quel bonheur il calomniait toutes les femmes! Avec quelle fierté il se

promenait au grand jour, sur les places publiques et dans les rues les plus fréquentées, donnant le bras à quelque courtisane dont il avait fait sa maîtresse! Une courtisane! Et pourquoi pas? Est-ce que la courtisane n'est pas, de nos jours, réhabilitée? Ne vous rappelez-vous donc pas Esther, Fleur-de-Marie, Marion de Lorme, Juliette, Pulchérie, etc., etc. , toutes les héroïnes enfin des drames et des romans modernes? Malheur à la femme du monde qui eût osé le blâmer! Non pas qu'il fût méchant, non pas qu'il ne sentît au fond du cœur une voix qui protestait encore, non pas qu'il ne fût susceptible d'aimer comme on aimait autrefois... s'il l'avait osé. Mais l'amour chevaleresque! l'amour sentimental! l'amour pur et saint! oh! fi donc! on rirait, on se moquerait de lui! Voyez donc tous ces pauvres amoureux de nos vaudevilles, de nos comédies, de nos romans, comme ils sont ridicules! Et puis, si nos écrivains modernes avaient raison? si réellement toute femme cédait à des passions irrésistibles? si son culte était, comme celui d'Adrienne de Cardoville, le culte de la beauté, et sa philosophie le sensualisme, et sa religion la religion du plaisir, selon la définition de Pulchérie (*Lélia*)? Oh! alors Lucien refoulait ce pur et noble amour que, plus jeune, il avait peut-être rêvé! — Moi, disait-il, être dupe à ce point! Et il entonnait fièrement la chanson de *l'Andalouse*, qui fut si longtemps de mode :

« Elle est à moi, moi seul au monde, etc. »

Il rejetait ses cheveux en arrière ; son regard, provoquant, audacieux, plein de volupté brutale et d'arrogance extrême, se promenait sur toutes les femmes et les faisait rougir comme s'il eût pu leur arracher leurs vêtements. Pourtant aucune d'elles ne consentit à être son esclave, non pas qu'elles n'eussent, de même que lui, dévoré les romans du jour, mais parce qu'heureusement leur pudeur et leur conscience les protégeaient encore.

Lucien ne fut pas plus heureux dans son ambition que dans ses désirs voluptueux. Le monde ne reconnut pas son génie et ne voulut pas lui concéder la place qu'il voulait occuper. Alors le malheureux jeune homme tomba dans une tristesse profonde et une misanthropie amère. Il se replia en lui-même, et s'aperçut qu'il ne lui restait plus même une croyance religieuse. Hélas ! il pouvait dire aussi :

> « ... e crois plus, ô Christ ! à ta parole sainte ! »

Comment était-elle partie, cette foi simple et vive que sa mère avait mis tant de soin et d'amour à lui donner? Il ne le savait pas; il ne s'en était pas aperçu. Cela s'était fait peu à peu, insensiblement. Les poètes, les romanciers, les philosophes, les historiens, tous les écrivains enfin qu'il avait lus, étaient venus successivement et un à un détacher une pierre de l'édifice. Celui-ci avait attaqué le caractère du prêtre, celui-là la confession, un autre le clergé, un autre

l'infaillibilité de l'Église, un autre le dogme, un autre le Christ, un autre Dieu. M. Michelet dit quelque part, dans son *Histoire de France* que, parfois, lorsque les seigneurs de la plaine de Liége revenaient de chasser ou de guerroyer, et qu'ils approchaient de leurs châteaux, ils cherchaient tout étonnés leurs tours et leurs murailles, et ne voyaient plus rien : terre rase ! L'herbe y poussait, le champ était en friche. Cependant c'était bien à cette place qu'étaient leurs châteaux et leurs donjons et leurs murs crénelés... Et ils cherchaient encore ; mais ils avaient beau regarder au loin, ils ne voyaient rien, rien ! En une nuit, en un jour, en quelques heures même, le peuple liégeois avait tout détruit. Ainsi, pendant qu'il n'y veillait pas et qu'il pensait à ses plaisirs, la littérature moderne avait sapé dans l'âme du jeune homme toutes les croyances religieuses que sa mère y avait déposées comme le plus précieux trésor qu'elle pût léguer à son fils. Panthéiste, athée ou matérialiste, qu'était-il ? Il ne le savait pas bien. Il eût volontiers bu, comme les personnages de *la Peau de Chagrin*, aux dieux inconnus, *Diis ignotis!* Pour lui aussi comme pour M. Edgar Quinet dans *Ahasvérus*, « le firmament « avait secoué son Dieu de sa branche, comme le « figuier ses feuilles. »

Ne croyant plus à Dieu, il ne crut plus à la société. Cette société lui parut odieuse. N'était-ce pas toujours le vice et la médiocrité qui triomphaient? Ne lui avait-on pas révélé des crimes sans nom, des forfaits inouïs?

Alors il se rappela Lucien de Rubempré et Rastignac arrivant à Paris et se débattant contre la misère et l'obscurité. L'argent! l'argent! Ne lui avait-on pas toujours dit que tout était là, vertu, esprit, génie et bonheur? Est-ce que Lugarto ne voyait pas ramper à ses pieds la société? Est-ce que le baron du Tillet, le comte de Vaudrey, M. Carin, le comte de Lansac, malgré leurs infamies ou leurs crimes, n'étaient pas les plus estimés, les plus honorés, les plus enviés? M. de Balzac avait donc raison de dire ce que M. Sue, Mme Sand, M. F. Pyat, M. Dumas, M. F. Soulié, etc., avaient répété à satiété : « que les lois et la morale « étaient impuissantes contre les riches, que dans la « fortune étaient la vertu et l'*ultima ratio mundi.* »

Mais lui n'était pas riche. Lui qui se croyait une supériorité incontestable, il lui fallait donc vivre dans l'obscurité, et, génie méconnu, mourir peut-être comme était mort Gilbert. Oh ! non ! Il préférait imiter Chatterton. Jamais, du reste, il n'avait été éloigné du suicide. On le lui avait toujours représenté comme un droit et un devoir dans certains cas. On lui avait dit et prouvé sans cesse que tout homme, quand il était fatigué, pouvait déposer son fardeau et mourir. Combien de ceux qu'il avait connus avaient fait ainsi! Mais heureusement l'instinct de la vie l'arrèta sur cette pente fatale. Par orgueil il avait voulu se suicider, par orgueil il voulut vivre. Il lui sembla qu'il pourrait écraser cette société qui l'avait méconnu. — Ce que l'homme qui a une volonté ferme et arrêtée,

se disait-il, porte en lui de puissance, nul ne le sait. « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le « monde », s'écriait Archimède. Eh bien! ce point d'appui, je l'ai trouvé, et je bouleverserai la société. J'apprendrai au peuple à secouer le joug de toute autorité. Je lui montrerai à rire des prêtres et de la religion, à mépriser et haïr tous ceux qui possèdent, commerçants, industriels, propriétaires, tout ce qui s'élève au-dessus de lui. Ah! je réussirai, moi aussi, un jour, et je me vengerai, et je punirai en même temps ce monde plein d'iniquités! Je régénèrerai et je sauverai l'humanité. Comment? Je l'ignore. *C'est au moment des grandes crises que vient l'inspiration, et peut-être dans le serrement de main d'un ouvrier trouverai-je alors la vérité* et la justice, qui ne sont nulle part aujourd'hui.

Et il attend... Inquiet, plein de sombres pressentiments, il marche dans la nuit, et cherche en vain la lumière qui doit le guider. Tout est indécision et ténèbres dans sa pensée, tout est amertume dans son âme. A une vanité excessive, à un désir immodéré de s'élever et de dominer il joint un scepticisme opiniâtre et un penchant inconsidéré pour les utopies sociales qui se produisent, si contradictoires qu'elles soient. Il a en lui tout ce qu'il faut pour détruire, rien de ce qu'il faut pour édifier. Son caractère, ses idées, ses opinions, ses défauts et son ambition, il les doit à la littérature moderne. Bien dirigé, ayant des qualités précieuses, une intelligence vive et prompte, une

générosité incontestable, un amour réel de l'humanité, il pouvait être heureux et faire le bonheur de son pays ; il en fera peut-être le malheur.

Ce que nous venons d'écrire n'est pas une fable. Nous avons peint la jeunesse éclairée de nos écoles, et nous avons voulu une dernière fois montrer où le sophisme et la calomnie répandus à profusion dans tous les livres avaient conduit cette génération, qui avait en elle tant de sève, de vitalité et de force, et qui aurait pu être aussi grande dans la paix que la génération qui l'avait précédée avait été grande dans la guerre.

IV

Si fatale qu'ait été l'influence de la littérature sur la génération sortie des écoles, elle a été plus fatale encore sur les masses, sur le peuple.

M. l'archevêque de Paris vient de publier un remarquable mandement pour défendre la société.

« Les éléments primitifs et essentiels de la société,
« dit-il, sont : la religion, la famille et la propriété.
« C'est pour ainsi dire le trépied de la vie sociale,
« soutenu par les mains de la Justice, et couronné
« par celles de la Charité. Si vous abattez une de ces
« colonnes qui portent le monde social, la société
« tout entière croule, et vous ne pouvez plus en con-
« cevoir même la notion.....

« ..... Après avoir mesuré d'un rapide regard, de
« la base au sommet, l'ensemble de l'édifice social,

« nous vous dirons, à l'exemple du Sauveur du
« monde : Vous voyez la solidité de ce temple que
« Dieu a fondé dans les entrailles mêmes de la na-
« ture pour abriter ici-bas l'humanité? Eh bien! tout
« serait renversé de fond en comble, si, par impos-
« sible, l'une de ces trois choses venait jamais à pré-
« valoir : l'ATHÉISME théorique ou pratique, la PROMIS-
« CUITÉ substituée au mariage, la SPOLIATION de la
« propriété. Qui donc serait assez audacieux pour se
« faire, au sein de la civilisation et à la lumière du
« christianisme, le promoteur de tels attentats, de-
« vrait être regardé comme un ennemi public du
« genre humain. »

Eh bien! cet ennemi public du genre humain, il est venu parmi nous travailler à cette œuvre de destruction, soutenu par les applaudissements stupides de ceux qui avaient le plus d'intérêt à protéger et à défendre la société. Cet ennemi du genre humain, c'est la littérature française de 1830 à 1850.

En vain nous objectera-t-on qu'avant cette littérature dont nous venons de faire l'analyse et la critique, des hommes qui s'appelaient réformateurs ou prophètes avaient essayé de renverser la religion, d'établir la promiscuité et de détruire la propriété. C'est précisément ce qui fait notre force, ce qui prouve combien nous avons raison. Oui, nous avons vu, après 1830, des hommes travailler à constituer nous ne savons quelle nouvelle et chimérique société; c'étaient des hommes de talent, presque tous connus

et justement célèbres aujourd'hui. Eh bien ! à quoi ont abouti leurs efforts? Quels résultats ont-ils obtenus? La jeunesse des écoles est-elle venue à eux? Le peuple les a-t-il écoutés et suivis? Malgré leurs talents, malgré le prestige de leur esprit, malgré la séduction de leurs doctrines, ils sont tombés devant l'indifférence, et nous pourrions presque dire devant le mépris public.

Pourquoi cette différence entre 1830 et 1848? La monarchie constitutionnelle n'avait eu à combattre que des adversaires politiques; la république eut à combattre des hommes qui voulaient détruire la société. Après la révolution de Juillet, le peuple huait et sifflait ceux qui venaient lui prêcher l'athéisme et le communisme; après la révolution de Février, il les applaudissait avec enthousiasme, en faisait ses chefs, et mettait en eux toute sa confiance et tout son espoir.

Comment s'était accomplie cette transformation morale? Qui avait ainsi séduit et entraîné le peuple?

Les réformateurs socialistes?

Ouvrez leurs écrits, et vous aurez à l'instant même la preuve qu'ils n'ont pu exercer cette influence. Dans la forme dogmatique où ils ont jeté leurs idées, ils n'ont pu ni émouvoir ni séduire les masses. Pour les comprendre, il faut de l'instruction, du temps et le goût de ces raisonnements philosophiques et sentencieux qui distinguent nos écrivains modernes. Le peuple ne les a pas lus, le peuple ne connaît pas

même les titres de leurs ouvrages; mais le peuple a lu tous les romans et tous les drames modernes. Le peuple ! On lui a dit chaque jour, sous toutes les formes, avec les couleurs les plus vives, les images les plus saisissantes, que lui seul était fort, était pur, était noble, était vertueux. On lui a montré à ses pieds, se roulant dans la fange de leurs passions honteuses, de leurs vices ignobles, de leurs crimes épouvantables, tous ceux qu'il avait jusqu'alors estimés et respectés, la bourgeoisie, l'aristocratie, le clergé, tout ce qui s'élevait au-dessus de lui par la naissance, la fortune, la position, le talent ou la science.

Eh bien ! à force de l'entendre dire, sans qu'aucune voix s'élevât jamais pour le détromper, le peuple l'a cru. Et lorsqu'un homme est venu lui annoncer que *Dieu était le mal*, que *la famille était la prostitution*, que *la propriété était le vol*, le peuple a répondu : Oui, vous avez raison, et ce jour-là la société a chancelé comme si elle avait été frappée au cœur. M. Proudhon se drape fièrement dans son originalité ; il croit avoir trouvé la grande idée de ce siècle, l'idée qui doit l'immortaliser. Mais M. Proudhon, en émettant cette idée, n'a pas été novateur. Il a conclu avec une extrême puissance de logique, nous le reconnaissons ; mais les prémisses, d'autres que lui les avaient posées. En vain a-t-il écrit :

« Avec le temps, et par les lumières que j'aurai ac-
« quises, par le perfectionnement de ma liberté, je
« me purifierai, j'idéaliserai mon être, et *je deviendrai*

« *le chef de la création*, *l'égal de Dieu*... De quel
« droit Dieu me dirait-il encore : Sois saint, parce que
« je suis saint? *Esprit menteur*, lui répondrais-je, *Dieu*
« *imbécile*, *ton règne est fini*. Cherche parmi les bêtes
« d'autres victimes... Père éternel, Jupiter ou Jéhovah,
« nous avons appris à te connaître : tu es, tu fus, tu
« seras à jamais le jaloux d'Adam, le tyran de Pro-
« méthée... *Maintenant te voilà détrôné et brisé*. Ton
« nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanc-
« tion du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre,
« le refuge du coupable repentant, eh bien ! *ce nom*
« *incommunicable*, *désormais voué au mépris et à*
« *l'anathème*, *sera sifflé parmi les hommes. Car Dieu*,
« *c'est sottise et lâcheté ; Dieu*, *c'est hypocrisie et men-*
« *songe ; Dieu*, *c'est tyrannie et misère ; Dieu*, *c'est le*
« *mal. Tant que l'humanité s'inclinera devant un*
« *autel*, *l'humanité*, *esclave des prêtres*, *sera réprou-*
« *vée... Dieu*, *retire-toi ! car dès aujourd'hui*, *guéri*
« *de ta crainte et devenu sage*, *je jure*, *la main étendue*
« *vers le ciel*, *que tu n'es que le bourreau de ma raison*,
« *le spectre de ma conscience !* »

Cet épouvantable serment, il y a longtemps que la littérature moderne l'avait fait. Il y a longtemps qu'elle avait attaqué, avec moins d'éloquence peut-être, mais avec autant de passion, le christianisme dans ses prêtres, dans ses dogmes, dans ses prophètes, dans Jésus-Christ; longtemps qu'elle l'avait montré livrant les peuples au bon plaisir des grands et des rois, et, pour les maintenir dans la servitude, les

corrompant et anéantissant leur intelligence et leurs facultés.

N'avait-on pas déjà écrit que le prêtre se trouvait, par devoir, obligé de corrompre la jeune fille et la femme?

— Que l'*Imitation de Jésus-Christ* était un livre infâme, qui ne contenait que des idées de vengeance, de mépris, de mort et de désespoir?

— Que l'Église, pour opprimer les peuples, avait proclamé cette épouvantable maxime : « L'homme est « né pour souffrir », tandis que l'homme, au contraire, est né pour être heureux ?

— Que le Christ doutait de lui-même ?

— Que Dieu n'existait pas?

— Que la matière était Dieu?

— Que la matière avait donné naissance à tous les êtres corporels, et que sa puissance de transformation, qui était Dieu, avait passé dans l'homme, qui par elle créa les religions et les sociétés ?

N'avait-on pas dit que l'homme pouvait utilement remplacer la Providence, et, plus grand qu'elle, réparer les injustices et remettre ici-bas chaque chose à sa place?

N'avait-on pas justifié toutes les fautes et tous les crimes en nous représentant comme les victimes de passions irrésistibles et de la fatalité?

Eh bien! si le christianisme a trompé l'humanité, si la matière est Dieu, si par elle l'homme fait les religions et les sociétés, si la fatalité gouverne le

monde, M. Proudhon a raison : Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère; Dieu, c'est le mal; Dieu, c'est le bourreau de notre raison, le spectre de notre conscience; et l'homme est plus grand que Dieu!

M. Proudhon n'a donc fait autre chose que résumer les enseignements que pendant dix-huit ans la littérature a donnés au peuple.

Il a ajouté que « la famille c'était la prostitution »; mais est-ce qu'avant lui des écrivains illustres n'avaient pas dit que le mariage était un dégradant servage, pire que la prostitution?

— Est-ce que le mariage n'avait pas été défini « la « plus odieuse des institutions sociales » ?

— Est-ce qu'on n'avait pas proclamé la liberté de la femme?

— Est-ce qu'on n'avait pas appelé l'adultère « le « droit imprescriptible de cette liberté »?

— Est-ce qu'on n'avait pas glorifié la prostitution et exalté le concubinage?

Si M. Proudhon a attaqué le mariage tel qu'il se fait de nos jours, il en a du moins respecté l'institution; mais la littérature moderne a été plus loin que lui. Elle n'a pas eu cette pudeur et ce bon sens. Elle a chaque jour proclamé le concubinage la meilleure relation de l'homme et de la femme, et le peuple l'a entendu, et le peuple l'a cru. Aujourd'hui, dans les grandes villes, l'ouvrier ne se marie plus; il a sa concubine. Plus on descend dans les classes inférieures, et

plus on y rencontre de corruption et d'immoralité. La naissance des enfants naturels a triplé depuis vingt ans!

Enfin, M. Proudhon a prétendu que « la propriété « était immorale, infâme », et il l'a définie « le vol. »

Vous vous êtes récriés! Mais est-ce que cette immoralité, cette infamie, ce vol, la littérature moderne ne s'est pas efforcée pendant vingt ans de les constater? Apparaissez, comte de Lansac, qui spéculez sur le déshonneur de votre femme! apparaissez, baron du Tillet, qui avez volé, ruiné votre bienfaiteur! apparaissez, député Carin, qui avez empoisonné votre beau-père et séquestré votre femme! et vous, Rastignac, et vous, Lucien de Rubempré, et vous, Lugarto, et vous, baron Hoffmann, vous tous enfin, propriétaires, commerçants, banquiers, industriels, poètes, journalistes, notaires, avoués, avocats, etc., etc., dont les écrivains modernes ont prétendu faire les types de l'aristocratie et de la bourgeoisie; apparaissez et dites-nous à quelle source impure et souvent criminelle vous avez puisé vos richesses, et quel ignoble usage vous en avez fait.

Ah! M. Proudhon, vous n'étiez pas même novateur lorsque vous écriviez que la propriété était immorale, infâme, et que c'était le vol. Il y a vingt ans que, sous toutes les formes, les écrivains modernes le disent au peuple. Si vous aviez écrit votre *Philosophie de la Misère* en 1830, le peuple eût eu pitié de vous et vous eût cru fou; en 1848, il vous a nommé représentant!

C'est que son éducation était faite; c'est que la littérature avait pris soin de l'éclairer.

O réformateurs ! ne vous vantez donc pas si la société, frappée dans sa triple base, la religion, la famille et la propriété, menace de succomber; car, quelque passionnés qu'aient été vos efforts, quelque violentes qu'aient été vos attaques, ce n'est pas vous qui lui avez porté le coup dont elle peut mourir !

Le 23 février 1848, à minuit, Paris était réveillé par un horrible spectacle. Dans des voitures découvertes, des cadavres étaient couchés tout baignés de sang. Les voitures marchaient lentement, pesamment; elles étaient sinistrement éclairées par des torches qui projetaient des lueurs incertaines sur ces corps sans vie. Aux gémissements des blessés, au râle des mourants se mêlaient des cris d'imprécation et de vengeance. C'était épouvantable à voir! Jamais plus horrible spectacle n'avait été offert au peuple pour le soulever.

Eh bien ! ce que quelques hommes firent contre un gouvernement, la littérature moderne l'a fait contre la société. Elle aussi a groupé des cadavres; elle aussi a exposé des plaies saignantes et affreuses. Elle a amassé des bassesses, des infamies, des vices, des crimes, tout ce qu'une imagination en délire pouvait rêver de plus hideux; puis elle a dit : Malheur à la société! car ces victimes, c'est la société qui les a faites; car ces bassesses, ces infamies, ces vices, ces crimes proviennent du fait de la société. Le peuple a

cru cette calomnie ; une fois déjà il s'est armé, il est descendu dans la rue et s'est battu avec un courage héroïque. Vaincu, mais non détrompé, il garde ses armes, sa colère, sa vengeance. Il attend !.....

Voilà quelle a été l'influence de la littérature moderne sur les mœurs et sur l'esprit public de notre pays.

Que Dieu préserve la France et sauve la société !

1er juin 1851.

1er janvier 1852.

Ce cri de détresse que nous jetions, il y a sept mois, Dieu l'a entendu.

Le 2 décembre, Dieu a sauvé la France, Dieu a sauvé la société. Mais l'épouvantable jacquerie, qui a éclaté dans quelques départements, a été comme un sinistre éclair, qui a permis de mesurer la profondeur du gouffre creusé sous nos pieds par cette littérature éhontée, dont nous venons d'analyser les doctrines et de retracer les infâmes calomnies.

Oh ! nos écrivains modernes n'ont rien à envier à leurs devanciers du dix-huitième siècle, car il n'a pas dépendu d'eux que 1852 ne fît oublier 1793 !

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

LIVRE QUATRIEME.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

ROMANS.

CONCLUSION.

Chanoine, imprimeur à Lyon